IX

BIBLIO

D

CAMP

C

AMUS

D

L'ESPRIT E

Nouvelle Edition

TOM



A LA

Et se débite

Chez les FR. CR

M. D

BLIOTHEQUE

DE

MPAGNE,

OU

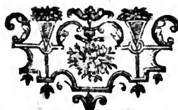
MUSEMENS

DE

PRIT ET DU COEUR.

elle Edition rectifiée & augmentée.

TOME XIV.



A LA HAYE,

Et se débite à GENEVE,

ez les Fr. Cramer & Cl. Philibert.

M. DCC. XLIX.

HIST

DE MA

DE V

R

DE N

SOEUR

Tom. XI

HISTOIRE
DE MARGUERITE
DE VALOIS,
REINE
DE NAVARRE,
SOEUR DE FRANÇOIS I.

AVERTIS

CETTE H
il y a qu
avec beaucou
sement, quo
pas si compl
roît aujourd
en est noble
les évenemen
qu'elle renfer
portés avec
mens que l'o
ter, & font
tre au Publ
vrage ne peu
ne plume tr
Ainsi, l'on p
les grands c
y ont été fait

A

ERTISSEMENT.

ETTE *Hiſtoire a paru,*
il y a quelques années,
beaucoup d'applaudiſ-
nt, quoiqu'elle ne fût
ſi compléte qu'elle pa-
aujourd'hui. Le ſtyle
eſt noble & délicat; &
évenemens conſidérables
elle renferme y ſont rap-
tés avec tous les agré-
ns que l'on peut ſouhai-
, & font aſſez connoî-
au Public que cet Ou-
age ne peut ſortir que d'u-
plume très - excellente.
inſi, l'on peut aſſûrer que
r grands changemens qui
ont été faits, & les deux
A 2 *Vo-*

Volumes qui y ſont ajoutés, donnent à cette Hiſtoire un nouveau mérite, & la rendent parfaite.



HIS-



HIS

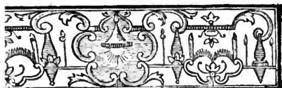
DE

DE

PRE



toit e
délivr
qu'il
des
toujc
leur



ISTOIRE
)E LA REINE
E NAVARRE.

REMIERE PARTIE.

ON étoit encore dans la joïe & dans les divertiſſemens qui ſuivoient la ſolemnité du Mariage de l'admirable Reine de Navarre : toute la France écla-: en magnificence & en fête pour la ivrance de ſon illuſtre Roi ; & quoi-'il fût revenu depuis quelque tems ; priſons d'Eſpagne, les François , ıjours tendres & affectionnés pour ır Prince, faiſoient briller leur allé-

 greſſe

greſſe par tout ce que les plaiſirs & la grande dépenſe ont de plus ſenſible & de plus ſomptueux.

La Cour n'étoit occupée qu'à ſe divertir; & un ſoir que François premier donnoit une fête magnifique à la Reine ſa ſœur & à toutes les Dames, un jeune homme admirablement bien fait, qui ſembloit ne prendre aucune part à tout ce qui ſe faiſoit, voyant cette ſuite nombreuſe qui accompagnoit le Roi, la conſidéra quelque tems avec une langueur extraordinaire; & quand il l'eut perduë de vûë, demeurant immobile près d'une fenêtre ſur laquelle il étoit appuyé, il leva les yeux au Ciel avec une action capable d'attendrir les ames les plus dures; & ſe ſentant les yeux mouillés de quelques larmes, il traverſa à grands pas la chambre du Roi, & allant dans un Coridor qui conduiſoit à un cabinet ſolitaire, il frappa aſſez bruſquement deux ou trois coups à la porte. Ouvrez-moi, malheureux Lautrec, diſoit-il aſſez bas, je viens pleurer avec vous. On ouvrit comme il achevoit ces paroles, & il fut étrangement ſurpris, quand, au lieu de celui qu'il cherchoit, il trouva une perſonne dont la vûë étoit bien capable de le ſurprendre.

C'étoit

: un homme de la plus belle tail-
on pût voir; il avoit de grands
irs passionnés, la bouche admi-
. plus belle & la plus agréable tê-
onde; ses cheveux qui étoient
lui couvroient toutes les épau-
descendoient à boucles naturel-
ques à sa ceinture; sa phisio-
étoit brillante, sa mine si hau-
toute sa personne si bien faite,
n visage si charmant, que ce jeu-
mme ne le put considérer sans une
ation qui le rendit très-long-tems
lit.
e merveilleux inconnu se recula en
yant; il parut surpris à son tour,
oulut d'abord se cacher le visage;
ne remarquant dans celui de l'é-
ger aucuns traits qui lui fussent con-
, il se remit avec assez de facilité.
. vous améne ici? lui dit-il. Je vous
ris pour un autre quand je vous ai
'ert: ce cabinet n'est point fait pour
homme comme vous; & à voir vôtre
ure, vous êtes bien plus propre à
vir d'ornement à la fête, qu'à ve-
r vous enfermer dans un lieu aussi re-
ré que j'avois cru que l'étoit celui-ci.
: ne cherche point le tumulte, reprit
istement l'étranger; & c'est parce que

j'ai cru,comme vous,ce cabinet retiré,que j'y ſuis venu pour fuir tout le monde, & pour n'y trouver que la ſolitude. Il eſt étonnant, reprit le merveilleux inconnu, qu'étant ſi jeune, vous évitiez des plaiſirs où toute la Cour s'abandonne, & il faut que vous ayez quelque chagrin bien ſenſible, pour ne paroître pas dans un lieu ſi convenable à un homme auſſi aimable que vous l'êtes. Je connois à votre accent, que vous n'êtes pas de ce pays; la curioſité n'a-t-elle aucun charme pour vous? & la galanterie de la fête, & tant de belles perſonnes ne ſont-elles point capables de vous attirer? Il eſt vrai, je ſuis étranger, reprit-il, & tout autre que moi croiroit, que qui n'a point vû l'admirable Reine de Navarre, n'a rien vû de beau. Le charmant inconnu rougit en cet endroit; & l'agréable étranger pourſuivant, La Reine de Navarre eſt belle, continua-t-il. La magnificence du Roi ſe déploye à la fête que l'on fait; mais, Seigneur, j'aime, j'ai perdu ce que j'aime, je le cherche par-tout. Le moyen en cet état d'être dans un lieu, où tout ne reſpire que la joie!

L'inconnu ſoupira & rougit encore; & l'étranger continuant: Le Roi, dit-

il,

ıarlé tout aujourd'hui des plai-
finiffent cette journée, & m'a
:c bonté de m'y trouver & de
ma mélancolie. On ne se fur-
ɔoint ; j'ai réfifté à fes ordres, &
ɔis ici attendre un ami illuftre que
ɔnt le cœur eft auffi affligé que le
Vous oferois-je demander qui vous
interrompit l'inconnu. Puifque le
la Cour vous connoiffent, je croi
ir fans indifcrétion vous témoi-
l'envie que j'aurois de vous con-
e auffi. Seigneur, reprit l'étranger,
s un malheureux Corfaire, dont le
n'eft point connu fur la terre, &
les échos de quelques mers fauva-
ı'ont encore repeté que foiblement.
s n'avez point le vifage d'un Pira-
reprit l'inconnu en fouriant ; votre
ionomie eft fi agréable, qu'on ne
ıroit vous prendre que pour un Amant
reux. Je ne fuis miferable en effet ;
rit l'étranger, que par l'éloignement
ce que j'aime ; mais ce malheur me
roît le plus grand de tous les mal-
urs. Il en eft encore de plus cruels,
terrompit l'inconnu, avec une paffion
ndre dans les yeux, & je connois des
aux où la mort même ne peut apporter
e remède ; mais revenons à vôtre per-
A 5 fonne,

ſonne, & ne me cachez pas plus long-tems qui vous êtes. Je ſuis fâché de ne commencer à vous obéir, que dans une choſe de ſi peu d'importance, repartit l'étranger; mon inclination me méneroit plus loin pour vous. Je m'apelle Dragut; mon pays eſt la Natolie. N'allez pas plus avant, interrompit l'inconnu, en voilà aſſez, & votre nom eſt moins connu par l'amitié que le fameux Roi d'Alger a pour vous, que par tant de belles actions que vous avez déja faites, & dont la renommée nous a rendu un compte exact. Je ſuis bien aiſe de ne m'être pas trompé au jugement que j'avois d'abord fait de vous. Ah! Seigneur, reprit Dragut, ſi l'on en doit croire ſa penſée, que vous devez être une perſonne extraordinaire, & que la curioſité que j'ai à mon tour eſt pardonnable! Je ſuis en effet, reprit l'inconnu en rougiſſant, une perſonne extraordinaire, mais c'eſt par mes malheurs; du reſte je n'ai rien en moi qui puiſſe attirer vôtre curioſité, & je ſuis fâché de ne pouvoir la ſatisfaire. Des raiſons importantes m'obligent à me cacher; ne trouvez pas mauvais le ſecret que je vous fais de mon nom. Si je n'étois pas forcé par des conſidérations qui ne me regardent pas ſeul, ce ne ſeroit pas

:ave Dragut, à qui j'en ferois un

ne l'inconnu achevoit ces mots;
du cabinet s'ouvrit, & un hom-
ntra, qui ſurprit toute ſon atten-
étoit grand, d'une taille extra-
rement belle; il avoit l'air mé-
que & fier, avec des cheveux
longs, & friſés. Dragut le recon-
ur ſon ami Lautrec; mais ils ne
:nt rien, parce que l'étonnement
nconnu & de Lautrec les tint tous
dans un long ſilence. Lautrec re-
e premier de ſon immobilité, & s'a-
nt avec beaucoup de reſpect vers
nnu, il le tira à l'autre bout du ca-
, où ils ſe parlérent bas pendant
-tems; après quoi Lautrec marchant
emier, il pria Dragut de les ſuivre.
paſſérent par des endroits aſſez dé-
nés, de peur de trouver quelqu'un;
; tout le monde étoit encore où les
ſirs étoient, & ils deſcendirent ſans
aver perſonne dans la Cour du Châ-
u de Saint-Germain. Ils paſſérent ſur
petit pont, & là deux hommes qui
ient envelopés dans des caſaques,
:urent l'inconnu, qui ayant encore
rlé bas à Lautrec, & ſe ſéparant de
, tendit la main à Dragut, & l'aſ-
A 6 ſura

ſura que quelque part qu'il fût, il auroit en lui un ami. Après cela Lautrec & Dragut tournérent leurs pas vers un grand parterre qui aboutiſſoit dans la forêt.

Je vous ſupplie, dit Lautrec, en marchant toujours, & s'adreſſant à Dragut, de ne point parler de l'homme que nous venons de quitter; il eſt trop important à l'Univers, moins par la dignité de ſa naiſſance, quoique la plus illuſtre du monde, que par mille & mille vertus. Et puiſque le hazard nous a mis, malgré lui, dans le ſecret qu'il doit faire de ſa perſonne, ne le trahiſſons pas. Je me ſuis douté que ce nétoit pas un homme ordinaire, repartit Dragut; & il ne lui a fallu qu'un moment pour attirer toute mon inclination. Je ſerai toujours prêt à ſon ſervice s'il a beſoin de moi. Mais, mon cher Lautrec, parlons de vos affaires. Le Roi s'eſt-il ouvert à vous ſur le deſſein pour lequel il vous a mandé avec tant de ſecret & de diligence? Je croyois, lorſque vous étiez en Guyenne, vous voir mourir de cette affreuſe mélancolie, dont je n'ai pû encore pénétrer le ſujet. Vous ſçavez tout ce qui me regarde : me cacherez-vous toûjours la cauſe de cette mortelle triſteſſe, ſous laquelle je vous

ai

›rêt à ſuccomber ? Et ne me
vous point enfin ce que mon
déſire de vous avec tant d'empreſ-
?
rec ſoûpira à la demande de Dra-
: levant triſtement les mains & les
en haut : Oui, mon cher Dra-
ıui dit-il, il eſt juſte que je vous
nes peines. Juſte Ciel ! qu'elles
enſibles ! s'écria-t-il ! J'ai vû
ir l'ingrate qui les cauſe ; je ſuis
attendri, & j'ai plus d'envie de
parler, que vous n'en avez de m'en-
re.
omme Lautrec en étoit là, & qu'il
ıt ſatisfaire la curioſité de Dragut,
furent détournés de leur entretien par
voix qu'ils entendirent près d'eux ;
s'étant approchés, ils apperçurent à
foible clarté de la nuit, que c'étoit
ıx femmes qui étoient couchées ſur
gazon. Ils s'alloient retirer par diſcré-
›n, quand ces deux perſonnes leur cau-
rent un merveilleux étonnement, en
ırlant Eſpagnol. Ils s'arrêtérent, &
: ſerrant la main pour s'avertir l'un l'au-
re de ne point faire de bruit, ils en-
endirent une de ces femmes reprenant
a parole. Non, diſoit-elle, tous vos rai-
ſonnemens ſont vains, je ne ſçaurois plus
attendre.

attendre. Les trois jours que nous avons paſſés dans ce bois me ſemblent trop longs; je crains toûjours nos raviſſeurs, il me ſemble à tout moment qu'ils vont paroître pour nous perſécuter encore. La moindre choſe m'épouvante; & puiſque vous n'oſez faire ſçavoir à votre Prince que nous ſommes ici, comment croyez-vous qu'il le devine? Voulez-vous qu'à la façon de nos romanciers, une avanture imprévûë nous montre à lui? Non, Alphonſine, non; il faut nous avancer vers le château, dès que le jour commencera à paroître. Nôtre cruelle avanture n'eſt que trop d'accord avec la bienſéance; & l'on verra bien que vous & moi ne cherchons que de la protection. Je ſçai tout ce que vous dites, reprit celle qu'on venoit de nommer. Et quand on nous enleva avec tant de violence d'auprès de l'Infante Iſabelle, on ne penſoit pas qu'on me dût mettre avec le Prince de Melphe; auſſi ne ſuis-je timide que par les ſentimens de mon cœur. Et comme la gayeté que j'avois à Madrid m'a abandonnée, le ſérieux que j'aurai en France me trahira. Je mets la choſe au hazard, ma chére Alphonſine, reprit l'autre perſonne: votre vertu me répond des riſques: mais pour ceux que

nous

rons ici, fuyons-les. Ces lieux & si tranquilles ne me rassurent : n'aurai de repos, que lorsque ·ons auprès de cette charmante ui nous aimoit tant.

me ces deux personnes parloient lles furent interrompuës par un ›ruit; elles virent un homme qui rsuivoit deux, qui fuyoient de-i; elles s'effrayérent; & Dragut trec vinrent avec tant de surprise, perdirent la vie presque tous deux :me tems par les mains de celui s suivoit. Et comme la premiére commençoit à paroître, ils reconnu-[ue ce vainqueur étoit le merveil-nconnu: il regardoit autour de lui, ıerchoit s'il n'avoit point encore emis à combattre, lorsqu'il apper-es deux femmes, & s'avançant vers , son épée encore sanglante; Je ai vengée, belle Princesse, dit-il à : de ces Dames. Le Duc de Nagera re à vingt pas d'ici; je l'ai puni de audace: mais Alphonsine a encore ennemi, pensez à vôtre sureté. Je ›uis demeurer davantage près de vous, ,ous laisse sous la protection de Lau-c.

En disant ces mots, cet homme ad-

mirable se retira à grands pas, & eut bientôt regagné un sentier qui le déroba à leur vûe.

La personne, à qui il s'étoit adressé, étoit demeurée dans une confusion nonpareille, & pour la mort du Duc de Nagera, & pour la rencontre du charmant inconnu. Il faisoit déja assez de lumiére pour pouvoir distinguer les objets, & Lautrec & Dragut remarquérent avec plaisir les agrémens d'Alphonsine. Ils furent surpris de la noblesse de sa taille, de l'éclat de son teint, du feu de ses yeux, & des charmes de toute sa personne; mais ils ne pûrent voir sa divine compagne, sans une plus grande admiration : sa beauté leur parut plus brillante que le nouveau jour qui paroissoit : sa taille étoit jeune & légére, son teint sembloit une fleur, sa bouche & ses dents étoient incomparables, ses yeux étoient les plus beaux yeux du monde, & tout l'éclat qui partoit de ce charmant visage étoit relevé par le désordre de sa coeffure. Le dérangement de ses beaux cheveux, plus noirs que l'ébéne, lui donnoit encore un nouvel agrément.

Le premier mouvement de cette belle personne fut d'abord de parler à l'inconnu,

nu,

: le ſuivre ; mais ſe tournant
ıouſine, elles ſemblérent par
ırds ſe preſcrire le ſilence. Lau-
ragut les abordérent & leur of-
urs ſervices ; elles les reçurent
ınt de civilité que leur trouble
ermettre. Celui qui nous vient
er, & à qui j'ai tant d'obliga-
t la belle inconnue en aſſez bon
s, & en s'adreſſant à Lautrec,
ıommé. Ainſi, Seigneur, je ſçai
s êtes : j'oſe vous demander vo-
, & je l'eſpére tout entier. Nous
trop heureuſes dans nos diſgra-
tomber entre vos mains. Nous
upplions, dès que la bienſéance le
tra, de nous mener auprès de la
de Navarre. Je vous obéirai, Ma-
lui répondit Lautrec : la fortune
le me perſécuter, puiſqu'elle m'of-
ccaſion de n'être pas inutile à deux
ınes faites comme vous ; mais en
lant que la Reine s'éveille, nous
s vous mener à un Pavillon que le
a fait bâtir à cent pas d'ici, & où
ſerez avec moins d'incommodité
ı ce lieu-ci. En diſant ces mots,
rec préſenta reſpectueuſement la main
belle inconnue ; Dragut aida à mar-
à ſon agréable compagne, & dans
peu

peu de momens ils arrivérent à ce Pavillon dont je viens de parler.

Lautrec ne manqua pas d'envoyer prendre le corps du Duc de Nagera, pour voir s'il étoit encore en vie, ou pour le faire enterrer s'il étoit mort. Et comme il témoigna à ces belles personnes beaucoup de curiosité de sçavoir leurs avantures, elles jugérent à propos aussi de ne leur en pas faire de secrets ; & après s'être consultées toutes deux en se parlant bas un moment, Alphonsine prit ainsi la parole.

HISTOIRE de Donna Maria d'Arragon, du Marquis du Guast, d'Alphonsine de S. Severin, & du Prince de Melphe.

JE m'expliquerai si mal en vôtre langue, Seigneurs François, que je crains bien de ne vous pas donner toute la satisfaction que vous pourriez espérer des Avantures de deux jeunes filles, que la fortune a transplantées inopinément d'un pays dans un autre. Nous sommes nées dans le Royaume de Naples. Ma compagne tire son origine de la Maison Royale d'Arragon : je suis fille du Prince de Salerne de Saint-Severin. Nos parens eurent quelque soin de notre éducation ;

&

l'Empereur avoit dessein de-
tems d'épouser l'Infante Isa-
'ortugal, il songea de bonne
:ttre auprès d'elle des filles des
les Maisons de tant de Royau-
ui appartiennent.
belle Princesse que vous voyez,
elle Donna Maria d'Arragon,
par l'Empereur, comme sa pro-
ıte, de se rendre à Madrid, &
ɔi il me demanda à mes parens.
mes le voyage ensemble, & pen-
tems-là nous nous liames de la
ɔite amitié. L'Empereur nous mit
Palais auprès de la Reine Eleo-
sœur, en attendant que l'Infante
ıvée.
s trouvames un grand nombre de
& de jeunes personnes qui étoient
:es à remplir la maison de la nou-
Impératrice; mais si leurs charmes
ıt déja fait un grand bruit, il fut
par celui que produisit la mer-
use beauté de la Princesse d'Arra-

Empereur la vit avec un grand éton-
ent, & quand la Reine Eleonor a
avec franchise à ses confidentes,
a avoué que la beauté de Donna
ia étoit plus charmante que celle de
l'In-

l'Infante Isabelle, qui passe pour être la plus belle personne des Espagnes. Tout le monde crut que Charles l'aimeroit; quelque extérieur qu'il affecte, on sçait qu'il a le cœur tendre. Quelques-uns de ses Favoris qui le connoissoient, & qui avoient été dans sa confidence, s'imaginérent qu'il feroit infidélité à Vangeste, qui étoit une fille de condition de Flandre, pour qui il avoit beaucoup d'attachement.

Après le premier abord, on connut que l'Empereur se renfermoit dans une grande admiration pour la beauté de Donna Maria, & l'on se trompa encore à vouloir suivre ses inclinations. Car on crut qu'elles s'étoient tournées de mon côté, parce qu'il me parloit souvent, & m'adressoit ses complaisances. Il est vrai qu'il s'amusoit plus volontiers avec moi qu'avec les autres; j'ai une sorte d'esprit qui le divertissoit; j'étois extraordinairement gaye, & si heureuse, que quelqu'affaire qu'il eût en tête, il devenoit toujours de bonne humeur quand j'étois avec lui: il se plaisoit à mon entretien; mais la suite a bien fait connoître qu'il n'avoit rien de plus particulier pour moi.

Cependant, cette pensée, dans laquelle toute la Cour étoit, fit qu'on me re-

gar-

ec plus de circonſpection que
es compagnes; & ſi j'euſſe fait
ns en ce tems-là, ils n'euſſent
clarer.
a Maria enflamma tous ceux qui
lérent. Fradique de Cardonne,
ne Duc de Nagera, furent ceux
éclarérent avec plus d'éclat. Elle
rda tous deux avec une profonde
ence; & les marques de l'amour
lique ne furent pas mieux re-
ue les témoignages de la paſſion
ée du Duc de Nagera.
nariage de l'Empereur avoit été
par les continuelles occupations
guerre; & il venoit de remporter
ſignalée victoire qu'il pouvoit ja-
éſirer. C'étoit le Duc de Bourbon,
ieux rebelle, qui l'avoit gagnée à
ſur ſon illuſtre Roi, où ce Prince
ttoit en perſonne; & où, après
fait des actions qui doivent rendre
eur & ſa mémoire immortelles, il
is priſonnier, comme toute la terre
çû.
Empereur à cette nouvelle ne mon-
u'une grande modération. Je croi
fond de ſon cœur il reſſentit tous
ouvemens impétueux d'un jeune
e avide de gloire; mais pour le dé-
hors

hors il nous parut un ſage confirmé.

On transféra le Roi de France du Château de Piſqueton à Madrid. L'Empereur, par une politique que je ne pénétre pas, ne le voulut point voir, & le fit recevoir & traiter dans ſa priſon avec tout le reſpect dû à ſa dignité, mais auſſi avec toute la ſûreté imaginable.

Je témoignai à l'Empereur une grande curioſité de voir le Roi. Il me promit qu'il la ſatisferoit, parce que la Reine ſa ſœur & Donna Maria n'en parurent pas avoir moins que moi. Je me ſouviens qu'il me diſoit, qu'il ſe pourroit bien faire, que la pitié que j'aurois pour ce grand & malheureux Roi me conduiroit peut-être à d'autres ſentimens, & qu'il ne ſe pardonneroit jamais s'il contribuoit lui-même à me faire aimer ſon ennemi. Je riois de tout ce qu'il me diſoit, & je l'aſſurois qu'un homme ſans liberté ne pouvoit me ravir la mienne.

L'Empereur, qui vouloit nous ſatisfaire, trouva une maniére ingénieuſe de nous faire voir le Roi de France fort commodément, & auſſi long-tems que nous le voudrions, ſans que nous fuſſions vûes. Il fit orner ſomptueuſement la Chambre qu'il lui deſtina; & depuis la diſtance du haut de la tapiſſerie, juſqu'au

re de la chambre, il fit faire
esque tout d'or sur un fond
ce fond en un certain endroit
coulisse qui se tiroit de la lon-
dix ou douze pieds, derriére
étoit une Tribune, où l'on al-
des passages inconnus à tout le
& où l'on pouvoit aisément voir
s cet Arabesque doré, & même
e ce qui se disoit chez le Roi.
ersuadé même, que cela a servi
ine fois à pénétrer les secrets de
ce infortuné. Quoi qu'il en soit,
reur nous y mena, lorsqu'on y
soit le Roi. Je n'ai jamais rien vû
plus touché mon souvenir, que
e que je vis ce soir-là. Imaginez-
donc que nous étions à cette Tri-
, la Reine, l'Empereur, moi auprès
i, & auprès de moi la Princesse
agon. Il y avoit deux ou trois gran-
hambres fort éclairées, qui précé-
it celle sur laquelle nous regardions.
; entendîmes d'abord un fort grand
, & nous jugeâmes que tout cet
cement s'emplissoit de Gardes & d'au-
personnes de la suite du Roi, qui
vrirent en deux rangs à la derniére
mbre. Le Roi y passa & entra dans
ienne, lui huitiéme seulement. Le
Con-

Connétable de Bourbon, qui étoit venu en poste, mécontent de ce qu'on avoit mené le Roi à Madrid, y étoit arrivé avec le Marquis du Guast. Il marchoit avant le Roi avec un habit tout simple, mais si paré de sa bonne mine, que je m'aperçus bien que la Reine Eleonor étoit contente d'avoir un Amant si bien fait. Je ne l'ai de ma vie vû si charmant que ce soir-là. Vous le connoissez, ainsi je ne vous le dépeindrai pas. Les Dieux même ne peuvent pas être faits comme cet homme nous le parut. Le Roi alloit immédiatement après lui : il avoit la taille & le visage de Mars, mais de Mars jeune & aimable, comme il étoit, quand il vouloit plaire à Venus. Je fus frapée de sa vûe, & je dis tout bas à la Princesse d'Arragon, qu'un tel captif devroit donner des loix à tout le monde. La suite du Roi étoit composée du Capitaine & du Lieutenant de ses Gardes, de Pomperan favori du Connétable de Bourbon, & de trois guerriers qui méritoient bien quelque considération. Caraciol Prince de Melphe étoit à côté du Roi. Comme on dit qu'il est en cette Cour, dit modestement Alphonsine en s'interrompant & en rougissant un peu, je croi que c'est assez de vous dire que nous le trou-

très-aimable. Il avoit auprès
grand jeune homme à mine
e déplaisoit pas. Nous sçumes
Dom Sanche de Léve, dont
mmandoit les armées de l'Em-
: auprès du Duc de Bourbon
honse d'Avalos, Marquis de
ue nous regardames volontiers.
guerrier étoit couvert d'armes
belles & si superbes, qu'elles
ient la vûe. Sa tête étoit désar-
ne grande quantité de cheveux
nd obscur, frisés à grosses bou-
i descendoit sur les épaules. Il
grands yeux noirs, pleins d'é-
l'amour, la bouche agréable, les
elles, le teint brun & coloré, la
une hauteur médiocre, mais char-
un peu d'audace dans sa phisio-
& dans son air, qu'un autre nom-
peut-être noblesse, mais je vous
qui m'a paru.
lisois librement mon avis de ces
personnes; & comme je parlois tou-
avantageusement du Roi, je m'ap-
s d'un certain air contraint qu'a-
l'Empereur, qui me fit juger que
louanges lui paroissoient trop ou-
; ce qui fit que m'ayant demandé
el de ces cinq hommes je voudrois
B faire

faire la conquête, je lui répondis, ſans y trop ſonger, que ce ſeroit du Prince de Melphe; de ſorte que, quand le Connétable vint le lendemain chez la Reine, où toute la Cour étoit pour lors, l'Empereur me préſenta Caraciol, en me diſant galamment que je lançaſſe tous mes traits ſur lui, qu'il m'amenoit ma conquête. Mais, Seigneur, lui dis-je gayement, ce n'eſt pas aſſez que votre Majeſté me l'offre, il faut encore que je trouve des diſpoſitions dans ſon cœur qui ſoient propres à faire que je vous obéiſſe. L'Empereur a fait ce qu'il vouloit faire, reprit le Prince de Melphe, & m'offrir à vos regards, c'eſt ne lui laiſſer rien à déſirer. Je tournai la converſation en plaiſanterie. Je dis à l'Empereur, que je déſirois épargner un homme de mon pays; mais que pour ces Eſpagnols, je voulois bien en mettre quatre ou cinq dans les fers, & que j'allois commencer ma victoire par celui qui me paroiſſoit le plus difficile à vaincre. En diſant cela, j'adreſſai deux ou trois paroles à Dom Sanche de Léve. Comme il a l'air tout-à-fait orgueilleux & vain, l'Empereur rit de mon choix. Je croirai tout de vos charmes, pourſuivit-il, en me parlant à l'oreille, ſi vous abaiſſez

ce

rage fier. Attendez-en donc ce
:, Seigneur, lui dis-je du même
x vous allez voir si je m'y pren-
bonne grace. Hélas! pour mon
r, je ne réussis que trop bien.
ianche trouva en moi quelque cho-
la singularité de mes ma-
nable ; , ou plutôt la cruauté de
ui plut cha à moi.
rt l'att e l'Empereur, Caraciol,
ant qu & moi, nous entrete-
anche e vivacité qui prenoit un
vec u sérieux dans le cœur de ces
e fort puisqu'on a crû qu'ils
ommes, aimée tous deux, l'amour tri-
ort dans le reste de la compagnie;
t Reine Eléonor s'abandonnoit
istance à son panchant pour le
ible, qui étoit soutenu par la
de l'Empereur, qui la lui avoit
pour Epouse dans le Traité qu'ils
passé ensemble, le Marquis du
enyvroit agréablement du doux
ui sortoit des yeux de la Prin-
Arragon. Elle m'a permis de tout
si je ne craindrai pas de vous
u'ils reçurent en même tems un
up, & que leurs cœurs senti-
pour l'autre une simpathie qui
duits à une affection dont la du-

 rée,

rée, selon toutes les apparences, sera aussi longue que leur vie.

Dom Fradique & le Duc de Nagera ne furent pas long-tems sans s'appercevoir de ce nouvel Amant; ils parurent l'un & l'autre à des courses de Taureaux, à dés jeux de Cane; ils donnérent des sérenades, & firent mille autres galanteries de cette espéce. Mais le Marquis du Guast les surpassa bien-tôt avec éclat, parce que c'est l'homme du monde qui aime le plus la magnificence.

D'autre part, Caraciol & Dom Sanche me donnoient les mêmes plaisirs; & bien que tous les jeunes gens de qualité eussent leurs maîtresses, ou parmi les filles de l'Infante, ou parmi celles de la Reine Eléonor, il faut avouer que tout ce qu'il faisoit étoit obscurci, par la dépense, le bon goût, ou si vous voulez, par l'amour de ceux dont je viens de parler.

Un tems considérable s'écoula pendant toutes ces fêtes. Le Prince de Melphe me parloit de sa passion, elle ne m'étoit point indifférente; mais j'affectois toujours un air si libre, & j'étois si gaye, qu'il n'a jamais pû croire, que j'y eusse répondu. S'il ne se flattoit pas, il avoit le plaisir tout entier de me voir maltrai-

ter

om Sanche par des duretés inſup-
bles : c'étoit toujours une différen-
'il tournoit à ſon avantage ; mais
tout.

e *Marquis* du Guaſt crut faire plus
progrés ſur l'eſprit de la Princeſſe
rragon. E[redacted]le avoit une fierté cruelle
r le Duc [redacted]de Nagera, & pour Dom
dique : El[redacted]e fit enfin connoître à Al-
nſe, que ſon amour ne lui déplai-
t pas.

Nous avions accoutumé, elle & moi,
aller tous les ſoirs au Jardin ſecret de
Reine, quand cette Princeſſe étoit re-
rée. Souvent l'Empereur nous y ve-
oit ſurprendre, & hors le tems qu'il
étoit, les hommes n'y alloient ja-
mais.

Une nuit, que nous nous promenions
& qu'il faiſoit fort obſcur, comme nous
étions dans une grande allée d'une beau-
té extraordinaire, & que tout le monde
ſçavoit que la Princeſſe d'Arragon ai-
moit particuliérement ; à peine avions-
nous fait un peu de chemin, que nous
vimes ſortir de petits feux de la terre,
qui *s'élevoient* à deux pieds, & qui d'a-
bord nous cauſérent de la frayeur. Mais
nous raſſurant enſuite, je fis un cri, &
m'apperçus à force de les conſidérer qu'ils

formoient le nom de Marie d'Arragon. Notre ſurpriſe fut infinie ; & nous demeurions ſuſpendues dans le deſſein de pourſuivre notre promenade, ou de nous en retourner, quand nous entendimes un petit ſifflement ſur nos têtes, après lequel pluſieurs fléches tirées de haut en bas tombérent doucement à nos pieds: nous ne ſçavions d'où elles pouvoient partir, & nous méditions très-ſérieuſement notre retraite, quand nous vîmes le Dieu d'amour lui-même avec ſon flambeau & tout ſon équipage qui parut ſubitement à nos yeux. Ce bel enfant fléchit les genoux devant ma compagne, & ſe mit à chanter d'une voix ſi douce qu'il ne pouvoit être entendu que de nous.

Le ſilence & la nuit propices à mes feux
Offrent à vos regards toute leur violence ;
Ne ſçaurois-je eſpérer pour eux
De voir récompenſer leur fidéle conſtance ?
O moment bien-heureux marqué pour les plaiſirs,
Hâtez vous, & venez combler tous mes déſirs !

Après quoi, il lui préſenta reſpectueuſement un bracelet de perles & de rubis,

y avoit une boëte de Diamans qui
moit le Portrait du Marquis du
:; & se baissant, il baisa le bout
ieds de la Princesse. Après avoir
on *présent*, il disparut, tous ces
s'éteignirent, & nous demeurames
une obscurité d'autant plus grande,
; avoit été extraordinaire;
la clarté ela se passa dans un petit
s comme pouvoit rien voir du Pa-
s, on n'en eurames très-surprises, fort
; nous dem & réduites à ne pouvoir
ouvantées, place, ne voyant en aucu-
uger de la ne sçachant où nous étions.
maniére, & notre vûe se rassura; nous rega-
nfin, nos chambres, comme nous pû-
ames notre étonnement nous tint
es; & jusqu'au jour, à parler toujours
veillées avanture: nous craignions ex-
e notre qu'elle ne fût sçûe, & qu'el-
rémement attirat quelque rude repri-
e ne nous & sur-tout qu'on ne nous défen-
mande, promenades nocturnes. Vous
dit ces bien, que le Marquis du
comprenez avoit gagné celui qui prenoit soin
Guast Jardin secret, & que, par sa libé-
de ce il avoit produit ce divertissement
ralité, & si ingénieux.
si surprenant nôtre plaisir fut extrê-
Le lendemain, n'entendimes rien di-
me, quand *nous* re:

re : l'heureux Alphonse put remarquer dans les regards brillans & satisfaits de la Princesse d'Arragon, que la galanterie lui avoit plû. Dès que je le vis chez la Reine, je me mis à rire, & je lui fis assez de mines pour allarmer le jaloux Dom Sanche, qui crut dès ce moment là, que nous nous aimions, & que Donna Maria ne servoit que de prétexte pour nous aider à cacher nôtre passion. Car peu de gens ignoroient alors, que le Prince de Salerne, & les Caraciols, de la famille desquels mon pére étoit le chef, souhaitoient d'unir leurs maisons par nôtre mariage : il se figura donc, que la Princesse d'Arragon étoit assez mon amie pour me prêter son nom, pour couvrir nos amours. Moi, qui étois bien éloignée de penser à la folie du jeune Léve, je faisois cent signes au Marquis du Guast, qui y répondoit de son côté en homme qui ressentoit quelque secrette satisfaction : & dès que je le pûs aborder, J'aime mieux les feux de la nuit, lui dis-je, que toute la lumiére du Soleil; Et je renoncerois à la lumiére du jour, reprit-il, si les feux de la nuit ne plaisoient pas : ils ont conservé toute leur pureté, point d'éclat, point de bruit, ils n'ont paru qu'aux

ıx yeux qui les ont fait naître ; &
charmante Alphonſine les approu-
ɔn les conduira de maniére que les
intéreſſés ignoreront ces particula-
de mon bonheur. Voilà de gran-
ɔaroles pour un jaloux qui les en-
, & qui les explique à ſa mode.
ɔn Sanche les écoutoit : nous n'y
ons pas garde, ni le Marquis, ni
Oui, lui dis-je, j'aprouve ces feux
iment exprimés ; & que j'aime ces
ſi belles ! continuai-je, d'une ma-
: qui ſembla tendre au jaloux Dom
he, & qui lui parut mortelle par les
:s affreuſes qu'il penſa. Donna Ma-
ı'aborda comme nous en étions là ;
i parlai bas, en regardant Alphon-
e le quittai, en lui diſant que je
ʒeois la Princeſſe d'Arragon d'ache-
a converſation ; que j'en allois avoir
ıutre ſur un ton différent avec le
e de Melphe, qui entroit. En ef-
je l'abordai, parce que j'avois re-
:s Lettres de mon pére, qui m'or-
oit de le recevoir comme un hom-
ɿue je devois un jour avoir pour
x. Je n'avouois point au Prince de
he l'inclination que j'avois d'abord
ɔour lui ; & quoi que l'Empereur lui
ıt dit, je tournois toûjours la cho-
B 5 ſe

ſe en raillerie, autant que je pouvois, m'étant mis bizarrement dans la penſée, puiſqu'on ne nous avoit preſque pas donné le tems de ſoupirer l'un pour l'autre, de ne lui laiſſer rien voir de mes ſentimens, qu'il ne fût mon mari. Toute la Cour avoit approuvé l'union qui ſe devoit faire dans nos familles par nos perſonnes. Le ſeul Léve en avoit eu un dépit mortel. Par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, il ſe préféroit à tout autre, & croyoit auſſi devoir remporter la préférence ſur tous les ſujets de l'Empire. Mais quand il eut entendu ce que du Guaſt & moi avions dit, s'il eut de la douleur de le croire aſſez bien avec moi pour m'oſer parler comme il avoit fait, il eut une joie maligne de ce que Caraciol étoit trompé, & réſolut dans le moment de lui faire avaler le même poiſon qu'il venoit de prendre.

L'Empereur ſe promenoit avec la Reine; il n'avoit mené, comme à ſon ordinaire, que quelques Seigneurs avec lui; & ceux, qui pouvoient l'accompagner, ſe croyoient très-heureux, parce qu'il leur étoit permis en ces occaſions de parler aux perſonnes qu'ils aimoient. Le Duc de Nagera y étoit, qui donna la main à

Princeſſe d'Arragon. Le Marquis
Guaſt vint avec empreſſement pren-
a mienne, ſans faire réflexion que c'é-
un privilége dû au Prince de Mel-
qui parloit pour lors au Connéta-
Quand il voulut venir vers moi,
Sanche, qui ne s'étoit mêlé avec
ne Dame, l'arrêta & le pria de faire
our avec lui.

ne vous dirai point leur conver-
n, de peur de vous ennuyer; mais
ous paroîtra ſingulier que Léve en
ére de confiance dit à ſon rival ce
avoit entendu entre le Marquis du
t & moi, y ajoûtant ce qu'il ima-
t. Je ſçai qu'il y fit d'admirables
nentaires, & qu'il l'aſſura que les
devoient donner de grands privi-
au Marquis. Le Prince de Melphe
ıta avec chagrin; mais comme il
ioit véritablement, il lui dit avec
oup de fierté, qu'il n'ajoûtoit point
ſes rêveries. Il eſt impoſſible, conti-
-il, qu'on puiſſe parler la nuit, hors
lque fenêtre, aux filles du Palais.
ıns le Palais, c'eſt avec un hazard
nifeſte de la vie, que quand Al-
ine ne ſeroit pas la plus modeſte
ne du monde, je ne ſçache point
ıme aſſez hardi, pour vouloir ſi

outrageuſement manquer au reſpect qu'il doit à l'Empereur : ainſi, Dom Sanche, il ſe peut faire que le Marquis du Guaſt aime la Princeſſe de Salerne, mais il n'en eſt pas aimé ; & ſi elle doit jamais ſe rendre au mérite d'une grande paſſion, j'eſpére que ce ſera la mienne ſeule qui ſera récompenſée. Otez-vous donc de l'eſprit des penſées qui ne ſont déſavantageuſes qu'à vous ſeul. C'eſt ſans doute un malheur pour vous de n'eſtimer pas Alphonſine autant qu'elle le mérite. Pour moi, qui connois ſa vertu, je ſuis bleſſé des ſoupçons que vous en avez : & ſi vous m'en parliez davantage, je vous ferois connoitre que vous m'avez déplu. Vous prenez mes avis ſur un ton qui ne m'engage pas à vous en donner encore, reprit Dom Sanche d'un air moqueur ; je ſai ce que je dis, je ne prétens point vous diſputer Alphonſine ; & ſi j'étens mes vûës plus loin que vous, vous trouverez bon que je les mette à profit ſeulement pour moi. Il le quitta, en achevant ces paroles, bien réſolu de veiller continuellement ſur mes actions, & ſur celles du Marquis.

D'autre côté, le Prince de Melphe, qui avoit fait l'intrépide, ſe ſentoit vivement atteint, & rappellant mille actions libres, quoiqu'innocentes, qui s'étoient

toient paſſées entre le
il ne balança pas à c
vois ſouffrir ſa paſſio
ſentois pas une pareill
auſſi-bien que Léve d
ſur-tout de s'éclaircir
peſtes dont lui avoit
étoient auſſi criminel
avoit faites. Nous
point de toutes ces
vouloit faire. Je n'
raciol, je n'avois ga
m'épiât ; & la Princ
le Marquis du Guaſt
telligence où ſont
s'aiment parfaitemen

Dom Sanche, qu
avec le Duc de N
de lui conter ſes vi
ner une grande jo
que je l'avois défa
doutable que le M
toit pour lui. M
de facile croyance
bien en amour ;
l'intéreſſoit & l'é
rité.

Il ne voulut
ce que ſon ami
avoit beaucoup

t passées entre le Marquis & moi;
balança pas à croire que je pou-
souffrir sa passion, si je n'en ress-
is pas une pareille. Il résolut donc
bien que Léve de m'observer, &
out de s'éclaircir si ces nuits si fus-
s dont lui avoit parlé Dom Sanche
nt aussi criminelles qu'on les lui
faites. Nous ne nous doutions
de toutes ces observations qu'on
oit faire. Je n'offensois point Ca-
l, je n'avois garde de penser qu'il
iât; & la Princesse d'Arragon, &
arquis du Guast, vivoient dans l'in-
ence où sont deux personnes qui
ent parfaitement.
om Sanche, qui s'étoit lié d'amitié
le Duc de Nagera, ne manqua pas
i conter ses visions, croyant lui don-
ne grande joie, en lui apprenant
e l'avois défait d'un rival aussi re-
ble que le Marquis du Guast l'é-
pour lui. Mais le Duc ne fut pas
cile croyance; il se connoissoit trop
en amour; ou plûtôt son amour
ressoit & l'éclairoit trop sur la vé-

ne voulut pas négliger néanmoins
e son ami lui disoit; & comme il
beaucoup de parentes dans le Pa-
lais,

lais, il réſolut de s'en rendre la nuit l'entrée facile, & crut que lors qu'il ſeroit au quartier des Dames, il ſçauroit bientôt de quoi il étoit queſtion. Il s'adreſſa pour ſa confiance à une jeune veuve fille du Duc d'Oſſone, admirablement belle, & un peu étourdie, qui ſe réſolut à le contenter.

L'Empereur achevoit de faire bâtir au bout d'une ſuperbe galerie, qui communiquoit à tous nos logemens, un appartement magnifique, qu'il avoit deſtiné pour l'Impératrice. On y travailloit avec tant de diligence, que les Ouvriers ne finiſſoient que fort tard. Tous les ſoirs le jaloux Dom Sanche prenoit l'habit d'un des Maſſons pour nous obſerver, quand nous allions chez la Reine Eleonor, ou quand nous demeurions chez nous à nous divertir, & à aller les unes chez les autres. Nous étions logées les plus près, & juſtement à l'autre bout de la galerie, Donna Maria, moi, & quelques autres. L'incommode Dom Sanche apperçut un ſoir, ſur un perron écarté, le Marquis du Guaſt qui parloit à une fenêtre à une de mes femmes; il les vit ſe ſéparer, & laiſſer au même endroit un de ſes pages, à qui peu de tems après cette femme donna un grand paquet. C'en fut

: pour faire renaître toutes ses fo-
Il résolut de demeurer toute la nuit
l étoit ; & comme il falloit que nous
issions toutes dans cette galerie, il
nes compagnes dans le tems qu'el-
e retiroient. Je n'avois point été
la Reine de tout le jour, & j'étois
eurée dans nôtre logement. Par ha-
, Alphonse n'avoit point paru chez
ipereur. Le Prince de Melphe, mal-
a circonspection de son amour, avoit
in peu allarmé de cette rencontre, &
it résolu en toute maniére de sçavoir
ue je faisois.
l n'avoit pû aborder la Princesse
ragon chez la Reine Eleonor, pour
emander de mes nouvelles, & il s'é-
etiré bien résolu d'en sçavoir.
om Sanche, attentif à nos actions;
passer toutes mes compagnes plu-
fois, & remarqua dans la galerie
emme qu'il prit d'abord pour moi,
enveloppée dans sa mante. Nous
s souvent de la sorte, quand nous
voulions cacher les unes des au-
pour faire ce que nous avions en-
u'on ne sçût pas : & ces maniéres
sont si ordinaires, qu'on ne s'en
lise point du tout. Cette créature
prenoit pour moi entra vers le mi-
lieu.

lieu de la galerie dans un petit cabinet destiné à la Musique. Elle en ferma la porte sur elle, après avoir observé si on ne la regardoit point. Elle ne se défioit que de nous, & point du tout du curieux Masson.

Quand tout fut calme dans le Palais, & que toutes les Dames furent retirées dans leurs chambres, Donna Maria ne put jamais s'endormir; elle appella une de ses filles qui étoit extrémement peureuse, & lui commanda d'aller lui chercher une guitarre dans le Cabinet de Musique. Cette fille, qui s'étoit relevée, & qui étoit encore toute endormie, contesta quelque tems assez plaisamment avec sa Maîtresse pour prendre l'unique bougie qui étoit dans la chambre, & qui n'étoit restée allumée que pour la veille. Mais la Princesse d'Arragon, qui vouloit se divertir de la peur de cette fille, ne voulut pas permettre qu'elle la prit, & après avoir un peu ri, elle lui ordonna fort sérieusement de lui obéir. Cette fille s'y résolut enfin, & alla en tremblant vers le Cabinet. Marie d'Arragon sauta de son lit en même tems, & se couvrant seulement d'une robe de chambre, alla doucement après cette fille, pour jouïr de sa peur, & pour

ıi en faire encore davantage. El-
it donc dans la galerie à pas chan-
& en tâtonnant ; & comme elle
ırête d'entrer dans le Cabinet, la
ne qui y étoit en ſortit ; ſi bien,
rencontrant juſtement, cette fille
grand cri, en reculant en arrié-
e tomba en heurtant la Princeſſe
gon qui tomba ſur elle en criant
La Dame du Cabinet reconnut ſa
& s'avança où elle étoit ; elle la
, & la tint entre ſes bras, parce
la trouva preſque ſans ſentiment ;
apprêtoit à la conduire tout dou-
t dans ſa chambre, quand elle en-
quelque bruit, & qu'elle apper-
e la lumiére. C'étoit moi, qui,
écrit à Naples tout le ſoir, n'é-
ɔoint couchée. J'allois paſſer un
nt chez la Princeſſe d'Arragon,
ınt entendu du bruit, j'allai où ja-
rû l'entendre. Jugez de ma ſurpri-
ıand j'apperçus ma compagne quaſi
ıuïe entre les bras du Marquis du
qui étoit vêtu en femme ; la ſur-
, où il étoit, l'avoit tellement oc-
, qu'il ne s'étoit pas caché le viſa-
Quand il me connut, il poſa dou-
ıt à terre Marie d'Arragon qui re-
ɔit ſes eſprits, & il m'alloit par-
ler,

ler, lorſqu'il en fut empêché par le prétendu Maſſon, qui, furieux de nous trouver à cette heure enſemble, le Marquis & moi, venoit ſans nul reſpect du lieu enfoncer ſon épée dans le corps d'Alphonſe. Ma compagne vit ſon deſſein plûtôt que moi ; l'amour & ſon Amant en péril achevérent de lui rendre la connoiſſance, mais ſi promte, & ſi à propos, qu'elle tendit le pied à ce déſeſpéré, qui manqua ſon coup en bronchant. Il ne bleſſa que légérement le Marquis, qui, ayant eu le tems de ſe reconnoitre, tira un poignard de ſa ceinture, & ſe lançant ſur le téméraire Léve, lui en porta un coup aſſez profond dans le côté. Dom Sanche alloit tâcher d'avoir ſa revanche, quand il ſe vit encore un autre ennemi en tête, & qu'il reconnut le Prince de Melphe avec un petit manteau autour du bras, & l'épée levée, qui s'avançoit vers lui en l'appellant traître ; il l'alloit percer de part en part, ſi le généreux du Guaſt ne l'eût retenu. Ah ! brave Prince, lui dit-il, gardons-nous d'aſſaſſiner ce malheureux, qui n'eſt déja que trop puni de l'attentat qu'il a voulu commettre ſur ma perſonne. Je m'étois déja rangée auprès de Caraciol ; & la Princeſſe d'Arragon te-

une main celle dont le Marquis
n poignard tout ſanglant, & de
lle avoit ſon mouchoir ſur ſa
Ses beaux yeux étoient cou-
armes. Ah! mon cher Alphon-
iſoit-elle, que venez-vous faire
rquoi vous expoſez-vous? N'ê-
pas aſſuré de ma tendreſſe? Quel
déguiſement! Le Prince de Mel-
toit toutes ces paroles. Léve les
it auſſi. Perfide, lui diſoit Cara-
rfide, voilà de tes Jeux! Es-tu
des fureurs où nous nous ſom-
s plongés? Ah! ma Princeſſe,
il, permettez-moi de punir ce
il vous a trop offenſée. Je ne
ce qu'il vouloit dire, & je dé-
m'en éclaircir, quand nous vî-
tir une femme de la chambre de
eſſe d'Arragon, qui couroit avec
niére à la main. Nous la prîmes
à ſon habillement de veuve pour
du Duc d'Oſſone; mais quand
t tout auprès de nous, nous eu-
étonnement qui n'a peut-être ja-
u de pareil, en connoiſſant que
le Duc de Nagera. Non, je ne me
as la force de vous dépeindre no-
priſe: la mienne fut ſi exceſſive,
ès le premier mouvement qu'elle
me

me caufa, le fecond me fit éclater de rire fi inconfidérément, en voyant ce vifage extraordinaire affublé dans ces atours de Veuve, qui en Efpagne ne font pas avantageux à la beauté; que bien que le Duc fût jeune, fon vifage me parut fi ridicule en cet état, que je ne pus réfifter au rire le plus fou que jaye eu de ma vie: ce n'étoit pas trop en effet le tems de rire, puifqu'il n'y alloit pas moins que de la vie de ces quatre hommes à être ainfi dans le quartier des femmes; car pour l'heure, elle n'y faifoit rien. Cinq de nos jeunes compagnes accoururent au bruit que nous faifions avec tant d'imprudence, les unes à moitié vêtues, & toutes dans ce défordre d'habillement où l'on eft, quand on ne craint point la rencontre des hommes.

Le Duc de Nagera fut confus de mon rire, mais plus confus encore, quand il reconnut Don Sanche, Caraciol, & fon rival, dans un habit de femme, mais fous une figure bien plus agréable que la fienne. Il faut que j'avoue qu'il étoit fi beau, qu'il effaçoit la beauté de la plupart des jeunes filles qui étoient accouruës.

Nous euffions tous été dans une terrible

ıſternation, ſans l'air de gaye-
avois donné à cette Avanture.
ıpagnes firent comme moi ; el-
t : quand on vouloit parler ſé-
nt, cela étoit bien difficile, &
indiſcret épanchement de rire
étoit toujours le ſérieux qu'il fa-
éceſſairement avoir. Chiméne de
ıde s'aviſa d'aller fermer la por-
galerie, afin que l'on ne vint
us trouver. Les autres Dames
ſez éloignées de-là, nous n'a-
en à craindre de l'autre bout, par-
ce bâtiment qu'on faiſoit le ter-
& que les Gardes en étoient in-
t loin.

: puis me ſouvenir de la maniére
ous étions toutes, ſans avoir l'i-
ion égayée, & remplie peut-être
aimable objet que l'on ſçauroit
ar imaginez-vous, s'il vous plait,
tre hommes habillés ſi différem-
& toutes ces belles perſonnes, qui
étoient vêtuës, & dans cette né-
e agréable où la jeuneſſe a tant
age, qui étant revenuës de leur
r effroi, n'avoient plus que de la
tion à la joie.

Prince de Melphe penſoit plus pru-
nt que les autres au péril où nous
étions

étions tous : & après que la premiére confusion qu'on ne peut éviter en ces rencontres fut passée, prenant la parole avec une sagesse qui s'accommodoit au besoin que l'on en avoit : Cette Avanture est extraordinaire, dit-il, & il n'y a pas un de nous qui n'en sçache tout le danger. On voit assez le motif qui nous a tous fait agir & conduit dans ce lieu dangereux. Il faut songer à en sortir avec adresse ; il n'y a point d'excuse à donner, mais seulement à nous demander le secret, & à nous le garder. On voit bien que le Duc de Nagera, par les habillemens qu'il a, a mis la fille du Duc d'Offonne dans ses intérêts, & qu'il n'est ici que par son moyen. J'en sortirai aussi avec son aide, interrompit le Duc : elle me croit dans la chambre de la Princesse d'Arragon, où j'étois entré, & dont je sors effectivement ; & je promets que je lui cacherai ce qui se passe présentement. Votre audace étoit grande, lui repliqua la Princesse d'Arragon, & vôtre impudence est extrême, de me l'avouer. Eh ! que veniez-vous chercher dans ma chambre ? La mort, ou vous persuader de mon amour, Madame, reprit-il. Votre amour, interrompit en colére le Marquis du Guast, s'étoit

'op extravagamment travesti, pour
réussir à charmer la Princesse. Mon
, dis-je, en voulant tenir mon sé-
, il n'est pas tems de vous que-
Nous aurons celui de faire à loi-
différence de vos ajustemens, &
us ressouvenir lequel de vous deux
la beauté la plus agréable. Ce que
fit rire encore, & c'en fut assez
ramener la gayeté. Il sembloit que
eussions perdu l'esprit, sans son-
.u péril qui nous menaçoit tous.
ne pensions qu'à nous en divertir
rétement. Il est vrai aussi, qu'il
presque toujours, que dans les
ons les plus sérieuses, on s'aban-
: à des mouvemens qui leur sont
és. Le Prince de Melphe revint
:mier, & prenant un sérieux né-
e, On sçait assez, dit-il, qu'un
nol bien amoureux ne trouve point
-il, lorsqu'il s'agit de voir sa maî-
en particulier, & qu'on hazarde
vies pour un tête à tête. Nos coû-
demandent le pardon du Duc de
a, & la même raison l'accorde au
is du Guast, qu'un même dessein
duit ici. Vous êtes donc l'un &
engagés au secret; & pour Dom
:, continua-t-il d'un ton assez plein
de

de hauteur, nous ſçavons ce qui l'améne. Pour moi, j'avouerai que mon deſſein eſt moins criminel : je n'aurois pas été aſſez témeraire pour entrer dans ce lieu. L'état où l'on me voit en fait foi. On a plus de précaution pour les entrepriſes de cette nature. J'ai du reſpect pour l'Empereur; mais j'en ai mille fois plus pour la Princeſſe de Salerne : ainſi je ne penſois point à venir ici. Ne l'ayant vûe d'aujourd'hui, je voulois lui faire donner une lettre. J'en cherchois l'occaſion, & étant entré dans ce beau cabinet qu'on achéve de peindre, je m'y ſuis oublié, & enſuite endormi. J'ai entendu le bruit que cette fille & la Princeſſe d'Arragon ont fait en tombant & en criant; je ſuis accouru; j'ai vû arriver un moment après ma Princeſſe. J'ai entendu un mot de tendreſſe que la Princeſſe d'Arragon a dit au Marquis du Guaſt, qui m'a fait voir que les calomnies ſont fauſſes, pourſuivit le Prince de Melphe, en jettant un regard dédaigneux ſur Léve : mais lui faiſant un ſigne de la main de ne pas l'interrompre, & continuant de parler : Nous ſommes pourtant tous coupables, pourſuivit-il, d'être en ce lieu. Nous ſommes tous aſſez engagés au ſecret, par l'intérêt des per-

ſonnes

que nous aimons, & par le no-
ɔpre. Il n'y a plus qu'à le deman-
ces cinq belles perſonnes. Nous
s qu'elles ont toutes des Amans,
la même avanture peut tous les
ırriver. Je vous aſſure, dit la jeu-
fantade, que je répondrois bien
outes les perſonnes qui ſont ici.
antures pleines de ſingularités nous
familiéres, que nous devons par
ıce garder le ſecret : les autres,
: voulurent pas ſe piquer moins
voir ſe taire, jurérent un ſilence
l. Il n'y eut donc qu'à penſer
ent on ſe ſépareroit. Caraciol ſe
a de conduire Léve juſqu'au lieu
ı Maſſon ſe trouveroit. On mit
rs linges ſur ſa bleſſure, & l'on
ſon ſang le mieux qu'on put. La
e la Princeſſe d'Arragon lava mê-
ui qui étoit répandu dans la ga-
Le Duc de Nagera conſentit à
er l'appartement de ſa parente.
pour le Marquis du Guaſt, il
de néceſſité qu'il rentrât dans ſon
t de Muſique ; parce qu'une fem-
l'heure qu'il étoit, ne pouvoit
du Palais. Le Duc de Nagera,
cela, ne vouloit plus s'en re-
r, ni le laiſſer ſi près de ſa Maî-
 treſſe,

treſſe. Il falut que nous l'aſſuraſſions toutes, que nous paſſerions le reſte de la nuit chez elle, & qu'auſſi-bien ce ſeroit une excuſe pour le lendemain, ſi on diſoit qu'on avoit ouï quelque bruit en ce quartier-là. A ces conditions, le Marquis rentra dans ſon cabinet; le Duc s'en retourna trouver ſon imprudente parente, & nous entrâmes toutes dans la chambre de ma compagne.

Il eſt inutile de vous dire comment ces quatre hommes s'étoient rencontrés là ſi juſtement tous enſemble; vous le comprenez aiſément par tout ce que j'ai repréſenté: & cela s'étoit paſſé tout ſimplement comme le Prince de Melphe l'avoit dit. C'eſt ſi fort la coutume d'Eſpagne de riſquer tout pour voir ſa Maîtreſſe en particulier, que ceux qui la ſçavent ne s'étonneront point de tout ce que je dis.

Nous fumes ſi heureux, qu'on n'a jamais parlé de ce qui arriva cette nuit-là. Mes jeunes compagnes furent fidéles; & il eſt effectivement étonnant qu'un ſecret de cette importance ſe gardât entre douze perſonnes; mais il n'y avoit ni jalouſes ni rivales, ainſi l'on tint ce qu'on avoit promis.

Il y avoit quelques jours que Vangeſte,

ous ai déja parlé, étoit arrivée
Comme la plus grande par-
de ignoroit pour lors l'amour
reur avoit pour elle, le Cour-
latif s'étoit imaginé que la
te des Païs-Bas l'avoit en-
r communiquer quelque point
à l'Etat. Cette fille eut beau-
ideur pour la Princesse d'Ar-
pour moi. Je ne l'eus pas plû-
rée avec un peu d'application,
onnus d'abord, non pas le se-
Etat, mais celui de l'Empereur.
rement leur intelligence & leur
ciproque; & une fois, que ce
isoit quelque galanterie à la
d'Arragon, & qu'il faisoit sem-
couter quelque chose que je lui
ont il se fût diverti dans un au-
, il regardoit Vangeste: je m'en
comme si je le voyois encore.
ez, continuai-je, toutes les gri-
e ce pauvre Duc de Nagera, &
es contorsions de Fradique, de-
ie Votre Majesté a dit quelque
à ma compagne; & observant
grin dans le visage de Vanges-
, comme je m'en étois déja ap-
étoit jalouse de la Princesse d'Ar-
. Ah Seigneur! quittez-nous, lui
C 2 dis-je,

dis-je, vous faites trop de miserables ! Eh quoi ! me dit l'Empereur en riant, & s'arrêtant avec nous, bien-aise qu'on ne découvrit pas son attachement pour cette fille, le Prince de Melphe se défieroit-il aussi de moi, parce que je vous parle, & Dom Sanche en prendroit-il de l'ombrage ? Caraciol est trop sage, lui dis-je, & trop assuré de vos bontés. Pour Léve, desespérez-le, si vous voulez, aussi-bien que Fradique & le Duc de Nagera ; mais laissez vivre une autre personne, qui peut-être va expirer dans un moment, si vous continuez de nous parler. L'Empereur, qui est très dissimulé, & qui passe sa vie à se contrefaire, croit toujours être impénétrable : si bien que n'imaginant pas ce que je voulois dire, Est-ce Alphonse, reprit-il, qui a si peu de tems à vivre ? Ah Seigneur ! répondis-je, en me panchant vers son oreille, vous ne voulez pas me croire, la pauvre Vangeste se meurt. A ces paroles, l'Empereur devint rouge comme du feu ; & tournant tout-à-fait la tête, il apperçut cette fille appuyée contre une fenêtre, & l'aimable Chiméne qui lui faisoit sentir une eau fortifiante. Vous êtes une terrible personne, me dit-il d'un air embarrassé. Vos yeux, repliquai-je en parlant

ars bas, m'ont mené jusqu'à
: ; j'en cacherai les sentimens
vous n'avez fait : Allez, Sei-
ez guérir un mal si tendre & si

t depuis, que l'Empereur fut
é de ma pénétration; & je ne
fut pour me désabuser, ou pour
que d'autres n'eussent des lu-
ssi vives que les miennes, qu'il
oyage à Tolède, après avoir
n passeport pour la Duchesse
on, qui devoit venir voir le Roi
e qu'on croyoit dangereusement
La continuation de sa maladie
même l'Empereur à revenir plus
nent qu'on n'avoit crû. On s'ima-
me, qu'il avoit vû le Roi pour
iére fois, mais peu de personnes
la conduite secréte qu'il avoit
vec lui. Dès le lendemain, la bel-
cesse qu'on attendoit arriva : elle
omme un beau jour, où toute la
s'égaye. Je me souviens, que je
sie d'étonnement à son aspect : je
ir toutes les graces & la beauté
rassemblées en elle. On ne faisoit
s cris d'admiration; tous les regards
fondoient sur sa personne. Charles
amoureux, & ne se souvint pas
C 3 que

que Vangeſte fût au monde. Le Connétable ne ralluma point ſes flammes, car elles n'ont jamais été éteintes; & comme le Soleil & l'Amour ſont plus vifs en Eſpagne qu'ailleurs, tous nos Galans Eſpagnols en la voyant penſérent en devenir fous.

Je dirois mille plaiſantes circonſtances qui vous divertiroient, ſi je racontois ſon Hiſtoire. La ſœur vengea bien le frére de ſa captivité. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que je fus preſqu'offenſée des louanges que le Prince de Melphe lui donnoit, & que la Princeſſe d'Arragon gronda pluſieurs fois le Marquis du Guaſt de l'application avec laquelle il la regardoit.

Nous ne l'eumes pas vûe quatre jours de ſuite, que nous fumes comme nos Amans. Nous l'idolatrâmes, & nous étions toutes empreſſées à nous en faire ſeulement remarquer. Elle eut la bonté de diſtinguer des autres la Princeſſe d'Arragon, Chiméne de l'Infantade, & moi; & la bonne volonté qu'elle nous témoigna fut un ordre pour nous de la ſuivre par-tout, comme ſi elle eût été l'Impératrice; ainſi nous ne la quittâmes point. Nous en fumes bien récompenſées par les careſſes charmantes qu'elle nous

& en peu de tems nous eumes
ion de voir qu'elle nous aimoit
ient.
tions un jour avec elle dans son
& comme elle vivoit à la mo-
pays, il y avoit bien des hom-
ême quelques Ministres. Com-
voit fort avancé sa négociation
liberté du Roi qui se portoit
& qu'elle croyoit s'en retourner
, elle dit obligeamment, que
age de Madrid empoisonneroit
este de sa vie, puisqu'elle y lais-
personnes aussi parfaites que nous
qu'elle aimoit tant, qu'elle vou-
en pouvoir enlever un si riche
l'Espagne. Nous étions à ses cô-
néne & moi : nous primes cha-
le de ses mains, que nous bai-
ille fois ; & la Princesse d'Ar-
e mettant à ses genoux les ser-
ec tendresse. La Princesse nous
a plusieurs fois l'une après l'au-
par son action & les notres nous
nes tous ceux qui nous considé-

lque tems après, nous eumes la
r nortelle de nous séparer de cet-
ineperſonne ; elle s'en retourna.
i son frére fiança la Reine Eléo-
 nor;

nor ; & ce même jour, nous perdimes pour jamais l'infortunée Chiméne. Je paſſe toutes ces choſes légérement, pour venir au ſujet de nos Avantures particuliéres. L'Empereur, pénétré d'amour pour la Ducheſſe d'Alençon, & de déſeſpoir du refus qu'elle avoit fait de l'épouſer, diſſimula la jalouſie qu'il avoit du Connétable; & pour déſabuſer le monde, & l'empêcher de croire que ſa paſſion durât encore, il réſolut d'épouſer ſans remiſe l'Infante de Portugal. Pour cet effet, il fit partir toute la Maiſon de cette Princeſſe, & nous envoya l'attendre à Seville.

Le Prince de Melphe eut toute la liberté qu'il ſouhaitoit de me faire ſes adieux. Je ne fus pas ſi commode à l'égard de Dom Sanche. La Princeſſe d'Arragon écouta le Marquis du Guaſt, & lui promit une fidélité éternelle. Nous fimes notre voyage ſans rien de particulier que l'arrivée d'un Courier que nous avions tous les matins en nous éveillant, qui nous rapportoit des lettres à ma compagne & à moi de Caraciol & d'Alphonſe, & un autre Courier que nous trouvions en arrivant à la couchée : ainſi, nous en avions deux par jour ſans manquer, & des Sérénades toutes les nuits.

L'Infante

e Isabelle arriva à Seville peu
rès nous. Les Princes ses fré-
Louïs & Dom Fernand l'y
it. Elle nous parut telle qu'el-
, c'est-à-dire un peu moins bel-
Duchesse d'Alençon; mais pour-
e beauté à surprendre : elle
tout une douceur qui la ren-
les plus aimables personnes du
Elle vivoit avec la Princesse
n & avec moi, comme si nous
été ses sœurs; s'informant sur
hoses des manières qu'il fa-
ile eût, pour plaire à l'Empe-

va à Seville : l'Infante, en étant
alla au devant de lui; nous la
immédiatement. D'aussi loin que
as l'Empereur, je le vis affecter
grave, & se revêtir, pour ainsi
l'une majesté, & d'un sérieux,
s'envelopa tout entier. La jeu-
ante se jetta à genoux dès qu'il
a. L'Empereur fut surpris de sa
euse beauté; & confus de la voir
ses pieds, sa gravité se décon-
ntiérement. Je poussai du coude la
sse d'Arragon, pour le lui faire
quer. L'Empereur dans son embar-
ayant jetté par malheur les yeux

ſur moi, j'achevai de lui faire perdre toute contenance : Il ſe remit pourtant aſſez vîte, par ce pouvoir abſolu qu'il a de ſe contraindre; & fléchiſſant un genoux devant la Princeſſe, il lui baiſa la main, & la pria de ſe relever.

Il ſemble qu'il y a long-tems que je ne ſuis plus dans notre Hiſtoire, & que je ne fais que vous entretenir de celle des autres. Mais, Seigneur, elle eſt ſi mêlée avec la générale, qu'il m'eſt impoſſible de faire autrement pour vous en donner une entiére connoiſſance.

Les Nôces de l'Empereur ſe préparoient pour être célébrées avec la pompe requiſe dans une cérémonie ſi auguſte, & nous nous étions trouvées tout ce jour-là avec l'Infante, plus gayes que nous ne l'avions été de nôtre vie, quand, ſuivant la coutume, elle s'alla promener dans un jardin agréable & ſolitaire, elle n'avoit pour toute compagnie que ſes filles. Comme elle ſe retiroit, & qu'il commençoit à faire nuit, une femme vétuë ſimplement nous aborda, la Princeſſe d'Arragon, & moi, & nous dit qu'une Dame voilée nous prioit de la venir trouver dans une allée où elle déſiroit nous dire un mot. Nous n'étions qu'à quatre pas de l'Infante Iſabelle,

nous nous tenions sous les bras:
imes la femme qui nous faisoit
ge, nous doutant que c'étoit de
Alphonse, ou de Caraciol: mais
u! quelle surprise, quand nous
mes entourées de huit ou dix
;, qui nous prirent légérement,
emportérent en nous fermant la

s criames pourtant, ou nous le
faire, mais nos cris furent étou-
n nous mena ainsi malgré nôtre
ce à trois cens pas de-là. On nous
ans un chariot, où nous trouvâ-
eux hommes qui nous reçurent, &
ariot fut si bien fermé, que nous
ns comme dans une prison obscu-
ous nous mimes l'une près de l'au-
& nous allions toujours fort vîte
sçavoir où. La longueur du tems
rendit à nous-mêmes, & nous re-
es absolument nos esprits, & ayant
oris que quelques cris qu'on nous a-
laissé pousser n'avoient attiré aucun
urs, nous avions enfin cessé de nous
ndre. Pendant notre silence, nos ra-
eurs se parloient bas; mais ils ces-
nt de se contraindre, & nous recon-
nes leurs voix. Ah! ma chére Prin-
e, m'écriai-je, c'est le perfide Duc

de Nagera qui a l'audace de nous enlever. Je le vois bien, me répondit-elle : & le traitre Dom Sanche de Léve a l'inſolence de commettre avec lui le même crime. Il y a déjà quelque tems que je les ſoupçonne. Ces deux hommes, ſe voyant reconnus, ne prirent plus le ſoin de ſe cacher. Ils nous voulurent dire bien des choſes pour s'excuſer, & pour nous toucher ; mais voyant qu'ils ne faiſoient que nous irriter davantage, ils furent contraints de ſe taire.

Après leur avoir dit mille injures, nous gardames auſſi le ſilence, & notre courſe ayant été extrémement promte, par les relais que l'on nous donnoit, nous nous arrêtames : nous avions été de la ſorte plus de vingt-quatre heures ; & nous étions dans la ſeconde nuit, ſans avoir rien voulu prendre de ce qu'on nous avoit préſenté à manger, quand on nous arrêta dans une forêt où l'on avoit dreſſé une tente : nous y trouvames des femmes pour nous ſervir, qui nous accompagnérent pendant notre voyage. Nous nous couchames ſur un lit, ſans vouloir nous deshabiller ; & quoique nous fuſſions accablées de ſommeil, nous n'oſames dormir, de peur qu'on ne nous ſéparat.

Il eſt inutile de vous dire ce que nous pen-

: ce que nous disions. La Prin-
agon pleuroit tendrement l'ab-
Marquis du Guast, & pour moi
çus que le Prince de Melphe
point du tout indifférent: mais
ous aimassions toutes deux, &
is eût arrachées à ce que nous
nos plus sensibles douleurs
our l'outrageante injure que ces
s nous avoient faite, nous
si enlevées d'auprès de l'Infan-
e.

rous abréger ce récit, je vous
ils nous menérent en France,
y être plus en sûreté qu'en lieu
le, par l'inimitié qu'ils présuppo-
ue le Roi conserveroit contre
eur. Ils ne voulurent pas s'arrê-
les Provinces voisines d'Espa-
ais ils résolurent de s'approcher
our, pour être plus à portée de
ir parti. Ils prirent une petite mai-
z près d'ici, & nous y retenoient
s mêmes précautions qu'ils avoient
ement observées; car il nous avoit
possible de parler à personne: il
is étoit pas même permis de nous
ner dans un assez joli Jardin, sans
r toujours leur importune compa-

Nous

Nous cherchions tous les moyens de nous ſauver, ſans en trouver un ſeul qui nous parût poſſible. Nous ſçavions bien que nous étions en France, parce que nous entendions parler François ; mais nous ignorions en quel endroit de la France nous étions. Enfin, un jour nous étant enfermées dans notre chambre, comme cela nous arrivoit ſouvent, nous vimes deſcendre par la cheminée un jeune garçon, qui nous cauſa d'abord quelque frayeur, mais qui nous fit ſigne du doigt de ne rien dire. Il nous apprit, que la maîtreſſe de la maiſon, qui étoit ſa ſœur, avoit ſçû notre avanture par un homme de la ſuite de nos raviſſeurs ; que nous lui faiſions une ſi grande pitié, qu'elle avoit projetté notre délivrance, ſi nous étions aſſez hardies pour vouloir exécuter ſon projet. Nous penſames mourir de joie à cette propoſition. Il nous faiſoit perpétuellement ſigne de parler bas, à cauſe de la garde continuelle que nous avions à notre porte. Nous le priames donc de nous dire ce qu'il faloit faire. Il nous mena près du lit, & nous dit, que ſous la Tapiſſerie il y avoit une fenêtre qui regardoit ſur le Jardin ; qu'il faloit, dès que la nuit ſeroit venue, prendre nos draps, & nous en ſer-

vir

escendre ; qu'il se trouveroit
nous recevoir ; qu'il ouvri-
tite porte du Jardin qui don-
a campagne ; & qu'il nous mé-
: un de ses oncles, où nous
sureté.
: la proposition fût délicate
i au milieu de la nuit sous la
le ce jeune guide, qui nous
nnu, nous ne balançames point
l'offre qu'il nous faisoit, & à
que dès la même nuit nous fe-
n'il nous venoit de proposer :
iames de ne pas manquer à sa
: pour l'encourager à nous être
lui donnai une assez belle
x la Princesse d'Arragon un
e diamans qu'elle ôta de ses

ouvez penser, que la journée
t longue, & que nous atten-
uit avec une grande impatien-
d elle fut venue, nous ferma-
te de notre chambre, comme
ns accoutumé de le faire ; &
rimes doucement la fenêtre,
ous crumes que tout dormoit
naison. Nous fimes ce qu'on
t dit ; mais nous eumes quel-
eur pour en venir à l'exécu-
tion,

tion, & quelque diſpute à qui deſcendroit la premiére. Aucune ne vouloit s'en aller, ni ne vouloit demeurer; & dans ces deux partis nous avions également peur, & nous diſions de ſi plaiſantes choſes, que nous ne pouvions nous empêcher de rire d'auſſi bon cœur, que ſi l'avanture eût été fort réjouiſſante. Enfin, je me hazardai, & je deſcendis; ma compagne me ſuivit de ſi près, que je croyois l'avoir ſur mes épaules. Quand nous fumes en bas nous nous embraſſames avec autant de joie que s'il y avoit eu bien du tems que nous ne nous fuſſions vûes, & nous prenant toutes deux, nous tenions chacune le jeune garçon qui marchoit devant nous.

A peine avions-nous gagné une allée, qu'il s'arrêta tout court, & nous dit fort bas, qu'il entendoit marcher & parler ſous un berceau qui conduiſoit à la porte du Jardin. En diſant cela, il ſe ſentit une main ſur le front; & on lui demanda, Qui va-là? Il répondit que c'étoit lui. La nuit étoit toute noire. D'une main qu'il paſſa derriére lui, il nous pouſſa, & de l'autre il prit celui qui lui avoit parlé, & le mena plus loin en lui faiſant quelque mauvaiſe raillerie ſur ce qu'il l'avoit pris pour le diable. Mais la Prin-

d'Arragon & moi, qui avions
la voix du Duc de Nagera,
ıs mortes que vives. Nous nous
:s à terre dans un état qu'il n'eſt
on pouvoir d'exprimer : nous
remuer ni reſpirer. Nous jugea-
Dom Sanche s'étoit approché
, parce que nous entendimes diſ-
nt ce qu'ils ſe diſoient en Eſpa-

Sanche lui aprenoit, que ſon
venoit d'arriver, & qu'il lui avoit
ien des nouvelles de la Cour :
ue ce qui le ſurprenoit, à n'en
r revenir, étoit qu'il y avoit vû
ice de Melphe admirablement bien
Roi, & ſur-tout avec la Reine de
re ſa ſœur qui le combloit d'hon-
s. Le Duc parut fâché auſſi-bien
éve de ſçavoir que le Prince de
he étoit avec le Roi. Ils raiſonné-
quelque tems ſur cela, & conclurent
e retirant, que cette circonſtance
oit les meſures qu'ils avoient pri-
& qu'il faloit penſer à en chercher
res.
peine furent-ils ſortis, que le jeune
me vint en chantant, pour nous re-
re ſur ſes voies. Nous nous leva-
, & fumes vers lui : il nous mena
à

à la porte du Jardin ; nous ſortimes dans la campagne ; & après une heure de chemin, nous entrames dans un bois. Dès que nous y fumes, il nous dit que nous étions en ſûreté, & que noûs pourrions nous repoſer. L'infatigable Princeſſe d'Arragon vouloit toujours aller, & nous recommençames dès que le jour parut. Nous fimes encore quelque chemin, & nous entrames dans une petite maiſon, où, après que notre conducteur eût parlé à un bon vieillard, on nous reçut fort humainement, & on nous coucha promtement dans un lit fort propre. Je dormis ſans inquiétude ; cette Princeſſe fut moins tranquille : elle me reprochoit, que mon repos venoit de ce que je ſçavois que le Prince de Melphe étoit dans un lieu, où par la protection qu'on nous y donneroit, nous ſerions bien-tôt réunis.

Nous crumes mourir de joie, quand notre hôte charitable nous dit, que nous n'étions qu'à deux cens pas du Château de Saint-Germain, où le Roi étoit avec la Reine ſa ſœur. Il nous apprit, qu'elle venoit de ſe marier avec le jeune Roi de Navarre, & que le malheureux Duc de Bourbon étoit plus diſgracié que jamais. D'abord, ma compagne voulut écrire à

la

pour lui faire sçavoir le lieu
ions. Je m'opposai à ce des-
ulois demeurer quelques jours
is notre petite retraite, espé-
os ravisseurs, ne nous trou-
, & sçachant que le Prince de
:oit près d'eux, qu'ils s'en
z qu'ainsi il n'y auroit nulle
entre eux; mais la Princesse
arioit, & elle m'auroit obligée
'ec elle à Saint-Germain, si no-
ne nous eût dit, qu'il avoit
ans le bois des Cavaliers qui par-
uvais François, & qui lui avoient
: s'il n'avoit point vû deux jeu-
;, faites comme nous l'étions.
:ncontre nous retint durant deux
endant lesquels la Princesse d'Ar-
ne persécutoit pour écrire au Prin-
Aelphe, afin qu'il vint nous met-
sureté auprès de la Reine de Na-

r au soir, nous nous hazardames
tir, & je me déterminois à suivre
onté de la Princesse, quand nous
rencontrames, après que cet hom-
erveilleux eût tué à nos yeux deux
os persécuteurs, & qu'il nous eût
'il venoit de donner la mort à l'in-
ié Duc de Nagera.

Le

Le jour étoit avancé quand la Princeſſe de Salerne finit ſon récit. Lautrec & Dragut l'avoient écoutée avec beaucoup de plaiſir : ils le témoignoient à ces deux charmantes perſonnes, lorſqu'ils entendirent un grand bruit de cors & de chiens. Les deux Eſpagnoles coururent à la fenêtre : à peine y furent-elles, qu'elles virent le Roi à cheval, qui alloit à la chaſſe, & près de lui l'admirable Reine de Navarre, qui, tournant les yeux par hazard, les apperçut, & les reconnut. O Dieux ! s'écria-t-elle : que vois-je ! ſommes-nous encore en Eſpagne ? eſt-ce une illuſion ? & montrant de la main au Roi les deux Princeſſes, il parut auſſi ſurpris qu'elle, quand le Prince de Melphe, un peu derriére eux, pouſſant ſon cheval, & tendant les bras comme un homme hors de lui-même, Ciel ! s'écria-t-il. O ciel ! C'eſt ma divine Alphonſine. Les jeunes Eſpagnoles avoient déja quitté leur fenêtre, & couru à la porte du Pavillon. Elles y trouvérent le Prince de Melphe, qui proféroit des paroles mal arrangées, mais propres à témoigner une joie exceſſive : il leur donna la main. Le Roi étoit deſcendu de cheval pour les ſaluer : il le fit avec cet air galant & majeſtueux, qu'il avoit en

actions. La Reine étoit aussi
. Elle vola entre les bras de
nies, qu'elle serroit tendre-
les siens, leur demandant par
e ses plus grands désirs étoient
puisqu'elle les voyoit en Fran-
rincesses lui apprirent en peu
la violence qu'on leur avoit
rvant à dire le reste avec un
d loisir.

sse fut interrompue. La Reine
chemin du Château avec ses
par un accueil gracieux & plein
ies, elle leur fit oublier leur
, ou du moins elle en adoucit
rins les plus sensibles.

eine avoit commandé, qu'on
un appartement à chacune des
es. Elles ne voulurent point se
Elles eurent des femmes, des
nagnifiques, enfin tout ce qui
oit nécessaire: après un léger re-
les se mirent au lit; & sur le soir,
elles eurent pris quelques heures
os, la Reine vint les voir. Elle
ccompagnée de Caraciol, & du
Ecuyer Galeas de Saint Severin,
présenta aux Princesses Espagno-
nme leur parent.
nonsine & Donna Maria, par la
per-

permiſſion de la Reine, lui firent bien des amitiés: ils avoient entendu parler ſi avantageuſement les uns des autres, qu'ils ſe regardérent dès ce moment comme s'ils ſe fuſſent connus depuis longtems. Un peu après, Dragut & Lautrec crurent avoir un privilége pour entrer. La Reine le leur permit. Le Roi demanda la même permiſſion, & mena avec lui le jeune Roi de Navarre. La converſation fut générale: les Eſpagnols y firent voir tout le feu de leur nation; quelques Dames de la Reine n'y brillérent pas moins. Madame de Grammont y charma par les agrémens de ſa perſonne, & par la vivacité de ſon eſprit; mais rien ne fut comparable à la Reine, qui plaiſoit par ſon diſcours, & même par ſon ſilence. Le Roi ne put s'empêcher de s'entretenir en particulier avec la Princeſſe d'Arragon: il fut bien-aiſe de lui parler d'une belle perſonne, pour laquelle il avoit eu en Eſpagne beaucoup d'amour. La Reine avoit trouvé la converſation ſi charmante, qu'on ne ſe retira que fort tard, quoiqu'elle eût dit qu'elle ne demeureroit guére, & qu'elle vouloit laiſſer prendre un plein repos aux deux Princeſſes, afin qu'elles ſe remiſſent plus promtement de tant de fati-

ies qu'elles avoient euës depuis quel
tems.
Le lendemain, nos Espagnoles se ren-
nt d'assez bonne-heure chez la Rei-
& après avoir dîné en particulier
elle, elle leur proposa de les me-
chez Madame la Régente, & chez
incesse Renée de France, fille du
Louis XII. Elles acceptérent la pro-
ion avec joie, & suivirent la Reine
Madame mére du Roi. La bonne
& la majesté de cette Princesse les
it : elle avoit conservé l'air de beau-
en perdant celui de la premiére jeu-
: elle avoit encore les cheveux aussi
ls, & en aussi grande quantité, que
n'eût eu que vingt ans, la taille
l'action impérieuse & hautaine ;
doucit tout son orgueil en un mo-
& fit un accueil très-obligeant
rincesses. La fille de Louis XII.
auprès d'elle, qui les salua aussi &
t des honnêtetés très-engageantes.
t la personne du monde, qui sans
elle plaisoit le plus : elle avoit la
omie fine & spirituelle, de beaux
de belles dents, un air de jeunes-
i rendoient son visage extréme-
agréable. Hercule d'Est étoit aussi
a chambre de Madame la Régen-
te :

te : c'étoit l'homme du monde le mieux fait ; il aimoit paſſionnément la Princeſſe Renée, malgré la diſtance qui les ſéparoit.

Après que ces Princeſſes ſe furent aſſiſes, & qu'elles eurent comblé de politeſſe nos deux belles Eſpagnoles, Alphonſine parcourut des yeux toutes les perſonnes qui étoient préſentes ; & les arrêtant enfin ſur le Prince Hercule, elle devina ſa paſſion ; & dans ce moment, elle le dit bas à l'oreille de la Princeſſe d'Arragon. La Reine de Navarre l'entendit, & de l'œil lui fit ſigne que cela étoit vrai : quelque tems enſuite Galeas s'étant approché d'elle, elle le vit ſi attentif à conſidérer la même Princeſſe, que, pouſſant ſa compagne du pied en lui montrant Saint Severin, En voici un autre, continua-t-elle; les étrangers ſouffrent beaucoup ici. La Reine, qui l'entendit encore, fit un éclat de rire : Alphonſine eſt auſſi redoutable en France, qu'elle l'étoit en Eſpagne, dit-elle à la Princeſſe d'Arragon ; j'admire tout ce qu'elle démêle en un moment, & je ſuis aſſurée que dans huit jours elle m'apprendra des choſes que j'ignore, & qu'elle connoîtra avant ce tems-là toutes les intrigues de la Cour. Madame, lui dit-elle

tout

tout bas, je ſupplie Votre Majeſté de m'avouer tout à l'heure, ſi cet homme qui a cet habit magnifique, dont l'air eſt chagrin & fier, qui a pourtant quelque choſe de ſi particulier dans ſa phiſionomie, n'aime pas cette jeune perſonne brune, qui a un certain air de Nymphe qui me plaît ſi fort : Non, dit la Reine, je ſçai un obſtacle invincible à ce que vous dites ; je ſuis fâchée que vous vous mépreniez. O Madame ! reprit-elle, je ne me méprens point, & ſouvenez-vous, s'il vous plaît, de ce que je vous dis : vous trouverez un jour que j'avois raiſon de vous parler poſitivement comme je fais : dites-moi, je vous prie, le nom de ce Cavalier : C'eſt le Maréchal de Montmorenci, lui repliqua la Reine, jeune homme de grande eſpérance, que le Roi mon frére aime fort ; & cette perſonne eſt parente de la Ducheſſe ma mére, c'eſt la fille du Comte de Villars ſon frére, bâtard de Savoie. La Reine alloit continuer, quand le Roi entra & vint dire à la Régente que les troupes que commandoit le Connétable marchoient vers Milan.

Madame d'Angoulême rougit à ce nom, jetta un regard terrible ſur la Reine ſa fille, qui baiſſa les yeux avec un

trouble qu'on remarqua aiſément ; & comme le Roi continua de parler avec ſa mére des deſſeins du Duc de Bourbon, la Reine ſe leva, & emmena ſes deux amies : elle repaſſa chez elle, & parut triſte & rêveuſe. La Princeſſe d'Arragon ne put s'empêcher de lui dire : Après ce que nous avons vû à Madrid, Madame, de la paſſion du Connêtable pour Votre Majeſté, & ce que nous avons ſçu avec toute l'Europe des ſentimens que Madame la Régente a eu pour lui, trouveriez-vous bon que nous vous fiſſions ſouvenir que vous nous avez quelquefois dit en Eſpagne, à la Princeſſe de Salerne & à moi, que vous nous conteriez vos avantures, ſi vous aviez la force de le faire vous-même, & que vous regrettiez de n'avoir pas auprès de vous une perſonne que vous aimiez, qui en ſçavoit juſqu'aux moindres circonſtances. Hélas ! que voulez-vous ſçavoir? dit la Reine ; mes foibleſſes, les malheurs, les crimes du Connêtable, & les emportemens de ma mére ? Je ne veux pourtant plus vous refuſer. Je vai envoyer prier la Comteſſe de Sancerre de venir. C'eſt la perſonne que j'aime, & qui n'ignore rien des penſées du Connêtable ni des miennes. Elle a vu tous les mou-

mouvemens que ce fatal amour a causés, non-seulement dans cette Cour, mais même dans toute l'Europe.

La Reine envoya un Page sçavoir si la Comtesse étoit revenue de Paris, où elle étoit allée depuis deux jours : elle parut avec celui qu'on lui avoit envoyé. Les deux Espagnoles furent surprises en la voyant. La jeunesse & l'agrément entrérent avec elle dans la chambre de la Reine : sa phisionomie étoit pleine d'esprit ; ses cheveux étoient blonds : son teint effaçoit l'éclat des plus vives fleurs, & son action étoit si tendre & si brillante tout ensemble, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'avoir de l'inclination pour elle en la voyant. Elle courut baiser la main de la Reine avec une action toute gaye ; & remarquant les deux Espagnoles, dont on lui avoit déja parlé, elle reprit un air plus sérieux. Quand la Reine l'eût embrassée, elle la présenta aux deux Princesses ; elle les salua avec une grace, qu'elle seule avoit, & les loua avec cet esprit fin & délicat, qui fait que les louanges plaisent : les Princesses lui rendirent aussi ce qu'elle méritoit si dignement. Ensuite la Reine lui dit ce qu'elle souhaitoit : elle répondit qu'elle seroit très-embarrassée de parler si long-

tems devant deux perſonnes qui avoient tant d'eſprit, ſi ce n'étoit pas ſur un ſujet qui étoit préſent à ſa mémoire par l'attachement de ſon cœur.

La Reine leur dit, qu'elle ne vouloit pas être préſente à ce récit, qu'elle alloit paſſer chez la Princeſſe Renée, & qu'elle les laiſſoit dans ſon cabinet, où elle alloit défendre qu'on laiſſat entrer perſonne. En diſant cela elle ſortit, & les deux Princeſſes ayant mis la Comteſſe au milieu d'elles, après quelques civilités réciproques, Madame de Sancerre commença de cette ſorte.

HISTOIRE de la Reine de Navarre, & du Connêtable de Bourbon.

IL faut que vous ſoyez bien chéres à la Reine, puiſqu'elle, qui eſt ſi ſecrette, conſent que je vous faſſe le récit de ſa vie; & vous verrez par ce que je vous dirai, qu'il y a des choſes qui ne ſont ſçues que d'elle & de moi, & que le malheureux Duc de Bourbon lui-même a toujours ignorées. Mais je me ſouviens, belles Princeſſes, qu'à ſon retour d'Eſpagne, elle me parloit toujours de vous avec tendreſſe, & qu'elle m'a dit cent fois, que le ſeul regret qu'elle avoit,

étoit

étoit que je ne vous connuſſe point : je ne ſuis donc pas ſurpriſe de la commiſſion qu'elle me donne. Vous allez apprendre de grandes choſes, & aſſez particuliéres, pour vous faire bien connoître la confiance qu'elle a en vous.

La Reine, que je vai appeller la Princeſſe de Valois, fut admirablement bien élevée avec le Prince ſon frére, qui eſt le Roi qui régne à préſent ; & l'on doit donner cette louange à la Comteſſe leur mére, qu'étant demeurée veuve à l'âge de dix-ſept ans, elle ne fut entiérement appliquée qu'à l'éducation de ſon aimable famille. Le Roi Louis XII, qui n'avoit point d'enfans mâles, voulut les avoir auprès de lui ; & quoi que la Princeſſe Claude ſa fille aînée fût promiſe au Prince d'Eſpagne, qui eſt maintenant l'Empereur, le Roi avoit réſolu dans ſon cœur que ce mariage ne s'accomplit pas, & vouloit donner la Princeſſe au Comte d'Angoulême : il manda donc à la Ducheſſe de venir à la Cour, & d'amener ſes enfans. Ils parurent comme deux aſtres auprès deſquels toute autre lumiére s'efface : le jeune Prince charma tout un ſexe ; & la jeune Princeſſe enflamma tout l'autre. La jeune Madame, comme

nous l'avons ſçu depuis, fut frapée à la premiére vûe du Prince, & l'aima avec une paſſion à laquelle il n'a jamais bien répondu, quoique ce fût une des plus aimables perſonnes que j'aye jamais vûes: elle avoit l'eſprit doux & le cœur tendre. Il y eut trois hommes bien différens qui aimérent la Princeſſe de Valois en divers tems : le premier fut le Duc d'Alençon, d'une figure peu revenante, & d'un eſprit médiocre. La qualité de premier Prince du Sang étoit l'unique choſe qui le faiſoit remarquer : il étoit promis dès le berceau à la Princeſſe de Bourbon, qui étoit belle, mais qu'il ne pouvoit ſouffrir par la bizarrerie de ſon goût. Il ſe tourna tout d'un coup ſur la plus merveilleuſe perſonne qui fût jamais, & ce fut par malheur pour elle. Les deux autres qui l'aimérent furent deux téméraires, s'il y en eut jamais ; avec cette différence toutefois, que l'un, avec le plus grand mérite du monde, fut toujours reſpectueux : c'eſt de Lautrec dont je veux parler, qui a mille grandes qualités, & qu'un aſtre ennemi rendit amoureux dès qu'il vit la Princeſſe. L'autre s'apelloit Bonnivet ; il avoit été élevé enfant d'honneur du Prince, & depuis deux ans il étoit venu à la Cour, & dans

dans les armées, se former à tout ce qu'il est nécessaire de sçavoir à un homme de sa condition. Il n'avoit vû la Princesse qu'enfant; & quoiqu'elle le fût encore pour ainsi dire, puisqu'elle n'avoit pas douze ans, il ne laissa pas de rendre l'hommage de sa liberté à ses charmes.

Bonnivet étoit le plus bel homme de son siécle; ses qualités personnelles le rendirent si vain, qu'il se perdit dans les folies de sa passion.

On remarqua dès le premier abord de la Reine Anne de Bretagne & de la Duchesse d'Angoulême une antipatie qui dura tant qu'elles se sont vûes. La Reine, qui étoit fiére, fut fâchée de voir une femme aussi belle qu'elle, & surprise de la trouver plus hautaine encore: aussi s'opposa-t-elle, autant qu'elle le put, au dessein du Roi, ne pouvant souffrir que le fils d'une femme qu'elle haïssoit fût son gendre, & mourant de dépit, quand elle songeoit qu'il régneroit un jour, & que sa Rivale auroit une autorité égale à la sienne. En effet, les courtisans, qui voyoient ces choses aussi-bien qu'elle, partageoient déja leurs soins entre elles deux, & elle avoit la douleur de voir la Cour de la Du-

cheſſe d'Angoulême auſſi groſſe qu: la ſienne.

Toutes ces choſes rendoient ſon eſprit chagrin , & il eſt conſtant qu'ele auroit bouleverſé tout le Royaume plutôt que de ſouffrir ce mariage qu'ele craignoit tant , ſi elle ne fût morte dans un tems où ſa fierté & ſon humeur impérieuſe commençoient même à faire ſouffrir le Roi ſon mari.

Peu après ſa mort , le Roi ſe détermina à faire un mariage ſi néceſſaire à la France , & ſouhaité de tous les gens de bien. La jeune Madame eut cet aimable époux ſi déſiré par elle. Le Roi voulut que l'allégreſſe publique éclatat malgré le deuil : les Fêtes , les plaiſirs , ornérent la ſolemnité de ces Nôces.

Ce fut en cette occaſion , que le Connêtable de Bourbon , qui s'appeloit le Comte de Montpenſier , ſe monta pour la premiére fois aux yeux de la Ducheſſe d'Angoulême , & à ceux de ſa divine fille. Il le fit même d'une maniére galante ; ce fut à un Tournoi , où il parut avec des armes magnifiques , & où il remporta tous les prix de la force & de l'adreſſe. Je ne vous dirai point comme il eſt fait ; vous l'avez ſouvent vû en Eſpagne ; & je crois que vous avouerez

erez avec moi, que c'eſt le plus parfait de tous les hommes. Je vous dirai ſeulement, que l'inconnu du Tournoi attira les yeux, & peut-être le cœur de toutes les Dames. La Ducheſſe d'Angoulême le loua avec exagération, & la Princeſſe de Valois & moi en diſions avec liberté notre ſentiment. Nous ſouhaitames qu'il fût toujours vainqueur; il le fut. Le Duc d'Alençon ne parut pas avec avantage; nous nous moquames de lui: le Comte de la Rochefoucault eut la gloire de ſuivre d'aſſez près le Comte de Montpenſier.

Le ſoir, comme on étoit au Bal, on le vit tout d'un coup dans la Salle à viſage découvert avec un habit ſuperbe & galant. Un murmure agréable s'éleva dès qu'il parut. On le nomma cent fois. La Princeſſe de Valois le vit avec plaiſir, & ſans une plus grande application, mais il n'en fut pas de même de la Ducheſſe d'Angoulême: elle le conſidéra depuis la tête juſqu'aux pieds comme un homme incomparable; elle jetta des regards ſur lui, qui parloient déja, ſi le Comte de Montpenſier eût ſçu les entendre: ſes yeux ne lui répondirent rien; ils avoient une autre occupation, attachés ſur le viſage adorable de la belle

Princeſſe de Valois. Ils lui faiſoient dès ce moment un ſacrifice d'un cœur fidéle, & qui n'a jamais depuis aimé qu'elle ſeule.

On ne fut occupé durant pluſieurs jours qu'à des fêtes continuelles. Le Comte de Montpenſier n'eut que trop de loiſir de contempler la belle cauſe de ſa paſſion naiſſante. Lautrec en reſſentit une violente pour la même Princeſſe; mais il la conduiſoit avec un reſpect ſi grand, qu'il n'y eut que quatre ou cinq perſonnes qui en eurent la connoiſſance. A l'égard de Bonnivet, la ſienne lui a fait faire cent extravagances depuis le commencement juſqu'à la fin.

Un jour que la Princeſſe de Valois étoit paſſée chez la Princeſſe Renée, où tout ce qu'il y avoit de belle jeuneſſe ſe trouva, après bien des propos différens, ſur les parures que l'on auroit le lendemain au Bal, & ſur toutes les bagatelles qui ont accoûtumé d'occuper les gens de l'âge où nous étions tous, on parla de l'amour en général. La Princeſſe de Bourbon, fille de la Ducheſſe de Beaujeu, dit que rien ne la pourroit toucher d'un Amant, que le ſacrifice qu'il lui feroit d'une belle perſonne qu'il aimeroit. Eh quoi! dit la jeune Renée,

née, vous voudriez donc d'un infidéle ? Eh ! comment oferiez-vous prendre quelque affurance en lui ? Je croirois que mes charmes feroient ce que d'autres n'auroient pû faire, continua la Princeffe de Bourbon. C'eft avoir bien de la vanité, repartit la Princeffe Renée : j'avoue que vous pouvez tout efpérer de votre beauté ; mais ce n'eft pas toujours un garant fûr pour retenir un cœur volage : & pour moi, quand je ferois, continua-t-elle, pour lui faire dépit, auffi belle que la Princeffe de Valois, je craindrois inceffamment, qu'il ne m'échapat. Je ne croyois pas entrer de la forte dans vos difcours, lui dit modeftement la Princeffe ; mais, Madame, j'y voulois avoir ma part, en me rangeant de votre parti, qui me paroît très-raifonnable. Un cœur, quelqu'illuftre qu'il fût d'ailleurs, m'embarrafferoit tout-à-fait au fortir d'une autre chaîne ; & ainfi je ne crois pas que la Princeffe de Bourbon voulût faire autre chofe que de s'en amufer, & le laiffer aller enfuite. Pardonnez-moi, reprit-elle : c'eft de la forte que je le veux, pour le garder. Non-feulement je veux qu'on ait aimé, mais je veux qu'on aime, éteindre cette paffion, & en faire naître une nouvelle. Ah ! Ma-

dame, lui dis-je, que ce ſentiment eſt particulier ! Je ſerois toujours en allarme avec ce foible cœur ; je ne déſirerois point avoir part à de pareilles conquêtes. Je veux tout groſſiérement un bon cœur, conſtant, qui m'aime, & qui ne me quitte jamais. De jeunes gens eurent là un endroit favorable pour s'épancher en galanteries, & chacun dit tout bas, à la perſonne qu'il aimoit, ce qui lui vint dans la fantaiſie.

La Princeſſe de Bourbon étoit une jeune orgueilleuſe, auſſi vaine que ſa mére, & qui croyoit que rien ne l'égaloit, ſoit pour la figure, ſoit pour l'eſprit. La Princeſſe Renée, qui ne pouvoit ſouffrir ſon caractére, lui en faiſoit ſouvent ſentir tout le ridicule ; par des traits d'eſprit auxquels elle ne répondoit pas avec une pareille délicateſſe.

Le Comte de Sancerre me parloit bas ; tandis que les autres continuoient le même entretien. Nous fumes interrompus par la Rochefoucault ; & comme je voulois éviter ce qu'ils me diſoient l'un & l'autre, je rentrai dans la converſation générale. Aimeroit-on, diſoit la Princeſſe de Bourbon, un cœur tout neuf, dont l'innocence peu polie n'a que des fa-

fadeurs à vous présenter ? Ah ! Madame, lui repartit le Comte de Montpensier, quelle indigne peinture venez-vous de faire de la plus aimable de toutes les choses ? Y a-t-il rien d'égal aux premiéres émotions d'un cœur tendre ? Cette surprise toute nouvelle d'un cœur qui ressent un mal inconnu ; ces soins, ces empressemens, que l'on rend avec une galanterie si naturelle ; le plaisir charmant que l'on a dans un regard que l'on désire, & qui nous renflamme en s'arrêtant sur nous. Ah ! Madame, qu'un cœur qui n'a jamais aimé, se donne avec plaisir & gloire, quand c'est à une divine personne, dit-il en regardant sans pouvoir s'en empêcher, la Princesse de Valois. Elle ne s'appliqua que trop ces paroles, par tout l'amour qu'elle vit en ce moment dans les yeux du Prince : elle en rougit, elle en fut troublée ; ses beaux yeux parurent agités, mais avec tant de charmes pour le Comte de Montpensier, que ne pouvant se rendre maître d'un transport, que quelques personnes remarquérent, Eh ! quelle félicité, continua-t-il, en soupirant, & en la regardant avec attachement, quelle félicité, si ce cœur dont je viens de parler faisoit la rencontre d'un autre cœur tout

tout neuf auſſi, où il n'y eût eu juſqu'alors que de la pureté & de l'innocence, & que l'on pût amener à la ſenſibilité, par la plus véritable, la plus grande, & la plus reſpectueuſe paſſion que l'on eût jamais reſſentie !

Il n'y eut perſonne dans la compagnie qui ne connût les ſentimens du Prince : la Princeſſe les vit comme les autres, & peut-être d'une maniére différente. Le Duc d'Alençon qui l'aimoit, comme je l'ai déja dit, mais en ſecret, parce qu'il étoit promis dès l'enfance à la Princeſſe de Bourbon, ſentit vivement la hardieſſe du Comte de Montpenſier ; il le regarda d'un air chagrin, n'oſant s'expliquer d'une autre maniére. La Princeſſe Renée fit un ſouris, qui marquoit ſon approbation ; & la Princeſſe de Bourbon prit un air dédaigneux, dont je ne pus m'empêcher de me moquer tout bas avec la Princeſſe de Valois, qui étoit bien aiſe de faire ſemblant de n'avoir pas pris garde à ce qu'on venoit de dire, & qui rioit avec moi.

Après quelques autres propos, la Princeſſe de Bourbon ſortit, & trouvant le Comte de Montpenſier ſur ſon chemin, elle le pria de la remener chez elle : il

ne

put lui refuser cette civilité; & com-
e l'appartement de la Duchesse de Beau-
n n'étoit pas éloigné, s'arrêtant tout
un coup, quand elle fut près de la
rte du cabinet de sa mére, où elle
oit entrer, elle changea de discours;
le regardant fixement, Vous aimez
nc la Princesse de Valois? lui dit-el-
. Je vous le permets, Prince, pour
oir le plaisir de vous faire revenir
elque jour à moi: c'est-là où je vous
tens, dit-elle en riant, & en ou-
rant la porte.

Il fut heureux qu'elle le quittat ain-
: sans cela, quel embarras n'eût-il
s eu, & qu'eût pû dire un jeune Prin-
galant, qui aime ailleurs, à une
une Princesse si belle & si présomp-
eufe?

Un matin, que le Comte de Mont-
ensier alloit chez le Roi Louis XII. on
i vint dire de la part de la Duchesse
'Angoulême, qu'elle le prioit de ve-
ir chez elle: il y alla sur le champ, &
trouva seule. Prince, lui dit-elle, je
ous ai mandé pour vous dire, que j'ai
btenu du Roi pour vous le choix du
ommandement des troupes qui sont en
uyenne, ou de celles qui sont en Ita-
e. Je veux prendre soin de votre for-
tune;

tune; laissez-moi faire, je la porterai bien haut, si vous vous en fiez à moi. Je veux conduire une si belle jeunesse; & si vous avez de l'ambition, je vous éléverai à tous les honneurs où raisonnablement un homme de votre rang a droit d'aspirer. Le Prince s'abaissa respectueusement devant la Duchesse, & la remercia, comme il devoit. Il la pria de l'envoyer en Guyenne : elle lui donna elle-même ses ordres, & lui dit qu'il faloit partir le lendemain.

Elle avoit ses raisons pour un départ si précipité : ayant entendu murmurer sur la passion du Prince pour sa fille, elle vouloit l'éloigner, & tâcher durant cette absence que son mariage se fit avec le Roi d'Espagne, qui, n'ayant pû avoir la Princesse Claude, avoit fait demander la Princesse de Valois.

Les choses ne réussirent pas comme elle le prétendoit : le Comte de Montpensier, qui ne sçavoit pas ses desseins, sentoit seulement la douleur de son départ. D'un côté, il avoit une grande joie que si jeune on le choisit pour un si grand emploi; mais amoureux comme il l'étoit, il s'affligeoit de son absence, & résolut d'achever d'instruire la jeune Princesse des sentimens qu'il osoit avoir

pour

ur elle. Pour cet effet, quand il fut à u près à une certaine heure de la journe, où souvent elle étoit retirée pour tems qu'on donnoit à son instruction, entra chez elle, & trouva ses Gournantes dans la chambre : la porte de n cabinet étoit ouverte ; il y entra, le étoit assise près d'une table vis-à-s d'un grand miroir, lisant l'Histoire omaine : il s'appuya sur le dos de sa naise, & la regardoit attentivement ans ce miroir. Enfin, la Princesse appant de la main sur son livre, Ah ! uel monstre, s'écria-t-elle. Cet infale Néron fait mourir le vertueux Thraas.

Les Dames de la Princesse étoient à porte de son cabinet, travaillant à de eaux ouvrages ; l'une d'elles répondit e ne sçai quoi à la Princesse ; mais le 'rince se panchant vers son oreille, Quoi, ui dit-il, plaindrez-vous tant des maux trangers & passés, & n'aurez-vous aucune pitié pour ceux que vous causez ux personnes qui vous voyent, & qui vous adorent ? La jeune Princesse tresaillit ; elle étoit si occupée de sa lecture, qu'elle ne pensoit à autre chose. Elle fut surprise de voir le Prince si près d'elle ; elle lui dit sans se lever, en tournant

nant la tête de ſon côté, qu'il lui avoit fait grand' peur : ces Dames en rirent, & le Comte de Montpenſier demeurant toujours appuyé ſur ſa chaiſe, & feignant de lire ; Je pars, Madame, lui dit-il ; je vai en Guyenne avec un emploi très-conſidérable ; je pars demain, & je ne ſçai comment vous avez reçû les marques de mon audace. La Princeſſe rougit, & baiſſa les yeux ſur ſon livre. Parlez, Madame, parlez, reprit-il, je vous aime. Je le ſens. Vous offenſez-vous de ce que je le ſens, ou de ce que je vous le dis ? Prince, lui dit-elle enfin, je ne ſçai pourquoi vous me parlez de la ſorte : peu accoutumée à de ſemblables diſcours, je ne ſçai que vous y répondre. Je voudrois bien que vous ne les tinſſiez plus. Je vous en prie, pourſuivit-elle, en lui jettant un regard charmant, mais abſolu ; & je vous le commande, acheva-t-elle en ſe levant, s'il eſt vrai que je puiſſe vous le commander. Elle ne lui donna pas le tems de répondre, parce qu'elle paſſa dans ſa chambre : & appercevant que j'y entrois, Venez, me cria-t-elle, en remettant un air gai ſur ſon viſage, venez faire vos adieux au Comte de Montpenſier, qui s'en va demain en Guyenne.

Je

Je fus surprise, & lui témoignai ois bien fâchée qu'il nous quittat a après quelques discours, il prit co de la Princesse, & je le suivis : no nes quelque tems à nous parler. No mmencions déja à sentir cette véritab itié que nous avons toujours eue l'u ur l'autre, & que je lui conserve ma é tous ses malheurs.

En rentrant dans le cabinet de l incesse, je m'apperçus qu'elle avoi ssé sur un Balcon ; je l'y allai trou :r ; elle étoit rêveuse ; je demeurai ur oment à la considérer, me rapellant ıelque embarras que j'avois remarqué ins les maniéres du Prince. Je lui dis :nt bagatelles, pour tâcher de la diver- r. Mais continuant dans une mélanco- e, dont je pénétrai le sujet, je lui pris . main, & la tenant entre les miennes, l'avouerez-vous la vérité, ma Princes- : ? lui dis-je. Je gage de deviner ce qui ous occupe présentement.

Je vous permets tout, me répondit- lle d'un air languissant, & qui avoit ıille charmes. Jusqu'ici vous avez eu ıart à tous les petits secrets de mon en- ance ; à Dieu ne plaise que je vous ca- he jamais ce qui pourra être à l'avenir le plus important. Vous voulez donc

que

que je pénétre, continuai-je, dans l'amour du Comte de Montpensier, & que je vous dise que je suis bien trompée, si ce n'est l'homme du monde qui vous aimera le mieux. Ne parlons que du présent, reprit-elle; c'est folie de vouloir pénétrer plus loin: il croit m'aimer, & ce que je ne trouve pas trop bon, il ose me le dire. Eh! que trouvez-vous de si étrange à cela? repris-je. Je sçai bien, poursuivit-elle, que dans les régles de la galanterie, il n'y a rien en son procédé qui ne soit ordinaire.

Il est d'un rang pareil au mien. Nous sommes jeunes; mais par rapport à son devoir, & à l'élévation où je vai être portée par la prochaine grandeur de mon frére, tout est contre le Comte de Montpensier; & il ne peut me parler comme il a fait, sans l'aveu de mes parens. Mais, ma Princesse, lui dis-je encore, dites-moi au moins que ce Prince ne vous déplaît pas; & permettez-moi de vous dire que peut-être le Ciel n'a-t-il jamais formé deux personnes si parfaites que vous l'êtes tous deux, ni si dignes l'un de l'autre: car quoi que vous m'alléguiez, je ne sçaurois refuser cette justice au Comte de Montpensier. Je conviens que ce Prince a mille qualités éclatantes,

tes,

; repartit la Princeſſe ; je connois
t-être comme vous tout ce qui pour-
ın jour le rendre recommandable en-
les plus grands hommes ; & ſi j'é-
; deſtinée à un ſujet, je veux bien
ıs avouer que j'aimerois mieux que
fût à lui qu'à tout autre. Je chéris
me ſi paſſionnément le Prince mon
re, que pour ne m'en ſéparer jamais,
préférerois le ſort de demeurer ſa ſu-
:e à l'honneur de régner ſur tout
ſnivers ; mais pour mon malheur, je
s loin de mes déſirs, & je vous ferai
confidence que je crains bien que mon
ıriage ne ſoit arrêté avec le jeune Roi
Eſpagne.

C'eſt ainſi que la Princeſſe m'ouvroit
ı cœur, & m'y faiſoit voir des ſen-
ıens qu'elle ne contraignoit pas de-
nt moi, & dont l'innocence eût pû
roître devant des témoins plus auſ-
·es.

Pendant que le Prince étoit occupé
Guyenne, le Comte de Longuevil-
. perdit contre les Anglois la fameuſe
taille des Eſperons : il fut fait priſon-
er ; & pour vous abréger les choſes les
oins importantes, je vous dirai qu'il
t la Sœur du Roi Henri VIII. qu'il la
ɔuva belle, le manda au Roi Louis XII.
&

& fit les propoſitions dù mariage de ce Prince avec cette Princeſſe. Henri accepta cet honneur, & fut bien aiſe de ſe débarraſſer d'une ſœur, dont la beauté & la conduite pouvoient produire mille déſordres entre les grands Seigneurs d'Angleterre. Cette illuſtre alliance fut concluë ; & le Prince de France alla recevoir cette charmante & jeune Reine à Boulogne, & l'épouſa au nom du Roi. Dès qu'il la vit, il en fut amoureux, & ſe ſeroit entiérement abandonné à ſa paſſion, ſi le Protonotaire du Prat n'eût pris la liberté de lui remontrer qu'il ſe gardât bien de ſe donner un Maître. Le jeune Prince ambitieux, & éclairé par les lumiéres de cet homme habile, enchaîna tous ſes déſirs, & ayant bien-tôt remarqué l'amour & l'intelligence qu'il y avoit entre la jeune Reine & le Duc de Suffolc ſon Chevalier d'honneur, il fit ſuccéder à ſa paſſion la plus fine politique qu'il confia à la Princeſſe ſa femme. Elle, & ſa favorite Madame d'Aumont, gardérent ſi bien la Reine, que nul inconvénient fâcheux pour François I. n'étoit pas ſeulement en hazard d'arriver.

Si je voulois quitter mon ſujet, j'aurois mille choſes agréables à vous dire de

la Reine, de la jeune Boulen, & de
ucoup de galanteries.
Cependant, le Comte de Montpensier
int de Guyenne glorieux des succès
il avoit eus. Il fut reçû de toute la
ur avec de grands applaudissemens.
Prince de France, qui a toujours eu
e grande inclination pour lui, la témoi-
a visiblement en toute rencontre. Sa
re, qui l'aimoit, comme je vous l'ai
, trouva encore à son retour que sa
sion étoit augmentée; elle la porta à
s excès qui furent aisément apperçus &
ndamnés par ceux qui n'étoient pas ses
tisans.
a Duchesse de Beaujeu la haïssoit mor-
lement, & observoit avec exactitude
ites ses actions: elle démêla bien-tôt
sentimens pour le jeune Comte de
ontpensier; elle s'en moqua avec ses
nfidentes. Cette Princesse si fiére,
nt l'ame n'étoit occupée que de gran-
s choses, vit cette foiblesse de la Du-
esse avec un mépris que vous pouvez
us imaginer. Elle se connoissoit en
rite; elle voyoit bien que le Comte
Montpensier en avoit; sur-tout elle
niroit que dans une si grande jeunesse,
ant eu le choix de commander l'armée
Guyenne, ou celle d'Italie, il eût si
bien

bien choisi ; car Lautrec, qui eut son refus, ne fut pas heureux. Ayant donc bien examiné ce Prince, qui à son retour prit le nom de Bourbon, ayant connu toutes ses grandes qualités, & sur-tout étant charmée du peu de correspondance qu'il avoit pour la Duchesse son ennemie, elle résolut de lui faire le plus mortel déplaisir qu'elle pouvoit recevoir, & rendre le Prince le plus riche homme du Royaume, en lui faisant épouser sa fille unique : elle pensa judicieusement, que si le Duc de Bourbon, pauvre comme il étoit, n'aimoit pas la Duchesse d'Angoulême, il l'aimeroit bien moins, quand il seroit comblé de biens, & quand il posséderoit une Princesse jeune & belle, qui lui feroit la plus grande fortune que pouvoit espérer un ambitieux.

Voilà donc la Duchesse, qui ne perd pas un moment pour faire parler au Duc de Bourbon. Il fut surpris de cette proposition, & touché peut-être de son avantage. Mais comme il étoit amoureux de la Princesse de Valois, qu'il ne faisoit que d'arriver, qu'il ne lui avoit pû parler, qu'il n'osoit expliquer favorablement la douceur qu'il voyoit dans ses beaux yeux : tout cela le jettoit dans un embarras qui parut aux yeux de Lautrec,

, que la Duchesse avoit chargé de la
nission, & qui étoit l'intime ami
'rince : ils ne sçavoient en ce tems-
ni l'un ni l'autre la passion qu'ils
ent tous deux pour la Princesse de
ois.

autrec gronda le Duc du peu de joie
l montroit pour un si grand établis-
ent. Le Duc de Bourbon le pria de
donner un jour pour répondre : son
lui dit qu'il se mocquoit, & qu'il l'al-
faire pour lui.

Le Prince vint me chercher pour me
e toutes ses peines ; il sçavoit que
'aimois véritablement ; il m'avoit con-
son amour pour la Princesse. Il me
a sérieusement de lui dire s'il pouvoit
nais espérer qu'elle pût seulement souf-
· son attachement : moi qui croyois
'elle ne faisoit que l'estimer sans res-
tir rien de plus particulier, je lui par-
fort franchement ; & quand il m'eut
t part de la fortune qui se présentoit
lui, je vous avoue que je trahis le se-
:t de l'Etat & de la Princesse, en lui
prenant que son mariage étoit arrêté
ec le Roi d'Espagne. J'eus beaucoup
peine à le résoudre : il me disoit, que
sa passion étoit seulement approuvée,
ne se marieroit jamais, ne cherchant

de biens que ceux qu'il trouveroit à la pointe de son épée, & que la Princesse, Reine d'Espagne ou de tout l'Univers, seroit également servie & adorée de lui. Je ne pus rien obtenir, que je ne lui promisse de lui faciliter un entretien avec la Princesse. Je n'aurois pû en venir à bout, de l'humeur dont elle est, si je ne lui eusse tout dit. Elle est généreuse, comme vous le sçavez : je remarquai qu'elle rougit dès que je lui parlai du mariage du Duc de Bourbon avec la fille de la Duchesse de Beaujeu. Mais, se remettant assez promtement, elle m'en témoigna de la joie ensuite, & me dit qu'elle seroit fâchée, que pour un vain amusement, & que pour l'amour d'elle, ce Prince perdît un établissement si considérable. Elle me promit qu'elle lui parleroit quand l'occasion s'en offriroit, & me quitta assez vîte, me disant qu'elle alloit lire quelque chose de pressé que la Princesse Renée lui avoit donné.

Je me retirai inquiéte de l'air qu'avoit eu la Princesse. Le soir elle fut chez la Reine, comme c'étoit sa coûtume : elle me parut distraite quand je lui parlai : le Prince étoit fort rêveur ; elle évitoit de le regarder ; & ses regards, s'il faut ainsi dire, passoient par-dessus lui sans s'y arrê-

arrêter. La Princesse de Bourbo d'une gayeté insupportable ce soi la Princesse ne pouvoit plus se co dre.

Le Duc de Bourbon la regardo *plus d'amour*, qu'il ne lui en av mais témoig né. Elle avoit une ag dans l'ame u'elle n'avoit jamais tie. Elle se oyoit sur le point dre, sans lle espérance, le seu me qu'elle av oit jugé digne d'ell voyoit sa ri ale triomphante dev yeux, & le Prince qui lui paru amoureux que jamais, & qui sembl toute son action la faire maîtresse destinée.

Comme elle ressentoit une si peine, elle vit arriver sa mére do le sçavoit les sentimens pour le Du peu de personnes les ignoroiént. I git en la voyant entrer chez la P La Princesse s'en troubla; elle eut que la Duchesse ne l'observât; el préhenda sa pénétration intéressée *ne craint point* un jeune cœur, qui *rouche lui-* même des mouvemens *ressent ? Da* s cet embarras horribl *Princesse se* pancha vers l'oreille Princesse R née, qu'elle a toujours a uniquement. Je n'en puis plus, lui

elle, prenez un prétexte pour vous retirer, & emmenez-moi. La jeune Renée tira promtement son mouchoir de sa poche, & le portant à son visage, elle dit qu'elle saignoit du nez; & prenant la Princesse sous le bras, elle l'emmena : je courus dès que je les vis sortir. La Princesse de Valois me tendit la main qu'elle avoit libre. Je me doute de ce que vous avez, lui dit la Princesse Renée, quand elle fut renfermée dans son cabinet, où il n'y avoit que nous trois. Ma chére Princesse, dit-elle, le Duc de Bourbon vous aime, nous en avons quelquefois parlé, & de l'affection si peu convenable que vôtre mére lui témoigne ; mais oserois-je vous dire, qu'il vous a fait pitié ce soir, que vous ne l'avez pû voir accablé & amoureux, comme il est, sans en être touchée ? Je dis accablé pour les propositions qu'on lui fait, & que j'ai sçûes par Soubise, à qui la Duchesse de Beaujeu en a fait part, & qui a cru la chose assez importante pour m'en devoir avertir. Je ne me serois pas couchée sans vous le dire, je connois que vous le sçavez. Il est vrai, Madame, lui repliqua la Princesse, & je vous avoue que depuis que je le sçai, je ne me trouve plus comme je croyois être encore ce matin.

matin. Le Prince ne me paroît point autre. Je sçavois qu'il m'aimoit, je le sçai encore; mais je m'épouvante moi-même de trouver que son mariage m'afflige, & de connoître qu'il ne m'est point du tout indifférent. La Princesse sentit ses yeux mouillés de quelques larmes. Je ne puis souffrir, continua-t-elle, qu'il épouse la Princesse de Bourbon, je suis pourtant résolue de lui conseiller de le faire, & de le lui commander, puisque selon toutes les apparences, comme vous le sçavez, nous ne sommes pas destinés l'un pour l'autre. Il est vrai, reprit la Princesse Renée, qu'il ne peut jamais espérer de vous posséder : vôte sort & le mien nous appellent loin de nôtre patrie. Eh! qu'importe donc, reprit la Princesse, avec un petit emportement, qu'importe que j'avance mon malheur de quelques jours en voyant le Prince à un autre, puisque je ne puis être à lui, & qu'on m'entraînera bien-tôt dans un pays barbare où je ne vous verrai plus, Madame, ni le Prince mon frére ? Ni vous, me dit-elle en se tournant vers moi, ni tout ce que j'aime. Madame, lui répondis-je en pleurant aussi, car nous étions toutes trois fort jeunes, je vous suivrai par tout; le cœur me dit que nous ne

noùs féparerons jamais. Il peut arriver des chofes qui vous raméneront même en France. Ah! n'en doutez-pas; que j'y reviendrois volontiers, reprit-elle avec précipitation, je reviendrois auprès de mon frére. Je ne fçai, reprit la Princeffe Renée, où le fort me conduira; mais je ne quitterai jamais la France fans me faire une grande violence; & fi j'étois ma maîtreffe, j'y pafferois & j'y finirois ma vie. Mais que ferons-nous du Prince dis-je, en l'interrompant: je lui parlerai, dit la Princeffe de Valois, & je lui ordonnerai de faire fon mariage.

Les Princeffes parloient ainfi librement fans crainte d'être interrompues, parce que tout le monde étoit au fouper, lorfqu'on grata à la porte du cabinet: j'allai ouvrir, & je vis entrer le Prince avec Lautrec. Nous rougimes tous à la fois: Lautrec par un preffentiment, comme je l'ai fçû depuis. La Princeffe Renée, qui eft la plus avifée, & la plus fpirituelle perfonne qui fut jamais, avec cet air fin que tout le monde lui connoît; Prince, dit-elle au Duc de Bourbon, je veux vous faire une confidence dont je faifois part tout-à-l'heure à la Princeffe de Valois. Je compris le deffein qui la

faifoit

faiſoit ainſi parler, & me tournant vers Lautrec, Et vous, n'aurez-vous rien à me dire, lui dis-je ; pour moi, je ſçai bien que j'ai beaucoup à vous parler, & que nous dirons des choſes bien plus réjouiſſantes que celles que vont dire les Princeſſes. Je me trompois, car tant qu'elles parlérent au Duc aſſez loin de nous, Lautrec fut ſi diſtrait, que malgré la peine que me faiſoit celle de la Princeſſe, je ne pus m'empêcher de rire deux ou trois fois du peu de ſens qu'il y avoit à tout ce qu'il me répondoit ; & je vis ſi bien, qu'il donnoit toute ſon attention du côté des Princeſſes, qu'il m'ouvrit tout d'un coup les yeux, & je connus ſa paſſion pour la Princeſſe de Valois. Je trouvai quelque choſe de ſi ſingulier dans cette rencontre, que je ne pus m'empêcher de lui laiſſer entrevoir ma pénétration : il ſe déconcerta ſi abſolument, qu'en ayant compaſſion, je lui donnai quartier.

Cependant les Princeſſes s'étant un peu éloignées, le Duc de Bourbon aſſez interdit ne ſçavoit ce qu'elles lui vouloient. Je parlois de votre mariage, que j'ai ſçû par une voie extraordinaire, lui dit la Princeſſe Renée, & je voulois

vous prier, continua la Princesse de Valois, de vouloir y donner un promt consentement, s'il étoit vrai toutefois que vous n'eussiez pas tout l'empressement imaginable pour épouser une belle Princesse. Le Duc de Bourbon soupira; & la regardant d'une maniére à la désabuser si elle eût crû ce qu'elle disoit, Quelle Princesse au monde, lui dit-il, peut consoler du malheur de n'être pas aimé de la Princesse de Valois ? Non, Madame, reprit-il; car je vois que je puis parler en liberté devant la Princesse. Mon audace vous a déplû, vos vœux sont ailleurs, & vous me haïssez. Moi ! je vous hais ! interrompit-elle : je ne vous hais pas; je parle comme vous librement devant la Princesse; si j'étois maîtresse de mon destin, le vôtre ne seroit peut-être pas tel qu'il va être.

Le Prince, tout transporté de ce peu de mots, mit un genou en terre, & baisa avec respect la main de la Princesse.

Lautrec tressaillit à cette action, & j'eus une envie de rire démesurée. La Princesse pria le Prince de se relever. Oui, poursuivit-elle, je changerois un peu l'ordre des choses, si elles dépendoient

doient de moi. Mais quoi, Prince, il vous en faut tenir à ces inutiles souhaits: on vous a dit à qui l'on me destine; ce sera pour moi une consolation de vous voir si bien établi : n'hésitez donc pas, je vous prie, à rendre une réponse telle que je le veux à la Duchesse de Beaujeu. J'aime mieux cent fois vous voir à la Princesse de Bourbon, que dans un autre établissement qui me paroîtroit terrible. Le Prince entendit tout le charme de ces derniéres paroles; & se tournant vers nous, Allez, mon cher Lautrec, lui dit-il, portez ma réponse à la Duchesse de Beaujeu: j'épouserai sa fille. Lautrec, qui ne voyoit, ni n'entendoit, depuis très long-tems, ouit distinctement ces paroles, & faisant une profonde révérence, il sortit sans rien dire. La Princesse Renée se remit de la conversation, & comme le malheureux Duc de Bourbon se flattoit dans son malheur, qu'au moins il n'étoit pas haï, & qu'il en témoignoit une innocente joie à la Princesse, la fille de la Duchesse de Beaujeu se fit entendre dès l'antichambre. Les Princesses se troublérent, & ne vouloient pas ouvrir pour les conséquences qu'on pourroit tirer de leur entretien, & du désordre dans lequel elles paroîtroient.

Le Duc de Bourbon ſe jetta ſur un balcon, & en ferma la porte. La Princeſſe Renée ſe mit ſur un lit de repos, & la Princeſſe de Valois & moi étions toutes deux aſſiſes à terre, elle appuyée ſur mes genoux. La Princeſſe de Bourbon demanda des nouvelles de la Princeſſe; un moment après la Ducheſſe d'Angoulême entra, qui fût toûjours appuyée contre la porte du balcon, & qui nous donnoit des tranſes mortelles. Enfin, la jeune Reine vint toute deshabillée. Madame la Ducheſſe d'Angoulême, qui vit que toutes ces jeunes perſonnes n'étoient pas d'humeur à ſe retirer ſitôt, retourna dans ſon appartement, & la Princeſſe Renée remena adroitement la Reine dans le ſien, afin de faire finir la captivité du Duc de Bourbon.

Dès le lendemain, le bon Roi Louis XII. alla demander dans les formes la Princeſſe de Bourbon à ſa mére, & dès le même ſoir, il les fit fiancer & épouſer.

Jamais ſurpriſe & douleur n'ont été ſemblables à celles de la Ducheſſe d'Angoulême. A cette funeſte nouvelle, elle penſa mourir, & d'autant plus, qu'elle ne voyoit point d'obſtacle à oppo-

ſer

ſer à un ſi rude coup. Elle cacha peu ſon chagrin, elle chercha ſeulement à ſe venger. Elle deſéſperoit d'en pouvoir venir à bout ; mais le ſoir, comme on alloit coucher la mariée, & que ſa rage lui donnoit aſſez de force pour aſſiſter à cette cérémonie, les jeunes Princeſſes ſortirent de la chambre du lit par bienſéance. Madame d'Angoulême avoit les yeux attachés avec fureur ſur le Duc de Bourbon qui ſortoit auſſi de la chambre ; elle le vit qui ne regardoit que ſa fille. La pauvre Princeſſe par malheur lui fit un ſigne de la tête avec beaucoup de mélancolie. C'en fut aſſez pour donner du ſoupçon à la jalouſe Ducheſſe. Elle alloit & venoit dans tout cet appartement, ſans ſçavoir bien préciſément ſi c'étoit la jeune épouſe qu'il aimoit ou la Princeſſe ſa fille ; au bout d'un tems, ne la voyant plus, ni la Princeſſe Renée, elle les chercha tant qu'elle les ſurprit dans un petit cabinet où elles liſoient une lettre. La Princeſſe Renée la prit & la referma aſſez promtement dès qu'elle la vit. Ce ne fut pas aſſez tôt néanmoins pour empêcher que la Ducheſſe ne crût reconnoître l'écriture du Duc de Bourbon ; elle en pâlit de crainte, & dit aux Princeſſes qu'elles

les faiſoient très-mal de ſe retirer ainſi ſeules un ſoir de fête, & de chercher la ſolitude : qu'il faloit qu'elles euſſent de terribles ſecrets à ſe communiquer ; & retournant bruſquement ſur ſes pas, les Princeſſes la ſuivirent ; & la Princeſſe de Valois reprenant la lettre, elle la cacha dans ſon ſein. Un peu après, ſa mére, qui cherchoit à quereller, approchant d'elle dans cette intention, elle apperçut la lettre, que la reſpiration laiſſoit entrevoir ; elle la prit ſubitement ; & quoique ſa promtitude fût grande, la Princeſſe par le premier mouvement y porta d'abord les mains ; elle n'en put empêcher le vol. La Comteſſe repaſſa dans le petit cabinet, dont elles venoient de ſortir ; elle ouvrit cette lettre en frémiſſant, & la lut avec deſeſpoir : voici ce qu'elle contenoit.

Eſtes-vous bien contente, MADAME, *de la gêne épouvantable où vous m'avez vû tout aujourd'hui ? Je vous obéis, j'épouſe une Princeſſe que je n'aimerai jamais, & je me ſépare pour toujours de celle qui pourroit ſeule faire le bonheur de ma vie. Quel ſacrifice, bon Dieu! Ah!* MADAME, *que m'avez-vous ordonné ! J'en mourrai ſans doute. La Princeſſe Renée, plus humaine*

maine que vous, m'a déja dit mille fois qu'elle me plaignoit.

Il sembloit que le Prince n'eût mis ces derniéres lignes, que pour ne laisser rien à douter à la Comtesse, & qu'elle vit clairement que cette fatale lettre ne pouvoit s'adresser qu à sa fille. Aussi ne peut-on exprimer les fureurs qu'elle ressentit, & les terribles projets de vengeance qu'elle forma. Je vous ai déja dit, que le Duc d'Alençon avoit été promis à la fille de la Duchesse de Beaujeu : cependant, par un affront qui ne se souffroit point, le Duc de Bourbon la lui enlevoit, & sans avoir observé aucune marque de respect, ni fait la moindre excuse : la Comtesse, ramassant toutes ces idées, forma le dessein de lui donner la Princesse de Valois. Elle dit nettement au Roi, qu'elle vouloit disposer de sa fille, & qu'il donnât la sienne, s'il le désiroit, au Prince d'Espagne. Le bon Roi ne s'opposa point à ses desseins. Elle fit offrir la Princesse de Valois au Duc d'Alençon, à condition qu'il se battroit après son mariage contre le Duc de Bourbon. Le Duc accepta tout, dans la résolution de ne faire que ce qui lui seroit seulement agréable. Après être convenu de tout, elle

elle envoya querir la Princesse sa fille, à qui elle n'avoit pas parlé depuis qu'elle lui avoit pris cette lettre, & qui étoit dans une douleur étrange de cet accident. Quand elle fut en sa présence, elle n'eut garde de lui rien dire de tout ce qui lui touchoit le plus au cœur. Je vous ai envoyé chercher, lui dit-elle, pour vous dire que votre mariage vient d'être conclu avec le Duc d'Alençon : préparez-vous à le recevoir de bonne grace ; dans trois jours, il sera votre mari. Je ne doute pas, continua-t-elle, avec un aigre souris, qu'une Princesse aussi bien née que vous l'êtes ne reçoive ce que je lui dis avec respect, & ne s'y soumette avec joie. Qu'auroit repliqué la Princesse ? Elle n'avoit qu'à obéir, à cacher sa surprise, & à tâcher de surmonter sa douleur : elle se retira chez elle, après avoir reçû de sa mére certains ordres, pour ses parures, & pour des ornemens, où elle ne songeoit guére. Dès qu'elle fut dans son cabinet, elle écrivit ces mots à la Princesse Renée.

Venez, Madame, venez apprendre l'horreur de ma destinée. Je n'eusse jamais cru devoir être malheureuse en France. J'ai besoin de vous.

Une

Une des filles de la Princesse lui donna en secret ce billet. Elle le lut avec un trouble & une rougeur sur le visage, qui marquérent trop au Duc de Bourbon, qui dans ce moment étoit auprès d'elle, qu'elle n'y voyoit rien d'agréable. Il s'émut aussi, sans savoir pourquoi, ou plutôt il s'émut par un de ces pressentimens infaillibles, qui nous avertissent si surement des choses qui nous intéressent. Qu'avez-vous, Madame? lui dit-il. Oseroit-on, sans manquer au respect que l'on vous doit, s'en informer? Je ne sçai ce que je sens, dit-elle: devinez-le, si vous pouvez. Lisez: elle lui donna ce billet. Ah! Madame, lui dit-il, quel malheur menace la Princesse de Valois? Qu'y a-t-il? La Reine est-elle grosse? Son frére, votre sœur, vous, elle, tous nous autres, allons-nous être au désespoir? il dit tout cela impétueusement: & se reprenant ensuite avec une langueur passionnée, Non, ce n'est que moi seul, continua-t-il, qui souffrirai de son infortune: elle la regarde seule, elle me regarde aussi. Allez, Madame, allez vous éclaircir, & faites-moi la grace, quelque chose que vous appreniez, de m'en instruire promte-

tement. La Princeſſe le lui promit, & alla chez ſon amie : elle la trouva toute en pleurs. Le Prince ſon frére étoit à genoux auprès d'elle, qui la tenoit embraſſée, & Madame étant aſſiſe à ſes côtés avoit un bras paſſé autour de ſon col : elle recevoit ſur une de ſes joües, qui étoit appuyée contre la ſienne, les larmes que la Princeſſe de Valois répandoit. J'étois debout contre la cheminée avec Bonivet, & nous pleurions auſſi; car cet Amant téméraire, qui étoit paſſionnément aimé du Prince, avoit la hardieſſe de ne pas cacher ſa paſſion.

Ce ſpectacle arrêta tout court Madame Renée, au premier pas qu'elle fit dans le cabinet. Ah! ma ſœur, lui cria Madame, venez nous conſoler : La Princeſſe de Valois épouſe le Duc d'Alençon. Le Duc d'Alençon! reprit la Princeſſe Renée : le Roi le ſouffre-t-il? tout le monde a donc perdu l'eſprit, & qui fait ce beau mariage? Faut-il le demander, lui repartit Madame, c'eſt la Ducheſſe d'Angoulême : il vaudroit mieux cent fois, interrompit inconſidérément Bonivet, poignarder le Duc d'Alençon, que de ſouffrir que la Princeſſe ſoit ainſi cruellement ſacrifiée au plus indigne de tous les hommes. Taiſez-vous, lui dit le

le Prince, vous êtes un fou ; mais, ma
re sœur, disoit-il à la Princesse, so
que, dans un si grand malheur
moins nous serons toujours ensem
& que nous ne serons jamais sép
C'est la seule chose qui m'empêch
mourir tout-à-l'heure, lui repliqu
Princesse. Je regardois avec dése
les alliances étrangéres où l'on me
tinoit ; & j'avoue, que dans la mi
ble condition qui m'attend, j'ai du m
la joie de penser, que je passerai ma
avec mon cher frére, & l'extrême pa
que j'ai pour lui me console de tou
reste. Là, les embrassemens du frér
de la sœur recommençoient avec
tendresse qui nous en inspiroit à t
Et Madame, la caressant de cent mani
flateuses, Ma chére sœur, lui disoit
le, je suis véritablement affligée de
un si triste assortiment ; mais nous
vous perdrons pas, & la France po
dera toujours la merveille du mon
Eh ! Madame, reprit modestement
Princesse, la France a tout ce qu'il
faut en la personne du Prince mon fr
& en la votre : elle ne me compte p
quelque chose, que par l'affection
m'attache à vous. Comme ils en étoi
là, la Reine entra, qui, après av

demeuré quelque tems, emmena le Prince & Madame, pour aller ſouper avec le Roi. Madame Renée demeura avec la Princeſſe de Valois, à déplorer ſon malheur, & à ſe plaindre, que, devant épouſer un ſujet, ce n'eût pas été le Duc de Bourbon : & comme elle s'étoit chargée de lui apprendre ce qu'elle ſçauroit, elle le fit de cette ſorte.

Le Duc d'Alençon épouſe la Princeſſe de Valois. Vous voyez bien qui fait ce mariage. C'eſt vous, malheureux, qui en êtes cauſe.

Rien ne put égaler le déſeſpoir de ce Prince, quand il reçut ce billet ; car, comme la retenue de la Princeſſe avoit empêché que nous ne lui euſſions appris que la Ducheſſe d'Angoulême avoit vû ce qu'il lui avoit écrit le jour qu'il s'étoit marié, il ignoroit qu'elle ſçût ſa paſſion pour ſa fille ; ſi bien qu'il ne pouvoit comprendre ce que lui vouloit dire la Princeſſe Renée ſur ce qu'il étoit cauſe de ce mariage. Il paſſa toute la nuit à raiſonner avec Pomperan, & vous voyez aſſez qu'il en avoit une matiére bien ample, ſçachant que la Princeſſe étoit accordée au Duc d'Alençon. Il ſe flattoit quelquefois, qu'on la lui auroit donnée ; mais quand il penſoit à la funeſte

neste inclination que Madame d'Ang
lême avoit pour lui, il jugeoit bien qu
le eût toujours suffi pour faire obst
à ses prétentions.

Il se rendit le lendemain chez la R
ne, dès qu'on y put entrer; & Mad
Renée n'y fut pas plutôt arrivée, c
s'approcha d'elle, & s'informa avec be
coup de curiosité de ce qu'il désiroit
voir. Elle lui conta en peu de par
tout ce qui étoit arrivé, & ce qui av
fait que la Duchesse d'Angoulême av
pris si brusquement la résolution de d
ner sa fille au premier Prince du Sa
Ce fut un redoublement de chagrin p
le Duc de Bourbon, qui reçut un
croissement considérable, quand il
entrer dans la chambre de la Reine
belle Princesse, plus charmante mille
qu'elle ne lui avoit jamais paru. Com
elle avoit beaucoup de courage, e
avoit tâché toute la nuit de surmonter,
de cacher, l'horrible répugnance qu'e
avoit pour son mariage. Elle avoit ob
nu d'elle-même, ne pouvant arracher
son cœur le panchant invincible qu'e
avoit pour le Duc de Bourbon, de
se livrer à aucune foiblesse dont il p
tirer quelque avantage, & de se rend
si bien maîtresse de ses actions, qu
n'e

n'eût plus lieu de ſe flatter d'aucune penſée qui pût donner de l'eſpoir à ſon amour.

L'aimable Princeſſe entra donc chez la Reine, toute rayonnante de beauté & de grace. Le feu de ſes yeux étoit moins vif qu'il n'avoit accoutumé d'être ; mais ils n'en étoient pas moins redoutables, leur éclat ordinaire étoit couvert d'une douce langueur, & elle eut tant de force & de modeſtie, qu'elle évita toujours les regards du Duc de Bourbon ; & quand par hazard elle les rencontroit, elle baiſſoit les yeux, ou elle les détournoit avec un pouvoir, dont je m'étonnois, & dont elle ſeule étoit capable : elle n'en voyoit pas moins la douleur mortelle dont ce Prince étoit pénétré ; & ſi ſon ame en fut atteinte, elle n'en laiſſa rien échaper au déhors.

Enfin, ce fatal mariage ſe célébra. La Princeſſe voulut que ce même jour le mien ſe fit avec le Comte de Sancerre, qui me recherchoit, il y avoit quelque tems. Nous fumes donc tous quatre à l'Autel: la ſage Princeſſe penſa perdre tout ſon courage aux triſtes paroles qu'il faut prononcer, & qui ſont l'engagement éternel. Un ſoupir en coupa la moitié, & ayant par hazard reconnu Pom-

Pomperan dans la foule qui obſervoit cette cérémonie, pour en aller rendre compte à ſon Maître, qui s'étoit retiré à la campagne depuis deux jours, elle pâlit, & tourna les yeux ſur moi d'une maniére qui penſa me faire mourir de pitié.

Pomperan partit dès que l'on fut ſorti de l'Egliſe, & alla retrouver le Duc, & lui porta la cruelle nouvelle qu'il appréhendoit. Jamais douleur ne fut ſi vive, elle avoit des tranſports qui alloient juſqu'à la rage. Il ne ſe coucha point. Cette nuit lui parut affreuſe, & ſes idées ne lui montroient que des objets de déſeſpoir. Ce malheureux Prince paſſa quatre ou cinq jours de la ſorte, & revint à la Cour ſi abbatu & ſi changé, que ſa plus grande ennemie en fut touchée. Mais je me trompe de la nommer ſon ennemie; quoiqu'elle lui ait cauſé tous les malheurs de ſa vie, ce n'eſt pas de ce nom que je dois la nommer. C'étoit la perſonne du monde qui l'aimoit avec l'excès le plus déréglé. C'étoit la Ducheſſe d'Angoulême. Peut-être que ſon incomparable fille l'aimoit bien autant auſſi: mais que leurs maniéres étoient différentes dans leur paſſion! L'une aimoit malgré elle, l'autre vouloit aimer;

l'une

l'une combattoit inceſſamment ſon inclination, l'autre s'y livroit volontairement; l'une la cachoit avec un ſoin extrême, l'autre la faiſoit paroître avec emportement; enfin, l'une avoit défendu au Duc de lui donner à l'avenir aucun témoignage de ſon amour, & l'autre mettoit tout en uſage pour s'en attirer d'un homme incapable d'en reſſentir pour elle.

Cependant, le Duc d'Alençon, heureux poſſeſſeur de la plus grande beauté de la terre, ne ſongeoit plus à ſes démêlés avec le Duc de Bourbon, ni aux engagemens de vengeance qu'il avoit pris avec Madame d'Angoulême. Cette Princeſſe auſſi de ſon côté les ſentoit étouffés dans ſon cœur, & y voyoit renaître un amour qu'elle croyoit que la jalouſie & le dépit avoient ſurmonté: elle connut alors, que ces mouvemens étoient plus propres à l'entretenir. En effet, elle s'aperçut que ſon amour étoit d'une plus grande violence; & tout ce qu'il a de tendre & de touchant vint la tourmenter avec plus de force, comme pour la punir des malheurs qu'elle venoit de cauſer. Etant donc plus vive que jamais pour le Duc de Bourbon, elle ſe remit dans ſes maniéres douces & complaiſantes

tes pour lui : elle eut même moins de rigueur pour ſa fille, parce qu'elle en connoiſſoit la vertu. Elle ſe doutoit bien, qu'elle pouvoit aimer ce Prince, puiſqu'il l'aimoit ; mais elle étoit aſſurée, qu'étant à un autre, elle n'oublieroit jamais ſon devoir en faveur du Duc.

Les choſes étoient dans cet état, quand le bon Roi Louis XII. mourut, ſi fort regretté, qu'on ne peut vous dire à quel excès fut la douleur que l'on reſſentit : elle marqua bien ſenſiblement l'amour qu'on avoit pour un Prince ſi bon & ſi vertueux.

François premier monta ſur le Trône, & l'on peut dire, qu'il honora ce Trône, où l'on avoit pourtant vû tant d'illuſtres Rois. Ce jeune Monarque eut d'abord autant de cœurs qu'il eut de ſujets. L'allégreſſe ſe confondoit agréablement avec le deuil ; & l'on ne ſe pouvoit conſoler de la perte que l'on avoit faite, que par le bonheur que l'on retrouvoit en ayant un ſi digne Maître.

Il tint parole au Duc de Suffolc : il lui fit épouſer ſecrettement la Reine douairiére. Le Roi d'Angleterre eut quelque peine à conſentir à un mariage ſi inégal ; mais ſon panchant à l'amour lui fit pardonner une ſi grande faute, que le ſeul

ſeul amour avoit fait commettre. La Reine retourna en Angleterre; & la premiére grace que la Ducheſſe d'Angoulême demanda au Roi ſon fils, fut l'épée de Connétable pour le Duc de Bourbon. Le nouveau Roi, tout jeune qu'il étoit, & pourtant plein d'amitié pour le Duc, fut étonné de ſa demande, & dit de bonnes raiſons à ſa mére, pour ne pas accorder une dignité d'un ſi grand poids à un Prince du Sang. Mais la Ducheſſe, qui en avoit qui lui ſembloient meilleures dans le fond de ſon cœur, fit tant auprès de ſon fils, qu'elle obtint ce qu'elle vouloit, & combla d'honneur le Duc de Bourbon par ce bienfait. Il le reçut avec répugnance de la main dont il lui venoit. Il l'auroit reçu avec raviſſement, s'il fût venu de la ſeule bonté du Roi. Sa reconnoiſſance pour la Ducheſſe lui peſoit: cependant, il ſe contraignoit, & vivoit très-poliment avec elle, & ſe jettoit le plus qu'il pouvoit dans un reſpect qui la mettoit en un grand embarras.

Je paſſe légérement ſur ce tems, qui ne fut marqué que par l'amour du jeune Roi pour la charmante Comteſſe de Châteaubriant, ſœur de l'illuſtre Lautrec. Il fit mille galanteries, où le ſeul Bonivet donnoit des marques de ſa paſſion extrava-

vagante. Le Connétable étoit plus amoureux que jamais, & la jeune Princeſſe plus ſage, & plus maîtreſſe d'elle-même, qu'elle ne l'avoit jamais été. Elle ôtoit ſi bien au Prince ſon Amant toutes les occaſions de lui parler en particulier, que quand par hazard il en trouvoit, elle les lui rendoit ſi déſagréables par une ſévérité qui la ſervoit toujours ſans indulgence pour lui & pour elle, que j'ai admiré mille fois les efforts qu'elle ſe faiſoit.

Je laiſſe bien des circonſtantes agréables, pour venir à des choſes plus eſſentielles.

La Connétable accoucha d'une fille, dix mois après ſon mariage. Le jeune Roi la tint ſur les Fonts à Chantelle, où le Connétable étoit pour lors. Il reçut le Roi avec une magnificence prodigieuſe, & fut au-devant de lui à la tête de cinq cens Gentilshommes ſes vaſſaux, tous vêtus comme lui de velours verd, qui eſt la couleur de la Princeſſe. Cette fête finit par la mort de la mére & de la fille. Le Connétable veuf, les déſirs & les eſpérances de la Ducheſſe d'Angoulême revinrent avec plus de force que jamais. Elle eut une grande joie de le voir en état de pouvoir répondre à ſa paſ-

paſſion ; & tandis qu'elle ſe préparoit à lui faire connoître ſes deſſeins, la Ducheſſe d'Alençon apprit cette nouvelle chez Madame Renée de France : elle en ſentit un ſaiſiſſement, qui la troubla, & qui lui fit trop voir qu'elle prenoit plus d'intérêt qu'elle ne vouloit dans ce qui regardoit le Connétable. J'arrivai comme on parloit encore de la mort de ſa femme, & les deux Princeſſes paſſant avec moi ſur une terraſſe, Madame Renée prenant la parole, Je n'oſe vous rien dire, Madame, lui dit-elle ; mais il y a une grande bizarrerie dans tous les événemens qui vous regardent. Ne m'empêchez pas au moins de déſirer que votre mariage avec le Duc d'Alençon ne fût pas fait. Car quoique Madame d'Angoulême faſſe paroître les ſentimens qu'elle a pour le Connétable, qui ne s'accorderoient pas ſans doute avec ceux qu'il a pour vous, peut-être que le Roi, qui vous aime tant, qui a de l'amitié pour le Duc, & enfin ce qu'on ne peut dire qui ſeroit peut-être arrivé, auroit rendu le ſort de ce Prince moins infortuné. Ah ! Madame, reprit la Ducheſſe d'Alençon, quelque libre qu'eût été le Connétable, les choſes ne lui auroient pas été favorables. Ce Prince eſt né pour

être

être malheureux : s'il eſt vrai qu'il m'aime, comme vous le croyez, & comme je le penſe auſſi quelquefois, ſon deſtin eſt terrible, & le mien n'eſt pas heureux, continua-t-elle en ſoupirant. Pourquoi, reprit-elle enſuite, faut-il que nous ſoyons nés en même pays, qu'il m'aime, que je ne le haïſſe pas, & que nous ne puiſſions l'un & l'autre nous livrer innocemment à l'inclination que nous reſſentons? Votre deſtinée eſt bien cruelle, repliquai-je, voyant qu'elle avoit ceſſé de parler. Je l'admire & la plains. Car enfin, il n'y a pas dans le reſte du monde un homme plus achevé que le Connétable, & il ſemble qu'il ne ſoit comme il eſt au-deſſus des autres, que pour être ſeul digne de vous. Cependant, nous ne ſerons jamais l'un à l'autre, reprit Madame d'Alençon. Il n'y a plus d'eſpoir entre nous. Je voudrois qu'il pût vaincre la paſſion qu'il a pour moi. J'ai fait cent efforts impuiſſans pour ſurmonter la mienne, elle s'eſt emparée de tout mon cœur avec violence. Mon cœur aime, & agit tout ſeul. Ma volonté, ma raiſon, ma vertu, tout eſt contre lui; & s'il a, malgré moi, de la tendreſſe, j'en ſouffrirai, je la contiendrai, elle ne paroîtra jamais.

Ce fut dans ce tems-là, que le Roi avoit envoyé Lautrec en Italie, qu'il se disposa à y aller lui-même : il partit, & fut jusqu'à Lyon, où la Reine & les Dames le suivirent & s'y arrêtérent.

Le Connétable avoit plus d'occasions, pendant l'embarras du voyage, de voir & de parler à la Princesse : mais si elle ne pouvoit lui interdire sa vûë, elle lui retranchoit cruellement les occasions de lui parler.

Comme toute la Cour étoit jeune & brillante, ce voyage, bien loin de causer de la fatigue, étoit une fête continuelle. On le faisoit tous les jours en chassant. La Reine ou quelques-unes des Princesses montoient à cheval ; & le soir il y avoit bal, comédie, ou musique, dans les lieux où l'on arrivoit. Un jour que la Princesse étoit à cheval avec Madame la Duchesse de Vendôme sœur du Duc d'Alençon, avec leurs filles & quelques Dames de la Cour, les Princesses allant à côté d'un petit bois en virent sortir un Chevalier couvert d'armes dorées, avec des Plumes bleuës sur son casque, monté sur un cheval admirablement beau, & suivi de deux Ecuyers qui portoient sa lance & son bouclier, qui étoit couvert d'un taffetas. Madame de Vendôme fut sur-

surprise comme toutes nous autres de cette rencontre. La Princesse en rit avec elle, & crut bien qu'il y avoit quelque mistére dans une Avanture si peu ordinaire. Ce Chevalier nous charma par son air, & par sa bonne grace: il salua les Dames en passant, & se baissa jusques sur l'arçon de la selle. Mais, en se relevant, il parut frapé & touché d'un mouvement extraordinaire en voyant la Princesse. Il recula deux pas, & demeura comme un homme immobile. Les Princesses lui rendirent son salut en riant toujours, & poursuivirent au pas leur chemin. Il prit le sien du même côté un peu à l'écart, & nous étions en suspens de ce que nous pensions qu'il alloit faire, lorsque nous apperçûmes sortir de ce même bois un autre Guerrier armé d'armes superbes, dont le casque étoit ombragé de plumes couleur de feu, & dont la mine ne paroissoit, ni moins haute, ni moins fiére, que celle de son compagnon. Il menoit son cheval lentement, & se trouva dans peu de momens vis-à-vis de l'autre Chevalier. Il fit un grand cri à sa vûë, & prit promtement une lance des mains d'un de ses Ecuyers. Le premier inconnu fit de même; & tous deux prenant leur carriére, ils brisérent

leurs lances, & les firent voler en mille éclats. Les Princesses s'étoient arrêtées à ce spectacle surprenant, & ces Guerriers n'ayant aucun avantage l'un sur l'autre, ils mirent la main à l'épée, & commençérent un combat qui dura près d'une heure, où nous reconnûmes plus d'adresse que d'envie de se faire du mal. En effet, nous sçûmes depuis, que la pointe de leurs épées étoit émoussée. La terre étoit pourtant toute couverte des piéces de leurs armes, qu'ils coupoient avec le tranchant de leurs épées. Enfin, celui qui avoit des plumes bleuës eut quelque avantage sur son compagnon: & le taffetas qui étoit sur son bouclier s'étant déchiré, nous y vîmes avec un grand étonnement le portrait de la Duchesse d'Alençon. A cette vûë, son ennemi jetta son épée, comme s'il eût eu peur d'offenser cette divine image. L'autre Chevalier la ramassa, & la lui rendit d'une manière généreuse; & ayant tous deux salué la Princesse avec un profond respect, ils poussérent leurs chevaux, & se perdirent tous deux dans les bois.

Le Roi nous joignit justement comme nous étions encore dans la surprise & dans la joie de cette Avanture; il vit les marques de ce combat si agréable par les pié-

piéces de leurs armes dont l'herbe étoit toute femée. Il regretta de n'être pas arrivé plutôt, & voulut deviner qui pouvoit avoir fait cette galanterie. La Princeffe s'en doutoit bien, elle avoit crû reconnoître un de ces Chevaliers à fa taille & à fon air; mais elle n'avoit garde de le dire. Le Duc d'Alençon comme les autres vouloit deviner qui ce pouvoit être. Il étoit fans jaloufie en ce tems-là, & fur-tout ce voyage étoit fi plein de galanterie, qu'on ne trouvoit point du tout étrange tout ce qui fe pratiquoit fur cela. Il n'y avoit point de jour où quelque Seigneur ne fit quelque chofe de galant pour une perfonne en particulier, mais qui fe rendoit général, & tout le monde s'en divertiffoit. Il y avoit pour lors quantité d'illuftres étrangers à la Cour: voilà pourquoi on ne fçut d'abord qui pouvoient être les deüx adroits & galants Chevaliers. Mais le Roi, qui défiroit de le fçavoir, eut fatisfaction à fon coucher, où le hardi Botnivet ne lui en fit pas une fineffe: il lui dit donc, qu'il avoit voulu donner ce divertiffement à la Princeffe, qu'il étoit le Chevalier aux plumes bleuës, & le jeune Toucy fon ami intime, celui qui avoit des plumes couleur de feu.

 Dès

Dès le lendemain, ce ne fut plus un ſecret, tout le monde le ſçut ; le Duc d'Alençon entendit raillerie, & en parla ſans façon avec le Roi & avec Bonivet même. La Princeſſe ſa femme fut plus grave, & n'eut qu'une dédaigneuſe froideur pour la témérité de l'Amiral.

Le Connétable s'en apperçut avec plaiſir. Ne puniſſez pas ainſi toutes les audaces, lui dit-il fort bas : il en eſt de ſi reſpectueuſes, qu'on peut bien les pardonner. Je ne les approuve en qui que ce ſoit, répondit la Princeſſe : il en eſt, dont je m'apperçois avec mépris & avec horreur ; & d'autres, que je plains, & que je voudrois voir finir : en achevant ces mots, elle voulut le quitter ; il la retint par ſa robe. Ah! Madame, lui dit-il, je ne guérirai jamais.

N'eſpérez pas de voir finir mon amour; je voudrois mourir, ſi je croyois ceſſer de vous aimer. La Princeſſe n'eut pour réponſe que des regards pleins de langueur, dont il ſentit bien tout le charme : il la vit s'en aller avec une ſorte de douceur, qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit reſſentie. Vous voyez qu'il n'étoit pas heureux ; mais j'oſe dire, que la Princeſſe ſouffroit encore plus que lui : elle étoit toujours en garde contre elle-même ,

me, elle ſe combattoit, & ſe ſurmontoit pour ainſi dire à tous les momens : elle avoit une tendreſſe infinie pour le Connétable ; elle n'en laiſſoit rien échaper, & elle n'en reſſentoit les triſtes & violens effets, qu'avec une douleur extrême ; elle ne s'en expliquoit qu'à la fille de Louis XII. qu'elle aimoit paſſionnément, & à moi qui ai toujours partagé cet innocent ſecret avec elle.

On n'étoit plus qu'à quatre petites journées de Lyon, lorſque Madame d'Alençon ſe trouva aſſez mal pour ſupplier la Reine de trouver bon qu'elle n'allat pas avec elle. Elle envoya ſon équipage à la ſuite du Roi, c'eſt-à-dire ſes Dames & ſes filles. Elle ſe mit avec moi dans une eſpèce de petit chariot fort magnifique, où l'on ne tenoit que deux ; & comme il étoit tiré par ſix chevaux legers, elle alloit fort vite, & de cette manière elle partoit beaucoup plus tard, & elle arrivoit preſque auſſi-tôt que le Roi, n'ayant auprès d'elle que cinq ou ſix hommes à cheval pour la ſuivre.

Notre première journée ſe fit avec beaucoup de ſatisfaction, par le plaiſir que la Princeſſe avoit d'être avec moi ſans contrainte. Nous écrivimes deux

fois à la Princeſſe Renée, qui étoit dans le chariot de la Reine, & nous en reçûmes trois jolies Lettres : & la Ducheſſe d'Alençon ſe trouva ſi bien d'aller de la ſorte, que quoiqu'elle commençat à ſe mieux porter, elle voulut continuer ſon voyage avec moi ſous prétexte d'être encore incommodée. Le lendemain, le Roi lui envoya des vers tout à fait ingénieux. Marot & Baïf en firent auſſi de très agréables.

Enfin, le jour qu'on devoit arriver à Lyon, nous traverſions une plaine fleurie, & nous allions avec rapidité, lorſque nous vîmes ſortir d'entre quelques arbres pluſieurs Satires, qui, ſe jettant aux rênes des chevaux, les voulurent conduire d'un autre côté : celui qui nous menoit, ſe mit en état de faire réſiſtance ; mais deux de ces Satires fort diſpos s'élancérent à ſes côtés, & dans cet inſtant le chariot fut entouré de toutes ces Divinités champêtres, qui, avec des chalumaux & des muſettes, joüoient & danſoient autour de nous : les gens de la Ducheſſe d'Alençon s'approchérent, pour ſçavoir ſa volonté ; elle leur ordonna qu'on les laiſſat faire. Ces Satires la détournérent de quelques pas du chemin, & nous menérent dans le plus aimable en-

ndroit que j'aie vû de ma vie. Ils arrê- ērent le chariot & defcendirent refpec- ieufement la Princeffe, & la firent paf- :r fous un arc de triomphe de feuillage : de fleurs, le plus galant & le plus gréable que l'on fe puiffe imaginer. Les ılaftres & les termes qui le foutenoient toient de verdure. Mille feftons ornés es chiffres de la Princeffe étoient rat- achés par des nœux de rubans de tou- es couleurs qui faifoient un mélange qui laifoit infiniment. On fit affeoir la Du- heffe fur un petit trône compofé de ıyrte, & de ces herbes charmantes qui xhalent un fi agréable parfum. A dix as de ce galant arc de triomphe, un Théatre de gazon s'élevoit à deux pieds e terre, décoré avec un art fi naturel u'on n'eût jamais pû croire que l'arti- ice s'en fût mêlé. Une mufique déli- ieufe fe fit entendre, & tous ces Sati- es danférent un ballet fi rempli de fi- ;ures diverfes, & fi ingénieufement ima- ;iné, que je n'ai jamais rien vû de fi di- 'ertiffant: ils repréfentérent l'enlévement le quelque Nymphe, mais fi admirable- ıent exprimé, qu'on connoiffoit aux gef- es de ces Satires les différentes paffions ont ils étoient agités : on voyoit l'a- ıour & les défirs dans les Satires, la

crainte & l'embarras dans les Nymphes ; l'audace & la force dans l'entrepriſe de ceux-ci, la honte & la douleur dans le ſort de celle-là. Enfin, ces merveilleux pantomimes avoient des figures ſi animées, que ces choſes ne pouvoient jamais être plus vivement repréſentées.

Après ces danſes, de jeunes Bergéres parurent, & chantérent les louanges de la Princeſſe. Six Nymphes & douze Satires finirent cette charmante fête, en lui préſentant des corbeilles pleines de fruits, avec des eaux délicieuſes ; & s'étant empreſſés de la remettre dans ſon chariot, ils nous reconduiſirent dans la route au ſon de leurs voix & de leurs inſtrumens, & nous reprimes nôtre chemin avec une gayeté extraordinaire.

Un de ces galans Satyres m'avoit paru moins affreux que les autres : il n'avoit point danſé, & s'étoit toujours tenu auprès de la Princeſſe. J'avois crû voir quelque choſe de divin en ſa perſonne : je l'avois dit à la Ducheſſe d'Alençon ; & je ne m'étois point trompée, car c'étoit véritablement le Duc de Bourbon, qui lui avoit donné cet agréable divertiſſement. Nous en diſions librement notre avis, & nous avions paſſé une partie du chemin à nous en entretenir, quand la

nuit nous surprit, & que nous com-
nçâmes à être en peine de la maniére
it nous nous conduirions. Nous n'eu-
: pas une longue inquiétude. Vingt
mmes à cheval parurent avec des
ibeaux à la main. Ils étoient vêtus
livrées de la Princesse, ayant des mas-
s qui les empêchoient d'être recon-
Hélas! me dit-elle, je suis persuadée
nme vous, que c'est ce malheureux
nnétable, qui m'a donné cette fête.
ne puis m'empêcher d'être touchée de
u'il fait. Que n'est-il heureux avec
autre personne qu'il aimeroit avec
els sentimens? ou que ne m'est-il per-
d'y pouvoir répondre? Elle s'abîma
s ces paroles dans une profonde ré-
e, dont elle ne sortit qu'en trouvant
papier cacheté dans sa poche: elle
e voulut pas lire devant tant de té-
ns suspects, qui pouvoient l'observer;
attendit qu'elle fût arrivée, & elle
oit qu'à quelques pas de Lyon, quand
Duc de Bourbon, avec le Comte de
t Paul, Caumont, Fronsac, la Ro-
oucault, Cheligni, & Saint Severin,
ent au devant d'elle, & lui témoi-
ent l'inquiétude de toute la Cour
e qu'elle étoit arrivée si tard. Boni-
parut dans le même moment, & il
put

put entendre que la Princesse contoit agréablement ce qui l'avoit retenuë avec tant de plaisir. L'Amiral rougit de dépit, & la plupart crurent que c'étoit lui qui avoit encore donné ce charmant divertissement. Le bruit en fut à la Cour aussi-tôt que nous; & ce qu'il y eut d'admirable, c'est que la vanité de cet homme fit qu'il fut bien-aise qu'on crût que c'étoit lui, quoiqu'il eût une douleur mortelle que ce fût le Connétable, comme il en fut bientôt éclairci par ses intrigues; mais il se garda bien de le découvrir, & comme je vous le dis, sa vanité vouloit qu'on crût que c'étoit lui.

Le jeune Roi fit tout autant de caresses à son aimable Sœur, que s'il ne l'eût vuë depuis long-tems. On parla fort de son avanture; on dansa ce soir-là; & quand la Duchesse d'Alençon fut retirée dans sa chambre, elle ouvrit le papier qu'elle avoit trouvé dans sa poche: elle reconnut qu'il étoit écrit de la main du Connétable; voici ce qu'il y avoit dans cette Lettre.

Ne puis-je pas, sous les déhors d'une galanterie que l'usage autorise, vous faire voir de sérieuses marques de mon amour, & vous dire, adorable Princesse, que ces Jeux,

*que ces Fêtes, que tout ce qu'on ima-
our vous divertir, prend ſa ſource
oureté & de l'ardeur de mes ſenti-
qu'ils ſont paſſionnés & tendres. Vous
, par la ſuite des tems qu'ils ſont ſin-
fidéles.*

re Prince, s'écria la Ducheſſe d'A-
en ſe tournant vers moi qui avois
deſſus ſon épaule. Si des maux par-
e pouvoient diminuer, tu ſouffri-
oins. Après avoir dit encore plu-
choſes, par où nous plaignions
moi le deſtin de l'un & de l'autre,
retirai.

ous ai déja dit, qu'il y avoit tant
ngers à la Cour, qu'on ne ſçut
au vrai qui avoit donné cette ga-
fête, ſoit par la diſcrétion du Duc
urbon, ou par la vanité & le ſi-
de Bonivet. La Princeſſe l'avoit
e ſi ingénieuſement imaginée,
ne put s'empêcher de ſuivre une
u'elle lui donna, d'un ouvrage
nt qu'elle fit en Vers, intitulé:
ſtoire des Satyres & des Nymphes
ane. Il eſt long: ſi je vous le di-
ſois,

ns les Poëſies de la Reine de Navarre, im-
s en 1548. à Lyon.

ſois, il interromproit pour trop longtems le fil de mon diſcours, je vous en ferai quelque jour la lecture.

Le tems que nous fûmes encore à Lyon avec le Roi ſe paſſa en divertiſſemens continuels, qui durérent juſqu'à la veille de ſon départ pour l'Italie. Il partit, & il y eut bien des pleurs répandus, ſurtout par la Reine & par la Princeſſe. Il ſe peut faire qu'il y en eût encore d'autres, mais ils furent cachés. Le Roi fut attendri : quelque ardeur guerriére qui l'enlevat des bras de ces Princeſſes, il ne s'en arrachoit qu'avec peine. La Ducheſſe d'Alençon étoit inconſolable, elle ne prenoit pas la peine d'eſſuyer les larmes dont tout ſon viſage étoit couvert. En cet état, le Connétable s'approcha d'elle, & l'aſſura qu'il lui conſerveroit, & qu'il lui raméneroit, la perſonne de ce cher frére. Oui, Madame, continua-t-il, croyez-en ma parole : croyez-en mon amour, qui me peut tout permettre, qui peut me rendre invincible auſſi-bien que les troupes de mon Roi, ſi ma Princeſſe veut jetter ſur moi un de ces regards adorables qui connoiſſent ſi bien le chemin de mon cœur. Généreux Prince, repartit la Ducheſſe en le regardant avec des yeux tout noyés de larmes, rame-

:-moi le Roi, comme vous me le
ettez; je vous en conjure; & croy-
ue rien ne me peut empêcher de
e justice à votre vertu.

Roi & tous les Guerriers qui l'ac-
agnoient partirent. Il fut reçu par
ıc de Savoie avec une magnificen-
traordinaire; & de-là, il marcha
Milan. Je ne sçai point assez bien
: de la Guerre, pour vous faire un
. de celle-là, & pour vous repré-
r la fameuse bataille de Marignan.
ffit de vous dire, qu'avant le com-
le Roi voulut être armé Cheva-
& qu'il choisit un homme illustre,
il voulut faire un honneur si peu
ıaire à un sujet, que c'est le seul qui
amais eu. Ce fut le célébre Bayard,
vous aurez sans doute entendu par-
Il arma donc le Roi Chevalier, &
énéreux Monarque n'en fut que trop
e, par mille actions éclatantes de la
brillante valeur. Le Connétable fit
prodiges de sa personne; & le suc-
de cette journée ne fut dû qu'à sa
luite, & qu'à son intrépidité: mille
es se signalérent, & la gloire de
: victoire fut complette.

ous pouvez vous imaginer, belles
cesses, avec quelle joie ce jeune &
vic-

victorieux Monarque fut reçu : dans les tranſports que la Princeſſe en reſſentoit, elle fit un accueil plein de charmes à l'amoureux Connétable. Ah ! Seigneur, lui dit-elle, vous me l'aviez bien promis, que vous me raméneriez le Roi. Madame, lui répondit-il, je ne puis jamais manquer à tout ce que je vous ai dit : je vous rapporte un cœur plus plein de vous-même, qu'il ne l'a jamais été. Ne parlons point de ces choſes, je vous en conjure, interrompit-elle ; & ne gâtez pas, par ce mauvais diſcours, l'obligation que je vous ai : & voyant qu'il vouloit encore parler, n'arrêtez pas ma reconnoiſſance, continua-t-elle avec précipitation, & en le quittant.

La Cour reprit le chemin de Paris, & je n'aurois jamais fait, ſi je vous diſois tout ce qui ſe fit d'agréable pendant le retour. Il y eut encore plus de fêtes & d'avantures, que dans le voyage.

La Ducheſſe d'Angoulême avoit envie d'épouſer le Duc de Bourbon : elle crut ce tems favorable, pour faire éclater ſes deſſeins ; mais avant que de les lui faire connoître, elle jugea à propos de l'aſſurer de ſa paſſion. Que ne fit-elle point pour y réuſſir ? quels regards, quel-

es maniéres! Mais elle se lassa bien-
le ces lents témoignages d'amour,
avança des paroles flatteuses; elle
rvit ensuite d'autres qui étoient plus
res. Le Prince, qui la voyoit si puis-
e dans l'Etat & auprès du Roi, ob-
oit une conduite pleine de déférence
ie respect pour elle; & comme vous
ez que personne au monde n'a l'air
iarmant que lui, cette Princesse pas-
.née s'enflammoit encore davanta-
, & se flatta qu'il répondoit à son
our.

Jn jour qu'il étoit chez elle, où il
oit fort souvent, mais aux heures qu'il
voit bien que toute la Cour y étoit,
nuyée de ne le voir jamais qu'avec tant
témoins, & lasse d'entendre deux ou
ois Sçavans avec qui le Roi s'entrete-
it de Sémiramis; Laissons-là Sémira-
s & ses Jardins, dit-elle au Connéta-
e: & lui faisant signe de la suivre, el-
le mena dans un grand cabinet à cô-
de la chambre, où elle se promena avec
i. Je vous veux parler d'une autre
rincesse, continua-t-elle, qui peut être
'a pas moins de courage, ni d'ambi-
on, que Sémiramis. Mais, Prince, il
iut m'ouvrir votre cœur, & me faire
oir avec sincérité tout ce qui s'y passe.

Le

Le Connétable trembla, à la propoſition de cette confidence des ſecrets de ſon cœur ; il rougit, & ſe troubla. L'aveugle Princeſſe prit cette rougeur & ce trouble à ſon avantage. Vous ne répondez rien, lui dit-elle, en le regardant fixement. Hélas ! Madame, lui dit-il enfin, que voulez-vous que vous diſe un ambitieux, qui n'a jamais connu de paſſion que celle de la gloire ? Quoi ! lui dit-elle, l'amour ne s'eſt-il point fait ſentir à votre cœur ? Avez-vous épouſé une belle femme, ſans le reſſentir ? On ſçait, reprit-il, que j'épouſai la fille de la Ducheſſe de Beaujeu, ſans qu'il s'en mêlât, & que l'intérêt de ma fortune me fit faire ce mariage. Et n'aviez-vous rien alors dans le cœur, continua-t-elle, qui vous eût fait trouver plus de charmes dans un autre engagement ? Le Connétable comprit trop où elle en vouloit venir, & le terrible examen qu'elle prétendoit faire. Rien, lui dit-il d'un air négligé ; mon cœur a toujours ſuivi ma raiſon, & il n'a été rempli que de ce qui me pouvoit conduire à de grandes choſes : je ne lui ai ſouffert de frivoles amuſemens, qu'avec répugnance, & ſeulement pour ne paroître, ni inſenſible, ni farouche. La Ducheſſe, toute habile qu'el-

qu'elle étoit, cr
qu'il lui diſoit.
ble d'aimer, rep
Madame, replic
que j'aime avec
beau ſexe, rep
vous l'aimer ?
puiſſe avoir une
avec une femm
me, reprit-il ;
ſçait mon attach
née, & l'amitié
teſſe de Sancer
ces languiſſant
la Ducheſſe ; j
vivacités de l'a
pouvez-vous p
ceurs ; & ſi
mandable par
grand mérite,
de l'eſprit, ſi
clination pour
ce panchant i
montable, Pri
ſentimens qui
geux ? Le Co
ſein de Madan
bla, frémit, r
évita des yeu
regarder être

le étoit, crut, ou voulut croire, ce
lui disoit. Vous êtes donc incapa-
l'aimer, reprit-elle. Pardonnez-moi,
ıme, repliqua-t-il. J'ai des amis,
'aime avec tendresse. Je parle du
sexe, repartit-elle : ne sçauriez-
l'aimer ? Croyez-vous qu'on ne
: avoir une agréable & forte union
une femme ? Je le crois, Mada-
reprit-il ; puisque tout le monde
mon attachement pour Madame Re-
& l'amitié que j'ai pour la Com-
de Sancerre. Je ne parle pas de
anguissantes affections, repliqua
ıchesse ; je veux de plus grandes
tés de l'amour : en un mot, ne
z-vous point vous livrer à ses dou-
; & si quelque personne recom-
ıble par un grand rang, par un
mérite, qui auroit de la beauté &
prit, si une Dame sentoit de l'in-
on pour vous, & vouloit suivre
ıchant involontaire, mais insur-
ble, Prince, répondriez-vous à des
ens qui vous feroient si avanta-
Le Connétable s'aperçut du des-
: Madame d'Angoulême : il trem-
émit, rêva quelques momens, &
les yeux qu'il voyoit bien sans les
er être avidement attachés sur son
vi-

visage. Madame, lui répondit-il, avec une adresse pleine de prudence, je ne suis point fait pour un bonheur pareil à celui que vous venez de représenter avec tant d'art & tant d'esprit : il tenteroit la vertu d'un Dieu, jugez ce qu'il feroit sur le cœur d'un homme. Mais, Madame, sans me repaitre de chiméres, si vous me le permettez, je vous dirai tout simplement mes sentimens. Si j'avois été assez heureux pour plaire à une Dame telle que vous venez de la dépeindre, je serois furieusement délicat sur la conduite qu'elle tiendroit avec moi, & mon estime lui seroit assurément nécessaire avant mon amour. Mon amour ne paroîtroit jamais, s'il ne naissoit de mon estime ; & sur-tout les premiéres impressions régleroient tous les mouvemens, dont mon ame seroit capable.

La mére du Roi demeura long-tems sans répondre à ces paroles : elle soupira ensuite, & se tournant vers le Connétable avec un visage majestueux ; Rentrons, lui dit-elle, je suis bien-aise d'avoir sçu une partie de vos sentimens ; peut-être que nous les connoîtrons mieux dans quelque tems. En achevant ces mots, elle repassa dans sa chambre, & tira par-là le Duc de Bourbon du plus grand

. embarras où il se fût trouvé de sa
[l vint chez moi le plus promte-
qu'il put, me faire part de ses allar-
& me rendre compte de cette con-
:ion. Je la rendis aux deux Princes-
Madame Renée se douta que la Du-
e ne s'en tiendroit pas là, & que
en verroit bien-tôt la suite; & la
:esse craignit que le Prince ne fût li-
. une persécution ouverte de la part
mére, & elle prévit qu'il alloit en-
dans tous les malheurs où depuis sa
. été plongée.
uelques jours se passérent sans que
ame d'Angoulême lui dit rien de
sérieux : elle lui adressoit seulement
ques paroles de railleries sur l'a-
r dont il s'étoit fait une si difficile
.
n étoit sur la fin de l'année, & nous
ns une coûtume de célébrer le pre-
jour de l'an par de petits présens
l'on se fait, & auxquels on ne man-
:oit pas pour quoi que ce soit, du
ns entre les amis; tellement que tout
ionde est fort empressé à faire de jo-
choses, ou à les chercher pour se les
ner. La veille de ce grand jour, la
:hesse d'Alençon & Madame Renée,
se cachoient mystérieusement ce qu'el-
les

les se donneroient l'une à l'autre, mais qui d'ailleurs étoient en confidence pour ce qu'elles destinoient au reste du monde, étoient occupées avec moi à disposer de tant d'agréables & de belles choses: les présens de ces deux Princesses pour le Roi étoient accompagnés de vers charmans, & ce jeune & spirituel Prince y répondit de la plus galante maniére que l'on puisse imaginer; mais je m'en tais, pour vous dire que la Princesse Renée donnoit aussi-bien que moi des étrennes au Connétable : on appelle ainsi ces petits présens.

La Duchesse d'Alençon ne lui en voulut point donner, quoique cela ne pût tirer à aucune conséquence. Quand j'eus fait tous mes petits paquets, & que les Princesses étoient encore très-empressées sur ce qu'elles devoient envoyer, la petite chienne de Madame d'Alençon se vint mettre sur mes genoux, en se jouant avec quelque chose de brillant qu'elle tenoit à sa gueule. Elle avoit pris parmi tous les bijoux des tablettes d'une jolie invention faites comme un petit livre, où il y avoit des diamans. Je dis aux Princesses, que je les allois envoyer au Connétable de la part de Lutine, & lui faire écrire quelque chose de sa façon

en

ıge de chien. Elles rirent de ma la Ducheſſe d'Alençon s'y voutant oppoſer, mais la Princeſſe : moqua d'elle, & voulut que je non deſſein; je pris donc une & j'écrivis avec promtitude ce ai vous dire : ce ſont d'aſſez vers, où je n'ai ſuivi que le feu.

Lutine à ſon ami.

ce jour où c'eſt la coûtume,
rquer l'amitié, de faire des pré-
ns,
vez ce petit volume,
us pourrez, & ſans encre &
ns plume,
abrégé vos maux les plus cui-
ns.
ın Almanach, meuble fort né-
ſaire
ıs les pauvres amoureux :
hez-y les tems & les lieux
ıodes au tendre myſtére.
y verrez-vous les momens bien-
ıreux
otre amour doit avoir ſon ſalaire :
ôt regardez les yeux
otre charmante maîtreſſe;

Vous pourrez les entendre mieux.
N'ont-ils pas bien de la tendresse ?
Ah ! si son cœur pour vous en avoit autant qu'eux,
Le votre n'auroit plus ni chagrin ni tristesse.
Je vous donne en amie un salutaire avis.
Enfin pour vous servir je fais ce que je puis.
Je voudrois bien guérir le mal qui vous tourmente,
Mais vous me connoissez, vous sçavez qui je suis ;
Et Lutine en amour n'est pas assez sçavante,
Pour vous enseigner l'art de finir vos ennuis.
Nous autres Chiens, nous aimons sans finesse,
La nature nous guide, & régle nos désirs,
Et toujours l'instinct qui nous presse
Est suivi des plus doux plaisirs.
Pour vous, humains, il n'en est pas de même :
Vous avez vos devoirs & vos loix en aimant,
Et souvent parmi vous la façon dont on aime
Ote à l'amour sa force & tout son agrément.

Je

Je m'interrompois sou
les folies que je disoi
vers. Je les cachetai
& ordonnai à un garç
de les faire porter au
chez le Connétable.
lendemain je reçus de
lantes de sa part, & l
j'avois envoyé ; la v

L'ami de Luti

Vos avis, fidèle
Ne charment que
Et si dans l'état o
Au milieu des chagrin
tine,
Au milieu de tant
Quelque chose pouvoit
tesse,
Les bontés dont pour
téresse
Tariroient pour un tem
pleurs.
J'accepte avec plaisir
faites.
Cent fois dans v
J'écrirai mes regrets
amour.

errompois souvent moi-même par s que je disois en écrivant ces les cachetai avec les tablettes, nnai à un garçon de la Chambre ire porter aussi-tôt après minuit Connétable. Il m'obéit, & le in je reçus des étrennes fort ga- sa part, & la réponse à ce que nvoyé ; la voici.

'ami de Lutine à Lutine.

avis, fidéle Lutine,
charment que trop mes ennuis,
i dans l'état où je suis,
des chagrins que le Ciel me des-
ne,
milieu de tant de malheurs,
hose pouvoit soulager ma tris-
se,
dont pour moi votre cœur s'in-
esse
pour un tems la source de mes
urs.
avec plaisir les dons que vous me
tes.
fois dans vos chéres tablettes
es regrets, & peindrai mon
our.

 Je

racerai cent fois sur leurs feuilles dis-
crettes ,
Et mes peines les plus secrettes ,
es maux que mon cœur souffrira plus
d'un jour.
C'est tout l'usage qu'en peut faire
Amant dont les Dieux ont reprouvé le
cœur.
chercherois en vain le tems propre au
mistére ,
'y trouverois point les heures du bon-
heur.
si ce n'est point-là ce que prétend ma
flâme ,
Depuis le moment rigoureux
Que le Ciel condamna mes vœux,
u'un devoir cruel tirannisa mon ame ;
le sçavez assez ; je ne prétens , hé-
las !
Que voir quelquefois les apas
De celle pour qui je soupire ,
l'adorer toûjours , & quelquefois lui
dire ,
j'aime sans songer à pouvoir être heu-
reux ,
que de ceux qu'amour soûmet à son em-
pire
suis le plus à plaindre & le plus amou-
reux.
eule à mes maux vous donniez quelques
larmes.

Vous plaignez sei
Et souvent vos tr
Aux yeux qui m'ont ch
allarmes.
Continuez ce cha
Servez avec transpor
tresse ;
Parlez souvent de
Et quelquefois à ses
Qu'elle est aimab
Que son esprit est dig
Que votre sort est doux
d'elle !
Hélas ! qui n'environ
heur.

On loua fort ces ve
lençon me gronda dou
attirés , tant sa vertu
scrupule des choses les
lui disois-je à mon to
tre une rigueur qui
tervalle , il n'y a rie
que les marques d'am
table vous donne ; il
il n'espére rien. Il s
quelquefois qu'il m'a
chesse ; je prétens c
ne veux rien voir d
voudriez aussi peut-

ous plaignez seule mes tourmens,
t souvent vos tristes accens
eux qui m'ont charmé retraçoient mes allarmes.
ontinuez ce charitable emploi;
avec transport notre jeune Maîtresse;
arlez souvent de ma tendresse,
quelquefois à ses yeux plaignez-moi.
u'elle est aimable! Qu'elle est belle!
son esprit est digne de son cœur!
tre sort est doux d'être toujours près d'elle!
qui n'envîroit un semblable bonur.

loua fort ces vers. Madame d'A- me gronda doucement de les avoir , tant sa vertu austére se faisoit de e des choses les plus légéres. Mais, ois-je à mon tour, en colére con- e rigueur qui n'avoit aucun in- e, Il n'y a rien de plus innocent marques d'amour que le Conné- ous donne; il ne demande rien, pére rien. Il s'échape, & me dit efois qu'il m'aime, reprit la Du- , je prétens qu'il se taise, & je x rien voir de sa passion. Vous z aussi peut-être, lui repliquai-

 je,

qu'il ne vous aimât plus : je le de-
is souhaiter, reprit-elle ; & qu'il
aimât une autre, continuai-je avec
it.

)h ! pour cela, dit-elle en rougissant
peu, vous êtes trop fâchée contre
i, ma chére Comtesse, de vouloir
ter tout d'un coup un cœur aussi il-
re que celui du Duc de Bourbon. Pour-
i me persécutez-vous encore ? Ne
vez-vous pas, comme moi, ce qui se
e dans mon ame? Si le Ciel eût vou-
unir nos fortunes, comme il n'a que
uni nos affections, sans doute j'au-
été trop heureuse de passer ma vie
c un aussi grand homme que le Con-
able ; mais puisque nous sommes si
ellement séparés, il faut cacher nos
blesses, si nous ne pouvons pas les
ncre. Je ne veux pas qu'il me montre
passion que je ne puis plus écouter sans
ffer mon devoir : mais je vous l'a-
ne, Madame, je ne sçaurois souffrir
il la porte ailleurs ; je me fais un
sir malgré moi de régner dans le
ur de cet aimable Prince ; & s'il étoit
able de me l'ôter, il manqueroit à ma
une gloire, qui m'en rendroit la sui-
pleine d'ennuis & d'amertume. Enfin,
il m'aime, qu'il se taise, qu'il souf-
fre

fre comme moi, mai
soit fidéle, & ne br
feux.

Les étrennes que j
Connétable ne furent
l'occupérent ; & comn
trouva sur sa toilette u
matiére rare, qu'il ou
y avoit une chaine
grande beauté, & d'
qu'il ne balança pas à
sent venoit du Roi. Il
siderer de plus près ;
une riche boête de p
avec quelque émotic
épouvanté, quand il re
la Duchesse d'Angou
ber ce portrait, & fr
ble maniére, qu'elle
sager que des malheu

Le Prince fut mil
renvoyer son présent
ter avec moi, pour sç
niére je croyois qu'il
sin, nous convinme
roit ; il le fit en lui d
on s'étoit mépris e
chose si magnifique
tant reçûe avec un
Duchesse, que sa prer

noi, mais que ſon cœur me
& ne brûle jamais d'autres

nes que j'avois envoyées au
ne furent pas les ſeules qui
; & comme il s'habilloit, on
toilette un petit coffre d'une
, qu'il ouvrit, dans lequel il
e chaine de pierreries d'une
ité, & d'un prix ſi exceſſif,
ança pas à croire que ce pré-
du Roi. Il le prit pour la con-
lus près; il apperçut deſſous
oête de portrait, il l'ouvrit
ue émotion; mais qu'il fut
quand il reconnut le viſage de
d'Angoulême! Il laiſſa tom-
rait, & frémit d'une ſi terri-
, qu'elle ne lui pouvoit pré-
es malheurs.
e fut mille fois tenté de lui
on préſent. Il vint ſe conſul-
i, pour ſçavoir de quelle ma-
yois qu'il en devoit uſer. En-
convinmes, qu'il lui en parle-
t en lui diſant qu'aparemment
mépris en lui envoyant une
gnifique, & qu'il avoit pour-
avec un profond reſpect. La
ue ſa premiére démarche avoit
rendue

lue hardie, acheva de se découvrir, & parla ouvertement de sa passion. Elle t compris, que tout ce qu'elle avoit jusques-là n'avoit servi qu'à amuser cœur sans le contenter. Elle vouloit de solidité dans ses desseins, & sça- si ses désirs pourroient être pleine- t satisfaits. Le Prince répondit à cet- ttaque avec un si grand désordre d'es- , qu'elle se flatta que son trouble oit de la condescendance qu'il avoit r ce qu'elle souhaitoit. Le Roi les rrompit; & comme elle étoit dans contentement qui naissoit de ses es- ances, elle parla à son fils de ses des- s, & obtint aisément son aveu pour u'er le Connétable. Ce ne fut bien- plus un secret; le bruit s'en répandit rdement : tout le monde se disoit cette nde nouvelle à l'oreille, & nous l'ap- nes comme les autres.

Madame d'Angoulême choisit Boni- pour être son agent d'amour auprès du nnétable, & elle choisit mal; l'Ami- de Bonivet étoit la personne la moins pre pour la négotiation de son ma- ge. Il se piquoit d'être l'homme du nde le mieux fait. Il brûloit d'en- contre le Duc de Bourbon, voyant bien

bien malgré son amo Prince avoit toute s lui.

Il avoit connu l'a nétable avoit pour la çon; il se doutoit pére lui ôteroit tout & le prendroit d'une ne s'étoit point port miral étoit son favo soit facilement tout soit faire. Ces raisons la jalousie d'ambition obligérent Bonivet à re du Roi. Il tourn plaisanterie auprès du & l'un & l'autre ne f folie de la Duchesse le reçut enfin dans t la réponse du refus du ne pense point en cet re, belle encore, imp tie d'un sang august grand Roi de la Terre va point de modérati ses premiers mouvem nétable; & exhala t près du Chancelier cit un peu, en lui f le pourroit encore

algré son amour propre, que ce
avoit toute sorte d'avantage sur

voit connu l'amour que le Con-
avoit pour la Duchesse d'Alen-
l se doutoit bien que son beau-
i ôteroit tout accès auprès d'elle,
rendroit d'une hauteur où le Roi
oit point porté, parce que l'A-
toit son favori, & qu'il excu-
ilement tout ce que l'amour fai-
e. Ces raisons jointes à celles que
ie d'ambition lui causoit encore,
nt Bonivet à servir mal la mé-
oi. Il tourna sa commission en
rie auprès du Duc de Bourbon,
c l'autre ne firent que rire de la
la Duchesse d'Angoulême. El-
enfin dans toute son amertume
e du refus du Connétable. Que
point en cet état une femme fié-
encore, impérieuse, vaine, for-
sang auguste, & mére du plus
i de la Terre? Sa fureur ne trou-
le modération; elle voulut dans
ers mouvemens perdre le Con-
& exhala tout son déplaisir au-
Chancelier du Prat, qui l'adou-
, en lui faisant espérer qu'el-
it encore réduire le Connéta-

a sa volonté, qu'il pourroit l'épou-
par intérêt, puisqu'elle étoit la plus
he héritiére de feue sa femme, qu'el-
n auroit la succession, en donnant
nte au contrat de mariage du Con-
ble, & à l'ancienne substitution de la
son de Bourbon.
leine de cette espérance, elle inten-
procès, & le poursuivit: le Prince
erdit, & se trouva par-là privé de
ses biens. La Reine, qui l'estimoit
iment, pensa à réparer son infortu-
en lui faisant épouser la Princesse
œur : elle lui en parla ; mais Mada-
Renée s'excusa sur l'amitié & la fa-
arité qu'elle avoit toujours eue avec
Prince, qui faisoient qu'elle ne pou-
s'accoutumer à le regarder comme
mari. Cette généreuse personne, qui
oit son attachement pour la Duches-
l'Alençon, se seroit volontairement
osée au ressentiment de la Reine, &
oute sorte de rigueur, plutôt que de
curer encore du chagrin au plus fidé-
& au plus malheureux Amant de la
e.
l se passa un très-long-tems pendant
óurs de ce malheureux procès, où
ére du Roi tourmenta le Connétable
outes les maniéres; car si elle faisoit
paroître

paroître contre lui e
plus immodérée, ell
secret les plus vives
pût user; & elle l'
par les effets de sa ra
sa douceur.
Comme ce qui parc
toit que des marque
n'alloit point chez c
de plus rude pour l
aussi chez la Duche
ne lui osoit plus parl
le monde. Cette judi
bien compris à quel
tes que sa mére lui
sçavoit l'amour que
ble avoit pour elle.
d'Alençon n'avoit g
re aigrir, en ne par
tiére de son côté,
procès, & en n'obs
duite sérieuse pour
bon.
Enfin, il perdit c
grin terrible, moin
là dépouillé d'une
que par tous les suje
dre. Il conçut une
ble pour la Duchess
traita en toute rem

e contre lui en public la haine la
modérée, elle lui faisoit faire en
es plus vives recherches dont elle
er; & elle l'accabloit également
effets de sa rage, & par ceux de
eur.
ıe ce qui paroissoit au dehors n'é-
des marques d'inimitié, le Duc
point chez elle : ce qu'il y avoit
rude pour lui, il n'alloit point
ez la Duchesse d'Alençon, & il
soit plus parler, au moins devant
le. Cette judicieuse Princesse avoit
mpris à quelques paroles piquan-
sa mére lui avoit dites, qu'elle
l'amour que l'infortuné Connéta-
t pour elle. Si bien que Madame
on n'avoit garde de l'aller enco-
, en ne paroissant pas toute en-
son côté dans ce malheureux
& en n'observant pas une con-
rieuse pour le Duc de Bour-

, il perdit ce procès avec un cha-
-ible, moins pour se trouver par-
uillé d'une si riche succession,
ous les sujets qu'il eut de se plain-
onçut une horreur insurmonta-
la Duchesse d'Angoulême, & la
toute rencontre avec une hau-
 teur

eur & un mépris qui le vengea, & u'elle ſentit vivement juſques dans le ond de ſon cœur. Cependant, l'iſſue e cette affaire, qui tenoit toute l'Europe attentive, fut bien-tôt appriſe par-tout. L'Empereur en prétendit tirer du prot, & médita dès-lors d'attirer à lui le Connétable. Pour cet effet, il donna ſes nſtructions au Comte de Rœux, & l'envoya en France *incognito* pour parler au Connétable. Il arriva, & trouva bientôt moyen de l'entretenir en ſecret. D'abord la vertu du Duc de Bourbon s'effaroucha des propoſitions qu'on lui faiſoit. Infidéle à ſon Roi, rebelle à ſa Patrie. Ces noms monſtrueux ne ſe préſentérent à ſon eſprit que pour l'épouvanter. Il es repouſſa avec tout ſon courage, & ne e laiſſa point éblouir par les offres éclatantes que l'Empereur lui faiſoit faire : mais le Comte de Rœux, qui étoit l'eſprit le plus délié & le plus fin de toutes es Eſpagnes, & capable en un mot d'une ſi délicate négociation, ne ſe rebuta pas ; & à diverſes repriſes il ſçut ſi bien prendre ſon tems dans ceux où le Duc avoit des ſujets ſanglans de mécontentement, ou de la part du Roi, ſur les fonctions de ſa charge, ou de la part de la Ducheſſe d'Angoulême, qu'enfin il l'ébranla,

l'ébranla, & ſa g
des ames ordinai
elle s'affoiblit, &
en le rendant capa
poſitions que l'on
paroiſſoit affreux
l'en chaſſoit, & t
par les endroits q
ne voyoit qu'une
chemin agréable,
Royauté le meno
geance.

L'Amiral même
lui étoit par tous
grina en deux o
l'en punit hauten
convenables à ſa
ſentir vivement
qu'il y avoit de lui
de la fierté & du
Duc de Bourbon.

Le Roi, malg
pour ſon favori,
égards pour le C
le fond de ſon co
pour lui, & une
te même n'a pas
vivoit donc très-
nonobſtant tout
ſa mére, & n'a

a, & sa grande ame eut le sort
es ordinaires : Elle se troubla,
foiblit, & fit une chûte funeste
·ndant capable d'écouter les pro-
s que l'on lui faisoit. Tout lui
it affreux dans son pays, tout
ssoit, & tout lui étoit favorable
endroits qu'on lui montroit. Il
·it qu'une fortune riante, & un
agréable, qui le conduisant à la
le menoit à une pleine ven-

ral même, tout inférieur qu'il
par tous les endroits, le cha-
deux ou trois rencontres. Il
t hautement par des maniéres
les à sa naissance, & qui firent
rement à Bonivet la distance
oit de lui à un Prince du Sang,
é & du courage dont étoit le
ourbon.
, malgré l'amitié qu'il avoit
favori, conservoit de grands
r le Connétable. Il avoit dans
son cœur une parfaite estime
& une inclination que la sui-
n'a pas tout à-fait éteinte; il
c très-agréablement avec lui,
tout ce qui s'étoit passé avec
& n'avoit point changé à son
égard

gard ses maniéres libres & familiéres.

Ces bontés du Roi balançoient quelquefois les desseins du Connétable, aussi-bien que la vûe de la Princesse, qu'il ne pouvoit se résoudre à perdre pour jamais. Il avoit des retours de vertu, qui le faisoient revenir à son devoir; mais les souvenirs de l'injure & de l'injustice qu'il prétendoit qu'on lui avoit faites dans la perte de son procès, & la haine qu'il avoit pour Madame d'Angoulême, le replongeoient dans ses résolutions criminelles, tellement qu'il avoit une gêne d'esprit à laquelle rien ne peut être égal. Il ne vouloit point me confier ce dangereux secret; mais il me pria de lui faire parler en particulier à la Duchesse d'Alençon, à qui il avoit résolu d'ouvrir son cœur, & de lui dire tout ce que l'Empereur lui faisoit offrir; & s'il l'eût fait, les malheurs qui sont arrivés à la France n'auroient jamais été. Mais les destinées sont inévitables, & la Princesse, par une prudence qui l'a trompée, refusa cet entretien qu'il désiroit si passionnément. Elle sçavoit, que depuis toutes ses malheureuses affaires elle étoit incessamment épiée par sa mére aussi-bien que le Connétable; elle craignoit l'éclat terrible de cette conversation qui seroit in-

tablement sçue de la Duchesse :
te que le Duc de Bourbon, en-
rrésolu dans son entreprise, n'es-
plus de parler à la Princesse,
le sort lui en présenta une oc-

matin que le Roi & la Princesse
r se parloient à leur ordinaire de
es affaires dont ils décidoient tou-
nsemble, ils convinrent qu'ils les
roient l'après-dînée, de sorte que
la Reine fut rentrée dans son ca-
près son dîner, où Madame d'A-
fut quelque tems avec elle, elle
l'appartement du Roi, laissa sa
lans sa chambre, & se trouva seu-
s un petit passage qui conduisoit
inet du Roi, dont les entrées lui
t libres à toutes les heures. Elle
t donc & y entra ; elle chercha
son frére ; elle ne le trouva pas,
vit que le Connétable, mais de
maniére : voici ce qu'il est né-
e de sçavoir.
toit assis sur une chaise, la tête un
nversée, regardant un grand Por-
le la Duchesse d'Alençon, qui
is-à-vis de lui. Il s'apuyoit sur
ble ayant dans la main un petit
it de cette même Princesse, & l'on
eût

eût jugé par ſon action, qu'il n'en pouvoit aſſez avoir devant ſes yeux. Dans l'autre main, il tenoit un mouchoir, dont il ſembloit qu'il eût deſſein d'eſſuyer quelques larmes qui couloient lentement ſur ſes joues. La Princeſſe recula quelques pas en ne voyant que lui; & attendrie de l'état où elle le trouvoit, elle demeura ſuſpendue, & baiſſa les yeux, émue, ſanş doute, par un objet ſi peu attendu. Le Prince fit un cri de joie en l'appercevant. Et la voyant ſeule, & ne conſidérant que ſon amour, il courut les bras ouverts vers elle, ſe jetta à ſes genoux, & les lui embraſſa avec une action ſi paſſionnée & ſi naturelle, qu'il n'y a point de cœur qu'il n'eût touché. Il fut quelque tems ſans parler, & prenant la parole enſuite tout hors de lui, Quel bonheur, lui dit-il, Madame! Je pourrai donc vous entretenir un moment ſans témoin : ſouffrez-le, je vous en conjure; il y va de ma vie, il y va de plus que de ma vie. Seigneur, lui dit-elle, laiſſez-moi. Où eſt le Roi? Le Roi, reprit-il, vient de paſſer chez la Comteſſe de Château-briant, il m'a commandé de l'attendre une demi-heure. Accordez-moi ce tems, Madame. Je ne le puis, reprit Madame d'A-

Sçavez-vous ce que j'ai à
continua-t-il ; je ne vous par-
de cet amour que vous ren-
ıeureux, & dont je ſens tou-
ıce avec plus de ſoumiſſion &
ıſtance qu'un autre cœur n'eſt
la reſſentir. J'ai à vous faire
ımes prêts à ſe commettre,
ıs, des perfidies, des choſes
que vous ſeule pouvez empê-
ɔien, dit la Ducheſſe un peu
venez chez la Comteſſe de
·iant, je vous écouterai là. Ah!
ɔarler qu'ici, repliqua le Prin-
ſerrant les genoux plus forte-
amais. Ecoutez-moi, ma ché-
e ; laiſſez-moi encore un mo-
de l'unique bonheur que j'aye
e ma vie : & comme elle fai-
orts pour ſe démêler de ſes
u'elle étoit un peu panchée
a porte du cabinet s'ouvrit,
ı Ducheſſe d'Angoulême qui
qui les ſurprit de cette ſorte.
! quel aſpect ! Elle demeura
; elle pâlit, elle trembla, &
ſoudaine prenant la place de
mouvemens, ſon viſage pa-
l tout en feu ; & l'audace re-
ıs ſon action, & dans le ton
de

de sa voix : Je vous interroms, leur dit-elle, dans des transports qui ont choisi un lieu commode, pour éclater dans toutes leurs douceurs ; & voyant encore le portrait de sa fille dans la main du Connétable, cette vûe augmentant sa rage, & lui faisant tout-à-fait perdre la raison, Perfide, lui dit-elle, voilà donc le sujet qui t'a fait refuser toute cette grandeur, à laquelle je t'avois voulu élever. Content des faveurs de la fille, tu rebutois celles de la mére ; & refusant d'entrer dans l'alliance de ton Roi, tu deshonorois sa famille par ce honteux commerce où je te surprens. Ah ! s'écriérent en même tems le Prince & la Princesse avec impétuosité ; Ah ! Madame, continua le Duc de Bourbon, ces abominations sont bien dignes d'être conçues par un cœur comme le votre, & d'être prononcées par une personne comme vous. Taisez-vous, insolent, lui dit la Princesse emportée. Je sçaurai bien vous mettre à la raison, en punissant l'indigne objet des mépris qu'on m'a fait souffrir. Le Connétable pâlit à son tour à ces redoutables paroles ; mais ce fut pour l'innocente Princesse, qui, s'armant enfin de toute cette héroïque hardiesse que la vraye vertu inspire, Madame, dit-

.e à sa mére, les apparences sont
nt trompeuses : je ne nierai point,
'ous n'ayez lieu de prendre des
ons, qui ne me sont pas avanta-
, mais j'ose dire que vous les pous-
op loin. Le Ciel sçait si je mérite
itement que vous me faites; je me
erai dans un tems où votre bonté
iera m'écouter ; je me retire; & vous
e, dit-elle en se tournant vers lui,
ez que c'est ma mére. Elle fit une
onde révérence à la Duchesse, &
alla : ces derniers mots, qui étoient
opres à modérer l'emportement du
e, redoublérent celui de Madame
goulême; elle en sentit tout le poids.
ut un trait perçant lancé au milieu
on cœur. Elle connut le pouvoir que
rincesse croyoit avoir sur le Duc de
rbon ; elle voyoit toutes les vérités,
lle craignoit, éclaircies. Qu'elle souf-
! & à sa violence près, elle étoit as-
à plaindre dans ce qu'elle croyoit
ir vû.

Que ne dit-elle point d'injurieux con-
sa fille, & d'outrageant contre le
nétable ! Mais se souvenant des der-
s ordres de la Duchesse d'Alençon,
oulut lui parler avec douceur, & il
dit sincérement comme cette avantu-
re

re venoit de se passer, & comme elle étoit arrivée par un pur hazard. Cette maniére la ramena en effet, mais ce fut pour la rejetter dans une honteuse poursuite de ses premiers desseins. Le Prince les rebuta avec dédain, elle se renflamma de colére. Un peu après, elle reprit un caractére de douceur. Il lui avoua qu'il aimoit la Princesse, & lui dit, avec un chagrin capable de la persuader, l'infortune de son amour, & les rigueurs continuelles qu'elle y apportoit. Cet aveu ne servit qu'à l'aigrir davantage; & elle étoit si troublée, que changeant de moment à autre, tantôt elle se servoit des paroles les plus passionnées que l'amour peut inspirer, & tantôt elle disoit des choses si terribles, que la haine la plus véhémente n'a rien de si démesuré. Ainsi sa raison démontée lui faisoit jouer toutes sortes de personnages, & cette déplorable Princesse étoit l'affreux jouet de toutes les passions.

Tandis qu'elle continuoit à l'accabler de reproches & de tendresse, de promesses & de menaces, son illustre fille étoit allée chez la Comtesse de Châteaubriant, & elle avoit dit au Roi ce qui se passoit dans son cabinet, le priant de s'y rendre promtement : il le fit pour obli-

r sa sœur, & pour finir une scéne agréable. Il éut tant de confusion sordre où il trouva sa mére, qu'il ut s'empêcher de dire quelques du- au Connétable, qui, le regardant nent, ne lui fit aucune réponse, & t de ce lieu fatal, bien résolu de rentrer de sa vie, & d'exécuter en e maniére les funestes résolutions on tâchoit de lui inspirer depuis si ng-tems.

Madame d'Angoulême ne pouvant ntenir sa rage & sa douleur, eut enco- l'aveuglement de choisir l'Amiral pour n confident. Elle lui fit part de ce u'elle avoit cru voir d'intelligence cri- inelle entre sa fille & le Connétable, fin de l'intéresser à observer leurs ac- ons, & à l'obliger pareillement à lui n rendre compte: elle ne songeoit pas ans sa colére à ses retours de douceur; x elle animoit contre ce Prince le plus grand ennemi qu'il eût.

Bonivet apprit ce que lui dit la Du- chesse avec des transports peu respec- tueux, & dans lesquels il ne la ména- gea point sur les égards qu'il devoit avoir pour la plus vertueuse Princesse du mon- de qui étoit sa fille, & la sœur de son Roi. Il lui promit qu'il la feroit si bien ob-

obſerver, & le Connétable auſſi, qu'il ne leur ſeroit pas poſſible de ſe voir ni de ſe parler ſans qu'il le ſçût. En effet il mit tous ſes eſpions en campagne, & la Princeſſe ne faiſoit aucun pas qu'il n'en fût inſtruit. Cependant le Connétable ſur le point de prendre une réſolution déterminée, vouloit faire entendre à la Ducheſſe d'Alençon, qu'il lui alloit dire adieu, pour bien long-tems au moins, ſi ce n'étoit pour toujours. Il ne vouloit plus lui dire comme autrefois ſon projet, car il avoit réſolu de l'exécuter; il n'étoit plus tems de s'en dédire. Il ſe doutoit bien que ſi elle le ſçavoit, elle l'en empêcheroit; mais il vouloit lui parler une fois en ſa vie en liberté avant de la quitter: dans ce deſſein, il n'employa le tems qu'il reſta encore, qu'à me tourmenter, & à prier la Princeſſe Renée, de lui procurer un entretien particulier. Il ne nous auroit pas été poſſible d'y réuſſir, ſi la Cour ne fût venue faire un petit tour ici où la liberté de la campagne nous fut plus commode qu'à Paris. La Princeſſe n'y voulut pourtant conſentir, qu'à condition que Madame Renée & moi y ſerions toujours préſentes; afin que ſi cette entrevûe venoit à être ſçue, comme elle le craignoit,

il

y parût pas un mistére criminel. La
ı donc résolue à recevoir les adieux
e Prince infortuné, dont elle approu-
assez la retraite pour quelque tems;
elle étoit bien éloignée d'imaginer
rrible dessein qu'il avoit conçu.
Les Princesses lui firent sçavoir par
i, qu'il se trouvat dans le Pavillon de
Forêt; c'est le même où j'ai appris
ıe vous aviez passé le reste de la nuit
ıe le brave Lautrec vous rencontra.
ependant, elles firent plusieurs tours
e promenade, ayant laissé leurs Dames
z filles, elles entrérent seulement avec
noi dans le salon où elles trouvérent
e Connétable. Il étoit triste comme un
Amant qui va quitter pour toujours sa
Maîtresse. Il s'avança vers elle avec beau-
coup de mélancolie dans les yeux. Je vous
suis bien obligé, Madame, lui dit-il,
de ce que tout haï & tout perfécuté que
je suis dans cette Cour, j'ai permission
de prendre congé de vous. Je n'atten-
dois que cet honneur, Madame, pour
partir: je partirai demain, & j'irai, que
sçai-je? peut-être au bout du monde. Je
ne sçai, Madame, si en croyant que je
ne vous verrai de ma vie, je puis parler
dans ces derniers momens d'un amour
infortuné, qu'il y a si long-tems que
vous

voûs condamnez au ſilence : je me ſuis tû, & je me tairois encore avec la même ſoumiſſion, ſi je n'avois cru que ces derniéres & innocentes marques d'une paſſion ſi véritable & ſi reſpectueuſe ne pourroient offenſer votre vertu. Hélas! Madame, je crains mon déſeſpoir; où ne va-t-il pas me porter? Il ſe tut en cet endroit, & attacha ſes yeux avec beaucoup de trouble & d'amour ſur le viſage de la Princeſſe, qui s'attendriſſoit, & qui laiſſa tomber quelques larmes. Elles furent incontinent ſuivies de celles du Duc, & le ſilence fut long. Enfin ſe faiſant une entiére violence, Je voudrois expirer à vos yeux, reprit-il, & je ſuis un lâche de ne mourir pas une fois en ma vie de gloire & de plaiſir, puiſque je ne l'ai point fait toutes les fois que je l'ai dû faire de chagrin & de douleur. Juſte Dieu! s'écria-t-il, joignant les mains, & les élevant à ſes yeux en baiſſant la tête. Que vois-je? Il ſe tut encore, & aucun de nous ne put parler. Fortune, s'écria-t-il enfin, je te défie de m'accabler plus durement. Tous tes traits ſont impuiſſans, je ne puis recevoir que ceux qui partent des beaux yeux de ma chére Princeſſe. Cependant je vous quitte, reprit-il, avec un profond

soupir, & je ne sçai quand je vous verrai. M'oublierez-vous, Madame? vous rangerez-vous du parti de mes ennemis? me sera-t-il permis de croire que vous vous souviendrez avec plus de pique que de colére des sentimens que j'oavoir pour vous? Qu'ils sont tendres! continua-t-il; qu'ils sont passionés! qu'ils sont sincères, & respectueux! Laissez-moi parler, Madame: je ne blesse point votre gloire. C'est peut-être la derniére fois que je vous verrai.

On ne s'opposoit point à ce que disoit ce misérable Prince, & il eût pû parler encore long-tems. La Duchesse d'Alençon cherchoit des termes, qui ne laissassent pas trop voir sa tendresse, & qui n'affligeassent pas aussi le Connétable encore plus qu'il ne l'étoit. Elle alloit s'expliquer, quand nous fumes tous bien étonnés de voir entrer l'Amiral avec une hardiesse dont il étoit seul capable. La Princesse Renée & moi nous parumes très offensées de son procedé. Le Duc eut envie de lui commander de sortir, & par la fierté de ses regards nous jugeames qu'il alloit lui dire quelque chose de désagréable. Mais la sage Princesse, à qui un moment suffisoit dans les plus grandes occasions, pour prendre les

ſeuls partis raiſonnables, remettant le calme dans ſes yeux, s'avança vers l'Amiral avec un air de majeſté capable de faire trembler le plus téméraire. Bonivet, lui dit-elle, vos eſpions vous ont bien ſervi. Il eſt vrai, j'ai voulu recevoir les adieux du Prince qui part demain. Je ne prétens pas m'en cacher; il m'a dit tout ce qu'il a voulu me dire; mais je ne lui ai pas encore parlé. Je ſuis bien aiſe que ce ſoit devant vous, & je vous aſſure même, que ce ſera avec moins de contrainte. Seigneur, dit-elle, en ſe tournant vers le Connétable, je ne puis aſſez vous dire, que j'ai été ſenſible à tous les chagrins que vous avez eu, que je ſouhaite que votre fortune devienne meilleure, que je me ſouviendrai toujours avec plaiſir de votre vertu, & que ſi mon eſtime étoit néceſſaire au bonheur de votre vie, vous ſeriez l'homme du monde le plus heureux, parce que rien ne l'a pu égaler. Adieu, Prince, continua-t-elle, en ſe faiſant un grand effort pour demeurer maîtreſſe d'elle-même. Adieu, ſouvenez-vous quelquefois de nous. Elle lui tendit la main en diſant cela; le Prince la prit avec autant d'amour que de reſpect, & la baiſa d'une maniére paſſionnée. Après quoi, Madame Renée & moi l'embraſſâmes, & lui dimes ce que nous pûmes:

; nôtre trouble s'expliquoit bien mieux
nos paroles.

e vous dirai, que pendant tout ce que viens de vous repréſenter, l'Amiral ›it demeuré, malgré ſon audace natu-le, dans une confuſion que je ne puis primer. Il ne s'étoit point attendu à ›ir ni aux paroles de la Princeſſe, qui avoient ſi fort déconcerté, que c'étoit ne choſe pitoyable de le voir ainſi.

Quand nous eumes fait nos adieux au ›rince, la Ducheſſe d'Alençon nous prit ſous les bras, Madame Renée & moi, & marcha vers la porte; mais avant de ſortir, voyant qu'elle laiſſoit le Duc de Bourbon & l'Amiral enſemble, elle recula d'un pas, & ſe tournant vers ce dernier, Bonivet, lui dit-elle, je vous prie d'aller dire à Madame la Sénéchale de me venir parler. L'Amiral en paſſant lui fit une profonde révérence: elle le ſuivit en faiſant encore un ſigne de tête au Duc de Bourbon.

Ce Prince ſe crut moins malheureux qu'il ne l'avoit été de ſa vie, & quand il faiſoit réflexion aux paroles que la Princeſſe avoit dites devant l'Amiral, il y trouvoit un charme juſqu'alors inconnu à ſon cœur. La retenue, & la vertu de Madame d'Alençon qui alloit juſqu'à la

plus grande févérité ne lui avoient jamais rien laiffé dire de femblable, & ces paroles fi fimples & fi ordinaires dans le commun ufage de la civilité devenoient d'un prix infini pour le Connétable prononcées de la bouche de cette Princeffe. Il alla dès le foir même prendre congé du Roi, qui ne s'oppofa point à fon départ, n'étant pas fâché qu'il s'abfentât quelque tems à caufe des violences continuelles de fa mére, qui caufoient tous les jours quelque nouvel éclat.

Cette Princeffe fentit vivement ce départ; elle aimoit encore mieux le voir ingrat, que de ne le point voir du tout. La douleur qu'elle en reffentoit fe répandit avec tant d'aigreur fur la Ducheffe d'Alençon, que toute la Cour en murmuroit. Le Duc d'Alençon même, qui connoiffoit la vertu de fa femme, eut quelques paroles piquantes avec fa belle-mére fur la perfécution qu'elle lui faifoit; le Roi auffi lui en parla avec chagrin. La Ducheffe d'Alençon, toujours prudente & refpectueufe, jugea à propos de s'abfenter auffi, jufqu'à ce que la fureur de fa mére fût appaifée. Elle le fit trouver bon à fon mari & au Roi; elle choifit une parfaitement belle maifon à une diftance affez éloignée de Paris, afin que les

fites ne l'importunassent point. Bien
)ames s'empressérent pour la suivre;
elle eût voulu, la Cour eût été bien-
léserte par le nombre de celles qui
loient grossir la sienne. Elle les re-
cia avec cet air charmant qui lui ga-
: si bien les cœurs. Elle pria le Com-
le Sancerre de trouver bon que je l'ac-
npagnasse; il y consentit par l'extrê-
: complaisance qu'il avoit pour moi,
nous fimes enfin notre voyage qui ne
ssa pas d'être long. Il dura près de
ıatre mois. Durant ce tems, la Reine
int une fois voir la Princesse: Madame
enée y vint trois fois, & y demeura
uit jours chaque fois. Le Roi y venoit
rès souvent: je puis dire, que quoique
ious fussions assez seules, je ne me suis
jamais moins ennuyée: car comme le Duc
d'Alençon n'y étoit pas, nous n'avions
nulle contrainte; & l'humeur & l'esprit
de la Princesse ont des charmes qui fai-
soient mon unique satisfaction.

Quoiqu'elle ne fût pas bien gaye, el-
le ne laissoit pas de se divertir dans ce
beau désert. La maison de la Duchesse
étoit grande, & composée de femmes
très aimables, & de très honnêtes gens.
Il y avoit tous les jours des musiques
charmantes. Le fameux Goudimel les

conduisoit. Comme toutes ces personnes sçavoient chanter & joüer de divers instrumens, elle avoit destiné un grand Cabinet à côté de sa chambre, où presque à toutes les heures du jour il y avoit quelque agréable simphonie. Souvent ces airs si tendres nous faisoient ressouvenir & des tems & des lieux où nous les avions entendus. Rien ne rappelle plus les choses qui se sont passées. Hélas! me disoit-elle quelquefois, j'ai dansé cela avec le Connétable; une autre fois, Il m'a appris cette chanson. Vous souvenez-vous, poursuivoit-elle, de ce jour où j'étois si parée à cette fête, où le hazard fit que ce Prince eut les mêmes couleurs que j'avois? Ainsi, tout servoit malgré elle à lui ramener mille choses dans l'esprit qui n'étoient pas désavantageuses à ce pauvre Prince.

Un jour que j'étois occupée à parler de quelques affaires avec un homme que le Comte de Sancerre m'avoit envoyé, la Princesse passa dans son Cabinet avec dessein de lire. Elle lut en effet, & la musique qui étoit tout auprès ne la détourna pas d'abord; mais comme elle l'aime avec une passion extrême, insensiblement elle ne sçut plus ce qu'elle lisoit, elle ne tourna plus les feuillets de son li-

livre, & elle rêva ſans s'appercevoir elle-même qu'elle rêvoit. Des airs admirables de violons que toutes ſortes d'inſtrumens jouoient, mêlés à la douceur des voix, la firent revenir à elle. Elle ſe leva, & s'aſſit ſur un petit lit de repos le dos renverſé & appuyé ſur des carreaux; tous ces ſons divers l'attachérent profondément. Elle entendit enfin les airs du ballet des Satyres: ils l'agitérent, & lui rappellérent de doux ſouvenirs.

La muſique a cela de propre, qu'elle émeut aiſément l'ame, & y va pour ainſi dire réveiller toutes les paſſions. La tendreſſe ſemble lui être aſſujettie. La Princeſſe l'éprouva, elle ſe ſentit attendrie: l'image du Connétable vint remplir toute l'étenduë de ſon cœur. Elle ſe ſouvint de ſon amour & de ſes malheurs. Enfin, que ne penſa-t-elle point? Elle changea de ſituation, & baiſſant ſon corps, elle appuya ſur ſes deux mains ſon viſage.

En cet état il fut en un moment tout couvert de larmes, qu'il lui fut impoſſible de pouvoir retenir; elle leur laiſſa un libre cours, & revenant tout d'un coup à elle-même, ſa foibleſſe l'épouvanta, elle leva les yeux au Ciel en la déplorant: & ſortant bruſquement elle deſcendit un perron qui donnoit dans un parterre:

elle le traverſa en courant, & s'enfonçant dans un grand Bois, elle crut par cette fuite éviter ce qu'elle avoit trop fortement dans le cœur. Elle avoit beau fuir, l'infortunée Princeſſe, elle portoit avec elle ce qu'elle croyoit fuïr; ſa courſe précipitée ne s'arrêta que quand elle fut hors d'haleine, & que de laſſitude elle ſe laiſſa aller ſur l'herbe; elle s'y coucha triſtement en étendant ſes beaux bras; elle repoſa ſon corps accablé; mais elle ſentit bien qu'elle ne donnoit aucune trêve aux peines de l'eſprit: honteuſe d'un état dont elle ne ſe rendoit pas abſolument la maîtreſſe, elle en ſoûpira de regret. Elle rappella toute ſa raiſon, & voulut lui redonner le même empire, auquel ſon ame s'étoit ſi ſouvent ſoumiſe.

Mais quoi! on a des jours de foibleſſe où le plus fort ne ſçauroit réſiſter; elle l'éprouva; ſes pleurs recommencérent à couler avec plus de violence, & je la trouvai en cet état. Ayant été avertie du lieu où elle étoit, par ſes filles qui l'avoient vûë de loin, & qui ne s'en étoient pas approchées par reſpect; Qu'avez-vous, lui dis-je, ma belle Princeſſe? effrayée de la trouver ainſi, & m'aſſeyant à terre auprès d'elle. Qu'avez-vous, Mada-

dame? Avez-vous reçû des nouvelles du Roi qui vous affligent? Non, reprit-elle, c'est moi-même qui me réduis ainsi avec une bassesse extrême. Une idée cruelle du Connétable, & plus persécutante que jamais, est venuë me jetter dans ce désordre où vous me voyez. Enfin, je suis plus foible que je ne l'ai jamais été. Gourmandez ma foiblesse, ma chére Comtesse, ne m'épargnez pas, faites-moi honte, je suis outrée de confusion contre moi-même. Hélas! lui dis-je, je suis bien plus étonnée, quand je vois qu'avec une si opiniâtre persévérance vous avez résisté à l'amour si fidéle & si désintéressé du plus aimable de tous les hommes. Car enfin, si vous avez été sensible à un mérite si éclatant, il n'en a pas été pour cela plus heureux, & vous n'en avez pas moins souffert. Depuis quel tems, bon Dieu! vivez-vous dans la contrainte, sans jamais vous laisser échaper à rien qui pût flatter sa passion? Vous tirannisez incessamment la vôtre: qu'il seroit heureux s'il sçavoit seulement que vous avez pensé un moment à lui! J'y pense trop, reprit la Princesse, pour le repos de ma vie: je m'y suis abandonnée aujourd'hui avec une foiblesse que j'ai peine à comprendre moi-même. Vous m'avez quittée. J'ai

paſſé dans mon Cabinet, je n'ai pû rien faire, j'ai entendu la muſique avec plaiſir : elle m'a conduite plus loin que je ne voulois. Je me ſuis reſſouvenuë des danſes que j'ai danſées avec le Connétable, des airs que nous avons tant chantés, ils m'ont ramené inſenſiblement à ce même tems. La fête de Venus, les jeux de Flore, la grotte de Didon, le ballet des Satyres, toute cette délicieuſe harmonie eſt venue renverſer & confondre tout ce que j'ai conſervé juſqu'ici de raiſon. Il faut même que je l'aye entiérement perdue, pour vous avoüer mes égaremens.

C'eſt ainſi que la plus ſage perſonne qui ait jamais été m'avouoit des mouvemens ſi involontaires, tandis que le Prince ſon Amant n'oſa jamais venir ſe montrer dans ſa ſolitude, tant il étoit ſoumis & reſpectueux, ſçachant bien qu'il l'offenſeroit mortellement; car ayant prévu qu'il pourroit bien former ce deſſein, elle m'ordonna de le lui défendre de ſa part.

Le Roi, s'ennuyant d'être ſi longtems privé de la vûe d'une ſœur ſi chére, vint pour la ramener lui-même accompagné de la Princeſſe Renée : la Ducheſſe ſa mére la reçut avec une froideur

deur un peu radoucie, soit qu'elle voulût complaire au Roi son fils, ou qu'elle eût connu toutes ses injustices.

Madame de Sancerre en étoit en cet endroit de l'histoire de la Reine, quand Madame de Caumont entra dans le Cabinet; elle arrivoit de Paris, & ayant sçû que les Princesses Espagnoles étoient à la Cour, elle venoit les voir, ayant fait une grande amitié avec elles durant le voyage de la Duchesse d'Alençon à Madrid, où elle avoit suivi cette Princesse. Elles s'embrassérent avec une grande tendresse, & après s'être bien dit des choses avec cette agréable confusion qui marque si bien le caractére de la véritable joie, Madame de Caumont leur dit que la Reine & la Princesse les attendoient pour s'aller promener ensemble.

Elles furent toutes quatre les trouver; & montérent avec elle dans une espèce de chariot; leurs Dames & leurs filles suivirent à cheval, comme c'étoit la coûtume.

La Princesse Renée demanda aux Espagnoles où elles en étoient des avantures de la Reine? Alphonsine prenant la parole, Nous étions, dit-elle, à la maison de Campagne, où la Reine s'étoit retirée, & à un endroit qui m'a fait

une vive impreſſion par la peinture naturelle qu'a fait la Comteſſe de Sancerre des effets de la Muſique. J'ai crû être à tout ce qu'elle a dit; je me ſuis repréſenté tout ce que la Reine avoit ſenti, & la Muſique a un charme ſi prodigieux pour moi, que je ne ſçaurois l'entendre ſans être tranſportée hors de moi-même. Vous parlez, reprit la Reine, comme ſi vous n'étiez pas la plus gaye perſonne du monde; & il eſt étonnant, qu'une ame qui aime la joie, ſe laiſſe ſi fort toucher à la Muſique. J'aurois bien plutot crû que la Princeſſe d'Arragon l'auroit aimée. Je l'aime auſſi, Madame, reprit-elle, & avec une telle paſſion, que rien n'en peut approcher. Je n'ai rien perdu de ce que Madame de Sancerre nous a dit, & en cet endroit de ſon récit, je me ſuis appliquée tous les mouvemens que la Muſique a cauſés. Je ſuis perſuadée, dit la Princeſſe, qu'on l'aime de quelque humeur que l'on ſoit; une perſonne gaye peut s'attendrir, & une perſonne plus ſérieuſe ira d'ordinaire juſqu'à la paſſion.

Elles n'en purent dire davantage, parce que toutes les jeunes & belles perſonnes qui ſuivoient la Reine & la Princeſſe entourérent leur chariot, & la plupart leur

leur parlérent. Alphonſine les regardoit avec un merveilleux plaiſir, & préféroit dans ſon cœur les coutumes libres de France à celles d'Eſpagne qui ſont toujours contraintes; elle ſe faiſoit nommer tout ce qui lui plaiſoit dans l'un & dans l'autre ſexe. Je voudrois bien ſçavoir, Madame, dit-elle à la Princeſſe Renée, qui eſt ce grand homme, dont le viſage eſt ſi agréable & ſi riant, qui eſt ſur ce cheval Iſabelle à crain noir, & qui parle à cette jeune perſonne, qui eſt ſi belle, mais dont l'air innocent me fait croire qu'elle n'a pas tant d'eſprit que de beauté. La Reine & celles qui étoient avec elle firent un éclat de rire aux paroles d'Alphonſine. L'homme dont vous parlez, dit la Princeſſe Renée, s'appelle la Roche du Maine : c'eſt le plus galant Courtiſan que nous ayons, l'eſprit le plus délié, & le cœur le plus volage ; cette jeune fille à qui il parle s'apelle Pleuvant ; elle eſt depuis ſix mois auprès de moi, & je ſuis aſſurée qu'il lui jure dans ce moment un amour & une fidélité éternelle. Elle ne me paroît pas trop rafinée non plus qu'à vous. Je crains qu'il ne lui perſuade tout ce qu'il lui dira.

Madame de Vendôme arriva à cheval avec

avec la fille du grand Bâtard de Savoie; & les Princeſſes quelque tems après deſcendirent dans un bel endroit de la forêt, & ſe promenérent à pied. Le Prince de Melphe prit ce tems-là pour s'approcher de la Princeſſe de Salerne. La Reine, qui l'eſtimoit beaucoup, lui donna la main quelque tems, & enſuite prenant Madame de Caumont, elle lui laiſſa une liberté entiére.

Alphonſine fut un peu ſérieuſe, ſe voyant avec lui : & elle eut une eſpéce d'embarras qui ne fit point peine à Caraciol. Il crut voir dans ſes beaux yeux quelque langueur qu'il n'y avoit jamais remarqué. Belle Alphonſine, lui dit-il, aurez-vous imaginé quelquefois dans cette dure abſence qui nous a trop longtems ſéparés, que je mourois d'ennui de ne vous voir pas, que je vous cherchois par toute la terre, & que toujours plein de mon amour, je vous donnois ſans diſtraction tous les momens de ma vie ? Seigneur, reprit la Princeſſe en rougiſſant, je crois qu'il n'y a pas trop de mal à vous avouer une partie de ce que vous me dites. Je crois que vous nous avez plaintes & cherchées ; & je ſouhaite que vous ayez penſé à nous avec quelque ſorte d'application; mais, Seigneur,

gneur, aprenez-moi ce qu'eſt devenu le Marquis du Guaſt ? Que penſa-t-on chez l'Infante Iſabelle quand on ne nous trouva plus ? Et pourquoi me paroiſſez-vous attaché à cette Cour ? Madame, reprit le Prince de Melphe, je vai vous apprendre tout ce que vous me demandez, & il me ſemble que je ne vous l'aurai jamais aſſez-tôt dit.

Il y avoit déja quelque tems, que l'on vous avoit enlevées, vous & la Princeſſe d'Arragon, avant que les premiers Gardes de la Maiſon de l'Empereur en fuſſent avertis. Quelque paſſant ayant vû de loin la violence qu'on vous faiſoit en vinrent apporter la nouvelle, mais non pas aſſez tôt pour y pouvoir remédier. On envoya de tous côtés par l'ordre de l'Empereur, & nous courûmes avec plus de promtitude que les autres, le Marquis du Guaſt & moi,mais avec auſſi peu de ſuccès ; & le lendemain n'étant arrivés qu'un peu tard à la cérémonie des nôces de l'Empereur, il nous en fit mauvais viſage, quoiqu'il dût excuſer mieux qu'un autre les manquemens que l'amour fait faire, étant, comme vous le ſçavez, le plus ſuſceptible de tous les hommes. L'Infante Iſabelle fut très-affligée de

de votre perte; elle en fut touchée en amie, & en Princesse glorieuse aussi, qui sentit vivement l'insolence de l'attentat qu'on avoit osé commettre dans sa maison. On ne connut que c'étoit le Duc de Nagera, & Dom Sanche de Léve, qui avoient eu cette audace, que quand on ne les vit pas au Mariage de l'Empereur. Il fut extrêmement irrité contre l'un & l'autre. Pescaire étant mort, le Connétable de Bourbon alla remplir sa place dans l'armée d'Italie, & le Marquis du Guast eut des ordres précis de se rendre auprès de lui. Du Guast me quitta, le désespoir dans l'ame de ne sçavoir point où étoit la Princesse d'Arragon; lui & moi avions envoyé par toute l'Europe pour tâcher d'apprendre de vos nouvelles. Nous nous embrassâmes mille fois en nous séparant: & l'Empereur m'ayant encore proposé de lui remettre entre les mains l'Abruzze, parce qu'il ne lui manquoit presque que cette Province pour être maître de tout le Royaume de Naples, je le refusai; & jugeant qu'il vouloit me faire un mauvais parti, je le quittai & m'en allai en diligence à Naples. J'y trouvai le Prince votre pére outré de votre enléve-
ment,

ment, & piqué auſſi contre l'Empereur; je lui communiquai le deſſein que j'avois pris de m'établir pour toujours en France, il l'approuva. Vous ſçavez, ma Princeſſe, que j'y avois déja ſervi, & que j'y avois pour ainſi dire honoré mes premiéres armes. Le Prince de Salerne me commanda de vous épouſer en quelque endroit du monde que je vous trouvaſſe; & voilà une Lettre, Madame, par où vous connoîtrez ſes intentions. La Princeſſe Alphonſine la prit en rougiſſant, & la lut avec quelque déſordre qui parut ſur ſon beau viſage: elle tâcha de ſe remettre pourtant. Seigneur, dit-elle à Caraciol, les ordres de mon pére ſont ſi précis, que je vois bien que je ne puis lui déſobéir ſans attirer ſon indignation: auſſi ce n'eſt pas mon deſſein, pourſuivit-elle en ſouriant d'une maniére agréable; mais ſi vous le trouvez bon, quoi qu'il me preſcrive, écrivons-lui, Seigneur, que je ſuis ici; après quoi je ferai ſans répugnance ce qu'il continuera de m'ordonner en votre faveur. C'eſt reculer mon bonheur que de vous obéir, Madame, reprit le Prince de Melphe; mais il faut vous ſatisfaire, dit-il, en ſoupirant: heureux s'il n'y a point quelque raiſon funeſte qui vous oblige à m'é-

m'éloigner du bien glorieux que l'on a mis en ma diſpoſition ! Je vous ai vûe froide & inſenſible pour moi en Eſpagne ; je n'ai jamais connu en vous que le deſſein de remplir votre devoir, quand le Prince de Salerne me deſtina à la gloire d'être votre époux. Verrai-je encore la même froideur en France, & ne puis-je me flatter qu'un amour auſſi pur, auſſi tendre, & auſſi fidéle que le mien, ait enfin pû toucher votre cœur. Seigneur, reprit Alphonſine, je dois en effet aſſez à la perſévérance de vos ſentimens, pour ne plus devoir me contraindre à vous cacher l'état de mon ame. Je n'ai point été inſenſible en Eſpagne, je ne le ſuis point en France. J'ai eſtimé votre mérite, je n'ai point haï votre perſonne, & j'ai chéri votre amour, me trouvant mille fois plus heureuſe que je ne vous le puis dire, de ce que le Prince mon pére autoriſe des ſentimens que mon cœur avoit reçus avant ſes ordres. Ah ! ma Princeſſe, s'écria Caraciol, quel mortel eût jamais un ſort pareil au mien ! les Dieux même n'ont pas une félicité ſi parfaite. Eh bien ; Seigneur, continua-t-elle d'un air gai, je veux vous rendre ſemblable aux Dieux, & vous ſerez heureux, ſi le cœur d'une mortelle ſuffit pour votre bonheur. Mais dites-

es-moi, je vous prie, que fait le Maris du Guast? Il est en Italie, reprit le ince de Melphe, avec le Connétable; mme je vous l'ai déja dit; & du mo-:nt que je vous ai vûe, je lui ai dé-ché un homme exprès pour l'avertir, e vous & la Princesse d'Arragon étiez

Caraciol alloit continuer, & il disoit Alphonsine qu'il avoit déja appris au ›i les engagemens où il étoit avec el-, lui ayant montré les Lettres qu'il oit du Prince de Salerne qui marquoient bien sa volonté, lorsque son aimable ıîtresse & lui furent abordées par la incesse Renée & la Princesse d'Arra-n. Ils s'entretinrent quelque tems en-nble, & Donna Maria & le Prince de elphe se séparant un peu, il lui parla de n cher Alphonse, & lui fit une pein-re vive de la tendresse de son fidéle nant.

Dans ce tems-là, la Princesse Renée la belle Alphonsine s'étant jointes à elques personnes qu'elles virent parler ec tout l'enjouement & toute la liber-qui pouvoient les attirer, elles y por-ent le même esprit. La Roche du Mai-brilloit à son ordinaire, & en diver-sant les autres, il se divertissoit le premier.

mier. Alphonſine & lui ne furent pas long-tems à faire connoiſſance ; il lui dit cent galanteries. Elle les reçut à ſa mode, qui n'étoit pas éloignée du caractére de l'eſprit de celui qui les diſoit. Il ſe forma entre eux, dès ce moment, une eſpéce de ſimpathie d'humeur : ils étoient enſemble comme s'il y eût eu long-tems qu'ils ſe fuſſent connus. Ils ſe dirent de petits ſecrets, & il fut dans un merveilleux étonnement de voir comme elle lui démêloit déja les intrigues de la Cour : elle lui dit ſa penſée ſur la fille du Bâtard de Savoie qu'on appelloit Vilars ; elle l'aſſura, que Montmorency l'aimoit auſſi : Non pas cela, lui dit-il, Madame, j'ai crû autrefois la moitié de ce que vous dites. Je m'intéreſſois pour elle, & je craignis que Montmorency ne l'aimat. Mais c'eſt un ambitieux, qui ne s'attache qu'à la fortune : ſi Vilars n'avoit pas de ſi beaux yeux, & qu'elle fût aveugle comme elle, ou qu'elle fît une négociation, ou un traité de politique, peut-être l'aimeroit-il ; & pour Vilars, c'eſt une tigreſſe, qui rebuteroit le chaſſeur le plus déterminé. Alphonſine rit à ces paroles ; & quoique le Prince Hercule voulût rendre Madame Renée attentive à ce qu'il lui diſoit, elle rit auſſi,

ſi, ayant entendu de quelle maniére la Roche du Maine s'expliquoit.

Le Roi avoit joint toute cette belle compagnie ; & il étoit ſuivi du Roi de Navarre, & de pluſieurs Princes ; il donna la main à la Reine ſa ſœur, & après s'être long-tems promenés, il la mena dans un fort bel endroit de la Forêt, où il avoit fait dreſſer ſes tentes, & où il lui donna un ſouper magnifique & aux Dames qui étoient avec elle ; après quoi, il y eut une Muſique qui n'empêchoit, ni la converſation, ni la promenade. La nuit étoit belle, & chacun ſe ſépara ſuivant l'envie qui lui en prit.

La Reine de Navarre, & Alphonſine, s'écartérent, & ſe voyant un peu éloignées, elles remarquérent un homme qui les ſuivoit pas à pas ; elles eurent peur, & retournant bruſquement, la Reine appella les premiéres perſonnes qu'elle entendit ; car quoique la nuit fût agréable, elle étoit obſcure, & cet homme au premier accent de la voix de la Reine, avoit quitté la route, & s'étoit enfoncé dans la Forêt. Alphonſine dit à la Reine, qu'elle avoit ſenti quelque choſe d'étrange à l'approche de cet homme ; & la Reine lui répondit, qu'elle avoit eu une émotion extraordinaire ; mais

mais elles parlérent d'autres choses sans plus de réflexion.

La Princesse Renée étoit avec Madame de Sancerre ; elles s'étoient un peu éloignées aussi ; elles entendirent courir près d'elles, & s'arrêtant derriére un arbre sans parler, elles s'aperçurent qu'on s'arrêtoit aussi, & qu'après quelque silence, une personne dit, à demi-bas, comme répondant à une autre : Non je ne sçaurois vivre, & voir tout ce qui devoit faire ma félicité entre les bras d'une autre ; & ces personnes se remettant à marcher, leur voix se perdit. Ah ! dit la Princesse, quel son de voix a frapé mon oreille ; & m'a percé le cœur, reprit Madame de Sancerre avec une agitation épouvantable. Ah ! ma Princesse, ne diroit-on pas que c'est la voix du Connétable ? Elle-même, reprit Madame Renée, & ces paroles ne lui conviennent que trop : je ne douterois pas que ce ne fût lui-même qui les a prononcées, si contre toutes les apparences il les pouvoit proférer en ce pays-ci. Hélas, poursuivit la Comtesse de Sancerre, je sens un frisson par tout le corps : c'est sans doute le génie de ce malheureux Prince, qui vient se plaindre autour de nous, qui l'avons tant aimé. Elles en eussent

dit

lavantage, mais elles se virent abor-
par le Roi de Navarre, le Prince
cule, Dragut, Lautrec, & Saint Se-
1, qui leur apprirent qu'il y auroit le
emain Bal, où les Masques feroient
s. Un peu après, le Roi, la Reine,
ur belle troupe, reprirent le chemin
Château. Chacun se retira & tâcha
rendre un repos que toutes ces dif-
ites personnes n'eurent pas égale-
t.

lphonsine passa la nuit en amante fa-
ite; sa compagne fut éloignée de goû-
in sommeil si tranquille: elle ne pen-
'au Marquis du Guast, dont l'absen-
inquiétoit; ses désirs lui faisoient de
eine, & sa peine augmentoit ses
s.

ès que les deux Princesses virent la
ie, elles lui témoignérent une gran-
nvie de sçavoir le reste de ses Avan-
s; & quand cette Princesse eut diné,
les laissa avec Madame de Sancerre,
reprit ainsi le fil de son discours.

Suite de l'Histoire de la Reine.

e Roi, qui vouloit recouvrer le Du-
de Milan, méditoit d'en faire la con-
e; il assembla ses troupes, & man-
da

da au Connétable qui les commandoit sous lui de venir le retrouver : il s'excusa sur une maladie. La mére du Roi empoisonna cette réponse ; & elle fut bientôt après cruellement contente, quand deux amis du Duc de Bourbon le trahirent par un motif de conscience, & découvrirent ses traités avec l'Empereur.

En effet, il avoit conclu avec le Comte de Rœux, & il avoit envoyé la Motte des Noyers en Espagne chercher la ratification de Charles-Quint. Toute la terre a sçû ce fameux Traité ; je me contenterai de vous dire, qu'outre les Provinces que le Connétable devoit faire soulever, il devoit être créé Roi de Bourgogne, & joindre à cette Monarchie une grande étendue de pays. Mais un des articles, & qui étoit le principal, fut que le Duc épouseroit Eleonor Reine de Portugal, & Sœur de l'Empereur, avec tout l'héritage de la Maison d'Autriche, si l'Empereur n'avoit point d'enfans.

Ce fut le seul article que l'amoureux Bourbon refusa de signer, ne pouvant consentir que cet obstacle le séparat encore plus qu'il ne l'étoit de sa belle Princesse.

Le Comte de Rœux revint, obstiné à lui faire signer cet article, qui, plus que tous

autres, assuroit l'Empereur du
ble : il résistoit, & il eût plutôt
ıpu, ne se pouvant résoudre à
l engagement ; mais la Duchesse
ılême le détermina, & fit seule
malheur, celui de sa fille, celui
ıétable, & celui de la France.
té de l'Empereur & du Conné-
sçû par les deux personnes qui
ent, comme je l'ai dit. Le Roi,
ıoit, & qui l'estimoit véritable-
e le crut pas d'abord ; ensuite il
e le faire revenir à lui.
ésolut de l'aller trouver lui-mê-
oulins, tandis que nous prenions
de Lyon. Il reçut le Roi en
embarrassé de sa vûë. Le Roi lui
aresses ; & sans plus se contrain-
sant agir sa bonté naturelle, il
u'il sçavoit les traités qu'il avoit
tre lui. Il lui dit comme il les
& lui promit de lui pardonner,
u'il lui avouat tout. Le grand
Connétable soufrit d'une pareil-
oilté. Il avoua tous ses crimes ;
iſa pas même d'y chercher d'ex-
se fit voir outragé par les in-
rocédés de la mére du Roi, qui
i injustement dépouillé de tous
. Le Roi lui en promit la resti-

 tu-

tution après la mort de sa mére, & la valeur, tandis qu'elle vivoit. Le Duc, moins touché de la générosité de ses offres, que de la tendresse qu'il avoit pour celui qui les faisoit, promit d'être fidéle, & de rompre ces traités, & assura le Roi, qu'il l'iroit trouver dès que sa santé le lui permettroit.

Il l'auroit fait, belles Princesses, touché de ses remords, pénétré des maniéres si nobles & si franches du Roi, attendri par l'amour qu'il avoit pour la Princesse; tout le déterminoit à rentrer dans son devoir, quand il reçut une Lettre si désobligeante, & si injurieuse de la Duchesse d'Angoulême, qu'il oublia tout ce que l'honneur lui dictoit, pour ne se souvenir que de la haine qu'il lui portoit, & pour fuïr d'un pays qu'elle habitoit: sur-tout, elle faisoit une raillerie piquante & cruelle sur l'article de la Reine Eléonor; & comme il ne l'avoit pas encore signé, elle en attribuoit le bruit à sa seule vanité, & disoit que l'Empereur & cette Reine n'avoient garde de vouloir d'un rebelle. Elle fondoit cette raison sur tant de mépris, que le cœur superbe & orgueilleux du Connétable, ne put les supporter. Dans ce moment, il résolut de se venger; le Comte de Rœux fut con-

; le Connétable ſigna cet article
nt, & fut bien-aiſe par là de mon-
la Ducheſſe d'Angoulême & à
'Europe, qu'un homme comme
it à tout, & qu'il n'y avoit point
eurs ſi élevés où il n'eût droit de
ire.
à donc ſon traité en état d'être
, & pour cela il ſe ſauva de la
que toute la terre a ſçû, ſuivi
nt du fidéle Pomperan.
Roi apprit à Lyon ſa fuite, & ſon
l ne jugea pas à propos qu'il al-
même en Italie, & qu'il ſortit de
yaume, où l'on avoit lieu de crain-
révolte, & même une guerre ci-
r la prodigieuſe tendreſſe que tous
nçois avoient pour le Connétable,
me dans laquelle étoit ſa valeur.
parens du Connétable ſe piqué-
r-tout, quelque fort attachement
uſſent pour lui, d'être fidéles au
leur conduite & leur zèle ſau-
la France. Le Duc de Lorraine,
u-frére, fit paroitre ſon affection
Roi. Les Comtes de Vendôme,
. Paul, firent pour leur pays cent
éclatantes. Le généreux Lautrec
a Guyenne, & la Trimouille la
. Je paſſe légérement par-deſſus
I 2 des

des faits dont la postérité parlera mieux que je ne sçaurois faire.

Ce fameux rebelle voulut d'abord aller trouver l'Empereur. Le Comte de Rœux l'en empêcha, lui remontrant qu'il ne faloit pas paroitre devant lui, ni devant la Reine sa maitresse, dans la posture d'un fugitif, & d'un Prince dépouillé; qu'il faloit ne se montrer qu'en vainqueur, s'étant remis en possession des Provinces de son appanage, & après avoir vaincu ses ennemis.

Dans cette pensée, il s'arrêta d'abord à Génes, & envoya le Peloux, Arnaud, & tous ses autres amis, pour faire soulever les François. Il leur en couta cher par la perte de leurs biens; quelques uns y perdirent la vie. Lautrec eut la douleur de se voir contraint de défendre Bayonne contre un Prince qu'il aimoit tant.

Bonivet apprit sa révolte avec une joie non-pareille, & reçut à Verceil, où il étoit, les Patentes du Généralat. Les Troupes en eurent autant de douleur, qu'il en eut de satisfaction. Elles le méprisoient, & ne pouvoient s'empêcher de faire la comparaison de ce Chef, avec l'illustre Duc de Bourbon, dont ils pleuroient tous la fuite.

arut à Milan, dès qu'il ſçut que
s'y acheminoit. La vanité de
ı ne s'en promettoit pas moins
:onquête. Je ne puis vous dire
es belles & grandes choſes que
ıétable fit. Il remportoit tous les
elques avantages, & faiſoit à tous
faire quelque perte à Bonivet.
ne fois il obligea Lanoy, un des
x de l'Empereur, à ſuivre les Fran-
Chef peu expérimenté lui réſiſtoit,
quis de Peſcaire ne ſe fût rangé de
, & n'eût avec lui forcé Lanoy.
ſuivirent donc l'Amiral, qu'ils
ent près de Kaviſſingue marchant
ille. La Lune étoit levée, il fai-
r comme en plein jour. Il n'eût
juſte auſſi, que tant d'actions hé-
ſe fuſſent paſſées parmi les téné-
l'obſcurité. La premiére attaque
étueuſe, & repouſſée des Fran-
c chaleur; & l'invincible Duc de
ı, ayant enfin reconnu ſon indi-
al, lui cria d'auſſi loin qu'il l'ap-
& l'aborda avec cette noble fier-
l'accompagne dans les combats:
ha à lui.
et ne lui oppoſa pas une valeur
nais il ſe défendit avec un grand
. Il eut l'honneur en cette occa-

 ſion

ſion de meſurer ſes armes avec celles du ſecond Prince du Sang. Elles lui furent funeſtes, & le vaillant Prince vit bientôt rougir les ſiennes du ſang de l'Amiral. C'eſt ici, lui dit-il, Bonivet, où vous devez juſtifier par votre valeur l'audace de vos penſées, & me faire voir ſi vous étiez digne d'entrer en quelque concurrence avec moi.

En diſant cela, il lui perça le bras droit, & voyant par là l'Amiral ſans défenſe, il dédaigna de l'achever. Va, malheureux, lui dit-il ; reçoi la vie de ton plus mortel ennemi !

Ce vaillant Prince porta ailleurs ſes coups redoutables, & le déſeſpéré Bonivet ne ſongea qu'à ſe retirer, pour ne pas tomber encore une fois entre ſes mains. Il remit ſon emploi à l'illuſtre Bayart, & comme au plus digne, il lui laiſſa le commandement de l'armée. Bayart l'accepta, & lui dit avec une généreuſe liberté de parler, que le mal étoit ſans reméde, mais qu'il alloit mourir & ſauver les reſtes de l'armée. Il tint parole : ce guerrier ſi fameux ſe couvrit dans ces derniers momens d'une gloire immortelle, auſſi-bien que Vandeneſſe ſon compagnon d'armes, qu'il avoit fait ſon Lieutenant.

Je

ne puis m'empêcher de vous dire,
lustre Bayart, tout percé de coups,
nettre au pied d'un arbre, le visa-
né du côté des ennemis. Le Con-
le trouva en ce pitoyable état.
: il l'avoit beaucoup aimé, & qu'il
it infiniment, il donna des larmes
ıeur de ce grand homme. Ah!
er Bayart! lui dit-il: Eh! com-
ous vois-je? Faut-il que vous pé-
insi, pour avoir obéi à Bonivet
vous étiez en toutes maniéres si
e commander? Seigneur, lui ré-
Bayart, je ne veux point de vo-
: je meurs en homme de bien,
nt mon Roi, & ma Patrie. Mais
rand Prince, que faites-vous?
ez les armes tournées contre ces
François, qui vous aiment
nent. Ah! si la Cour vous
fensé, faloit-il pour cela les
ses crimes? Il ajoûta à ces pa-
discours si touchant, que j'ai
e Prince, en toute sa vie, n'a-
si pénétré, ni si pressé de ses

ous dire encore un mot sur cet
hevalier, le Marquis de Pes-
: arrivé, & voyant ce géné-
e occupé à vouloir le faire pen-
 ser;

ſer, il fit dreſſer en cet endroit une ſuperbe tente, & durant quatre ou cinq heures qu'il vécut, on lui rendit tous les ſoins, & tous les ſervices, qu'il auroit pû recevoir dans le ſein de ſa famille; tant il eſt vrai que la vertu trouve des admirateurs, même parmi les plus grands ennemis.

Après cette victoire ſignalée, que le Duc de Bourbon avoit ſi abſolument remportée, Bonivet revint à la Cour; mais ſi au fond du cœur il avoit de la honte, il n'en fit pas moins paroitre d'audace ſur ſon viſage: il attribua ſon malheur au ſort des armes, qui ne ſont pas toujours heureuſes, même entre les mains des Héros. Il fut fort bien reçû par l'adreſſe de la mére du Roi, qui le ſçachant ennemi irréconciliable du Connétable, le lui voulut toujours oppoſer.

Il perſuada le jeune Monarque d'entreprendre lui même la conquête du Duché de Milan; & comme il écouta auſſi volontiers ſon ardeur guerriére, que les avis de ſon favori, il ſe préparoit à marcher, lorſque la mort lui ravit la Reine ſon épouſe. Cette aimable Princeſſe fut univerſellement regrettée, & pour la mémoire des vertus de Louis XII. ſon

e, & pour les belles qualités qu'el-
édoit. Dans cette perte générale,
: fut égal à la douleur de Mada-
iée sa sœur, ni à celle de la Du-
l'Alençon.
our qu'elles menoient le deuil,
e Roi de Navarre arriva à la
C'est un Prince très bien fait,
vous le voyez. Il vit la Prin-
cette funeste cérémonie : tout
ubre autour d'elle ; sa tête étoit
de voiles noirs, & ses yeux
clatoient à travers ces sombres
& tous noyés de larmes ils lan-
s traits qui ne pénétroient que
s l'ame de ce jeune Monarque.
prit ce moment fatal pour l'as-
l aima dès-lors la Princesse, &
si éperdument, que rien dans
n'est encore égal à son ar-

nta la main à la Princesse, en
le la pompe funébre. Mille
ient autour d'elle. Elle bril-
ême de plus de feux, & elle
de plus durables dans le cœur
Prince. Il parut tout troublé
ité en la considérant ; elle es-
re ses pleurs, il fut prêt d'en
Que vous êtes à craindre ! lui
 dit-il,

dit-il, dans cet état de douleur : Que devez-vous être dans un état ordinaire ? Que suis-je venu voir ici ? O Dieu ! quelle merveille ! On n'a ni la force, ni la volonté, de vous résister. La Princesse ne lui répondit que par un air modeste, & le jeune Roi voyant ses femmes autour d'elle, & qu'elle avoit besoin de repos, se retira après lui avoir fait une profonde révérence.

Le Roi, dont la douleur étoit moderée, voulut prendre ce tems-là pour exécuter ses desseins sur le Milanois. Il partit, excité par l'ambitieux Bonivet, qui croyoit réparer son malheur, & qui prétendoit autant s'élever par le moyen de la guerre, comme il l'avoit été par les agrémens de sa personne, & l'adresse de son esprit.

Le Roi prit le chemin d'Italie : je ne vous dirai point, que pendant qu'il s'arrêta à Lyon, & chez le Duc de Savoie, le Connétable fit cent exploits glorieux, & vainquit par-tout où il porta ses armes. On lui avoit donné Moncade pour l'observer, & pour lui conseiller toûjours des desseins avantageux à l'Espagne. L'Empereur fut en effet si content de ce qu'il s'aquitoit si bien de sa commission, qu'il l'éleva au plus haut degré

degré d'honneur, & lui donna le commandement de l'Armée Navale.

Le Duc de Bourbon continua ses progrès, & ravageant la Provence voulut aller à Rome. Moncade traita ce dessein de téméraire, & l'arrêtant devant Marseille inutilement, ce fameux rebelle leva le siége, & revint à Milan.

Il faut abréger des matiéres, où je suis très-ignorante. Bonivet ayant toute la jeunesse de l'Armée pour lui, entraina le Roi à sa perte. C'étoit un Echo retentissant, qui répétoit ses volontés. Ils faisoient de continuelles railleries sur l'Armée des ennemis : ils disoient qu'elle étoit toute délabrée ; & comme ils connoissoient l'inclination amoureuse du jeune Prince, ils lui promettoient la possession de la plus grande beauté de la terre. C'étoit une jeune fille, qui étoit renfermée dans Milan, & que Colone avoit passionnément aimée.

Je viens sans art à vous parler de la perte du Roi, à la bataille de Pavie. Jamais journée n'a été plus illustre pour les vaincus, comme pour les vainqueurs : ils se couvrirent également de gloire. Le Marquis du Guast commandoit le premier corps d'Infanterie, & vous sça-

ſavez que ſa valeur ne contribua pas peu à cette grande victoire. Le Prince de Melphe s'y ſignala hautement : mais il faut dire la vérité ; le fameux Bourbon ſe trouva par-tout, & fit tout ; il ſembloit lui-même le démon des batailles, tant il fut formidable ce jour-là.

Après avoir parlé de la valeur de cet illuſtre Guerrier, que pourrois-je vous dire de celle d'un jeune Roi, qui oubliant ſon précieux caractére, s'expoſa comme le plus ſimple ſoldat, & fit toutes les fonctions du plus grand Capitaine? Il eſt certain, Princeſſes, que notre généreux Monarque fit des miracles de ſa perſonne : mais enfin ſa valeur céda au nombre, ou à la deſtinée du Duc de Bourbon. Il fut couvert de quatre prodigieuſes bleſſures ; & ſe voyant environné d'ennemis, il ne ſçavoit à qui ſe rendre, lorſque Pomperan accourut, après avoir vû ſon cheval percé qui tomboit ſous lui. Ce grand Prince avoit une bleſſure au front, & le ſang qui en couloit défiguroit tout ſon viſage. En cet état, il étoit encore plus terrible, & ne laiſſa pas d'être reconnu par Pomperan. Il écarta les Eſpagnols, ſe proſterna devant ſon Roi, qui eut quelque joie de le voir. Qu'elle dura peu ! car Pomperan ayant

ayant envoyé chercher le Duc de Bourbon, il parut; & le Roi, frémiſſant à ſa vûe, le traita avec la hauteur d'un Maître irrité, & proteſta qu'il ne ſe rendroit jamais à un ingrat & à un rebelle; & ſe tournant de l'autre côté avec un air auſſi impérieux, que s'il eût été au milieu de ſon armée triomphante, il commanda qu'on allât chercher Peſcaire, du Guaſt, ou Lanoy. Lanoy eut la gloire de lui préſenter la main, & de recevoir ſa foi. Il fut mené au camp ennemi; & à ſon ſouper le Duc de Bourbon, ſe mettant à genoux, lui préſenta la ſerviette. Le Roi demeura aſſez de tems irréſolu pour conſulter ce qu'il devoit faire: mais ayant jetté les yeux ſur le Prince, il vit les ſiens mouillés de quelques larmes, & ſon viſage rempli d'une ſi profonde triſteſſe, que les ſentimens du malheureux Connétable, ſe faiſant paſſage en un moment juſqu'à l'ame du Roi, il ſe ſentit tout à coup adoucir, & ſouffrit ſes ſervices. Vous n'ignorez pas ſans doute une particularité qui arriva pour lors; mais je la trouve ſi belle, & j'ai tant de plaiſir à y penſer, que je ne puis m'empêcher de vous la redire. Comme le Roi étoit à table, quelques Eſpagnols entrérent, pour voir quelle contenance pouvoit

voit tenir un vaincu de cette eſpéce : peu à peu la troupe groſſit ; enfin toute l'Armée s'y rendit, de façon que l'on fut obligé de lever les murailles de ſa tente. Ils étoient venus d'abord comme des vainqueurs indiſcrets, qu'une curioſité inſolente, peut être, attiroit. Mais qu'ils changérent bien-tôt, quand ils virent ce généreux captif, avec toute la majeſté d'un grand Roi, qu'il virent ce jeune Prince ſi beau & ſi tranquille ! Il fit à tous un accueil agréable ; il parla peu, mais il parla juſte ; il loua quelques actions de valeur qu'il avoit vûes, & ſur-tout, exalta celles du Marquis du Guaſt. Les Eſpagnols furent épouvantés de le voir dans une ſi grande infortune ſi fort maitre de lui-même ; ils l'admirérent, & l'adorérent preſque ; ils comparérent ſon courage avec la vie oiſive de l'Empereur ; ils alloient juſqu'à le ſouhaiter pour Maître. Un murmure agréable s'élevoit déja, & flatoit avec plaiſir les oreilles de cet illuſtre Priſonnier, quand les Chefs Eſpagnols firent retirer ces généreux ſoldats.

Je n'ai pû m'empêcher de vous dire une choſe ſi remarquable, & dont vous aurez ſans doute entendu parler.

Je tais tout ce qui ſe paſſa pour conduire

à Madrid ; le brave du Guast
'isqueton, & de-là Lanoy
ı générosité du Duc de Bour-
est certain qu'il avoit for-
in de le sauver, & de lui
berté ; mais on le soupçon-
e mena par ordre de l'Empe-
rid.
ien des Compagnons dans sa
Le jeune Roi de Navarre fut
auva par adresse, comme vous
aussi-bien que le Comte de
.. Le Maréchal de Montmo-
ron, Fleurange, Genouillac,
ochefort, Montejean, Boissy,
& Langey, furent faits prison-

s morts, ils furent sans nom-
erdis le Comte de Sancerre;
Alençon mourut; & il sem-
l y eût une fatalité, que la
& moi eussions été mariées en
r, & que notre veuvage fût
our aussi.
imouille finit là une vie bien
: Tonnerre mourut aussi, le
[aître de Saint Severin, Cler-
Amboise, le Maréchal de Cha-
ubigny, Maratin, le généreux
c son brave fils.

Les

Les Bandes Noires firent des actions prodigieuſes de valeur ; Suffolc, & Vaudemont, qui les commandoient ſous Fleurange, ſe firent tailler en piéces, & l'on les rencontra après la Bataille, ſous un tas de morts, où ils avoient une digne ſépulture.

Pour le malheureux Bonivet, auteur de tant d'infortunes, ſe reprochant trop tard ſa faute, il n'écouta plus que ſon deſeſpoir ; il dédaigna de ſe ſauver ; & après avoir cherché vainement le Connétable pour avoir la gloire de mourir de ſa main, il leva audacieuſement la viſiére de ſon caſque, & tendit la gorge à l'épée du premier ſoldat, qui le tua. Comme il étoit ſuperbement armé, il fut bien-tôt dépouillé ; & le Duc de Bourbon, qui le cherchoit par un motif d'animoſité & de vengeance, ſentit bien-tôt ſa fureur déſarmée, quand il le vit ainſi nud & mort. Il frémit à cette vûe, & ſe contenta de dire en paſſant : *Ah ! malheureux, tu ès cauſe de la perte de la France & de la mienne.*

Je me ſuis peut-être un peu trop étendue, belles Princeſſes, ſur le malheur qui arriva à ma patrie en ce triſte jour ; mais je n'ai pû retenir un zèle qui m'a menée

née

›in, & qui vous a sans doute

aurois vous exprimer nôtre dé-
ces tristes nouvelles; outre le
,énéral, chacun en avoit à re-
ıelqu'un en particulier. La Prin-
sensible à la mort du Duc d'A-
mais elle fut inconsolable de la
du Roi son frére. En partant,
aissé Madame d'Angoulême Ré-
& elle se servoit de son autorité
\mer tout dans ce terrible désas-
pour se mettre en état de négo-
liberté de son auguste Fils.
ne pensa point la Princesse, dans
rand malheur? Prêtez-moi vôtre
s, épargnez-moi la peine de vous
. Jamais elle n'avoit encore rien
de si touchant pour son cœur, que
:e & la rébellion du Connétable:
vous en ai point parlé, parce que
egrets qu'elle fit, son indignation
re lui, & les retours de sa tendresse,
ne paroissoit jamais que malgré el-
étoient des choses qui auroient mené
ı discours trop loin. Hélas! si ce que
iens de vous dire fut la premiére &
s vive douleur de cette malheureuse
ncesse, la déplorable victoire du Con-
:able, & la Prison du Roi, fut ce qu'el-
le

le éprouva en ſa vie de plus ſenſible. Ah! Madame de Sancerre, me diſoit-elle, concevez-vous que c'eſt le Duc de Bourbon qui gagne une bataille, & ce n'eſt pas pour nous. Il eſt le Dieu de nos ennemis, il ravage ſa patrie, il tue les François, & prend le Roi mon Frére Priſonnier; & tout cela ſe fait par un homme qui m'aime! Cet homme qui m'aime m'enfonce un poignard dans le ſein, il l'ouvre, il y cherche mon cœur pour le percer de cent coups mortels. Ah! Madame de Sancerre, avez-vous jamais vû de telles circonſtances, avez-vous vû une perſonne auſſi malheureuſe que moi?

Hélas! Madame, lui dis-je, nous ſommes tous malheureux: ce n'eſt pas l'infortuné Connétable qui nous afflige ainſi, c'eſt ſon deſtin cruel. Il a pleuré ſa victoire, j'en ſuis ſûre: il pleure tous nos malheurs, & peut-être eſt-il auſſi à plaindre que nous. La Princeſſe ſoûpiroit. Vous ne le haïſſez pas, s'écrioit-elle: Eh bien, je le haïrai donc toute ſeule; mais qu'elle ſe trompoit; & quelque tems après quand nous ſçumes que le Roi étoit à Madrid, un jour qu'elle & moi nous nous promenions, nous vîmes un garçon du Jardin, qui quittoit ſon travail, alla cueillir quelques fruits, qu'il pré-

à la Princesse ; elle les reçut
onté ordinaire ; & comme il vit
avoit que moi auprès d'elle,
ésenta une Lettre. La Princesse
le regardant fixement, nous le
mes en même tems pour le Pe-
e cœur battit un peu à la Duchesse
çon ; elle refusa cette Lettre en
ant ; mais ce fidéle ami du Con-
e, prenant la parole, lui sçut dire
oses si touchantes, jointes à celles
dis aussi, qu'elle la prit enfin, &
ces paroles.

*is-je vous parler, Madame, & recon-
ez-vous le plus fidéle Amant du monde
la figure d'un cruel ennemi. Ah! Ma-
e, que je souffris à prendre le plus in-
ortable parti que mon cœur pouvoit en-
ger. Vous sçavez les outrages que l'on
faits, & sans compter le reste, vos ri-
urs m'ont entraîné dans le crime que
i commis. J'ai gémi mille fois du mal-
ur de ma Patrie ; je me reproche tous les
aux qui sont arrivés, & mes remords dé-
irent mon cœur avec une persécution sans
elâche. Je ne vous dirai point, Madame,
ue j'avois résolu d'enlever & de sauver le
Roi mon Seigneur ; la fortune a trompé mon
dessein : mais je pars dans ce moment, je
se-*

erai à Madrid aussi-tôt que lui, j'ai des
mis dans le Conseil d'Espagne, je vai tout
oulever pour lui, jusqu'à me servir du cré-
dit de cette Reine, que l'on destine pour la
écompense de mes perfides services. Je ne
erai jamais à elle. Ces engagemens con-
raints, où l'on m'a jetté, ne rompront ja-
mais ceux où je me suis livré avec une vo-
onté si pleine & si parfaite. Le Trône de
out l'Univers ne me sçauroit tenter, dès
ue le moindre espoir peut briller en ma fa-
eur. En dis-je trop, Madame; & si nous
ouvons les moyens de rendre la Paix à
eux grands Empires, me défendrez-vous
e prétendre à la gloire de pouvoir vivre
uprès de vous?

Le Peloux nous raconta au long com-
e le Prince s'étoit ouvert au Marquis
Pescaire pour délivrer le Roi, & que
t Espagnol lui avoit promis son assis-
nce, qu'il s'étoit acquise par les plus
nsibles promesses des dons les plus pré-
ux. Il nous récita tous leurs projets
long, dont apparemment vous avez
endu parler. Et Lanoy les ayant dé-
verts en avoit averti l'Empereur, &
it lui-même enlevé le Roi, & le fai-
conduire à Madrid. La Princesse par
conseil crût devoir répondre au
Con-

[...]ple, quand ce n'eût été que pour négliger de ce qui regardoit les [...] d'un frére qui lui étoit si cher. [...]e ne s'y put résoudre sans con[...] Princesse Renée, qui fut abso[...] de mon avis, & qui lui dit, qu'elle [...]oit faire. Voici sa lettre.

[V]ous reconnois, Seigneur, malgré l'é[...]oyable où vous me paroissez, & vous [...] me parler, quand vous me direz [...]us travaillez à la liberté du Roi. Ne [...] pas un moment pour un dessein si [...]ux, & qui peut effacer, & faire ou[...] vos crimes. Employez tout pour réus[...]usqu'au pouvoir d'Eléonor. Cette Rei[...]qui est entre vous & moi, m'empêche [...] dire davantage.

[A]près avoir écrit cette Lettre, la Prin[...]e me la fit lire, & la fermant brus[...]ement, elle me pria de la donner au [...]oux; me disant, que si elle la relisoit, [...]e ne se résoudroit jamais à l'envoyer. [...] ne croira pas, disoit-elle à la Princesse [R]enée, que c'est le salut du Roi mon [f]ére qui m'a obligé à lui répondre; il se [fl]attera que j'ai conservé pour lui une [b]ienveillance, dont il ne se devroit pas [t]rouver digne, s'il se faisoit justice. Et pourquoi, lui répondit-elle, ne voulez-

vous

vous pas qu'il ſe flatte ? Il en ſervira mieux le Roi ; & s'il pouvoit penſer que vous feriez la récompenſe de ſes ſervices, il ne trouveroit point d'obſtacles à ſes deſſeins. Et la Reine de Portugal, s'écria-t-elle, qu'en voulez-vous faire? Ne doit-il pas l'épouſer? Et ne vous la ſacrifie-t-il pas dans ſa Lettre, repris-je ? C'eſt peu de choſe que ſon engagement ; les plus ſolemnels ſe rompent tous les jours entre les perſonnes de vôtre qualité. Le même intérêt, qui les unit dans une rencontre, les ſépare pour jamais dans une autre.

Vous êtes cruelle, me dit la Princeſſe, de me parler comme vous faites : ne me laiſſez voir que la liberté du Roi, ne faites point naître des eſpérances qui me feront peut-être fatales. Je ſçai que je ſuis libre, & que je puis ſans crime laiſſer paiſiblement l'idée du Connétable dans mon cœur. Hélas ! Madame, c'eſt le ſeul plaiſir que j'ai goûté dans ma vie, & c'eſt le ſeul tems où je l'ai pû aimer innocemment; je jouis en tremblant de cette innocence. Si le Ciel vouloit nous être enfin favorable, que nous ſerions heureux ! Je n'oſe me flatter ; n'aidez point à ma foibleſſe. J'en ſentirois plus vivement mes maux, ſi j'avois encore à

ſérable. Ah! ma Princeſſe, in-
s-je, tout ſera pour nous: jouiſ-
n eſpoir agréable. Quoi! diſoit-
mi-bas, & comme craignant que
mportât & ne fit entendre ſes pa-
: pourrois être unie avec ce Prin-
armant, & ſi aimé? Madame de
:e, une ame tendre comme la
: ne ſçauroit ſupporter une ſatiſ-
ſi entiére; je ſuis ſenſible, ne
is point ma penſée juſqu'à ce bon-

Roi de Navarre, qui s'étoit rendu
s de la Régente, nous vint inter-
:e, & accabla Madame d'Alençon
continuation d'un amour qu'elle ne
oit ſouffrir, d'autant moins qu'elle
oyoit appuyé par ſa mére qui le fa-
ſoit en tout.

ependant, on négocioit autant qu'on
voit pour la liberté du Roi, & le Ma-
ial de Montmorency s'y employoit
c toute ſon adreſſe & cette capacité
il a pour les grandes affaires; mais
les de cette nature ſont toujours dif-
les, & d'une grande longueur. La
inceſſe en avoit plus de chagrin que
; autres, & tous les obſtacles qu'on ne
rmontoit pas aſſez promtement lui
oient inſuportables.

Un

Un ſoir, qu'elle étoit dans la rêverie que lui cauſoit la Priſon du Roi ſon frére, j'entrai dans ſon cabinet ſuivie d'un homme, qui, quoique déguiſé, fut bientôt reconnu. C'étoit le Peloux, qui apportoit un paquet; elle l'ouvrit & fut étrangement ſurpriſe d'y trouver une Lettre du Roi, avec une autre dû Connétable; elle prit avec précipitation celle du Roi, & la portant à ſa bouche, avec tranſport, elle lui donna mille baiſers: ſon ſaiſiſſement fut ſi grand, qu'à peine pût-elle lire ces paroles.

Le Duc de Bourbon répare autant qu'il peut les fautes qu'il a commiſes: il travaille à ma liberté; & pour ſa maîtreſſe qu'il me céde, je lui promets ma chére Sœur. Ne m'en dédites point, & ſi vous avez de la tendreſſe pour moi, regardez le Connétable comme un homme que je vous prie de vouloir prendre pour époux. La perſévérance de ſon amour mérite une ſi charmante récompenſe. Cet article de la paix eſt entre l'Empereur, lui, & moi. Vous comprenez bien, ma chére Sœur, les raiſons que nous avons pour ne le rendre pas public: entrez dans nôtre ſecret, mais aimez-moi aſſez pour le recevoir avec joie, & témoignez à celui qui m'oblige, que je puis vous don-

ous êtes le seul bien qui me reste, aussi qui puissiez payer dignement ma liberté : Adieu.

cesse ne sortit pas d'émotion pen-elle lut cette Lettre, & tâchant de faire connoître ses mouvemens ux, elle ouvrit celle du Conné-lle y trouva ces paroles.

oit à vos pieds, Madame, où j'en-l'Arrêt que vous prononceriez sur linée, si l'intérêt du Roi ne me re-auprès de lui. Le désavouerez-vous omesses glorieuses qu'il me fait? J'ai uleversé ici. J'ai changé les esprits en eur, & les cœurs mêmes ne m'ont pas Ne puis-je rien faire sentir au vô-ne puis-je y faire naître des senti-qui s'unissent aux espérances que l'on onne?

a Princesse se rendit maîtresse d'el-même autant qu'elle le put ; elle sen-bien qu'elle rougissoit en priant le oux de l'instruire un peu mieux des ses qu'on lui demandoit. Il lui en un détail fort étendu, & lui dit que mpereur & le Roi avoient conclu le riage du Roi avec la Reine Eleonor, &

& celui de la Princeſſe avec le Connétable. Il ajoûta, que la Reine de Portugal avoit paru en avoir de la douleur, mais ſeulement aux yeux du Duc de Bourbon qu'elle témoignoit perdre à regret. Le Peloux nous dit que dès qu'on ſeroit convenu de ce qui ſe traitoit en public, on conclurroit promtement ce qu'on avoit arrêté en particulier, & que ſelon les apparences la Paix ſeroit bientôt faite.

Je vous avoue que je n'ai jamais eu tant de joie que j'en eus alors, & qu'ayant eu peine à la cacher devant le Peloux, elle éclata avec d'agréables tranſports, quand je n'eus plus que la Princeſſe Renée pour témoin. Je paſſe tout ce que nous dimes, il vous eſt impoſſible de ne le pas imaginer.

Il falut renvoyer le Peloux. Voici ce que la Princeſſe répondit au Roi.

Vous pouvez diſpoſer de tout, Seigneur; de ma vie, comme de ma perſonne. Peut-on trop acheter ce que l'on aime ſi paſſionnément? Je vous reverrai donc, Seigneur, ſelon toutes les apparences, & votre vûe ſi déſirée ſera bien-tôt ma félicité!

Cette Lettre, qui marque bien ſa violen-

ection pour le Roi son frére,
e dans le premier emportement
oie; elle montra moins celle
avoit pour le bonheur que l'on
it au Connétable : voici ce qu'elle
doit.

*vez, Seigneur, toutes vos entre-
& puisque le Roi autorise ce que je
uis dire, puissent tous vos projets
une heureuse exécution, & veuillent
tinées ne vous être plus contraires!*

ie le Connétable sentit vivement
arme de ce peu de paroles! J'ai
belles Princesses, qu'il en pensa
ir de joie : que ne fit-il pas pour
cer de si importantes négociations?
sembloit qu'un esprit familier aver-
it la Duchesse d'Angoulême des des-
s qu'on formoit à Madrid contre son
ur. Elle persécutoit incessamment sa
en faveur du Roi de Navarre; &
lui parloit bien plus de sa passion,
ce Prince ne l'osoit faire lui-même.
Princesse s'abandonnoit doucement à
s espérances légitimes, & son cœur si
ndre en sentoit un plaisir qui lui avoit
é inconnu jusqu'alors : elle avoit don-
é de si austéres bornes à sa tendresse,

 ou

ou plutôt elle l'avoit ſi cruellement cachée toute ſa vie au Connétable, que c'étoit avec une joie toute pure qu'elle s'y livroit entiérement par les ordres du Roi ſon frére. L'importunité du Roi de Navarre la fatiguoit bien quelquefois, mais après tout, ni ſes ſoins aſſidus, ni les ſollicitations de ſa mére, ne l'empêchoient pas de goûter avec douceur des eſpérances que juſqu'à ce moment elle n'avoit jamais oſé concevoir.

Nous attendions des nouvelles d'Eſpagne avec des impatiences extraordinaires ; mais un tems ſi conſidérable ſe paſſa ſans que nous en euſſions, qu'enfin nous en fumes allarmées. Je cachois aiſément mon inquiétude à la Princeſſe, parce que je tombai malade d'une certaine langueur qui accable, & qui fait que tous les chagrins qu'on a ſont attribués à une eſpéce d'indolence. Mais la Princeſſe ſentit vivement une circonſtance, qui lui donnoit de juſtes ſoupçons de quelque malheur. Elle en fut d'abord agitée, cherchoit à pénétrer tout ce qui pourroit traverſer ſon bonheur. Enſuite elle ſe plongea dans une rêverie profonde ; elle ſe retiroit ſouvent en particulier, parce que l'accablement où j'étois m'empêchoit d'être auſſi ſouvent auprès d'el-

e j'avois accoûtumé.
›ur que je fus frapée de l'état
e où je la voyois, je me traî-
nme je pus, de mon appartement
: je la trouvai écrivant, quelques
couloient fur fes belles joues, je
çai fans quelle me vit, & je lûs
rs qu'elle avoit écrits.

ux, n'avez-vous pas affez verfé des
larmes?
cœur, avez-vous encore des fou-
pirs?
Je fens de nouvelles allarmes:
encore à fentir de nouveaux déplai-
firs?

pofai doucement ma main fur ce
er; Non, ma Princeffe, lui dis-je,
s n'aurez plus de nouveaux déplai-
, féchez ces pleurs, ouvrez votre
: à la félicité parfaite qui vous attend.
ıas! à peine avois-je prononcé ces
oles fi éloignées de la vérité, qu'un
›urier d'Efpagne entra chargé de paf-
›orts pour la Ducheffe d'Alençon, que
Roi demandoit, parce qu'il étoit dan-
reufement malade.
Quelle douleur! figurez-vous tout
: qu'elle a d'affreux & de touchant quand

elle vient percer un cœur qui ſçait aimer.

La Princeſſe pouſſa des cris, verſa des larmes, vouloit mourir ; mais ſa raiſon reprenant bien-tôt un empire qui lui étoit naturel, elle ſe mit en état de partir la nuit même pour aller trouver ce cher frére. Ce fut en vain que la Régente vouloit par de frivoles précautions retarder un voyage dont elle craignoit tant l'iſſue, & dont elle étoit au déſeſpoir. Madame d'Alençon ne l'écouta pas, & lui dit nettement, que quand il alloit des ordres du Roi, elle pouvoit bien n'être pas ſoumiſe à ſes avis une fois en ſa vie.

Elle partit, & j'eus la douleur ſenſible de ne la pouvoir ſuivre. C'étoit la premiére fois depuis notre enfance, que nous nous étions ſéparées.

Vous ſçavez, belles Princeſſes, comment elle arriva à Madrid ; vous ſçavez que toute la Cour fut éblouïe à l'aſpect de cette vive lumiére, & que la Princeſſe porta des feux dans tous les cœurs ; que votre Empereur les reſſentit, & que les plus graves Miniſtres n'en furent pas exemts ; mais vous ne ſçavez pas le particulier de toutes ces choſes, ſur-tout, ce qui ſe paſſa entre elle & l'infortuné Connétable.

Le

voulut que le Duc de Bour-
iprès de lui à l'arrivée de sa
insi, ce fut l'Empereur seule-
alla au devant d'elle. Car com-
s les actions d'éclat sont sçûes,
voit dans ces commencemens
la mére du Roi, qui n'auroit
qué d'interpréter à mal cet em-
ent, & d'opposer peut-être des
s aux desseins secrets qui s'étoient
dans cette Cour; mais l'amour
ssez naître; ce Dieu se nourrit &
orde & de pleurs.
premiers regards de la Princesse
ent l'Empereur; & les premiéres
ions qu'il fit furent de l'enlever
nnétable. Son amour & la sur-
qu'il eut de voir cette miraculeuse
é, parurent, malgré qu'il en eût,
le désordre qu'il fit voir dans sa
rne & dans son discours. Madame
eiçon le reçut avec une gravité plei-
de charmes, & lui demanda le plu-
qu'elle put à voir le Roi son frére. Il
préenta la main avec beaucoup de
ect, & le mena jusques dans la cham-
du Roi; elle se jetta dans ses bras
guissans; ils s'embrassérent mille fois.
Connétable le soutenoit, il regardoit
Princese, elle lui rendoit ses regards,
 &

& l'Empereur vit trop dans les yeux de ces tendres Amans de quoi faire naître une jalouſie qu'il reſſentit auſſi-tôt que ſon amour.

Quand la Princeſſe eut été quelques heures en particulier avec le Roi, l'Empereur la vint prendre, & la conduiſit à ſon appartement, où la Reine de Portugal la vint viſiter. On remarqua qu'elle rougit, & qu'elle ſoupira, en voyant Madame d'Alençon; elles ſe firent un accueil honnête, & tel qu'il ſe pratique d'ordinaire entre les perſonnes de ce rang.

Quand la Princeſſe fut débarraſſée de toutes ces importunes cérémonies, & après qu'elle eut ſoupé, n'ayant auprès d'elle que quelques-unes des filles qu'elle avoit amenées, le Connétable ſuivi de Pomperan entra dans ſa chambre: il courut ſe jetter à ſes genoux, & il les embraſſa avec des tranſports que je ne ſuis pas capable de vous repréſenter. La Princeſſe ſe ſentit ſaiſie à ſa vûe; elle le reçut pourtant de la maniére qui pouvoit le plus le ſatisfaire, & le pria de ſe relever en lui tendant la main; elle avoit un trouble dans les yeux, & des regards ſi vifs & ſi tendres, que le cœur ſenſible du Connétable ne fut pas aſſez fort pour ſup-

: tant de joie : il se fit un long
ıtre deux personnes, qui avoient
prit, & qui avoient tant de cho-
dire. Enfin le Connétable, le
le premier, Puis-je croire mes
ui dit-il, Madame ? ma Princesse
nte à moi sans tous ces nuages
s, qui l'environnoient autrefois,
'ont si souvent dérobée à ma vûe,
t en Espagne que je vous vois.
Seigneur, lui dit-elle d'un air plein
rmes. Me voici pour vous telle
Roi, mon frére, me le comman-
e passionné Connétable se rejetta à
ɛds ; Et vous y consentez ? reprit-
tes-le moi, Madame. Recompensez
n seul mot toutes les peines que j'ai
ɛrtes. J'y consens, repliqua-t-elle,
ns vous dire que le Roi m'a expli-
tantôt ses volontés, je vous appren-
que la mienne est comme la votre,
ıe je désire que rien ne traverse plus
cœurs & nos fortunes. Nous avons
z souffert l'un & l'autre ; & dès que
Roi aura repris sa santé, il fixera dans
Pays toutes les peines que nous avons
ienties, afin d'épargner à Madame la
gente l'embarras que notre union lui
ıfera : ensuite, nous suivrons le Roi
on frére en France, & j'aurai la sa-

tisfaction de vous redonner à votre patrie.

Je ne finirois point, ſi je vous diſois tous les tranſports du Prince : ſa joie le conduiſoit juſqu'à l'égarement ; il vous ſuffira de ſçavoir que ces momens qu'ils paſſérent enſemble réparérent bien chérement tout ce qu'il avoit enduré de fâcheux.

Le lendemain, l'Empereur vint prendre la Princeſſe pour la mener chez le Roi, & comme il la voyoit empreſſée à vouloir régler les articles de ſa délivrance, il ſe hâta d'en propoſer un que l'on n'eût jamais deviné : & ſe trouvant le ſoir avec la Ducheſſe d'Alençon ; Il y auroit un moyen plus ſûr & plus promt que tous les autres, Madame, lui dit-il, pour rendre la liberté au Roi ; vous avez changé la face des affaires. Je croyois être indépendant, Madame ; & je ſens que je vous ſuis ſoumis ; vos yeux ont vengé votre frére : il peut prendre quand il voudra le chemin de France, ſi vous conſentez à demeurer à Madrid. C'eſt m'expliquer, Madame ; & je devrois attendre que mes ſervices & mes ſoins vous euſſent touchée ; mais je m'apperçois que le tems vous eſt cher ; je vous préſente mon cœur & mon Empire. Répondez, Ma-

; & si vous acceptez ce que je liberté de vous offrir, décidez esse du destin du Roi votre fréles conventions que vous voulez écutent.

ieur, reprit Madame d'Alençon, étonnée d'une si brusque décla- à laquelle elle ne s'attendoit Votre Majesté me propose un honue je n'avois pas lieu d'espérer, rant aucun des engagemens où êtes, vous & le Roi. Je sçai que ite Isabelle vous est promise sollement, je sçai aussi qu'il avoit a Roi de disposer de moi. Ce que me dites maintenant, Seigneur, peut ter un grand mouvement dans l'Eu-, ce n'est pas à moi à décider. Je rai au Roi des desseins de votre esté, ne pouvant jamais répondre de qui me regarde qu'avec ses ordres. e lui parla de la sorte, pour s'ôter le el embarras où elle étoit, & finit la versation de l'Empereur avec des rais de politique & de bienséance, qui servirent à cacher l'agitation de son prit.

Elle rendit compte au Roi son frére ce qui s'étoit passé, & lui dit nettement qu'il lui feroit plaisir de ne dispo-

ſer plus de ſa perſonne, qu'elle avoit déja été ſacrifiée, que de ſon choix elle ſeroit au Connétable, ou elle ne ſeroit jamais à qui que ce ſoit. Le Roi proteſta, qu'il ne la contraindroit point, & que pour ſe défaire de l'Empereur, il lui diroit que c'étoit à elle à régler ſa deſtinée, parce qu'il lui avoit juré de ne s'en pas mêler. Eh bien, Seigneur, laiſſez-moi faire, reprit la Princeſſe, je vous rendrai bien-tôt la liberté, & nous renverrons l'Empereur à ſes premiéres amours.

La Princeſſe tint parole; elle agit avec tant d'application, qu'elle avança extrémement la négociation. Tout le Conſeil d'Eſpagne lui fut aſſujetti: ils furent tous charmés de l'étendue & de la capacité de ſon eſprit. Le Chancelier Gatinara ſentit échouer toute ſa prudence auprès de cette divine Princeſſe, il l'adora, content de l'adorer, ſans s'expliquer que par les ſervices qu'il lui rendoit.

Le Duc d'Albe, naturellement amoureux & galant, ſentit renaître cette paſſion pour elle, & le Cardinal Salviati que ſa Sainteté avoit envoyé pour travailler à la négociation, connut avec regret, que ſa plus grande affaire étoit de

s mouvemens de ſon cœur.
.tin qu'il étoit entré dans ſa pour la conſulter ſur un article avoit long-tems débattu, il la ncore au lit: Elle étoit ſi pronent belle, & la nuit avoit mis rdre ſi avantageux en toute ſa e, que le Cardinal ébloüi, & re émû, ne put jamais parler après fut aſſis. Il la conſidéroit avec gards, qui ne s'accordoient pas on caractére, & toute ſa contemarquoit abſolument un homme : ſçait plus où il en eſt.
Princeſſe, qui avoit déja connu l'é- : ſon ame, eut envie de rire; mais dérant enſuite avec pitié la miſére œur humain, Votre Eminence, lui lle, a mal pris ſon tems pour m'en- :nir. Allez, continua-t-elle en lui nant la main, allez dans mon cabi-, je vai me lever, & nous raiſonons après cela avec plus de commoé. Elle le congédia ainſi pour lui donr le tems de finir ſon embarras & de remettre.
Elle le trouva dans un état plus raionnable, & ayant fini avec lui la conérence, le Chancelier Gatinara entra, à qui elle en accorda une autre: ils ſe déba-

batirent quelque tems sur l'article qui étoit en contestation. Durant la dispute, la robe de Madame d'Alençon s'ouvrit, & son sein parut à découvert. Le Chancelier frapé à cet aspect y porta toujours ses curieux regards, & ne sçachant plus ce qu'il disoit, il accorda l'article & le signa. Madame d'Alençon, occupée par de si grands intérêts, ne s'avisoit pas de ce qui l'agitoit; mais le Chancelier se laissant tomber tout d'un coup à ses pieds: Qui peut vous résister? s'écria-t-il. Voulez-vous aussi la Couronne de l'Empereur? & se relevant promtement, il sortit sans tourner la tête, & sans la saluer. La Princesse fut toute étonnée d'une telle saillie en un homme si sage: elle s'aperçut enfin de l'état où elle étoit, & ayant appellé d'Escars qui l'avoit suivie en Espagne, comme vous le sçavez, elle lui fit part de ses deux Avantures; elles en rirent beaucoup: d'Escars lui disoit plaisamment, qu'elle alloit révolter tous les Sujets de l'Empereur, & qu'elle avoit déconcerté toute la gravité Espagnole. Le Connétable entra comme elle étoit dans la bonne humeur, où la foiblesse de ces deux hommes l'avoit mise; il s'en divertit avec elle, connoissant bien qu'elle n'en seroit que mieux
ser-

& que les affaires de France en
mieux. Il lui témoignoit pourtant
e chagrin au ſujet de l'Empereur.
i avoit changé d'avis, & n'avoit
oulu ſe charger de lui répondre;
it prié ſa ſœur de le faire pour lui;
ınd le Duc de Bourbon lui témoi-
quelque appréhenſion, Ne craignez
lui diſoit-elle; j'ôterai tout eſpoir
mpereur, & je ſçaurai bien le ré-
: à ma volonté.

ous croyez bien que l'Empereur dans
: attente étoit en quelque impatien-
Il ſe rendit auprès d'elle avec autant
timidité, que le moindre de ſes ſujets
:ût pû avoir. Je viens apprendre mon
:, lui dit-il, Madame; & ſi la paix
faite entre le Roi votre frére & moi?
igneur, reprit-elle, les vaincus n'im-
ſent point de loix, & le Roi & moi
nnoiſſons trop que c'eſt à vous à nous
ı faire. Car, Seigneur, pour la galan-
:rie qu'il vous a plû de m'adreſſer, ſoit
u'il y ait de la vérité, ſoit qu'il n'y en
it pas, le Roi à qui j'ai rendu compte
le ce que vous m'avez fait l'honneur de
ne dire, me laiſſe maîtreſſe de moi-mê-
me, & ne veut plus forcer ma volonté.
Hé bien, Madame, repartit l'Empereur,
que dois-je attendre? Ne puis-je pas eſ-
pé-

rer que vous voudrez bien régner avec i sur la plus grande partie de l'Univers ? Seigneur, repliqua-t-elle, je n'ai tant d'ambition. J'ai déja une fois sacrifiée. Je connois si bien le prix la liberté, que, puisqu'on me la donj'en jouïrai, & je passerai le reste ma vie dans le repos auprès du Roi n frére. Je vous dirai pourtant, Seieur, que si c'étoit une nécessité absoque je fusse la victime de la politi& du bien de l'Etat, j'aimerois mieux unie avec vous qu'à tout le reste Rois du monde, & cela seulement, igneur, par l'estime que j'ai pour vopersonne, & point du tout pour l'ofde l'Empire que vous possedez. Je puis me flatter, s'écria l'Empereur, des paroles, dont l'effet leur est si posé. Madame, continua-t-il, si l'arsion que vous avez pour moi est si inncible, cette ardente amitié que vous ez pour le Roi votre frére, ne deoit-elle pas vous faire envisager qu'il encore dans mes Prisons, & que la ance souffre & gémit ? Seigneur, rela Princesse, qui sçavoit les affaires l'Empereur comme lui-même, le Roi dans vos Prisons; je le sçai, sans qu'il besoin que vous m'en fassiez souve-

nir;

ɿous trouverons bien les moyens retirer. La France gémit, il eſt ɩis elle à cent mille bras tous prêts e raiſon des inſultes & des capri- .a fortune. La Princeſſe dit tout un air dédaigneux & mépriſant ; Empereur ne ſentit que le refus de ɩour.

ce moment, il prit une horri- aine contre le Connétable ; il ne ɿe trop qu'il étoit la cauſe des re- : la Princeſſe. Il traina autant qu'il la négociation en longueur, & ı'au point que le tems du paſſe- de Madame d'Alençon étoit prêt pirer, ſans qu'elle y fit de réflexion. .lle s'étoit un ſoir retirée fort tard, lle venoit de ſe mettre au lit, quand ıethun, cet agréable fou de l'Empe- r, & qui n'affectoit de l'être qu'avec aucoup d'eſprit, ſe mit à crier & à re un déſordre enragé à la porte de n appartement. Les femmes de la Prin- ſſe, qui ne ſavoient ce que c'étoit, ıi ouvrirent : il ſe jetta d'abord à terre, dit qu'il étoit perdu, s'il ne voyoit as d'Eſcars, parce que ſon premier ſom- neil avoit été troublé par un mauvais ſonge, Il ne regardoit pas Madame d'A- lençon, il appelloit toujours d'Eſcars.

La

la Princesse, qui rioit de la peur qu'avoient eu ses femmes, commanda qu'on allât chercher d'Escars, qui vint toute deshabillée. Papethun fit semblant de ne la reconnoître pas ; il crioit qu'on lui avoit changée, que ce n'étoit pas elle, & paroissant tout effrayé, quand elle caressoit, il se mit à fuir vers le lit de la Princesse, & il mit la tête dedans, & d'une main tenant la couverture, de l'autre il lui donna une lettre, en lui disant qu'elle étoit du Duc de Bourbon ; & faisant encore cent extravagances, il s'en alla en tempêtant, & disant qu'on lui avoit dérobé d'Escars.

Quand Papethun fut sorti, la Princesse fit apporter une bougie, & s'imagina que le Connétable lui donnoit un avis bien important, puisqu'il s'étoit servi d'une voie si extraordinaire. Elle ouvrit la lettre, & y lut ces paroles.

On veut vous surprendre, Madame, & vous amuser jusqu'à ce que le tems de votre passeport soit expiré : il le sera dans cinq jours, après quoi si vous êtes sur les terres d'Espagne, on aura sans violer la foi publique un prétexte de vous retenir pri-

prisonniére. Je suis indigné, ma Princesse, des projets qu'on ose former. Vous ne pouvez être assez tôt avertie : pensez au reméde.

La Princesse s'abandonnoit toute entiére à l'étonnement, & la franchise naturelle lui faisoit regarder l'attentat qu'on vouloit exécuter en sa personne comme une trahison, lorsqu'elle entendit tomber quelque chose de fort pesant sur le haut de son lit. Elle fit regarder incontinent ce que ce pouvoit être. On lui donna une masse de plomb à laquelle un papier étoit attaché. C'étoit le même avis, que le Connétable venoit de lui donner; elle crut reconnoître que c'étoit de la part de Gatinara, & elle lui en sçut bon gré : cependant, elle ne perdit pas de tems, elle dit à ses femmes de se tenir prêtes, & de faire avertir les officiers de sa Maison, & dès que le jour parut, elle fit éveiller l'Empereur pour l'avertir qu'elle alloit partir. Elle embrassa le Roi, bien assurée qu'elle le reverroit dans peu. Elle dit au Duc de Bourbon à la hâte ce qui pouvoit le plus le contenter; ensuite adressant une raillerie piquante à l'Empereur, elle lui dit adieu pour jamais, & monta sur le plus vite de ses chevaux,

suivie

ſuivie de peu de ſes hommes & de deux de ſes filles ſeulement, les autres vinrent dans ſon équipage ; elle alla toûjours ſans ſe repoſer, & ſa diligence fut ſi grande, qu'elle arriva ſur les Terres du Roi de Navarre une heure avant que le tems de ſon paſſeport fût fini. J'ai oui dire à d'Eſcars qui l'accompagna dans cette courſe, qu'elle n'a jamais été ſi gaïe. Elle fit cent chanſons ſur ſon avanture, & fut enfin reçûe ſur la frontiére par une bonne eſcorte de braves François que commandoit Clermont-Lodève, & par le Roi de Navarre lui-même, qui ne laiſſa pas échaper cet empreſſement à ſon amour. La Princeſſe le reçut à ſon ordinaire, & voyant après Caumont & Lautrec qui avoient quitté la Régente pour venir au devant d'elle, elle leur fit cent careſſes, & leur témoigna l'amitié qu'elle avoit pour eux : Elle eut auſſi un Courier de l'Empereur, qui lui écrivoit, pour ſçavoir de ſes nouvelles, & qui lui mandoit que pour conſoler le Duc de Bourbon de ſon départ précipité, il lui vouloit donner le Duché de Milan. Il ajoûtoit artificieuſement, qu'il avoit d'autres prétentions qu'il mettroit bien-tôt au jour.

Madame d'Alençon ne fut point ſur-

prise de ce que lui mandoit l'Empereur ; elle sçavoit bien de quoi elle étoit convenue avec le Connétable au sujet de son mariage avec elle. Elle répondit à l'Empereur d'un stile enjoué, & d'une maniére délicate, où elle lui reprochoit son procédé avec tout l'esprit du monde.

Elle prit quelques jours de repos, & rejoignit tout à loisir la Duchesse d'Angoulême : elle la reçut du même air qu'elle avoit accoûtumé, lui disant seulement, que si elle eût voulu, elle eût revû plutôt le Roi son fils ; qu'il avoit eu trop de condescendance pour elle, en ne lui ordonnant pas d'épouser l'Empereur ; & qu'elle avoit paru avoir peu d'amitié pour ce cher frére & pour son pays, en refusant un tel établissement. Quoique la Régente se contraignit, il parut un fond d'aigreur dans ce peu de paroles ; à quoi la Princesse répondit, que le Roi ne l'avoit pas voulu contraindre. Il a bien fait, reprit sa mére, puisqu'il vous aime mieux que sa liberté. Cependant, elle affecta de ne lui plus parler du Roi de Navarre comme elle avoit accoûtumé, & ce Prince perdoit tous ses soins auprès de la Princesse. Elle reçut plusieurs fois des lettres du Connétable,

nétable, qui l'assuroient qu'il se rendroit auprès d'elle aussi-tôt que le Roi seroit en liberté.

Ce tems si désiré arriva enfin; l'échange du Roi & des Enfans de France se fit, & le Roi s'arrêta quelque tems à Bayonne, où il n'avoit de satisfaction que quand il étoit en particulier avec sa chére sœur. Ils étoient l'un & l'autre dans l'impatience de l'arrivée du Connétable, sçachant qu'il devoit quitter le service de l'Empereur; & ils ne sçavoient à quoi ils devoient attribuer son retardement lorsqu'un jour Madame la Régente, sçachant que le Roi étoit chez Madame d'Alençon, s'y rendit. Elle avoit quelque altération sur le visage, & tout le monde s'étant retiré; Je viens d'apprendre, lui dit-elle, qu'un des Gentilshommes du Duc de Bourbon est inconnu dans Paris; il ne peut y être avec de bons desseins, tout doit vous être suspect d'un tel ennemi. J'ai commandé qu'on l'arrêtat; on l'a fait, & on va le conduire ici par mon ordre. Le Roi & la Princesse crurent aisément la chose, & s'imaginant que le Connétable envoyoit quelqu'un des siens, comme cela lui arrivoit souvent, ils virent bien que la Duchesse auroit fait prendre ses Lettres,

&

& qu'ainsi elle étoit éclaircie des desseins du Roi, pour le mariage du Connétable avec Madame d'Alençon. Ils semblérent se préparer, par un coup d'œil, qu'ils se donnérent, à une chose, qu'ils ne pouvoient aussi bien éviter.

On conduisit celui qu'on avoit pris, dans le Cabinet, où le Roi étoit avec sa mére & sa sœur. Ils le reconnurent pour Leurcy un des plus fidéles serviteurs du Connétable, ce qui persuadoit encore mieux le Roi qu'il étoit venu porter des Lettres à la Duchesse d'Alençon. Aussitôt qu'il parut, la Régente lui demanda d'un air fier ce qu'il venoit faire en ce pays, & par quel dessein il se tenoit caché. Il répondit, que c'étoit pour ses propres affaires, & que le Duc de Bourbon étoit assez mal avec le Roi pour qu'un homme à lui dût prendre quelque précaution; car, continua-t-il avec une feinte ingénuité, comme tout espoir nous est ôté de revenir désormais en France, le Prince mon maître manquant aux promesses qu'il avoit faites au Roi à Madrid de venir épouser la Princesse sa sœur dès qu'il seroit en liberté, vous voyez bien, Madame, que ne le faisant pas, & ayant quelque intérêt à ménager ici, je ne pouvois prendre trop de

de soin pour me cacher.

Comment, dit Madame la Régente, en se tournant vers le Roi, faisant tout-à-fait l'étonnée, vous avez disposé de ma fille, sans avoir la bonté de m'en faire part? Madame, lui répondit le Roi, n'entrons point en éclaircissement, & sçachons seulement ce que Leurcy a à dire. Continuez, lui dit le Roi, & dites-moi pourquoi votre Maître refuse l'honneur que je lui voulois faire de lui donner ma sœur? Sire, reprit Leurcy, le Duc de Bourbon a toujours les mêmes sentimens de respect pour Madame d'Alençon: mais il a été un peu piqué de ce que Vôtre Majesté lui a enlevé la Reine de Portugal, dont le mariage lui donnoit de si éclatantes dignités. L'Empereur, qui brûle d'amour pour la Princesse vôtre sœur, l'a prié de la lui céder, & lui fait de si grands avantages, qu'un homme encore moins intéressé que mon Maître, n'auroit pû s'empêcher de les accepter. Et quels sont-ils ces avantages? reprit le Roi. C'est le Duché de Milan, Sire, repliqua Leurcy, dont l'Empereur l'a déja investi, & le Royaume de Naples qu'il lui promet avec l'Infante de Portugal qu'il lui donne.

Aux paroles de Leurcy, la Princesse avoit

avoit senti son cœur frapé de la plus sensible douleur, mais après cette premiére émotion, elle se rendit si fort maîtresse d'elle-même, qu'aucun trouble ne parut sur son visage. La Régente l'observoit, & Leurcy alloit continuer, lorsque le Maréchal de Montmorency vint dire au Roi que Moncade venoit d'arriver en poste de la part de l'Empereur. Le Roi jetta d'abord les yeux sur sa sœur, comme pour lui dire que selon les apparences ils alloient avoir la confirmation de ce que Leurcy leur avoit dit, & voyant qu'il n'y avoit plus rien à ménager, il commanda qu'on le fit entrer. Moncade donna un paquet au Roi, qui l'ouvrant y trouva le Contrat de mariage du Duc de Bourbon avec l'Infante de Portugal. Il étoit signé de la main de ce Prince. La Régente en voulut voir la signature, & la Princesse la reconnut.

Le Roi lut la lettre de l'Empereur; par laquelle il lui demandoit encore la Duchesse d'Alençon en mariage, & lui donnoit des raisons spécieuses pour autoriser celui du Duc de Bourbon avec la Princesse Isabelle.

Après cette lecture, le Roi ordonna à Moncade de parler. Il dit que l'Empereur avoit eu beaucoup de peine à résou-

de Bourbon à l'alliance qu'il
:; mais que la considération
vantages dont l'Empereur le
jointe à la vûë de l'Infante
: avoit été trouver à Sévil-
déterminé. La Ducheſſe d'An-
jugeant que c'étoit là le tems
ur montrer ſes fureurs, éclata
temens & injures contre le Con-
Le Roi, quoique très offenſé,
maître de ſon reſſentiment, &
iére de ſe modérer. Elle le fit en
& reprenant la parole d'une ma-
lus retenue, elle fit un fort beau
s de politique pour obliger le Roi
rder ſa ſœur à l'Empereur; mais
les conditions, qu'ils opprimeroient
ble le Duc, & qu'ils le pourſui-
nt juſqu'au bout du monde.

Roi répondit, que la Princeſſe étoit
& qu'il ne la contraindroit jamais:
s Moncade lui préſenta une lettre
la part de l'Empereur, la Ducheſſe
nt demandé au Roi la permiſſion de
prendre. Le Roi congédia Moncade,
lui dit qu'il auroit inceſſamment ſa ré-
onſe.

Après qu'il s'en fut allé, le Roi,
e tournant vers Leurcy, lui ordonna
de ſortir inceſſamment du Royaume,
&

& de ne se présenter jamais devant lui, ne le voulant pas punir comme il le méritoit.

Madame la Régente, se voyant seule avec le Roi & sa fille, s'évapora en injures contre le procedé du Connétable, & se retira pleine de courroux en apparence.

Quand la Princesse ne vit que le Roi auprès d'elle, sa douleur parut sans contrainte pour l'horrible injure qu'elle recevoit. Elle envoya chercher la Princesse Renée, qui s'étant rendue auprès d'elle, partagea bien vivement l'outrage qu'on lui faisoit. Madame d'Alençon versoit des torrens de larmes; elle s'étoit fait une si grande violence devant sa mére pour renfermer son ressentiment, qu'elle en pensa mourir. Elle demandoit pardon au Roi de ses foiblesses, comme s'il eût été un Juge bien sévére : il la tenoit entre ses bras, & Madame Renée étoit dans une affliction inconcevable. Enfin, quand la Duchesse d'Alençon fut un peu moins agitée, elle dit au Roi, qu'elle honoroit trop un ingrat par de si tendres témoignages de douleur, qu'elle les vouloit cacher aux yeux de toute la terre, lui demandant seulement une grace, qui étoit de lui donner trois jours avant que

de

de renvoyer Moncade, afin qu'elle eût le tems de prévenir le Connétable, qui, selon ce qu'on leur avoit dit, n'avoit point encore terminé son mariage. Je veux donc, continua-t-elle, épouser le Roi de Navarre. Ah! ma sœur! Ah! Madame! que voulez-vous faire? s'écriérent en même tems le Roi & la Princesse Renée. Ce que vous me conseilleriez sans doute vous-mêmes, si vous entriez bien dans mes intérêts, reprit la Duchesse d'Alençon. Je veux, que le Connétable sente, que je le dédaigne, & en même-tems m'affranchir tout-à-fait de l'autorité de ma mére, & n'en demeurer pas moins auprès de vous, continua-t-elle, en regardant tendrement le Roi. Mais, lui disoit-il, si vous avez à prendre un époux, acceptez les offres de l'Empereur. Je m'en garderai bien, poursuivit-elle. Le Duc ne me regarderoit que comme une ambitieuse; & je veux que, sçachant qu'il ne dépend que de moi d'être Impératrice, il croye que le Roi de Navarre a touché mon inclination: elle pria le Roi de le faire avertir de ses desseins; & pour vous abréger un discours qui tire trop en longueur, dès le lendemain elle se fiança au Roi

Roi de Navarre, & ils s'épousérent le jour d'après.

Moncade fut le triste spectateur de ce mariage, & il retourna porter à l'Empereur son maître une si surprenante nouvelle.

La Régente se posséda merveilleusement dans une telle avanture, où sa joie étoit si grande. Celle du jeune Roi de Navarre fut excessive, & après son mariage, il se sentit mille fois plus amoureux qu'il ne l'étoit auparavant.

Le Roi, offensé jusqu'au vif contre le Duc de Bourbon, envoya en Italie lui annoncer une inimitié éternelle, & que sur quelque prétexte que ce fût, il ne mît jamais le pied en France, sur peine de la vie.

Le Connétable devoit bien penser par une maniére si éclatante, que le Roi le haïssoit, & qu'il étoit son ennemi irréconciliable. Nous avons sçû depuis, qu'il se mit à la tête des Impériaux, & qu'il fit quelques progrès considérables qui l'ont fait croire plus attaché que jamais à Charles-Quint.

On étoit encore tout rempli de ce qui venoit d'arriver, quand nous vîmes le Peloux à la Cour, qui y venoit sans

crainte & sans précaution, puisqu'il croyoit annoncer l'arrivée du Prince son maître qui devoit être dans peu de jours. Il écrivoit à la Princesse une lettre plus passionnée que toutes celles qu'il lui avoit jamais écrites. Mais je ne puis vous dire l'étonnement du Peloux, quand il apprit tout ce qui venoit de se passer au sujet du mariage du Duc de Bourbon & de l'Infante de Portugal. Il fit bien voir, qu'il n'y avoit jamais pensé, que c'étoit une fourbe malicieusement inventée pour ruiner la fortune de son Maître, & dit tant de choses circonstanciées sur ce que le Duc avoit refusé ce prétendu mariage, que le Roi, la Princesse Renée, & moi, ne sçavions plus que penser, lorsqu'un bon Religieux demanda à parler en secret à la Reine de Navarre, & pria instamment que le Roi y fût présent.

Il leur apprit, que Leurcy venoit de endre l'ame entre ses bras; qu'au lieu e partir comme on l'avoit crû, il étoit emeuré caché dans leur Couvent, d'où sortoit quelquefois déguisé; qu'en ant sorti le matin, il y étoit rentré avec utes les couleurs de la mort peintes le visage; que s'étant trouvé mal, lui avoit déchargé sa conscience; si bien

bien que, pour s'acquitter de ſon devoir, il venoit dire au Roi & à la Reine ſa ſœur, que Leurcy avoit été gagné par Madame la Régente, & qu'il avoit trahi le Connétable, qui n'avoit jamais eu de penſée que pour Madame d'Alençon, n'aimant rien dans le monde qu'elle ; qu'auſſi-tôt que l'Empereur étoit devenu amoureux de la Princeſſe, il avoit averti Madame la Régente de tout ce qui s'étoit paſſé en Eſpagne, & des deſſeins ſecrets qui étoient entre le Roi & lui, de donner Madame d'Alençon au Connétable ; que depuis ce moment la Régente & l'Empereur avoient toûjours été d'intelligence ; que c'étoit elle, qui lui avoit conſeillé d'arrêter ſa fille auſſi-tôt que les paſſeports expireroient ; & qu'ayant manqué ce coup, elle lui avoit fait ſçavoir qu'elle avoit un blanc ſeing du Duc de Bourbon, qu'elle l'avoit trouvé dans ſes papiers quand il ſortit de France. Il l'avoit autrefois confié pour quelque affaire importante à la Ducheſſe de Beaujeu ſa belle-mére. La Régente s'en étoit ſaiſie, pour s'en ſervir au beſoin, & pour en faire l'uſage qu'elle jugeroit à propos. Elle avoit envoyé ce blanc ſeing à l'Empereur, lui demandant de le rem-

plir d'un faux contrat de mariage avec l'Infante Isabelle, & qu'il profitât de l'aigreur où feroit Madame d'Alençon, pour l'obliger par-là à le recevoir pour époux ; & voilà ce contrat, continua ce bon Religieux en le tirant de sa poche. Il leur dit encore, que Moncade & Leurcy étoient d'intelligence, & que le premier, voyant leur artifice trompé par le mariage de la Reine, avoit rendu ce papier à Leurcy, qui le devoit remettre ce jour même à Madame la Régente, mais qu'il étoit mort bien repentant de ses crimes, & en demandant mille fois pardon à Leurs Majestés.

La Reine remercia le bon Religieux, & le congédia ; elle parut plus morte que vive aux yeux du Roi ; la noirceur du procédé de sa mére lui faisoit horreur. Le mariage, où elle s'étoit engagée, lui devenoit odieux, & l'innocence & l'infortune du Connétable lui inspiroient une pitié qu'elle exprimoit par toute la tendresse de son cœur. Le Peloux courut annoncer ce malheur à son illustre Maître. La Reine a vécu depuis dans une contrainte perpétuelle ; mais comme elle a une grandeur de courage insurmontable, elle cache

che sa douleur, & il n'y a que le Roi, la Princesse Renée, & moi, qui la voyons sensible & tendre comme elle est. Je ne lui ai point vû de joie depuis ce tems-là, que celle que votre arrivée lui a causée. Et puisque vous sçavez toute l'Histoire de ses malheurs, aidez-nous à la consoler & plaignez avec nous le sort d'une si admirable personne.

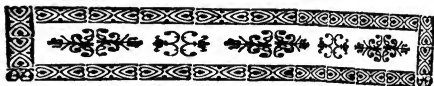
Si je la plains! s'écria la Princesse d'Arragon: Ah! Madame, je n'ai jamais été plus touchée: l'idée de mes propres malheurs me quitte, je ne puis penser qu'à ceux de cette grande Reine, & de l'infortuné Connétable. Je l'ai fort connu à Madrid, & j'ose dire qu'il me voulut bien permettre de l'estimer infiniment, & qu'il n'est pas sans amitié & sans confiance pour Alphonsine & pour moi. Je ne croyois pas, reprit la Princesse de Salerne, que les sentimens que j'ai pour lui pussent jamais augmenter; mais tout ce que je viens d'apprendre me le rend si cher, qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour le voir heureux. Je hais horriblement la Régente: je ne sçaurois souffrir le Roi de Navarre, & je voudrois bien qu'il mourût bien-tôt.

La Comtesse de Sancerre soûrit de l'impétuosité qu'Alphonsine avoit euë à dire ce qu'elle pensoit, & après avoir encore donné une triste attention aux souvenirs de tant d'événemens extraordinaires, on les vint avertir de songer à se séparer pour le bal que le Roi devoit donner le soir.

Fin de la I. Partie.



HIS-



HISTOIRE DE LA REINE DE NAVARRE.

SECONDE PARTIE.

TOute la Cour ſe préparoit pour le ſuperbe Bal que le Roi devoit donner, & l'on ne penſoit qu'à la parure qu'on devoit avoir, ou qu'à faire faire d'agréables habits de maſques. La Reine, dont l'humeur ſe contraignoit pour plaire au Roi, étoit magnifiquement habillée; & quand elle parut dans la ſalle du Bal, elle éblouït tous les yeux qui la regardérent. On ne ſera pas fâché de voir ici une peinture de ſa perſonne, de ſon eſprit, & de ſes inclinations.

La Reine de Navarre avoit la taille haute & fine, elle marchoit mieux que perſonne du monde, & ſes actions les plus négligées avoient des graces qui obligeoient à l'aimer. Sa beauté étoit éblouïſſante; ſes yeux étoient ſi beaux, qu'il étoit ſouvent difficile d'en pouvoir ſupporter les feux éclatans, ou la langueur charmante. Sa bouche étoit une merveille, ſoit pour la forme ou pour la couleur; & l'arrangement de ſes belles dents donnoit un agrément infini à cette divine bouche. Il en ſortoit des oracles, qui ne ſe faiſoient jamais entendre ſans plaiſir. Elle avoit un aimable ſon de voix, touchant, harmonieux, & qui émouvoit toujours les inclinations tendres qu'on avoit dans le cœur.

On ne peut avoir plus d'eſprit que la Reine en avoit, mais de cet eſprit grand & ſublime, qui rendra ſon nom auguſte & vénérable aux ſiécles à venir. Sa vertu étoit auſſi pure que l'Aſtre qui nous éclaire; ſon ame étoit élevée au-deſſus de toutes les autres ames. Toute la nobleſſe & toute la généroſité étoient renfermées en elle ſeule. Elle étoit religieuſement pieuſe: mais ſa piété, quoique d'un merveilleux exemple, étoit plus pour elle que pour les autres. Elle ne con-

contraignoit févérement perfonne, n'ayant point de fcrupule qui gênat : elle laiffoit à chacun fa liberté, fans trouver à redire à la conduite des autres. Elle croyoit toujours le bien, & excufoit le mal, promte à fecourir les malheureux. Elle étoit naturellement fort gaye, peu fujette aux paffions, fçachant aimer fes amis, fe piquant d'en avoir, familiére avec tout le monde, bonne au de-là de ce qu'on peut dire, fûre, fidéle; ayant pour le Roi fon frére cette ardente & prodigieufe tendreffe, qu'on peut affurer avoir fait tout le charme & toute l'application de fa vie.

Cette Princeffe, telle que je viens de la repréfenter, étoit en un de fes plus beaux jours à la fête du Roi fon frére. Plufieurs grandes beautés y brillérent; mais toutes cédérent aux charmes qu'elle étala. La Princeffe d'Arragon étoit habillée à la Françoife. Elle parut plus qu'humaine; & la Reine feule pouvoit avoir de l'avantage fur une beauté fi charmante. Alphonfine étoit en mafque, & de la troupe de la Princeffe Renée.

Le Roi parut plein de Majefté. Tous les Princes de fon augufte Sang fe diftinguoient autant par les agrémens de leur perfonne, que par le rang que leur donnoit

leur naissance. Les Seigneurs pa-
à l'envi avec éclat ; & parmi un
nombre d'Etrangers, le Duc de
...ine, Hercule d'Est, le Comte de
, Galéas de Saint Severin, & le
de Melphe, se firent remarquer
tous les avantages qu'ils pouvoient
r.

avoit quelque tems que le bal
commencé, quand la jeune Duches-
...touteville, & la Comtesse de San-
qui n'avoient pû être plutôt ha-
à cause de la galanterie de leur
percérent avec peine une foule
...euse pour pénétrer jusqu'à la por-
...al.

...onfusion étoit si grande, que les
...ne reconnoissoient personne. Né-
on prononça si souvent les noms
...uchesse & de la Comtesse, qu'el-
...cérent pour entrer ; & on leur
faire place, quand deux Masques,
grandes espéces de cappes fort
& fort singuliéres, & qui re-
...sient presque des Arméniens,
...rent de les faire passer avec elles.
...chesse jugea qu'ils ne vouloient
...faire connoître aux Gardes, à qui
...mmoit pour passer : & se tour-
Madame de Sancerre, Prenons

ces

ces Masques en notre protection, lui dit-elle ; & donnant la main au plus avancé, il la conduisit, & l'autre prenant celle de la Comtesse l'aida aussi à passer. Mais comme la presse étoit excessive, & qu'il levoit un peu les bras, Madame de Sancerre se trouva la main sur son cœur, & fut étrangement surprise d'y sentir un battement extraordinaire. Elle ne put cacher son étonnement. Ah, Masque, lui dit-elle, que votre cœur a d'étranges mouvemens ! Il ne lui répondit rien, & elle entendit qu'il soupira profondément. Il lui serra la main sans lui répondre, & quand ils furent dans la salle du bal, & qu'il l'eut mise à sa place, il l'arrêta comme elle s'alloit asseoir. Ah, Madame, lui dit-il, que vois-je ? Eh que voyez-vous, lui dit-elle ? Mais se remettant après avoir été quelques momens sans lui rien dire, il lui fit une profonde reverence, & se perdit dans la foule.

Tous les Masques n'étoient pas encore entrés, parce que le bal étoit régulier, & ils étoient répandus dans un fort grand appartement. Le Roi voulut voir danser la Princesse de Salerne, qui dansoit admirablement bien la Sarabande Espagnole. La Roche du Maine la sçavoit parfaitement. Le Roi souhaita de la leur

voir

voir danser ensemble. L'habit d'Alphonsine étoit avantageux à cette danse; elle étoit habillée en Bohémienne. Comme elle étoit grande, & que sa taille étoit parfaitement belle, elle ravit tous les yeux, & elle enleva presque tous les cœurs. La Roche du Maine pensa lui-même l'adorer, & se fixer pour toute sa vie. Cette divine danse exprimoit & émouvoit toutes les passions. Alphonsine la dansoit avec des expressions vives & animées; & quiconque l'eût vûe eût désiré moins de sévérité en la rigoureuse Inquisition, qui depuis a défendu la Sarabande en Espagne.

La Princesse d'Aragon étoit assise fort loin de la Reine, à cause de toutes les Princesses du Sang qui les séparoient. Le Masque, qui avoit donné la main à Madame de Sancerre, vint parler Espagnol à Donna Maria. Elle lui répondit d'abord sans trop d'attention. Eh quoi! lui dit-il, la langue de votre pays ne vous fait-elle nul plaisir à entendre? Croyez-vous que je sois le Duc de Nagera qui suis ressuscité? & si un autre plus amoureux que lui paroissoit, se trouveroit-il entiérement oublié?

L'Avanture de la Princesse d'Aragon avoit fait tant de bruit, qu'elle ne s'éton-

tonna pas qu'on l'entretint du Duc de Nagera. Mais elle fut un peu surprise, qu'on lui parlât d'un autre amant. Je ne me croirois pas trop assurée ici, lui répondit-elle, si vous pouviez être le Duc de Nagera; & si quelqu'autre m'étoit assez cher pour occuper mon souvenir, sa présence ne me seroit pas désagréable; & si je souhaitois quelqu'un auprès de moi, je voudrois qu'il fût de quatre doigts moins grand que vous ne l'êtes; afin que je me pusse flater quelques momens d'une chose qui me feroit tant de plaisir. Vous voudriez donc, lui repliqua le Masque, que j'eusse de grands yeux noirs pleins de feu, que je fusse en habit de fille, & tel que parut un homme fort amoureux dans une galerie du Palais de Madrid. Ah! dit la Princesse d'Aragon, après avoir un peu pensé, je vous reconnois, vous êtes mon vaillant Libérateur, vous êtes le vainqueur à qui je dois ma liberté. En effet, c'étoit le merveilleux inconnu, qui dans la forêt l'avoit remise entre les mains de Lautrec. Mais, Seigneur, poursuivit-elle, que venez-vous faire en ces lieux? Quel que soit votre dessein, je puis ne vous être ni suspecte, ni inutile. Employez-moi, je vous prie. Hélas! lui dit-il, que pouvez-vous faire? & moi que dois-je

souhaiter que la mort ? N'importe, lui répondit-elle ; vivez. Il vous est arrivé des événemens si étranges, que j'en espére enfin de favorables. Un de mes amis, lui repliqua-t-il, vous parlera : je vous verrai. Il vouloit poursuivre, quand Madame de Caumont, ne voulant plus parler au Comte de Guise, interrompit la Princesse d'Arragon, & le Masque se retira incontinent. Celui qui étoit entré avec lui s'étoit mis au pied de la Reine, qui ce soir-là étoit fort mélancholique, & seulement par une certaine humeur qu'il n'est pas possible de surmonter. Il lui parla d'abord en quatre ou cinq sortes de langues, qu'elle entendoit toutes parfaitement. Et comme il lui parut avoir de l'esprit, elle l'écouta volontiers. Il lui dit, qu'il étoit Marchand Arménien, & qu'il avoit voyagé dans une grande partie du monde. La Reine lui demanda s'il avoit acheté bien des raretés. Il lui répondit, que les choses précieuses faisoient tout son trafic; que sur-tout il avoit deux portraits d'un Prince & d'une Princesse qui étoient l'ornement de l'Univers. C'est une sœur du Sophi, continua-t-il, dont je veux parler. Un Prince de Mingrelie l'aima dès qu'il fut capable d'aimer. Après mille travaux qu'il souffrit, & mille mar-

ques

ques d'amour qu'il lui donna, au moment qu'il alloit être heureux, un monstre effroyable lui enleva la Princesse : il ne cherche plus qu'à mourir. N'entrez-vous pas dans les intérêts de ce malheureux, Madame ? poursuivit-il. Oui, sans doute, reprit la Princesse. Je veux vous montrer leur portrait, continua-t-il, afin de voir par-là si vôtre cœur est capable d'être touché; & tirant de sa poche une boëte magnifique, il l'ouvrit, & la Reine s'y reconnut. Elle étoit encore dans la surprise où cette vûe l'avoit mise, quand elle tomba dans une plus grande. L'Arménien ayant ouvert une seconde boëte, où elle reconnut le portrait du Connétable, elle devint fort rouge, & ce beau coloris ne servit qu'à l'embellir. Quoique le feint Marchand lui montrat ces portraits avec beaucoup d'adresse, elle craignit qu'on ne vît celui du Duc de Bourbon ; elle le couvroit de la main. Que pensez-vous, lui dit l'Arménien, de ce pauvre Prince ? L'a-t-on condamné à des peines éternelles, & son innocence & sa fidélité ne peuvent-elles point espérer quelque changement favorable ? Le trouble de la Reine étoit si grand, qu'elle n'avoit pas la force de répondre. Il ne lui étoit pas possible de dissiper la pen-
sée

ſée de l'enchantement où elle ſe croyoit. Elle trouvoit une ſi grande hardieſſe dans celui qui lui parloit, qu'elle ne pouvoit comprendre qu'un homme eût l'audace de l'entretenir de la ſorte. Je m'intéreſſe pour le Prince de Mingrelie, Madame, pourſuivit le Maſque ſans s'étonner: & jouïſſant à plaiſir de l'émotion où il la voyoit; Je ſçai que l'état, où il eſt, eſt épouvantable. Ne voudroit-on rien faire pour lui? La Reine, dans un trouble toujours égal,embarraſſée pour la premiére fois de ſa vie, lui répondit enfin: Finiſſez vôtre allégorie, Maſque, & allez avec quelqu'autre prendre une converſation plus divertiſſante. Elle avoit toujours la main ſur le portrait pour le cacher; & le Maſque, faiſant ſemblant d'avoir du dépit contre elle, la quitta bruſquement, & lui laiſſa le portrait du Connétable. Ce fut alors, que la Reine demeura confuſe, & ſi étonnée, qu'elle ne ſçavoit quel parti prendre. Elle ne put faire autre choſe que de mettre ce portrait bien ſecrétement dans ſa poche: elle chercha des yeux l'Arménien, mais elle ne le vit plus. Que ne penſa-t-elle point! Elle crut d'abord, que Madame la Régente l'avoit livrée au déſagrément de cette avanture: mais cette penſée ne lui

lui dura pas long-tems. Cher Prince, di-ſoit-elle en elle-même, quel Démon favorable vient de me parler de vous, & rapelle une tendreſſe que j'ai pris ſi inutilement le ſoin d'étouffer? Elle ne put s'empêcher de s'abandonner à ce premier mouvement ſenſible: mais enſuite, retombant dans une profonde rêverie ſur ce qui venoit de lui arriver, elle ne pouvoit s'imaginer qui étoit le téméraire qui avoit oſé lui parler de la ſorte. Elle tournoit ſa penſée de tous côtés, ſans y pouvoir rien connoître; ſçachant bien, qu'aucun homme au monde n'étoit à portée de s'entretenir avec elle ſur un tel ſujet. Le Roi, qui s'étoit maſqué un moment pour ſe divertir, vint ſe raſſeoir auprès d'elle; & lui contant quelque galanterie qu'il venoit de faire, il l'arracha à l'idée qui l'occupoit ſi terriblement. La Princeſſe Renée s'approcha d'elle auſſi. La Reine lui dit en deux mots ce qui venoit de ſe paſſer. La Princeſſe en fut ſurpriſe, chercha l'Arménien, & ne le trouva point; mais elle s'amuſa comme les autres perſonnes à vouloir deviner un grand Maſque de belle taille, & dont l'habit étoit magnifique. Il parloit à toutes les Dames. Il leur diſoit à chacune quelques particularités de leurs af-

fai-

faires qui les embarrassoient étrangement; & il excitoit une si grande curiosité, que le Roi lui-même en eut, à qui il prit aussi la liberté de dire des choses qui l'étonnérent beaucoup. On le fit danser pour connoître sa danse : mais cela fut inutile, soit qu'il la contrefit, ou qu'elle fût comme celle de bien d'autres. Quand il eut dansé avec la jeune d'Orval, il vint prendre la Reine; ce qui fit juger de sa condition. Elle lui donna la main, & comme il la menoit lentement à la place où il devoit commencer, il la regarda fixement, & se panchant vers elle : Est-ce la Reine de Navarre, lui dit-il, que je méne danser? Qui m'eût dit, il y a six mois, que vous seriez un jour la Reine de Navarre? Il s'arrêta un moment comme pour attendre sa réponse; mais la Reine avoit trop de trouble, & tant de choses surprenantes lui étoient arrivées ce soir là, qu'elle ne sçavoit si tout ce qu'elle entendoit n'étoit pas une illusion de ses sens : & le Masque remarquant son état, Ah, Madame! lui dit-il, en recommençant à marcher, je n'ai plus la force de vous faire des reproches; & se trouvant où il faloit être, il dansa, & dansa d'une maniére fort galante. Le bal étant fini, & le Roi s'allant lever de

de fon Siége, le Mafque courut fe jetter à fes pieds à vifage découvert. Tout le monde le reconnut pour Pomperan. Et bien qu'il fût le Favori du Duc de Bourbon, le Roi, qui l'avoit particuliérement connu à Madrid, l'aimoit fort tendrement, & lui avoit donné la permiffion de revenir en France toutes les fois qu'il le voudroit. C'étoit un homme de grand mérite. Le Roi l'embraffa, & tout le monde fe réjouït de fon arrivée. La Reine le reçut en rougiffant; & Madame la Régente, qui fe trouva près de lui, l'honora d'un accueil auquel il ne s'attendoit pas.

Le Roi fe retira, & tout le monde en fit de même; il étoit fi tard, qu'on ne fongeoit qu'à s'aller repofer. Les Officiers, qu'on avoit donnés aux Princeffes Efpagnoles, les reconduifoient. Le Prince de Melphe avoit remené la Reine chez elle; & la Princeffe d'Aragon apperçut Alphonfine conduite par un Mafque vétu comme celui qui lui avoit parlé. Quand elles furent dans leur chambre, elle les vit entrer dans un cabinet, & un moment après elle entendit un grand cri, & Alphonfine qui l'appelloit. Elle courut dans le cabinet, & au premier pas qu'elle y fit, elle fe fentit embraffer les genoux

noux par ce Masque qu'elle reconnut pour son cher du Guast. Jamais surprise ni joie ne furent pareilles à la sienne, & n'étant pas maîtresse des mouvemens qui l'entraînérent, elle passa ses beaux bras autour de son col, & lui témoigna mieux par cette action que par ses paroles la tendresse dont elle étoit capable pour lui. Rien ne fut égal aux transports de ces deux Amans. Alphonsine y mêla ceux de sa joie. Ils se vouloient dire cent choses, & ils ne se disoient rien. Pénétrés de leur propre amour, ils le firent mieux connoître par ce désordre, que par tout ce qu'ils auroient pû se dire; & ils alloient entrer en matiére sur leurs avantures, quand ils entendirent crier déhors, comme c'étoit la coûtume lorsqu'on vouloit fermer les portes du Château de S. Germain ; si bien que tout ce que du Guast put dire à la hâte, ce fut que le lendemain la Princesse auroit de ses nouvelles.

Elle demeura quelque tems occupée du plaisir qu'elle venoit de recevoir. Mais comme on n'est pas assez heureux pour le goûter long-tems, le sien fut troublé par la crainte qu'elle eut que l'Empereur ne trouvât mauvais que le Marquis fût en France, s'il y étoit sans

son

ſon aveu. Elle ne ſçavoit même pourquoi il y étoit, & elle attendoit le jour ſuivant avec une inquiétude qui la tint éveillée une partie de la nuit.

D'autres beaux yeux encore furent ouverts cette nuit-là, & la Reine de Navarre étoit trop occupée, pour avoir un ſommeil tranquille. Que ne penſa-t-elle pas ! Quel trouble la vûe & les paroles de Pomperant n'avoient-elles pas jetté dans ſon ame ! Elle s'imagina, que ce fidéle ami du Duc de Bourbon lui avoit peut-être fait parler par l'Arménien, quoi qu'elle ne comprit pas qu'il eût dû confier à un autre cette indiſcrette commiſſion. Le portrait du Prince, qui étoit demeuré entre ſes mains, l'étonnoit encore, & elle admiroit en elle-même qu'il y fût, elle qui avoit été toute ſa vie ſi retenue & ſi réſervée à refuſer à ſa tendreſſe les plaiſirs les plus propres à lui donner quelque ſorte de ſatisfaction. Ces penſées la tinrent preſque toujours éveillée ; & ſi elle eut quelque repos, ce ne fut que pour des momens. Elle ſe réveilloit en ſurſaut, & la prémiére idée qui ſe préſentoit à elle étoit celle du Connétable.

Pluſieurs Amans veillérent cette nuit, charmés de leur amour, ou tourmentés

par leurs peines. Dragut fut celui qui s'agita le plus par le ſouvenir de la perte de la perſonne qu'il aimoit. Il ſe leva dès que le jour parut, & allant chez ſon cher Lautrec, il le trouva qui s'alloit promener. C'étoit ſur la fin de l'été. On s'étonnera peut-être qu'il y eût des bals en cette ſaiſon; mais alors, on en donnoit dans tous les tems, & l'hyver n'avoit ſur cela aucun privilége pour un divertiſſement qui ſemble à préſent lui être conſacré.

L'air étoit doux & charmant, & cette matinée préparoit un beau jour. Dragut n'eut pas de peine à ſuivre Lautrec, & lui remarquant ſur le viſage une triſteſſe dont il y avoit ſi long-tems qu'il déſiroit d'apprendre la cauſe: Vous alliez rêver, mon cher Lautrec, lui dit-il, & ce ne peut être qu'au ſujet de vos infortunes. Les partagerai-je toujours ſans les connoître? Soulagez-vous, en me les apprenant. J'ai toute la diſpoſition qu'il faut avoir pour en être vivement touché. Je veux vous ſatisfaire, reprit Lautrec: auſſi-bien je ſens, par les nouvelles agitations qui me tourmentent, que je ne me ſuffis pas à moi-même; & tournant leurs pas du côté de la Seine, ils trouvérent un endroit qui les déroboit

à

à la vûe des paſſans. Il étoit au bord de la riviére, entre quelques ſaules, & tel qu'il le faloit pour ne pas craindre d'être interrompus. Ils s'aſſirent ſur l'herbe; & Lautrec commença ſon diſcours de cette ſorte.

HISTOIRE DE LAUTREC.

JE ne vous parlerai point de la Maiſon dont je ſuis: vous la connoiſſez. Je ne vous dirai pas auſſi toutes les occaſions où je me ſuis trouvé à la guerre, & les différens emplois que j'ai eus. Je ne veux uniquement vous entretenir que des affaires de mon cœur, & d'un fatal amour, qui a fait tous les malheurs de ma vie.

J'ai été ſi jeune dans les armées, que je puis dire, que je connoiſſois fort peu la Cour au mariage de Louis XII. Mais comme le Connétable de Bourbon alla auſſi fort jeune à la guerre, il eut pour moi beaucoup d'amitié, & il vit avec plai-

ſir le parfait attachement que j'avois pour ſa perſonne.

Après le mariage du Prince de France avec Madame, le Duc de Bourbon eut le choix d'aller commander en Guyenne, ou de marcher en Italie. Il choiſit le premier de ces emplois, & me laiſſa l'autre. Je paſſe ſur mon malheur, vous le ſçavez. Ce Commandement me réuſſit mal. Je revins en France, & il n'y avoit que quatre jours que Louis XII. avoit épouſé la Princeſſe d'Angleterre, lorſque j'arrivai. Je le vis au moment même, & ce ne fut que le ſoir comme il s'alloit mettre au lit. Ce bon Roi me fit autant de careſſes, que ſi ſes armes avoient été heureuſes entre mes mains; & comblé de ſes faveurs, je paſſai chez le Prince qui eſt le Roi d'à préſent.

Il n'avoit que ſes Favoris à ſon petit coucher, le Duc de Bourbon, Montmorency, Brion, Monchenu, & Bonivet. Le Prince me fit la grace de courir au devant de moi les bras ouverts, & de m'embraſſer avec une affection bien capable de me contenter. Il voulut que ceux qui étoient auprès de lui me fiſſent un accueil ſemblable au ſien; & je reconnus avec ſatisfaction, que le Duc de Bour-

Bourbon étoit toujours plein de tendresse pour moi.

Après que la joie de me voir fut modérée, on me parla de tout ce qui s'étoit passé à la Cour au mariage du Roi. On me peignit mille Beautés nouvelles que je ne connoissois pas, & qui étoient, ou à la Reine, ou aux Princesses. Le Prince voulut deviner de qui je serois amoureux, & il y eut sur ce sujet une agréable contestation entre lui & ses Favoris. S'il veut aimer une personne d'une conquête difficile, disoit Montmorency, il faut qu'il s'adresse à la fille du Bâtard de Savoie : ou plutôt, reprit le Prince, à la jeune Duchesse d'Estouteville. Non, non, poursuivit Monchenu, l'air éblouissant & les maniéres gayes de Descars le prendront assurément. S'il a du goût pour les belles blondes, reprit Brion, qu'il ne regarde que Pluvant : la jeune d'Orval avec son air si tendre pourroit bien encore l'enflammer. Il est des écueils plus redoutables, interrompit Bonivet, en se donnant l'air d'un homme important ; & les Mortels peuvent quelquefois élever leurs pensées jusqu'aux Déesses. Ah ! dit le Prince en riant, les Ixions sont souvent punis ; & pour une Venus favorable,

on trouve tous les jours des Junons insensibles.

Le Prince me défendit de voir la Reine hors de sa présence, il me dit qu'il me présenteroit à elle, voulant absolument connoître & pénétrer la premiére émotion de mon cœur. Il me commanda d'aller le lendemain dîner avec le Connétable, qu'on appelloit alors le Comte de Montpensier, mais que je ne vous nommerai que par le nom qu'il porte maintenant.

Dès le matin le Duc de Bourbon me vint prendre, & me mena chez lui. Nous dinames en particulier. Quelque amitié qu'il eût pour moi, il me fit un secret de sa passion pour la Princesse de Valois, qui est la Reine de Navarre. J'avois pris un habit magnifique, & dès que l'heure qui lui étoit marquée fut arrivée, nous allâmes ensemble chez la Reine. Nous trouvames à la porte de l'antichambre le Prince lui-même, qui nous l'ouvrit. Mais, ô Dieu, quelle surprise! quel aspect pour mes yeux! quel agréable & quel étonnant spectacle! Je vis un cercle de vingt jeunes personnes plus brillantes & plus belles que le plus beau jour. Elles m'environnérent toutes d'un air gai, & le rond se ferma autour du Prince & de moi.

moi. Je demeurai au milieu, & je considérai tout ébloui tant de merveilles. Elles me disoient par l'ordre du Prince cent choses flateuses pour m'embarrasser; je répondois comme je pouvois, & je pris enfin un air aussi gai que celui qu'elles avoient, leur disant que je leur présentois mon cœur, un cœur insensible jusques-là, qu'elles trassent tous leurs traits, & que le plus asûré ne me manquat pas.

Elles rioient, & me parloient toutes à la fois : & le Prince me les faisant toutes considérer en particulier, j'avoue que la beauté de Madame de Sancerre, qui étoit fille alors, me toucha, & je lui dis quelque chose de plus précis qu'aux autres. La maniére vive & pénétrante de Cominge me fit plaisir, & les graces de Saint-Severin me plurent : mais puisqu'il faut tout vous dire, pendant que tant de jeunes Beautés en vouloient à mon cœur, je surpris, par la fatalité de son étoile, celui d'une très-aimable personne. Elle me le donna dès ce premier moment malgré elle ; & il auroit dû faire le bonheur de tout autre que de moi. Elle avoit mille qualités charmantes. Vous jugerez de son caractére par ce que je vous dirai dans la suite.

Comme j'étois dans l'agréable embar-

ras de m'offrir à toutes ces belles personnes, & que nous menions un bruit trop grand pour le lieu de respect où nous étions, tout d'un coup la porte de la chambre de la Reine s'ouvrit, & je la vis paroître elle-même au milieu de Madame & de la Princesse de Valois. Elles venoient vers nous d'un air gai. Madame étoit une personne d'un agrément infini : la Reine étoit une beauté accomplie ; mais rien n'a jamais égalé la Princesse de Valois. Vous l'avez vue, c'est assez vous dire, mon ame n'étoit pas assez forte pour lui résister. A cet abord, je demeurai ébloui, & je leur parus ensuite un homme éperdu. Tout le monde le remarqua : je rougis, je pâlis, je m'embarrassai ; le Prince me dit que c'étoit-là la derniére épreuve où il vouloit me mettre. Ma confusion me tint lieu d'esprit. La jeune Anne de Boulan, qui étoit derriére la Reine, dit au Duc de Suffolc, en considérant mon agitation : C'est en cet état que je désirerois voir un homme que je voudrois qui m'aimat : car je suis trompée s'il n'a de grandes dispositions à l'amour. La Reine qui l'entendit fit un éclat de rire, en répondant qu'elle étoit de son avis. A cette saillie de Boulan tout le monde se tourna vers elle ;

elle; & le Prince, qui l'aimoit alors, paſſant de ſon côté, la pria de m'épargner, & de ne ſonger point à ſe faire aimer de moi. Car, continua-t-il obligeamment, Lautrec eſt de mes amis. Ne nous brouillez pas enſemble : laiſſez à vos beaux yeux tout l'empire qu'ils ont ſur moi; ne le portez pas ſur un cœur qui ne vous aimeroit pas ſi tendrement. Ah! Seigneur, lui dit-elle tout bas, vous ſçavez bien que vous n'avez rien à craindre.

Je n'entendis pas ces paroles, mais je les ai depuis ſçues par le Prince; car vous croyez bien que Madame ne les entendit pas auſſi, & qu'elles ſe diſoient en ſecret.

La Reine & les Princeſſes me dirent mille choſes galantes; & Madame Renée, qui parut encore, pouvoit par ſon eſprit m'embarraſſer autant que je l'étois déja par la ſurpriſe de mes yeux, qui n'avoient que trop vû ce qu'ils m'ont fait aimer plus que ma vie.

Je ſortis de chez la Reine le plus amoureux de tous les hommes, & le moins rempli d'eſpérance. Je ne me flattai point, & l'élévation de mes penſées ne m'empêcha pas de voir la folie qui les accompagnoit. Mais eſt-ce en amour que l'on

ſe réſiſte, & n'aime-t-on pas à lui céder, quelque extravagance qu'il y ait dans les deſſeins que l'on ſe propoſe?

Pluſieurs jours ſe paſſérent en fêtes; & la Ducheſſe de Beaujeu, qui voyoit que j'étois le plus cher ami du Duc de Bourbon, me choiſit pour lui faire offre de ſa fille, s'il la vouloit pour ſa femme avec tous ſes biens. Je fus tranſporté de joie d'aller préſenter une ſi grande fortune à ce Prince : mais je fus très-ſurpris de la froideur avec laquelle il reçut une telle propoſition. Il me demanda du tems pour y répondre : je lui dis, que je l'avois fait pour lui, & que j'avois aſſuré la Ducheſſe de la joie avec laquelle il recevroit un ſi grand avantage; mais il me pria, en m'embraſſant, de ne le point preſſer, & me quitta. Je demeurai confus. Je l'aimois ſi véritablement, que je m'enfonçai dans tous les raiſonnemens imaginables, pour pénétrer le ſujet de ſon indifférence ſur une fortune que je croyois qu'il devoit recevoir avec plaiſir. Je m'imaginois bien, que c'étoit l'amour qui cauſoit ce que je voyois; mais j'avoue ma ſtupidité, je promenai trop long-tems ma penſée par-tout, & je l'arrêtai enfin ſur la Princeſſe de Valois, avec une certitude que ma jalouſie confirma. J'é-

J'étois le soir chez la Reine, où je ne fus que trop éclairci. Le Prince, occupé de son amour, ne se défioit pas de ma curiosité intéressée. Je l'observai, & je ne connus que trop qu'il aimoit la Princesse de Valois : mais ce qui pensa me faire perdre la raison, c'est que je crus voir quelque chose de fort tendre dans les yeux de cette Princesse, quand elle regardoit le Duc de Bourbon. Je crus même la voir se troubler d'une façon convainquante pour mes soupçons ; & je me perdois dans les égaremens de mes remarques, quand je la vis sortir avec la Princesse Renée qui se trouvoit mal. Je la suivois des yeux, & je n'eusse plus rien vû au milieu de cent personnes avec lesquelles j'étois, si l'inquiet Duc de Bourbon, qui souffroit comme moi, ne me fût venu prier de le suivre. Je l'accompagnai sans sçavoir où nous allions. Nous ne nous parlions, ni l'un ni l'autre ; & je ne revins à moi, que quand je m'apperçus que nous étions à la porte du cabinet de la Princesse Renée. Nous y entrames, & j'étois si plein de la Princesse de Valois, que je ne remarquai qu'elle. Madame de Sancerre y étoit, qui, voyant les deux Princesses & le Prince en particulier, m'aborda : mais

 elle

elle avoit beau me parler, je ne l'entendois pas, & je lui parus tel enfin, qu'elle devina l'état malheureux de mon ame. Je ne lui répondois point, ou je le faisois mal. Elle se mit à rire de ma distraction, & me fit bien voir qu'elle me pénétroit. Ma douleur en fut infinie : elle en eut pitié, & me parla avec une bonté à laquelle je ne m'étois pas attendu, par les premiéres maniéres dont elle m'avoit attaqué. Je tâchois de me remettre & de revenir à moi, lorsque j'aperçus le Prince qui se jettoit aux genoux de la Princesse de Valois : je pensai tomber de l'autre côté, je tressaillis, & il ne s'en falut guére que je ne fisse un cri quand je vis qu'il lui baisoit la main.

Que l'on souffre dans ces momens terribles, mon cher Dragut ! Je ne vous le puis exprimer. Je fus soulagé d'une partie de ma peine, quand le Prince, se tournant vers moi, me pria d'aller porter sa réponse à la Duchesse de Beaujeu, & de lui dire de sa part qu'il épouseroit sa fille. Figurez-vous la joie que j'eus d'une si agréable commission. Vous comprenez bien tout ce qu'elle me faisoit voir. Je passe ce que je devois penser sur cela.

Le Prince épousa la Princesse de Bourbon :

bon : mais toute ma folie augmenta, quand le foir de fes nôces je remarquai de la triftefle dans les beaux yeux de la Princefle de Valois, & que je crus m'appercevoir de quelque intelligence entre fes regards & ceux du Duc de Bourbon.

Quelques jours après, on fit fon mariage avec le Duc d'Alençon, & j'eus du regret de la voir à un homme fi indigne d'elle. Ce fut en cette occafion, que le Connétable me choifit pour l'infortuné confident de fes amours. Je reçus fon fecret, & je cachai le mien. Je ne le haïs point, il étoit auffi malheureux que moi; & pour achever de m'accabler, la Duchefle d'Alençon me fit l'honneur de me diftinguer entre tous les hommes de la Cour, en me donnant fon amitié, & me la témoignant par les confiances les plus particuliéres.

Que cette glorieufe préférence m'auroit été chére, fi j'euffe été en état d'en goûter toute la douceur, & que mon ame eût pû être dans une affiette raifonnable! Mais j'étois perdu d'amour, & rien que de l'amour ne me pouvoit fatisfaire. Un jour que la Princeffe étoit mécontente de la témérité de Bonivet, qui l'aimoit, & qui avoit l'audace de le lui di-
re,

re, elle s'en plaignoit avec aigreur à Madame de Sancerre, & disoit qu'elle ne comprenoit pas qu'on eût la hardiesse d'aimer en un endroit si inégal, & que pour elle, elle haïroit toujours ceux qui s'oublieroient ainsi. Ah! je suis perdu, m'écriai-je, en quittant le dos de sa chaise que je tenois; & je sortis brusquement de sa chambre, sans sçavoir, ni ce que je disois, ni ce que je faisois. La Princesse demeura toute étonnée de mon imprudente saillie. Madame de Sancerre se mit à rire, & lui avoua qu'il y avoit long-tems qu'elle connoissoit ma maladie. Elle lui remit alors mille choses devant les yeux, qui les ouvrirent à la Princesse. Elle me blâma, & me plaignit, à ce que j'ai sçu depuis par Madame de Sancerre.

Je fus si honteux de m'être ainsi échapé, que je ne pus me résoudre de longtems à paroître devant elle, & ensuite je ne l'osois regarder. Elle m'en sçut bon gré, & agit avec moi, comme si elle n'avoit pas remarqué mon audace.

Le Roi mourut; & François I. fut élevé sur le trône. Je partis pour aller à Milan, dont j'étois Gouverneur. Cette premiére séparation me parut le plus cruel de tous mes maux. La veille de

mon

mon départ, j'entrai vingt fois dans la chambre de Madame d'Alençon, & j'en sortois toujours sans sçavoir bien précicément pourquoi j'y étois entré. Je voulois lui dire & lui taire mon amour. J'étois sensible à la douleur de la quitter. Enfin je pris congé d'elle dans les formes, & comme un homme de ma sorte le devoit faire. Elle me dit adieu avec toutes ses bontés accoutumées ; & prenant un luth, elle passa dans une petite chambre. Je l'observois ; & me débarrassant de quelques personnes qui me faisoient des honnêtetés, j'entrai brusquement où étoit la Princesse. J'étois si hors de moi, qu'elle crut qu'il venoit de m'arriver quelque chose de fâcheux ; & m'arrêtant devant elle avec quelque égarement sur le visage : Je pars, Madame, lui dis-je, & je lui répétai deux ou trois fois ces paroles sans y en ajouter d'autres. Je le sçai bien, me dit-elle, avec quelque envie de rire, & je croyois vous avoir dit adieu. Ah ! lui dis-je en colére, car je sçavois ce qu'elle pensoit, vous me voyez partir avec plaisir, & je vous laisse tout mon amour. Je jettai alors mes yeux sur les siens : leurs divins regards m'adoucirent & m'humiliérent. Pardonnez-moi, Madame, repris-je ; je ne

ne vous offenserai plus : je pars : je fis une profonde révérence, & je me retirai.

Après avoir fait tous mes adieux, je passai chez la Reine où il y avoit une musique que je n'étois pas en humeur d'entendre : je sortis de son appartement : & j'allai sur une terrasse qui donnoit dans un jardin où je voulois tâcher de me remettre des agitations où j'étois. Mes pas me conduisirent à une grotte où j'apperçus deux femmes que je voulus éviter ; mais ayant entendu par deux fois mon nom, la curiosité me prit, je ne sçai comment. Je m'approchai, & je vis par une fenêtre la jeune Dorval & Descars assises toutes deux chacune dans une niche, & appuyées sur le bord d'un bassin de marbre noir, qui recevoit ses eaux par le flambeau d'un petit amour de même matiére. Descars n'étoit pas si vive qu'on avoit accoutumé de la voir ; elle avoit une langueur touchante sur le visage, & paroissoit profondément appliquée. D'une main qu'elle haussoit un peu elle tenoit le bras de cet Amour, & il sembloit qu'elle vouloit lui marquer le lieu où il tireroit. Elle avoit l'autre sur le marbre de la Fontaine, ayant le bout des doigts dans l'eau. Dorval avoit la tête ab-

abſolument appuyée contre ce petit Dieu ſi inhumain, & par conſéquent panchée vers la fontaine. Des larmes couloient lentement de ſes beaux yeux, ſans effort, & d'une maniére ſi tendre, qu'elles l'embelliſſoient. On eût dit que c'étoit des perles, ou plutôt des étincelles de feu, qui ſe mêloient à ces eaux. Elle me parut terrible en cet état de douleur ſi conforme au mien: je penſai pleurer avec elle. Dorval eſt blonde comme vous le ſçavez, Deſcars eſt brune; l'action & les maniéres de ces belles perſonnes euſſent fait un aimable tableau. Je les contemplois l'une & l'autre avec pitié. Elles gardérent quelque tems le ſilence, quand Deſcars le rompit avec un ſoupir. Lautrec eſt aimable, dit-elle; mais qu'il eſt cruel de l'aimer ſans en être aimée! Elle ſe tut, & ne dit que ce peu de paroles. Je fus épouvanté de les entendre; & ſurpris, & preſque affligé, de voir que je faiſois le malheur d'une ſi belle perſonne, je me préparois à m'en aller ſans ſonger à Dorval, lorſqu'elle prit la parole. Que je ſens bien mon malheur! diſoit-elle: J'aimerai toute ma vie ce que j'aime, mais il ne le ſçaura jamais. Encore, pourſuivit-elle, s'il n'y avoit qu'à ſouffrir ainſi: mais l'amour, pour me tour-

tourmenter, m'accable de toutes ses peines. On aime ailleurs, je suis sans espérance, & voilà le dernier des supplices pour un cœur comme le mien.

Elle cessa de parler, & Descars, changeant de posture, me fit craindre qu'elle ne me pût voir. Je m'en allai si occupé de ce que que je venois d'entendre, que j'avouë que je m'oubliai moi-même pour quelque tems.

Mais vous allez voir la bizarrerie où je me trouvai. Je crus que Descars m'aimoit, & je fus sans pitié pour elle comme la Princesse l'étoit pour moi. C'est une des plus belles personnes du monde. Je ne sentis nulle émotion pour ses maux, & ceux de Dorval, dont je ne croyois pas être l'objet, me touchérent infiniment. Cette conformité, que je trouvois entre elle & moi, me rendoit ses intérêts chers: & le soir quand je fus chez la Reine, à peine répondis-je comme je le devois à toutes les honnêtetés que Descars me fit sur mon départ; & m'approchant de Dorval le plutôt qu'il me fut possible, après quelques discours ordinaires, il me fut aisé de la mettre sur le chapitre de l'amour.

Et poursuivant quelques propos inutiles à mon récit: Fleurange aime Mada-

dame de Laval, lui dis-je : il n'en eſt point aimé, mais du moins n'aime-t-elle pas ailleurs ; & ſelon moi, c'eſt ôter la moitié de ſes maux à l'amour. Dorval rougit, & baiſſant les yeux : Je crois, dit-elle, en effet, qu'on eſt moins malheureux, quand on aime, de s'adreſſer à une perſonne qui n'a pas le cœur touché pour un autre. Elle n'en dit pas davantage. Ah ! lui dis-je, rien n'eſt plus inſupportable que d'aimer ce qu'on voit qui eſt à un autre. Quelle horreur ! Quel ſupplice ! Que je plaindrois une perſonne qui auroit à ſouffrir ce que je dis ! Je la regardai fixement, elle rougit encore, & détourna la tête. Je connois ce malheur pour un ſi grand malheur, repris-je, que je donnerois toute ma pitié à une perſonne qui en ſeroit atteinte ; & je voudrois être aſſez de ſes amis pour entrer dans ſa diſgrace, & l'adoucir par le partage que j'en ferois. Dorval en cet endroit me jetta un regard à la dérobée, mais un regard tout de feu, qui cherchoit à pénétrer dans la vérité de ce que je diſois ; elle ouvrit la bouche, & la referma. Parlez, continuai-je, connoiſſez-vous quelqu'un qui eût une telle confiance à me faire ? Moi, non, repliqua-t-elle ; & ſuivant mon conſeil,

ceux

ceux qui ont de si désagréables secrets, ne les découvriront jamais. On doit être honteux de son mal, sans l'aller dire. Mais ne comptez-vous pour rien le plaisir de soulager sa peine? repliquai-je. Non, dit-elle; il y faut encore ajouter celle d'un silence éternel. Ah! Madame, lui dis-je, vous parlez bien en personne qui ignore ces maux-là: mais enfin, si jamais vous aviez à aimer, promettez-moi de me le dire. Je ne m'engage pas beaucoup, reprit-elle avec esprit: car je suis assûrée que mon cœur n'est pas en état de prendre jamais d'autres sentimens que ceux qu'il a. Elle soûpira malgré elle, en disant ces mots. J'en compris tout le sens. Mais, lui repartis-je avec malice, quels sentimens avez-vous? Que voulez-vous sçavoir? me répondit-elle. Vous partez; & se reprenant promtement: Allez, Seigneur, à vôtre retour, nous verrons si nous nous ressouviendrons de cette conversation. Elle me quitta, quelque chose que je fisse pour la retenir, & s'approcha de la Princesse Renée.

Je vous ai promis de ne vous point parler de guerre, mon cher Dragut: je revins au bout de quelques mois. Madame d'Alençon me reçut comme ne se sou-

ſouvenant pas de mes fautes. Le Connétable me conſola, en m'apprenant que ſon amour n'étoit pas heureux : mais le mien ſembla prendre de nouvelles forces dans les beaux yeux de ma Princeſſe. Je ne donnai rien au public de mes extravagances ; la Princeſſe les connoiſſoit auſſi-bien que Madame de Sancerre. Du reſte, je me conduiſis avec une ſi grande diſcrétion, que le Duc de Bourbon même ne ſe douta jamais que je fuſſe ſon rival.

Quelque tems après que je fus arrivé, je remis Dorval ſur nôtre dernier entretien. Elle me dit d'un air froid, qu'elle étoit au même état que lorſque j'étois parti; qu'elle n'avoit point changé. Comme je me reſſouvenois de la maniére dont je l'avois vûe à la grotte, elle me faiſoit grande pitié, & je lui diſois toujours en riant, qu'elle auroit un jour quelque choſe à me dire.

Je ne pouvois m'empêcher de donner de tems en tems des témoignages d'amour à la Ducheſſe d'Alençon. Elle m'en faiſoit gronder par Madame de Sancerre.

Les yeux de Deſcars étoient ſi beaux, qu'elle ne les tournoit jamais ſur moi, que je ne m'imaginaſſe qu'elle avoit tout

l'a-

l'amour dont elle avoit parlé à Dorval, & je croyois qu'elle en vouloit allumer dans mon cœur un pareil. Persuadé qu'elle m'aimoit, je désirois être en état de l'aimer aussi. Mais hélas! mes chaînes étoient trop belles & trop fortes, pour les rompre, & pour pouvoir prendre les siennes.

Je voulois aussi deviner qui Dorval aimoit, afin de le porter à rendre le réciproque à cette charmante fille. Je les abordai une fois toutes deux comme elles lisoient un papier. Dorval le lâcha, & Descars le mettant contre son estomach, me dit :

Je n'aime point un insensible :
Je connois cependant qu'il ne sçauroit m'aimer.
Etein ses feux, Amour, s'il est possible,
Et des feux que je sens, vien encor l'enflammer.

Elle soûrit après ces paroles, d'une maniére, que Vénus même n'auroit pas eu tant d'agrément. Elle me parut avoir un air passionné, qui me fit quelque impression. Je connus que c'étoit des vers qu'elle lisoit. Ceux-là parurent m'intéres-

reſſer : je voulois prendre ce papier ; mais le retenant, Il faut mériter ces choſes, Lautrec, me dit-elle : qui n'en connoît point le prix, ne les mérite pas. Elle me quitta avec une eſpèce de dédain. J'en voulus demander la ſignification à Dorval, que je remarquai très interdite. Aimera-t-on toujours ſans être aimé ? m'écriai-je. Que veulent dire ces vers ? Aimera-t-on toujours ſans être aimé ! reprit-elle en s'en allant, & elle rejoignit ſa compagne. L'action de ces deux filles me ſurprit, j'en demeurai confus ; & les voulant preſſer de s'expliquer d'autre ſorte, je ne m'attirai qu'un enjoûment vif, avec des railleries brillantes de la part de Deſcars, & quelques ſoûris contraints de la belle Dorval.

Je demeurai peu à la Cour, & je retournai encore en Italie. A mon retour, je trouvai une grande inimitié formée entre le Connétable & la mére du Roi. Je me ſouviens qu'un jour il me fit les plus ſenſibles careſſes que l'on puiſſe faire, & voulut attirer de moi de nouvelles promeſſes d'une amitié éternelle. Ce grand & malheureux Prince nous quitta bientôt après, & s'engagea avec l'Empereur. Madame d'Alençon me fit l'honneur de me laiſſer voir toute ſa douleur dans une pa-

pareille occaſion. Elle aimoit le Connétable : mais comme je ſçavois qu'il ne tiroit aucun avantage de ſon bonheur, & que je connoiſſois bien le caractére de cette Princeſſe, je n'étois point jaloux des bontés qu'elle avoit pour lui, & j'étois content de celles qu'elle me témoignoit.

Je fus obligé de me défendre à Marſeille contre lui. Il m'écrivit une lettre, qui me perça le cœur : mais il falut ſuivre mon devoir, & ſacrifier mon amitié. Je paſſe mille circonſtances qui me méneroient trop loin. Le Roi perdit la bataille de Pavie, & fut pris priſonnier. Je défendis la Guyenne ; & dès que je le pus, je me rendis auprès de la Régente, ſous prétexte de la ſervir, mais en effet pour voir Madame d'Alençon. Elle étoit veuve, & je trouvai le Roi de Navarre auprès d'elle, amoureux & ſoutenu dans ſa paſſion par le crédit de Madame la Régente.

Je le regardai avec peine : j'oſai parler de ſes prétentions à la Princeſſe, qui me proteſta qu'elle les déſaprouvoit entiérement.

Tous les grands Seigneurs du Royaume étoient auprès de la Mére du Roi. Caumont étoit mon ami particulier. Je

vis

vis une fois Dorval, qui lui parloit avec une colére étrange près d'une fenêtre, où ils étoient tous deux appuyés. Je les avoit vus fort ſouvent enſemble; & rappellant mille choſes, je ne doutai point que ce ne fût lui que cette belle fille aimoit. Dans cette penſée, dès le ſoir même, je lui en dis mille biens, où il répondoit en homme qui connoiſſoit & qui aimoit ſon mérite: mais ce n'étoit pas avec cette ardeur dont un amant a accoutumé de parler; & je me perſuadois encore, qu'il ne l'aimoit pas, & que c'étoit lui qui faiſoit ſon malheur. Je le vis ſi réſervé, que je n'oſai lui en dire davantage.

Dans ce tems-là, Madame d'Alençon partit pour ſe rendre à Madrid auprès du Roi ſon frére, qui étoit dangereuſement malade. J'eus le bonheur de recevoir une partie des larmes de cette Princeſſe, qu'elle répandoit devant moi ſans contrainte; elle me pria même d'être toujours de ſes amis. Je fus l'accompagner auſſi loin que je le pus. Caumont lui rendit le même devoir, & en revenant je fus étonné de lui remarquer une douleur pleine de chagrin.

Dorval ne ſuivoit pas la Princeſſe, elle étoit à Madame Renée. Deſcars, &

quelques-unes de ſes compagnes, alloient ſeulement avec elle.

Je fis voir à Caumont, que je m'appercevois de l'état où il étoit, & je le preſſai tant qu'il ne put ſe défaire de ma curioſité. Il la ſatisfit. Deſcars eſt partie, me dit-il. L'aimez-vous? lui dis-je. Oui, reprit-il. Ah! la pauvre Dorval, m'écriai-je, que deviendra-t-elle? Elle eſt à plaindre, continua-t-il: Et vous ne l'aimez pas? pourſuivis-je. Non, reprit-il. Voilà donc ſon malheur, repliquai-je, je ſuis éclairci. Deſcars eſt charmante; mais je plains la pauvre Dorval.

Dorval n'a que faire de moi, me dit-il, tout étonné. Elle aime ma Maîtreſſe, elle eſt fâchée de ſon abſence; voilà ſon malheur: mais moi, je me ſépare de ce que j'aime. En êtes-vous aimé? lui dis-je. Depuis ſon enfance, reprit-il, je poſſéde ſon cœur: mais quel cœur, mon cher Lautrec! qu'il eſt tendre! qu'il eſt fidéle! Jamais de caprice à eſſuyer, ni de ſoupçons mal-fondés. Elle a toujours une conduite également obligeante, & incapable de me donner aucun ombrage: ſans coquetterie, rebutant tous mes rivaux, me les ſacrifiant tous; égale, tendre dans ſes maniéres, véritable: que vous

vous dirai-je? parfaite enfin. Où suis-je? m'écriai-je, où suis-je? Descars vous aime depuis long-tems, & vous m'en assurez? Et qu'elle n'a jamais aimé que moi, reprit Caumont. Cependant, son absence à part qui me tue, j'ai un autre déplaisir. J'ai apperçu un Ecuyer du Comte de Guise, qui lui parloit comme elle partoit: il lui a donné une Lettre, elle a haussé les épaules, en me regardant, mais elle l'a prise: je ne l'ai pû voir; car elle est partie au même moment, & le Comte de Guise l'aime. Ah! Caumont, lui dis-je, ne craignez rien. Puisque Descars est comme vous le dites, cette Lettre ne la touchera point, & ne vous nuira pas. Alors je le priai de me conter son avanture; elle me charma: mais je vous avoüe que j'étois tout étonné, quand je me ressouvenois de ce que j'avois entendu dire à cette aimable fille dans la grotte. Je ne le pouvois accorder avec ce que Caumont venoit de m'apprendre. Hélas! je souhaitai presque d'en être aimé, tant je trouvai le sort de Caumont heureux.

Dès que nous fumes de retour, nous allâmes consoler Dorval. Elle rougit en nous voyant, & je compris que je la contraignois, ne voulant pas parler à mon

ami devant moi. Je me retirai, & je les laiſſai.

La Régente ne paroiſſoit occupée que de la négociation pour la liberté du Roi. Elle étoit charmée qu'un des principaux articles fût le mariage de ce Prince avec la Reine de Portugal, puiſque c'étoit ôter une épouſe au Connétable. Elle auroit été ravie, que Madame d'Alençon eût épouſé l'Empereur, elle ſe flattoit encore de ramener le Duc de Bourbon. Son amour, qu'elle avoit conſervé, lui faiſoit trouver tout facile pour ſes deſſeins.

Il y avoit long-tems que Dorval étoit une de ſes favorites. C'étoit à elle ſeule qu'elle confioit les ſecrets de ſon cœur; & aux heures qu'elle avoit libres, elle ne faiſoit que s'entretenir avec elle.

Elles ſortoient un jour toutes deux d'un cabinet de verdure, lorſque j'y entrai. J'apperçus un papier à terre, je le ramaſſai, je vis qu'il y avoit des vers écrits. Ils me parurent partir d'un eſprit prévenu. Les voici.

En vain de la raiſon on écoute la voix.
L'amour plus puiſſant mille fois,
Nous pouſſe malgré nous au panchant qu'il nous donne.
Le

Le cœur aveuglément se range sous ses loix :
Malgré tous nos efforts, il s'émeut, il s'étonne ;
Il se laisse enchainer avec des nœuds si doux,
Qu'il semble que le Ciel les fit exprès pour nous.
Heureux, en subissant le sort qui nous entraîne,
Si le plaisir un jour en surpassoit la peine !

Je considérai long-tems la pensée & le style de ces vers. Je ne sçavois si la Régente les avoit faits pour le Connétable, ou s'ils n'étoient point de Dorval au sujet de son amour malheureux.

Je m'attachai fort à la Princesse Renée pendant l'absence de Madame d'Alençon ; je sçavois la forte amitié qu'elles avoient l'une pour l'autre, & elle eut la bonté de recevoir agréablement les soins que je lui rendis.

Je sçavois aussi-bien que Caumont le tems que devoit durer le passeport que la Princesse avoit reçu de l'Empereur, & lui & moi nous nous rendimes sur la frontiére au tems à peu près qu'il devoit expirer. Nous fumes si heureux, que nous la trouvames le soir que Clermont-Lodeve l'avoit été recevoir sur les Ter-

res de Navarre. Elle me fit un accueil plein de charmes ; & pour pouſſer ſa bonté juſqu'au bout, elle ne me fit pas un ſecret de la certitude de ſon mariage avec le Connétable. Je fus frapé de cette confidence ; j'appuyai ma tête contre la muraille, & il me fut impoſſible de pouvoir jamais lui parler.

Eh quoi ! me dit-elle, Lautrec, vous n'êtes plus de mes amis ? Je vous ouvre mon cœur, ne puis-je compter ſur vous ? & ſi j'en ai quelque jour beſoin, vous trouverai-je ſans zèle pour mon ſervice ? Ah, Madame ! lui dis-je enfin, que me dites-vous ? A quelle épreuve réduiſez-vous.... je n'oſai, dire mon amour ? Je baiſſai les yeux, & je repris : A quelle épreuve mettez-vous ma vertu ? La Princeſſe connut bien que je n'étois pas guéri de ma folie. Elle me parla avec une bonté extraordinaire, me pria de ſurmonter une paſſion ſi vaine, & qui ne pouvoit enfin que me nuire. Elle me fit ſouvenir de l'amitié que le Connétable avoit pour moi, & de celle que je devois avoir pour lui. Que vous dirai-je, mon cher Dragut ? Elle me rangea preſque à mon devoir, & enfin elle m'aſſura, qu'après le Connétable, j'étois l'homme du monde qu'elle eſtimoit le plus.

Je la reconduisis jusqu'à Bayonne, où Madame la Régente s'étoit rendue pour être plus en commodité de faire l'échange du Roi.

Je ne vous dirai point la joie que Caumont eut de revoir Descars. Il lui avoua qu'il m'avoit parlé de leur amour, & il la fit consentir que je fusse le dépositaire de leurs innocens secrets. Un si tendre commerce eut une fin heureuse. Le Roi en eut connoissance ; & ce mariage fut une des premiéres choses qu'il fit après son retour. Caumont se vit content avec sa vertueuse femme, & il lui semble que rien au monde ne peut égaler sa félicité.

Je fus obligé de donner quelques ordres en Guyenne, où le Roi me laissa. Figurez-vous ma surprise & ma douleur, quand quelque tems après j'appris que la Duchesse d'Alençon venoit d'épouser le Roi de Navarre. Je sçavois qu'elle ne pouvoit être à moi, je sçavois qu'elle se destinoit par son choix, & par ses inclinations, au Connétable. Cependant cette nouvelle me frapa comme si elle m'eût ôté tout d'un coup toutes mes espérancet. Qu'on est foible, mon cher Dragut ! Je murmurai avec autant d'audace, que si j'eusse été le malheureux Duc

de Bourbon. Je le plaignis même pour donner encore une aigreur à mon infortune, & je tombai enfin dans cette prodigieuse mélancolie, dans laquelle vous m'avez vû abîmé.

Le Roi me manda il y a peu de tems, comme vous le sçavez. Je me suis rendu en diligence à ses ordres. Vous avez bien voulu être le compagnon de mon voyage. Je vous présentai au Roi ; il vous fit un accueil qui vous satisfit, & vous avez pû reconnoître, qu'il n'est, ni sans amitié, ni sans confiance, pour moi. J'ai demeuré quelques jours chez Caumont *incognito*, par l'ordre du Roi, & vous vous souvenez bien que ce ne fut que le jour de la fête que le Roi donna à la Reine sa sœur, qu'il me présenta à elle, & qu'il consentit que tout le monde me vit.

La Reine rougit à ma vûe, & me parut embarrassée à soutenir mes premiers regards. Elle me parla peu : je n'étois pas aussi trop en état de demeurer en sa présence, ni de lier conversation avec elle.

Depuis ce tems-là, je ne l'ai vûe qu'en public. Dorval m'a paru encore plus languissante que de coutume, & je n'ai jamais osé demander à Madame de Caumont
mont

mont l'explication de l'entretien de la grotte.

Hier après dîné, je rentrai dans mon appartement pour faire quelques dépêches, & les ayant finies, je repassai dans celui de Madame de Caumont. N'y trouvant personne, je crus qu'elle n'y étoit pas, & qu'elle s'étoit allée parer pour le bal chez quelqu'une de ses amies. Je n'avois garde de penser qu'elle eût fait dire qu'elle vouloit être seule. Je sortois déja d'un grand cabinet qui conduisoit dans un autre, quand j'entendis la voix de mon ami qui parloit avec sa femme. J'allois entrer où ils étoient, lorsque mon nom qu'ils prononcérent m'arrêta. Il semble que je suis destiné à ne pouvoir m'entendre nommer, sans apprendre quelque chose d'extraordinaire, & qui doive extrêmement m'intéresser. Nous l'avons mille fois plaint ensemble, disoit Caumont. Si Lautrec sçavoit les malheurs qu'il cause, il en seroit touché. J'ai fait tout ce que j'ai pû, reprit sa femme, pour lui ôter ce fatal attachement. Elle me disoit un jour dans la grotte de Fontainebleau, la veille que Lautrec partit pour l'Italie, qu'elle l'aima le jour que le Roi voulut sçavoir à qui il donneroit son cœur. La pauvre

fille a souffert des peines incroyables, depuis ce tems, à aimer, & à vouloir s'empêcher d'aimer. Elle connut bien-tôt la passion que Lautrec ressentit pour la Reine de Navarre, qui fut un redoublement cruel à ses maux. Elle fut dès lors sans espérance. Vingt fois elle a pensé succomber, & lui dire qu'elle l'aimoit. Elle s'est pourtant garantie de ce malheur. Une fille qui a du courage ne fait point une telle chûte. J'étois outragée pour elle de l'indifférence de Lautrec; & le jour qu'elle avoit fait tous ces jolis vers que vous sçavez, nous les lisions ensemble elle & moi, quand il pensa nous surprendre. Je ne pus m'empêcher de lui dire cet endroit qui m'avoit tant plû.

Je n'aime point un insensible :
Je connois cependant, qu'il ne sçauroit m'aimer.
Etein ses feux, Amour, s'il est possible;
Et des feux, que je sens, vien encore l'enflammer.

Je m'arrêtai par prudence dans le tems que j'avois le plus d'envie de m'expliquer. Je n'ai point parlé aussi, reprit Cau-

Caumont, par diſcrétion, Dorval me l'ayant défendu quand je connus l'état malheureux de ſon ame. J'ai ſouffert à lui obéir, m'étant ſouvent flatté que j'aurois amené ſon Amant à répondre à ſes ſentimens. Elle eſt belle, elle l'aime avec une fidélité que rien ne peut diſtraire : il n'a rien à eſpérer de la paſſion qu'il reſſent pour la Reine. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il ſe rende par reconnoiſſance & par vanité, s'il ne le fait pas par choix & par inclination ? J'ai ſouvent penſé, comme vous, repliqua Madame de Caumont, & je crois que ſi Lautrec ſçavoit ſon bonheur, il n'y ſeroit pas inſenſible : mais Dorval n'a pû conſentir qu'il en fût inſtruit ; & je me ſouviens de lui avoir entendu dire, qu'un jour qu'elle ſe promenoit avec la Régente pendant nôtre voyage d'Eſpagne, elle perdit des vers qu'elle avoit faits ſur ſon amour, dont elle penſa mourir de douleur, craignant qu'on ne les eût trouvés, & qu'ils ne vinſſent à la connoiſſance de Lautrec. Une ame atteinte de ce mal craint tout. Elle s'imaginoit qu'il ne les pouvoit voir ſans deviner que c'étoit elle qui les auroit faits. Mais y auroit-il tant de mal à la

trahir ? reprit Caumont. Ah ! mon cher mari, s'écria sa femme, elle en mourroit : vous connoissez comme moi la délicatesse de son cœur. Comme elle disoit cela, elle se leva brusquement de dessus sa chaise, & me vit dans un grand miroir. Elle fit un cri; Caumont crut qu'elle s'étoit blessée ; il alla à elle tout éperdu, & la prenant entre ses bras, il tourna la tête, & m'apperçut comme elle dans ce miroir. Il ne fut pas si affligé que sa femme : il se mit à rire; & me faisant signe d'entrer, il vit à ma rougeur que j'avois entendu leur conversation. Approchez, me dit-il. Je suis ravi que vous sçachiez, sans qu'il y ait de notre faute, ce qu'il y a long-tems que je voulois que vous sçussiez. Que dites-vous, mon cher Lautrec, d'une passion également malheureuse & fidéle ? La beauté, & les sentimens de Dorval ne vous peuvent-ils toucher ? Je suis dans une grande confusion, lui dis-je. Suis-je assez infortuné, pour avoir causé tant de peine à une personne comme Dorval? Remettez-vous, me dit Madame de Caumont. Prenez des sentimens raisonnables & naturels. Il est tems que vous songiez à vous établir. Dorval est un parti avantageux, elle a refusé pour vous

vous les plus confidérables de France. Défaites-vous des chiméres, fongez au repos & au bonheur de vôtre vie. Comme elle alloit continuer, nous fumes tous furpris de voir arriver Dorval. Les défenfes de ne laiffer entrer perfonne n'étoient jamais pour elle. Elle nous trouva tous embarraffés; & ayant jetté les yeux fur moi, je ne pus en foutenir l'éclat. Je fis une profonde révérence, & je m'en allai.

J'ai fongé toute la nuit à mon avanture. Je n'ai point dormi, j'ai penfé à Dorval. J'ai admiré ce fatal effet de l'afcendant que j'ai malheureufement fur elle : mais je n'en ai pas moins fenti la Reine toute-puiffante dans mon cœur. Ma bleffure fera toujours vive : le tems & la raifon ne me peuvent jamais guérir.

Que je vous plains! s'écria Dragut, quand fon ami eut ceffé de parler! Mais, que vous m'avez fait plaifir par le récit d'une fi agréable Hiftoire! J'y ai donné une attention qui me furprend moi-même; & il faut que je vous aime bien, & que vous m'ayez dit des chofes charmantes, pour avoir oublié mes tourmens, & n'avoir été attentif qu'à vos intérêts. Vous me faites pitié d'aimer la

Reine.

Reine. Tout s'oppose à votre espoir, elle est prévenue pour le Connétable. Dorval est aimable, vous possédez son cœur, je suis de l'avis de Madame de Caumont. Ne vous repaissez plus de choses frivoles, pensez à vous établir. Personne au monde ne vous convient plus qu'elle. Je voudrois la voir heureuse avec vous. Je voudrois aussi ne vous voir plus rival du Duc de Bourbon. On m'en a dit tant de choses avantageuses depuis que je suis en France, que je vous avoue que je l'aime sans le connoître, & que je serois ravi que vous n'eussiez aucune concurrence avec lui. Les sentimens que j'ai pour la Reine, reprit Lautrec, n'ont jamais fait tort, comme vous l'avez pû connoître, à ceux que j'ai pour le Duc de Bourbon. J'ai trop bien vû le peu de fruit qu'il a recueilli de son amour; & les sentimens de la Reine sont si réglés, que je n'ai point eu occasion de me laisser surprendre aux jalousies qui ne troublent que trop les autres Amans.

En disant cela, Dragut & lui se levérent. Regagnons le Château, reprit Lautrec, il est plus tard que je ne croyois. Qu'importe, repartit Dragut, rien ne sçauroit valoir d'aujourd'hui les agréa-

bles

bles momens que j'ai goûtés à vous entendre. Ces deux amis continuérent leur chemin en s'entretenant avec une entiére confiance. Ils furent surpris, en arrivant, de trouver le Marquis du Guast avec le Roi, à qui Montmorency & le Prince de Melphe l'avoient présenté. Il avoit avoué au Roi, qu'un Domestique de Dom Sanche de Léve, ayant un frére en Italie, lui avoit mandé qu'il étoit en France, & près de Saint-Germain où la Cour étoit; qu'il n'avoit pû retenir son ardeur; qu'il avoit pris la résolution de venir lui-même chercher le ravisseur de la Princesse d'Arragon, le punir, & la délivrer; qu'il avoit écrit à l'Empereur, pour lui faire approuver son dessein, & qu'il avoit espéré de la justice du Roi, qu'il ne désaprouveroit pas la liberté qu'il avoit prise; Pomperan l'ayant assuré que Sa Majesté l'aideroit & le recevroit avec sa bonté ordinaire. Le Roi lui avoit témoigné par une réception charmante, qu'il ne s'étoit pas trompé, & l'avoit mené lui-même chez la Princesse d'Arragon, étant bien aise de leur faire voir, par l'empressement qu'il eut à les réunir, l'estime & l'amitié qu'il avoit pour eux, & qu'il

qu'il étoit disposé à favoriser de si belles affections.

L'après-dinée, tout le monde se rendit chez la Reine de Navarre. Elle eut de la joie de voir le Marquis du Guast. Toutes les Dames le trouvérent tel qu'il étoit, c'est-à-dire, l'homme du monde le plus charmant. Il s'approcha de la Reine d'un air hardi & agréable, & lui parlant bas, de peur d'être entendu des autres personnes : Le grand jour me sera-t-il aussi avantageux que la nuit, Madame ? lui dit-il ; & l'Arménien pourra-t-il encore parler à Votre Majesté du Prince de Mingrelie ? Ah ! lui dit la Reine en rougissant, son Histoire est finie, & l'on ne sçauroit plus y faire que de tristes réfléxions. Pardonnez-moi, Madame, reprit-il. Il faut plus que des réfléxions : des bontés sont nécessaires. Je l'ai vû, & l'ai quitté il n'y a pas longtems ; & si vôtre secours lui manque, son désespoir peut causer des malheurs, à qui peut-être les plus beaux yeux du monde ne refuseroient pas des larmes. Tout ce qu'on peut imaginer de tendre, de terrible, n'approche point des mouvemens qu'il eut quand le Peloux lui vint annoncer sa derniére infortune. Je reçus toutes ses douleurs, & mon

cœur

cœur fut pénétré de toutes ſes peines. Ah, Madame, quel coup ! J'ai de l'horreur encore pour une trahiſon ſi noire. Que ne penſa-t-il point ? Que ne voulut-il point faire ? Il s'en prenoit à tout ; & il ne revenoit de ſes fureurs, que quand il s'étoit oublié juſqu'à vous accuſer. Son repentir paroiſſoit bien promtement, & l'état où il retomboit étoit pire que toutes ſes fureurs. Le Marpuis du Guaſt pouvoit parler tant qu'il eût voulu : la Reine étoit ſaiſie ; & craignant tous les yeux qui étoient attachés ſur elle, elle appella la Princeſſe d'Aragon, & préſentant la main au Marquis: Allons dans mon cabinet, Seigneur, lui dit-elle, où vous pourrez me dire avec plus de loiſir ce qui concerne la belle Clarice dont je n'ai entendu parler que confuſément. La Reine dit ces paroles pour le reſte de la compagnie ; & dès qu'elle ne vit plus qu'Alphonſe & la Princeſſe d'Arragon : Au nom de Dieu, Madame, lui dit-elle, faites taire le Marquis du Guaſt. Il me dit des choſes, que je ne puis entendre ſans chagrin, & que je ne puis plus écouter dans la miſérable condition où je ſuis. J'ai fait le malheur du Connétable, je l'avoue. Eh ! qui n'auroit pas été trompée

pée comme moi ? N'en parlons plus ; je vous en conjure. Si vous l'euſſiez vû comme moi, reprit Alphonſe, vous en parleriez toûjours, & vous y ſongeriez inceſſamment, quelque auſtére vertu que Votre Majeſté ait. Ah! Madame ! vous l'avez rendu trop malheureux ; il faut, s'il vout plaît, adoucir ſon ſort. Eh ! que voulez-vous que je faſſe ? s'écria la Reine. Je ne puis que le plaindre. Il faut le voir, repliqua le Marquis, faire ſa paix avec le Roi, & ſouffrir qu'il revienne en France. Me préſerve le Ciel, reprit la Reine, de le livrer encore à ſes ennemis, & de m'expoſer aux reproches qu'il me pourroit ſi juſtement faire ! Non, qu'il vive loin de cet affreux pays : & quoique ſa vûe ne me ſoit pas odieuſe, je ne balance point à déſirer plûtôt la mort, qu'à conſentir de le voir. La Reine dit cela d'un ton ſi ferme, qu'Alphonſe ne pouvant ſouffrir des ſentimens ſi durs : Ah ! lui dit-il avec emportement, vous n'avez jamais aimé le Connétable : je ne ſçai de quelle eſpéce de ſentimens vous êtes capable. Plût au Ciel qu'il fût auſſi libre que vous ! La Reine ſoupira ; & le Marquis du Guaſt, voyant Pomperan à la porte du cabinet qui n'oſoit pas entrer, il alla le prendre par

par le bras, & le conduisant près de la Reine, Venez, lui dit-il, confondre une inhumaine. Faites un tableau de tout ce que nous avons vû. Dites-lui bien ce qu'on a senti pour elle, & vous croirez la toucher. Non. Elle dit froidement, qu'elle aimeroit mieux mourir, que de voir un moment le Connétable. Eh! sçavez-vous ce qu'il souffre, Madame? lui dit Pomperan. Pensez-vous ce que sa rage & sa douleur lui peuvent faire concevoir? Je sçai tout, interrompit la Reine: mais, Pomperan, donnez-moi quelque relâche. Le Marquis du Guast ne m'a pas donné le tems de respirer depuis qu'il me parle. Eh! qu'ai-je produit? lui dit-il. Plus que vous ne pensez, répondit la Reine, mais si bas qu'on ne l'entendit presque point. Son visage se couvrit de pâleur. Ses yeux chargés de quelques larmes se fermérent; & son beau corps demeura sans mouvement entre les bras de la Princesse d'Aragon. L'impétueux Alphonse, qui étoit si irrité contre elle, fut lui-même touché d'un si triste spectacle. Pomperan, bien loin d'appeller du secours, a la fermer la porte, & crut prudemment qu'ils suffisoient tous trois pour faire revenir la Princesse. Donna Maria la délaça: Du Guast lui frappa dans

dans la main ; & Pomperan trouvant de l'eau dans un vase, la lui jetta sur le visage. Enfin, après un tems assez long, elle poussa quelque soupir ; & se voyant avec honte dans cet état, elle porta une main sur ses yeux, & de l'autre elle leur fit signe de sortir. Comme ils appréhendoient de l'incommoder par la contrainte qu'elle se faisoit, ils s'en allérent ; & la Reine, ne voyant plus auprès d'elle que la Princesse d'Aragon, elle donna un libre cours à des pleurs qu'elle s'étoit fait violence à retenir.

Je ne vous dis rien, dit-elle à cette Princesse, vous sçavez mes malheurs. Hélas ! Madame, reprit-elle, qui les sent comme moi ? A peine Votre Majesté s'en trouve-t-elle plus atteinte. Mais quoi ! ne ferez-vous rien pour le Connétable ? Et que voulez-vous que je fasse ? repliqua-t-elle. Le consoler, & le voir, poursuivit la Princesse d'Aragon. Non je ne le verrai jamais, dit la Reine, d'un air déterminé. Il n'en seroit pas mieux, & j'en mourrois sans doute. Elles s'entretinrent encore quelque tems ; & la Reine auroit continué avec plaisir, si Donna Maria ne se fût apperçûë d'un petit frisson que la Reine avoit. Elle la pria de se mettre au lit ; & fai-

faiſant appeller ſes femmes, elle fit avertir auſſi la Princeſſe Renée, & Madame de Sancerre, de l'indiſpoſition de la Reine. Elles ſe rendirent promtement auprès d'elle. La Reine verſa dans leur ſein tous ſes déplaiſirs : & tandis qu'elle recevoit leurs ſoins & des marques de leur tendreſſe, Dragut, qui ne demeuroit pas volontiers dans les plus agréables Compagnies, ayant rencontré un homme à lui dans la Cour du Château, il monta à cheval, & lui commanda de le ſuivre ; & prenant d'un côté de la forêt qui lui parut le plus ſolitaire, il s'enfonça dans cet endroit, en s'entretenant avec ſon confident des ſujets qui faiſoient depuis quelque tems tous les malheurs de ſa vie.

Il alla de cette ſorte près de deux heures ; & ſe trouvant enfin dans un lieu délicieux, il deſcendit de cheval, & marcha le long de la riviére, dont les bords étoient remplis de quantité de belles maiſons. Il ſe coucha ſur l'herbe, & fut quelque tems à recueillir ſes penſées en lui-même, lorſque ſa rêverie fut interrompue par l'arrivée de deux hommes qui vinrent s'aſſeoir à quatre pas de lui, & n'étant à couvert de leur vûe que par l'épaiſſeur d'un buiſſon. Il n'y a point d'ap-

d'apparence, difoit un de ces hommes, que rien change jamais le cœur de votre efclave, & j'avoue, Seigneur, que fa fidélité a quelque chofe de bien loüable, & que je me fuis étonné cent fois de ce que vous n'avez pas fait quelque effort fur vous-même, pour furmonter une paffion qui ne la touchera jamais. Ah! reprit l'autre homme, furmonter ma paffion! Je ne la furmonterai jamais. La penfée m'en fait horreur. Pourrai-je vivre un moment, & n'aimer plus ce que le Ciel a fait au monde de plus beau? Remarquez-vous, depuis que fa fanté eft revenue, quelle vivacité elle a dans les yeux: & ne ferois-je pas un miférable, fi je me refufois plus long-tems la poffeffion d'une beauté fi accomplie? Non. je partirai dans deux jours, comme vous le fçavez; & fi, pour récompenfe de l'azile que vous m'avez donné, vous voulez venir partager la fortune d'un Prince, il ne refufe rien à vos efpérances. Ces inconnus alloient pourfuivre leur entretien, quand ils en furent détournés par l'arrivée d'un homme en qui la bonne mine & la majefté brilloient également. Dragut le reconnut incontinent pour le merveilleux inconnu; & fe levant avec promtitude de l'endroit où

où il étoit, il alla à lui; & les deux hommes qui les virent n'eurent pas de plus grand soin que celui de leur quitter la place.

Quoi, Seigneur, lui dit Dragut, je vous revois donc encore, & je ne dois un si grand bien qu'au hazard! Hélas! lui répondit l'Inconnu après l'avoir tendrement embrassé, je suis un solitaire, qui fuis tout le monde, & qui voudrois me cacher à moi-même. Je suis pourtant ravi de vous renconter. Dès le premier moment que je vous vis, je sentis une grande inclination pour vous. Et je vous promis, que je ne quitterois pas ce pays, sans vous donner de mes nouvelles, & sans me faire connoître plus particuliérement à vous. Vous me rendez justice, Seigneur, reprit Dragut. Ce premier moment dont vous me parlez fit un si puissant effet sur mon cœur, qu'il m'attacha à vous pour le reste de ma vie. Les personnes faites comme vous ont un caractére, qui attire le respect & gagne les affections. Hélas! poursuivit-il, occupé de mes propres disgraces, je ne croyois pas que rien pût m'en distraire. Cependant, depuis que je vous ai vû, & que vous m'avez paru malheureux, j'ai

j'ai ſouvent penſé à vous, & mes vœux ſe partagent pour le ſoulagement de vos douleurs & des miennes. Mes douleurs ſont au comble des horreurs, s'écria l'inconnu. Le tems ni la raiſon n'y peuvent rien, mon parti eſt pris. Mais vous, brave Dragut, vos maux ſont-ils ſans reméde? Diſpoſez d'un malheureux qui vous accompagnera au bout de la Terre; & pour m'intéreſſer encore plus à ce qui vous touche, faites-moi part de votre fortune. Voilà une petite maiſon que j'habite. Elle me cache à tout le monde; mais ce n'eſt pas à vous que je veux faire un ſecret de ma retraite. Comme il achevoit ces paroles, un homme fort bien fait lui vint dire quelque choſe à l'oreille, & l'inconnu ſe tournant vers Dragut: Je vous quitte à regret, lui dit-il. J'avois une grande curioſité de ſçavoir vos Avantures. Mais on m'attend, ſouffrez que nous nous ſéparions. Seigneur, lui repliqua Dragut, ſi vos affaires vous le permettent, je vous laiſſerai un homme, qui ſçait juſqu'aux moindres particularités de ma vie; il attendra en ce lieu, juſqu'à ce que vous l'envoyiez chercher; & quand vous le voudrez, il vous fera un récit où vous connoîtrez au moins

par

par l'entiére vérité que je veux qu'il vous dise, que je ne sçaurois avoir rien de secret pour vous. L'Inconnu le remercia, l'embrassa, & accepta ses offres. Dragut lui promit de le venir voir dès le lendemain. L'Inconnu pria le confident de Dragut de vouloir bien attendre quelque tems jusqu'à ce qu'il l'envoyât chercher, après quoi il s'en alla; & Dragut ordonna à celui qu'il laissa de ne cacher rien de ce qui le regardoit à l'Inconnu. Il remonta à cheval, & reprit le chemin du Château.

Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit parti, quand on vint chercher celui qui devoit faire le récit de sa vie. L'Inconnu le reçut avec bonté, le pria de s'asseoir, & de satisfaire sa curiosité, ce qu'il fit de cette maniére.

HISTOIRE DE DRAGUT.

AVant que de passer au récit des avantures de mon Maître, il est nécessaire que je vous dise en deux mots, Seigneur, quelques particularités, dont

vous aurez entendu parler ſans doute, mais qui ſont indiſpenſables pour l'intelligence de ce que vous deſirez ſçavoir.

Selin Eutemi étoit Roi d'Alger. Il avoit régné avec douceur ; & comme il aimoit extrémement ſes peuples, il eut un grand déſir de les affranchir d'un tribut qu'ils payoient aux Eſpagnols. Dans cette penſée, il réſolut d'attirer à ſon parti un fameux Pirate, qui s'étoit rendu redoutable ſur toutes les Mers. C'eſt Horuc dont je veux parler. Ils eurent bientôt fait leur traité ; & Selin fut aſſez imprudent pour ſe fier à lui. Il le reçut dans ſes Ports & dans ſa Ville. A peine ce perfide y eut-il été quelques jours, qu'il en connut le fort & le foible ; il s'en rendit maître, & ſe ſaiſit de la perſonne de ce malheureux Roi. Selin ne connut ſa faute que par ſon infortune. Quand il fut au pouvoir de ſon ennemi, il vit maſſacrer à ſes yeux tous ſes enfans, & il jugea bien que ſon ſort ſeroit pareil. Il ſe réſolut à la mort avec un courage extraordinaire, & ne donna ſes derniers momens qu'au ſouvenir d'une de ſes femmes qu'il aimoit avec une paſſion démeſurée.

Iſouf, me dit-il, ſauve la divine Mani : remène-la à Trébiſonde ; & ſi elle

a

a un Prince dans ses flancs, élév
sorte qu'il soit digne d'être Roi
pouvant plus être. Pren mes trés
par ta fidélité mérite la confia
ton Roi dans les derniers ordr
te donne.

Je ne perdis pas un moment, Se
J'allois, & je venois, avec tou
de liberté. Les charmes de Ma
toient point connus de Horuc. J'e
tôt un Vaisseau, je pris les tré
Roi, & dès la nuit même je sauv
Princesse.

Horuc fit mourir dans un bain
tuné Roi d'Alger, & se fit couro
fut bien-tôt Roi paisible, & il
ses conquêtes jusqu'à Tunis. Cep
nous voguions sur les Mers, &
duisis heureusement Maani jusqu'
tolie. Il n'y avoit que trois ans
avoit quitté son pére : il la reç
bien des larmes qui furent répand
part & d'autre ; & la Princesse, n
lant pas être reconnue dans Tréb
qui étoit le lieu de sa naissance, ell
gea son pére à s'en éloigner, &
à une de ses maisons qui étoit au
nage de la Mer. Quelques jours
qu'elle y fut, elle accoucha, & do
vie à un Prince. Mais, Seigneur

O 2

qui vous étonnera, c'eſt que ce Prince eſt Dragut, qui fait un ſecret de ſa naiſſance, pour des raiſons que vous apprendrez par la ſuite de ce diſcours.

Les premiéres années de ce jeune Prince furent toute la conſolation de ſa vertueuſe mére : mais à peine l'eut-elle confié à mes ſoins, que la mort nous la ravit. Dragut verſa quelques larmes. Mais comme il n'avoit que neuf ans, ſa douleur fut bien-tôt paſſée. Il croyoit être fils de Hali qui étoit le pére de Maani, qui prit un ſoin fort particulier de ſon éducation; & je puis dire, que dans une fort grande jeuneſſe, il étonnoit tous ceux qui le pratiquoient, par ſes qualités admirables.

Je voyois en lui avec regret une ambition démeſurée, un courage grand, inflexible contre la mauvaiſe fortune. Il ne pouvoit ſouffrir la médiocrité de celle où il ſe voyoit. Je remarquai en lui une impatience extraordinaire pour chercher des occaſions de gloire. Il ſupportoit avec peine l'égalité où il ſe voyoit avec quelques Seigneurs du pays. La maiſon de ſon pére devint trop petite à ſon ambition : il haïſſoit tous ſes voiſins, parce qu'il n'avoit pas quelque empire ſur eux; & il mépriſoit la Terre qui l'avoit vû

naî-

naître, puisqu'elle n'étoit pas e
ment sous sa domination.

Ah, Seigneur, que ce caractè
causa de chagrin ! On vouloit qu'i
rat sa fortune passée ; & tous ces
vemens qu'il sentoit en lui-même
vertissoient que trop de quel
étoit né. Je prévis qu'il nous c
roit de la peine à retenir dans les
que la prudence de Hali lui vouloi
crire.

Je modérois autant qu'il m'étoi
ble ses ardentes inclinations pour la
deur. Je l'amusois par toutes les o
tions convenables à son âge : mais
sçavez que l'ordre des destinées ne
voque point.

Il avoit douze ans, quand un
qu'il avoit été à la chasse, il se t
avec cinq ou six de ses esclaves au
de la Mer, où il s'arrêta à voir un
seau qui prenoit des rafraîchisse
Des soldats lui demandérent s'il vo
voir quelques raretés. Il y consenti
lontiers, & monta avec eux dans
Navire. Le Capitaine ne l'eut pas p
vû, qu'il fut charmé de sa beauté ;
crois en effet, qu'on n'a jamais rie
de plus beau que l'étoit Dragut en
tems-là. Il résolut d'abord de l'enle

jugeant qu'il ne pourroit jamais faire un plus magnifique préfent au nouveau Roi d'Alger. C'étoit Cheredin, furnommé Barberouffe, frére du Corfaire Horuc. Ce cruel ufurpateur du bien de mon jeune Maître étoit mort depuis quelques jours par la valeur du Gouverneur d'Oran.

Le Capitaine donna donc fes ordres pour s'éloigner, & cependant il faifoit montrer des chofes curieufes au jeune Dragut, afin d'empêcher qu'il ne prit garde au deffein qu'on formoit contre fa liberté. Ce jeune Prince dédaigna tout ce qu'il vit; & mettant la main fur un excellent cimeterre, il demanda ce qu'on en vouloit, & dit que fon pére en payeroit volontiers la valeur. Le Capitaine rit de l'action & des paroles de cet enfant, & lui dit qu'il l'alloit mener à un grand Prince, qui lui en donneroit de plus beaux. Le jeune Dragut montra un vifage gai, & demanda où il étoit. Alors fes efclaves, qui étoient montés avec lui dans le Navire, pouffèrent de grands cris, voyant qu'ils étoient en pleine Mer. Dragut leur demanda la caufe de leur effroi, & demeurant tranquille: Allons, leur dit-il, voir ce Prince qui me donnera de fi belles armes.

Que

- Que vous dirai-je, Seigneur? C
na ce jeune captif dans ses propres
dans sa Ville, & dans le Palais de
res. Il fut présenté à Cheredin a
même habit qu'il avoit quand il f
Il étoit de drap d'or, joint au co
une ceinture de pourpre, avec un
se de diamans assez magnifique po
re juger que sa condition étoit de
relevées. Cent boucles de chev
plus beau blond du monde lui couv
les épaules; ses yeux & ses sourcils
noirs. Ses yeux jettoient un feu
qu'on ne pouvoit les voir sans
Il avoit un sourire si aimable, qu
déroit un peu cette fierté qui est
due dans toute sa personne. Ch
fut frapé d'admiration à la vûe de
enfant. Le Capitaine lui comma
mettre un genouil en terre dev
Roi; mais Dragut tournant la têt
lui en souriant agréablement: Ce n'
ainsi que deux amis s'abordent, l
il, sans s'étonner de toute la n
qui entouroit Cheredin; & tend
main au Roi, Je vous suis venu
lui dit-il, parce qu'on m'a dit que
aviez de la vertu & des armées, &
vous me donneriez de l'emploi. C
din fut tout hors de lui à son acti

à ces paroles ſi peu attendues ; & le prenant entre ſes bras il le baiſa cent fois, ne pouvant ſe laſſer de le careſſer.

Il récompenſa bien celui qui lui avoit fait un préſent ſi conſidérable, & commanda, comme s'il eût ſçu ſa naiſſance, qu'on l'élevat avec le Prince Azan ſon fils, qui avoit cinq ans moins que lui. Dès ce moment, ils prirent l'un pour l'autre une ſi merveilleuſe amitié, que le tems, & tant de raiſons contraires, ne l'ont jamais pû détruire, ni ne la détruiront jamais.

Quelques années ſe paſſérent ſans aucun événement conſidérable. Azan & mon Maître étoient élevés enſemble. Zaïre, mére de ce Prince, aimoit Dragut comme ſi ç'eût été ſon propre fils. On ne parloit au Palais, que de la perte d'une Princeſſe jumelle d'Azan, que des Corſaires avoient enlevée il y avoit peu de tems à un Château où elle étoit avec ſa mére lorſque ce malheur arriva ; & ceux qui l'avoient vûe diſoient que c'étoit un miracle de beauté.

Le Roi d'Alger faiſoit tous les jours de nouvelles conquêtes ; & le jeune Dragut lui dit au retour de ſes glorieuſes expéditions, qu'il le vouloit ſuivre, & ne le plus quitter. Cheredin lui promit de

de le mener avec lui. En effet,
jours après le jeune Azan & lu
rérent, le Roi ne voulant pas m
fils, à cause de sa jeunesse.

Dans les premiéres occasions
fit des merveilles de sa personne
battit auprès du Roi; il eut u
percée, en parant un coup q
portoit, en se jettant au devant

Au premier siége, il monta le
à la bréche; & dans une cours
sur Mer, il ramena trois Galé
avoit prises. Tant d'actions rema
le rendirent plus cher à Chered
avoit-il pour lui une passion dé
Il lui donna de beaux Comman
& des Charges considérables.
tacha une fois de son Armée na
l'envoya avec un seul Vaisseau p
affaire qui lui étoit importante,
ne vouloit confier qu'à lui. Dra
acquitta avec une prudence inc
pour son âge; & ce fut en cett
sion que je retrouvai mon cher
que mon zéle & mon affection
soient chercher en tous lieux. Il eu
coup de joie de me revoir, & jam
n'a égalé celle que je ressentis, ni
prise extraordinaire où je fus de l
ver au service de son ennemi.

diſſimulai mes ſentimens, & ne les découvris point à Dragut, non plus que le ſecret de ſa naiſſance.

Il rendit compte au Roi, par un Envoyé, de ce qu'il avoit fait, & le pria de trouver bon qu'il s'abſentat pour quelque tems, allant chercher tout ſeul quelques occaſions de gloire.

Il fit tant d'actions heureuſes, Seigneur, qu'il acquit cette haute réputation qui le diſtingue ſi fort parmi les hommes; & avec un ſeul Navire il obligea cent fois la Renommée à parler avantageuſement de lui. Il ſe croyoit heureux avec ce petit Empire flottant : il lui ſembloit qu'il n'y avoit que le bout des Mers qui le pût borner. Mais, Seigneur, je ne m'étendrai pas davantage ſur ſes travaux de la guerre, & je vai vous faire paſſer dans le récit de ſa vie galante.

Il étoit dans le deſſein de retourner à Alger, & c'étoit ſeulement pour voir ſon cher Azan, quand le vent & les étoiles diſpoſérent autrement de ſa route. Il ſe leva tout d'un coup une horrible tempête, qui ſe joua durant vingt-quatre heures de notre Vaiſſeau : enfin quand nous eumes le calme, nous apperçumes que nous étions bien éloignés de l'endroit où l'orage nous avoit ſurpris,

pris,

pris, & infiniment plus éloignés
tes d'Alger.

Dragut paſſa la nuit avec une a
où il ne s'étoit jamais vû; il roul
ſon lit des inquiétudes qui lui
toutes nouvelles. Il croyoit que
toit que des déſirs de gloire qui
toient en cet état ; & il vit bien
te, que c'étoit des preſſentime
mour.

Vous m'allez peut-être ſoupç
Seigneur, de vous raconter des i
tions & des folies. Je ſçai que
tes de choſes ont l'air de fables,
dans tous les Romans on n'a
manqué de marquer la paſſion d'
ros par un augure ſemblable :
eſt conſtant qu'il ne fut que trop
jeune Prince n'a jamais paſſé u
pareille ; il tint tous ſes gens éve
envoya voir au point du jour ſi
découvriroit point quelque Vaiſſe
fin, ſon heure fatale ne pouvoit
culer. On en apperçut un qui s'a
vers nous, & l'ayant conſidéré
découvrimes qu'il étoit Turc. Il
çoit ſur ce qu'il devoit faire, à c
l'amitié qui eſt entre Soliman &
din, quand il apperçut à une fene
ce Navire une femme parfaitemen

faite, qui s'avançant faisoit un signe avec un mouchoir qu'elle tenoit à sa main. Nous conçumes qu'elle demandoit du secours, & qu'elle étoit captive. Nous n'en doutames plus quand nous vimes un jeune Turc derriére elle, qui, la prenant brusquement par le corps, la tira de la fenêtre. Dragut, qui vit cette action, se senti saisi d'un mouvement extraordinaire, & commanda sur le champ qu'on accrochat ce Vaisseau. Cela fut fait dans un instant; & après une assez vive résistance, mon Prince s'en rendit le Maître. Tout commençoit à être paisible, & Dragut étoit dans le Vaisseau ennemi, quand il vit au milieu de la foule de ces malheureux vaincus deux femmes, qui, d'une démarche précipitée, venoient vers lui. Il se hâta aussi-tôt de s'avancer vers elles, & par je ne sçai quel empressement, il sembloit aller au-devant de sa destinée. Il avoit impatience de les connoître, & de sçavoir ce qu'elles lui vouloient. Il se sentoit dans cet état où l'on est, quand on attend quelque changement extraordinaire. Il s'approcha donc de ces femmes, qui, se mettant chacune à ses côtés, lui montrérent de la main avec une action suppliante, une personne qui les suivoit, &

dont

dont il ne vit pas le visage, parc
étoit couvert d'une fine toile de
Dragut fut saisi à cette vûe d'un
tion surprenante. Il attendoit, to
de lui, la fin de ce mistére, qua
te personne, montrant la plus bell
du monde, s'en servit pour lev
voile qu'elle jetta en arriére. O
que devint Dragut à la vûe de t
beautés? Il demeura éperdu, & s
timens ne semblérent le quitter, qu
revenir en lui avec plus de violen
pour se faire sentir plus tendrem
reste de ses jours. Cette charmai
connue ne faisoit que sortir de l'
ce. Sa taille étoit haute & droite
petit corps assez court lassé par
étoit bigaré de mille couleurs di
tes. Sa jupe étoit de même & fort
te. La brutalité & l'avarice des
res, entre les mains de qui elle
tombée, découvroit aux yeux un
charmant & pitoyable tout enfer
c'étoit ses jambes qu'elle avoit nue
ses jolis pieds n'avoient que de
sandales de maroquin couleur de feu
manches de son habillement étoient
gues & étroites; & au-dessous du
elle laissoit pendre jusqu'au bord
jupe une toile de coton rayée & pl

qui finiſſoit en pointe. Ses cheveux aſſez en déſordre étoient relevés ſur ſon front, & repris ſur le derriére ſi nonchalamment, qu'ils retomboient tout ondés ſur ſes épaules & le long de ſon dos. Ils étoient d'un noir qui ne pouvoit être comparé qu'à celui de ſes yeux. Tous les traits de ſon viſage étoient beaux. Son teint étoit brun, délicat, & uni, mêlé d'un aimable incarnat qui la rendoit une des plus ſurprenantes perſonnes du monde. Elle aborda mon jeune Maître d'un air noble ; & le regardant avec de grands yeux languiſſans, elle ouvrit une bouche adorable, & dit quatre ou cinq paroles en Langue Turque. Et comme elle vit que Dragut ne répondoit point, & paroiſſoit embarraſſé, elle s'expliqua en mauvais Italien, que l'on parle preſque par toutes les Côtes. Je ſçai, lui dit elle, de quelles mains je viens de ſortir, mais je ne ſçai en quelles mains je tombe. Il ſemble que tous mes raviſſeurs doivent être également impitoyables. Je vois pourtant ſur vôtre viſage quelque choſe de plus humain, que dans les yeux des Barbares dont vôtre valeur vient de me délivrer. Parlez, Seigneur, je vous ſupplie, & dites-moi ſi je dois eſpérer un traitement aſſez favorable, pour croi-

croire que s'il ne faut que des
pour le prix de ma liberté, je pou
flatter d'être bien-tôt libre. Si
fut charmé des premiéres paroles
merveilleuse personne, il fut sur
derniéres, & fâché qu'elle le crût
de pouvoir payer sa liberté d'aut
que par la perte de la sienne. V
libre, Madame, lui répondit-il
ment, & vous ne trouverez parm
rien d'ennemi. Commandez seulen
quel lieu du monde vous voule
vous méne. Nous remarquâmes à
roles un air satisfait dans les yeu
jeune Inconnue, & mon Maître c
de la sorte. Il faudroit en effet des
pour vous rendre libre, & vous en a
pourroient tenter ma vertu. Mais je
rien, Madame. Désintéressé dans tou
actions, je ne veux qu'avoir la g
vous adorer toute ma vie. Il la re
fixement en parlant ainsi; & je
remarquer qu'elle ne trembloit po
entendant ces paroles. Un air r
étoit tout son air, & levant les y
Ciel, il sembloit qu'elle s'accusât
voir réduite en un état qui seu p
lui permettre de souffrir la libert
discours. Dragut lui présenta l
pour la faire passer dans son V

Elle le pria de mener tous ses gens, qui étoient ces deux femmes dont je vous ai parlé, trop jeunes filles fort belles, & plus de vingt esclaves. Comme nous sortions du Navire, nous fumes obligés de tourner la tête par un cri effroyable que nous entendimes. C'étoit un jeune Turc, qui, tendant douloureusement ses mains vers nous, disoit à Dragut : Que sert-il, cruel, que tu me laisses mon Vaisseau & toutes mes richesses, si tu me ravis le seul bien que j'aimois? Pren ma liberté, donne-moi des fers, & permets au moins que je suive la belle Esclave. Mon Maître ne répondit pas à des paroles si inutiles; & ayant mis cette divine personne dans son Vaisseau, il lui céda sa chambre; & tandis qu'elle se reposoit, il donna tous les ordres nécessaires. Il fit demander la route qu'elle vouloit que l'on prit. On ne lui répondit rien; & ne la pouvant voir, parce qu'elle étoit au lit, il se mit dans le sien, où il ne trouva point de repos. Quand il considéroit le changement qui s'étoit fait en son ame, dans le seul espace d'un jour; que, du plus fier de tous les hommes, il étoit devenu le plus soumis, d'insensible, amoureux, de qui? d'une Inconnue, sans sçavoir si son cœur n'étoit pas déja engagé;

gé;

gé ; il sentit d'abord une passion ment respectueuse & forte. Il n lut point la traiter en esclave. moit sans désirs téméraires ; & qu le auroit été Reine du monde, seroit pas déterminé de la servir av de respect. Le lendemain, cette qui avoit paru à la fenêtre du V Turc, lui parla ; & après un entre elle put voir qu'il ne cherchoit servir, elle lui apprit, que cette ble personne s'apelloit Aphrygia le étoit fille d'Osman Prince de bes ; & qu'elle le suplioit de fair dre la route de cette Isle, dont il très-peu de tems qu'elle étoit part pére l'ayant mise sur un Vaissea l'envoyer à un grand Roi, sans ni la Princesse sçussent davantage desseins ; que, tenant la route A leur Galére avoit été attaquée p Vaisseaux Turcs qui les avoient qu'elles avoient été entiérement p & traitées avec beaucoup de rigu le pére de ce jeune Turc ; mais fils, étant devenu amoureux de l cesse Aphrygia, avoit adouci leur vité autant qu'il avoit pû ; qu'il y deux mois qu'elles étoient ainsi dan douleur infinie, sans espoir de se

ſouhaitant mille fois de périr pendant la derniére tempête : qu'enfin le Ciel l'avoit envoyé heureuſement ; & que dans le combat qu'il avoit rendu, leur perſécuteur étoit mort, qui avoit réſolu de mener la Princeſſe à leur Empereur, leur ayant dit que la fameuſe Roxelane étoit bien moins charmante qu'Aphrygia.

Le diſcours de Halime (cette femme ſe nommoit ainſi) cauſa de la joie à mon jeune Maître, pour ſçavoir Aphrygia d'une naiſſance qui ſatisfaiſoit l'élévation de ſon cœur. Il vint auſſi-tôt me le dire ; & comme la déclaration de ſon amour avoit été publique, il m'avoit fait connoître en particulier tous les mouvemens qui l'agitoient. Mais quand il faiſoit réflexion, qu'on envoyoit cette Princeſſe à un grand Roi, il entroit dans une jalouſie qu'il reſſentit preſque auſſi-tôt que ſon amour.

Dans ces inquiétudes, il ſe rendit auprès de la charmante Aphrygia ; & comme elle n'ignoroit pas ce qu'Halime lui avoit dit, il s'en entretint avec elle, & il connut qu'effectivement elle ne ſçavoit pas à quel Roi on l'envoyoit, ni quel étoit le deſſein du Prince ſon pére en lui faiſant faire ce voyage, parce que celui qui

qui étoit chargé du ſoin de ſa conduite étoit mort en la défendant.

Quoique Dragut connût ſa naiſſance, il ne fut, ni plus reſpectueux pour elle, ni moins amoureux. Son reſpect avoit d'abord paru infini, & ſon amour fut toûjours extrême. La Princeſſe recevoit tout ce qu'il faiſoit avec une grande retenue, & ſi elle avoit de la douceur pour la déférence qu'il lui témoignoit, elle oppoſoit une grande ſévérité aux marques de paſſion qu'il lui donnoit.

Enfin, nous arrivâmes à l'Iſle des Gerbes, qui eſt délicieuſe, ſoit pour le climat, ſoit pour la fertilité. Elle a ſoixante milles de tour, n'étant ſéparée de l'Afrique, que par un petit eſpace ſur lequel il y a un pont. C'eſt un pays plat, hors ſur le milieu qu'il y a quelques collines. Les palmiers, les oliviers, les cédres, les grenadiers, les orangers, & toutes ſortes de fruits, y ſont en abondance. Il y a de grandes bourgades. Le reſte du pays eſt ſemé de loges, de maiſons, & de cabanes: mais les châteaux du Prince ſont magnifiques. Celui où nous fumes étoit infiniment agréable.

Le Prince Oſman reçut ſa fille avec mille tranſports de joie. C'étoit le meilleur Prince du monde. Il donna autant de

de larmes au récit de ses malheurs, comme si la valeur de mon Prince ne les eût pas finis. Mais, je ne vous sçaurois dire les caresses qu'il lui fit pour un si grand service, & la joie qu'il eut quand il apprit que celui à qui il le devoit étoit Dragut, cet illustre favori de Cheredin. Il commanda à la belle Aphrigia de vivre avec lui d'une maniére plus obligeante qu'elle n'avoit encore fait.

La Princesse obéit sans répugnance; elle avoit déja pour mon Maitre une forte inclination; elle n'y résistoit que par sagesse; & quand elle vit l'affection que son pére lui témoignoit, & la maniére dont il vouloit qu'elle vécût avec lui, elle crut pouvoir s'abandonner avec moins de contrainte aux sentimens qu'elle avoit déja, & qui s'étoient formés dans son cœur malgré elle. Halime, qu'elle consultoit quelquefois, étoit de son avis, & mon Prince commença à connoître que tout lui étoit favorable : il l'accoûtuma insensiblement à souffrir qu'il l'entretint de sa passion : elle soûrioit au commencement ; ensuite, laissant parler ses beaux yeux, il sembloit à Dragut qu'ils lui faisoient des réponses telles qu'il les désiroit.

Il l'aborda un jour qu'elle étoit sous

de

de grandes arcades où elle faisoit des tapis de joncs avec plusieurs jeunes filles; elle quitta son ouvrage dès qu'elle l'apperçut, & s'avançant vers lui d'un air riant, ils se promenérent ensemble.

Eh quoi! divine Aphrigia, lui dit-il, ne verrai-je jamais qu'un accueil plein de charmes, & ne sçaurai-pas par quelques paroles, quel progrès mon amour & mes soins ont fait dans vôtre cœur? Je croyois m'être expliquée, Seigneur, lui repliqua-t-elle; & depuis que je suis auprès de mon pére, j'imaginois que vous entendre sans courroux étoit vous répondre avec douceur. Ah! ma Princesse, lui dit-il, en se jettant à ses genoux, ces mots charmans me rendent la vie: mon amour ne vous fatigue donc plus; le voyez-vous dans mes yeux, dans mon cœur, dans toutes mes actions? Voulez-vous qu'il paroisse, & que je vous fasse connoître à quel excès il a porté toute son ardeur? Seigneur, reprit-elle en le relevant, j'en vois assez pour en être satisfaite. Eh! ne ferez-vous rien pour lui? repliqua-t-il. Que faut-il faire? interrompit-elle. Le récompenser, continua-t-il, en me donnant des marques qu'il ne vous déplait pas. La belle Aphrigia

gia demeura quelque moment ſans répondre, lançant ſur le paſſionné Dragut des regards pleins de feu. Elle avoit derriére ſa tête pluſieurs treſſés de cheveux qui tomboient juſqu'à terre. Elle en prit une, qu'elle coupa, & la préſenta à Dragut, qui, en lui voyant faire cette action, avoit fait un grand cri. Tenez, lui ditelle, en la lui donnant, voilà une marque que vôtre paſſion m'agrée. Gardez-la pour en conſerver le ſouvenir. Dragut, tranſporté d'amour & de joie, ſe jetta à ſes pieds; & prenant cette précieuſe treſſe, il la baiſa mille fois, & la paſſa autour de ſon corps où il l'attacha.

Vous êtes ſurpris, Seigneur, d'une façon de faire l'amour, qui n'eſt pas peut-être à l'uſage de France. Peut-être auſſi en avez-vous d'autres, que nous ne pratiquons pas ſi-tôt que vous; mais enfin, ce fut ainſi que la belle Aphrigia récompenſa celui de mon Maître, qui en fut touché d'une telle maniére, qu'il fit bien voir à la Princeſſe, que rien ne pouvoit égaler les ſentimens qu'il avoit pour elle.

Ils vécurent avec un grand bonheur durant quelques jours. Il lui dit qu'il avoit envie d'aller retrouver Cheredin, & qu'il étoit perſuadé qu'il mettroit tout

en uſage pour l'obtenir pour lui du Prince des Gerbes. Aphrigia fut de ſon avis: ſon pére n'avoit point d'autres enfans qu'elle, il l'aimoit avec une paſſion infinie. Il chériſſoit Dragut, elle crut que ſon conſentement ne ſeroit pas difficile à obtenir.

Quoique cette ſéparation fût néceſſaire au bonheur de leurs amours, ils ne s'y préparoient ni l'un ni l'autre qu'avec douleur, lorſqu'un jour Aphrigia, ſe promenant au bord ſolitaire d'une petite riviére qui ſe rendoit dans la mer, & n'ayant que la ſeule Halime avec elle, elle s'amuſoit à regarder un jeune homme qui pêchoit; mais jettant tout d'un coup ſa ligne, il s'avança vers Aphrigia, ſe mettant ſur ſon paſſage.

Je vous aime, belle Aphrigia, lui dit-il, & mon amour me contraint à le ſatisfaire ſans être ſûr de vôtre conſentement. Ne vous effrayez pas, je vous conjure: ce n'eſt point entre les mains d'un cruel raviſſeur que vous tombez. Je ſuis Bulcar, fils du Roi de Thunis, & vous ſerez dans les Etats de mon Pére auſſi Maîtreſſe que vous l'êtes ici. Alors, à un ſigne qu'il fit, la Princeſſe & Halime ſe virent entourées de quatre ſoldats qui ſortirent d'une Barque cachée derriére

derriére des roseaux, & qui se mirent en état de l'enlever. Ils le faisoient déja, & sa résistance eût été foible, lorsque Dragut arriva, attiré par les cris qu'elle faisoit. Le Prince de Thunis tenoit lui-même la Princesse. Ses soldats allérent droit à mon Maître le cimeterre à la main. Dragut ne fut point étonné de leur résolution. Le péril où il voyoit Aphrigia suffisoit pour l'animer & l'obliger à se défaire d'un plus grand nombre d'ennemis. Il coupa le bras au prémier qui l'attaqua, perça le cœur au second, & ayant reçu une légére blessure du troisiéme, il la lui fit payer de sa vie. L'autre fit peu de résistance : & Dragut, courant vers le Prince de Thunis, il le trouva très-empêché à faire entrer Aphrigia dans sa Barque ; car quoiqu'il fût aidé par un matelot, Halime & la Princesse, se tenant toutes deux, les embarrassoient extrémement. Bulcar, voyant ses hommes morts, courut à Dragut avec beaucoup de courage ; & remarquant qu'il étoit tout sanglant, il le crut dangereusement blessé, & jugea par-là qu'il se déferoit avec succès de celui qui faisoit obstacle à ses desseins : mais la vigueur de Dragut l'épouvanta, ils se battirent quelque tems. Enfin, Bulcar se sen-

ſentant bleſſé, & voyant accourir du monde, ſauta légérement dans ſa Barque, & s'éloigna avec beaucoup de vîteſſe juſqu'à la Mer, où il regagna ſon Navire. Il ne fut pas poſſible de le ſuivre, parce qu'il avoit fait éloigner toutes les Barques des environs ſur divers prétextes, pour rendre ſon entrepriſe plus ſûre.

La nouvelle de cette Avanture, & de la victoire de Dragut, courut bientôt dans toute l'Iſle : elle rendit les peuples amoureux de ſa vertu. Mais rien n'étoit comparable aux careſſes que lui faiſoit le bon Prince Oſman. Il le nomma cent fois ſon Libérateur, ſon Dieu tutelaire, ſon Fils, & le dernier de ces titres étoit celui qui plaiſoit le plus à Dragut.

Sa belle Princeſſe fut ſi ſenſible à ce dernier ſervice, & elle voyoit que ſon pére autoriſoit ſi fort ſes ſentimens, qu'elle réſolut de ne les plus contraindre, & de les faire voir à mon Maître tels qu'ils étoient. Dragut, lui dit-elle, je vous dois toujours tout ; & ſi j'en crois les déſirs de mon ame, je ſuis ravie de vous tant devoir. Juſqu'ici je n'ai fait qu'écouter vôtre amour. Je voulus le ſatisfaire par la treſſe de cheveux que je vous donnai : maintenant je veux que vous voyiez mon

cœur, & que vous ne doutiez plus de la tendreſſe qu'il a pour vous. Elle eſt extraordinaire, Seigneur, & je vous aſſûre qu'elle ſera fidéle. Heureux ſervice, s'écria Dragut, dont la récompenſe eſt ſi belle, & qui m'attire un ſi favorable aveu de la bouche de ma Princeſſe! Je ne puis, ni ne veux, me dédire de ce que j'ai dit, reprit-elle. Vivez ſans ſcrupule là-deſſus. Songeons à profiter de l'amitié que mon pére a pour vous, & vivons à l'avenir dans une parfaite intelligence. Vous croyez bien, Seigneur, que mon Prince ne l'en dédit pas. Il fut ſi vif & ſi tendre pour ces marques d'affection de la belle Aphrigia, qu'il fut tout le jour à s'exprimer de mille maniéres plus ardentes les unes que les autres, pour lui bien témoigner la grandeur de ſa félicité.

D'autre part, le Prince des Gerbes continuoit à le combler de faveurs. Il l'aimoit ſi chérement, que ſa fille & Dragut laiſſoient à leur amour tout l'eſpoir qu'il devoit ſi juſtement prendre, lorſqu'il fut tout à coup renverſé par la choſe du monde à laquelle il s'attendoit le moins. Car, Seigneur, les bontés d'Oſman ne diminuérent point, au contraire, elles augmentérent par une confiance qui

l'accabla de déſeſpoir, puiſqu'il lui avoua que la belle Aphrigia n'étoit point ſa fille, & qu'elle étoit celle que Cheredin avoit perdue il y avoit ſept ou huit ans. Il lui conta, qu'un des Pirates, qui l'avoit priſe au bord de la Mer, la lui avoit vendue avec ſa gouvernante; que l'ayant vûe ſi belle, & n'ayant point d'enfans, il l'avoit fait paſſer pour ſa fille, & lui avoit donné le nom d'Aphrigia, qui veut dire, une choſe qu'on met à l'abri; que ſa gouvernante lui avoit découvert, qu'elle étoit fille du Roi d'Alger; mais qu'il avoit penſé juſqu'alors, qu'il lui feroit un ſort auſſi bon en la laiſſant héritiére de ſon Etat, que celui qu'elle pourroit avoir avec ſon pére, où tout au plus elle ne feroit que la récompenſe de quelque Bacha: qu'il l'avoit donc fait élever comme un enfant que le Ciel lui avoit envoyé; mais que, depuis quelque tems, le remords l'ayant ſaiſi, il avoit jugé devoir faire une ſi précieuſe reſtitution: pour cet effet, qu'il la renvoyoit à Cheredin avec ſa gouvernante, lorſqu'elle fut priſe; qu'il avoit chargé un ami fidéle du ſecret de reconnoiſſance, priant inſtamment le Roi d'Alger de la lui vouloir renvoyer avec tel époux qu'il lui plairoit; & qu'il agréat

P 2 qu'el-

qu'elle régnat dans sa petite Isle, dont il lui faisoit présent après sa mort. Il ajoûta à ce surprenant récit, qu'il étoit encore dans le même dessein, & qu'il le choisissoit pour lui remettre ce dépôt entre les mains, afin qu'il le rendit de sa part au Roi d'Alger ; lui protestant, qu'il souhaitoit qu'il fût cet heureux époux, & qu'il en alloit écrire à Cheredin : après quoi, il l'embrassa en pleurant de tendresse, & le priant de se préparer à partir bientôt ; mais qu'il vouloit instruire avant cela la Princesse de son sort, & du même pas il alla chez elle. Ma fille, lui dit-il, il faut encore nous séparer. Je vous confie à Dragut. Il vous conduira mieux que personne ; & allez retrouver ce Roi, auquel je vous envoyois. Aphrigia rougit, & se jettant au col de ce bon pére : Pourquoi me chassez-vous, Seigneur ? lui dit-elle. Gardez votre Aphrigia auprès de vous. Elle pleuroit, il ne lui fut pas possible de continuer de parler. Ah ! ma chére fille, lui dit-il, une nécessité d'honneur absolue me force. Vous n'êtes point ma fille, continua-t-il en versant quelques larmes. Non, Madame. Mais permettez-moi toujours de vous nommer d'un nom qui m'est si cher. Vous êtes la fille de Cheredin

Roi

Roi d'Alger. Ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, je ne la veux point être. Vous êtes mon pére, je n'en ai point d'autre que vous. Toute ma tendreſſe vous eſt acquiſe, je ne la ſçaurois diviſer. Oſman laiſſa paſſer ce premier mouvement qu'il méritoit ſi bien ; & peu à peu, aidé de Dragut, il l'amena où il vouloit, & elle fut capable d'écouter la raiſon.

Mais, Seigneur, je ne ſçaurois vous dire tout ce que penſa mon Maître. Il étoit fâché, qu'Aphrigia ne fût plus fille d'Oſman. Il étoit bien aiſe, qu'elle le fût de Cheredin. Il ne doutoit pas que ſi Oſman eût été ſon pére, il ne la lui eût donnée pour femme. Il ſe flattoit auſſi que Cheredin l'accorderoit à ſon amour, aux ſervices qu'il avoit rendus à cette belle Princeſſe, à l'amitié de ſon cher Azan, & ſur-tout à la tendre affection que le Roi avoit toujours eue pour lui.

Dans ces flatteuſes penſées il me vint trouver tout rempli de leurs charmes. Iſouf, me diſoit-il, après m'avoir conté tout ce que je viens de vous dire, conçois-tu mon bonheur ? Cheredin ne me refuſera pas ſa fille, & je ſerai l'homme du monde le plus heureux. Mais, Seigneur, que je fus épouvanté de tout ce

qu'il me difoit ! J'admirois Aphrigia : mais quand je penfois qu'elle étoit fille de Cheredin, je frémiffois à la vûe d'un tel mariage. Je crus que je n'avois plus de tems à perdre, & que c'étoit l'heure où je devois apprendre à Dragut le fecret de fa naiffance infortunée. Ah ! Seigneur, lui dis-je, que m'apprenez-vous? Je ne puis plus me taire fans crime. Votre fort eft encore plus étrange que celui d'Aphrigia. Vous n'êtes point le fils de Hali, & vous avez eu pour pére le malheureux Selin Roi d'Alger. Vous uniriez-vous, continuai-je, avec le fang déteftable de ceux qui ont répandu tout le votre ? Le Prince me regarda avec furprife depuis la tête jufqu'aux pieds. Il fembloit que pour la premiére fois il doutoit de ce que je lui difois. Je m'en apperçus, & courant à une caffette, je l'ouvris, & lui fis voir dans ce petit efpace une quantité prodigieufe de pierreries qui avoient été au Roi fon pére ; & tirant une Lettre de mon fein, je la lui préfentai. Elle étoit de la Reine fa mére, qui la lui avoit écrite quelque tems avant fa mort, & qui m'avoit chargé de la lui remettre quand je le jugerois à propos. Elle l'inftruifoit par elle de fa naiffance, & de fes malheurs.

Le

Le Prince demeura comme terraſſé à de ſi étonnantes nouvelles. Il tint quelque tems la vûe baiſſée ; & la levant ensuite, il l'attacha ſur mon viſage d'un air mécontent. Cruel Iſouf, me dit-il, quel tems choiſiſſez-vous pour m'apprendre des choſes ſi ſurprenantes ? N'eſtimez-vous plus Aphrigia depuis qu'elle eſt fille de Cheredin, & vous paroit-elle moins merveilleuſe ? Aphrigia eſt ſans doute toujours aimable, Seigneur, repris-je : mais elle ſort d'un ſang ennemi, d'un ſang qui vous doit faire horreur, & qui ne peut jamais s'unir avec le votre. Mais, Iſouf, repliqua-t-il, c'eſt l'inhumain Horuc, qui fit mourir Selin : êtes-vous aſſez injuſte, pour ne le pas ſéparer de Cheredin, dont j'ai reçu mille bienfaits, & dont l'amitié & les faveurs ſemblent réparer par inſtinct les outrages que m'a fait ſon frére ? Ah! Cheredin ! Azan ! Aphrigia ! s'écria-t-il, vous balancez dans mon cœur toutes les injures qu'on m'a faites. Vous verrez donc régner cet uſurpateur, interrompis-je, & il ſera tranquille ſur votre trône ? Il n'y a plus de trône pour moi à Alger, reprit-il froidement : je ne le reprendrai pas par des crimes. Cheredin eſt mon bienfaiteur, il eſt pére d'Azan &

d'Aphrigia, tous ces noms me ſont ſacrés : parlons avec raiſon. Que ferai-je ſeul, dépouillé, & ſans ſecours que celui de ma vertu & de mon épée ? Ne nous repaiſſons point de chiméres, Iſouf. Si j'ai à attendre quelque fortune, c'eſt des bontés de Cheredin. S'il me donne ſa fille, comme je l'eſpére, cette Iſle me fournira des ſujets aſſez belliqueux pour me faire dans l'Afrique un deſtin plus grand que celui de mes péres. Ainſi, n'en parlons plus, Iſouf. Cachez toujours le ſecret de ma naiſſance, je ne la découvrirai qu'à la ſeule Aphrigia. Elle ſera pour moi, avant qu'elle puiſſe connoître les intérêts de ſon pére;& elle verra bien que les intérêts de ſon pére ne trouveront rien de contraire dans mon cœur.

Je connus bien, Seigneur, que je n'avois point de replique à faire; & effectivement, je trouvois de la raiſon dans ce qu'il me diſoit. Il courut chez la Princeſſe des Gerbes, à qui il communiqua tout ce que je venois de lui dire. Vous jugez bien que ſa ſurpriſe fut extrême, & qu'ils admirérent cent fois ce prodigieux événement de leurs avantures ; cette conformité du déguiſement de leur naiſſance ; & cette parfaite ſimpathie qui leur faiſoit ſurmonter à l'un & à l'autre

tous

tous les obſtacles qui devoient ſi vraiſemblablement les ſéparer.

Le Prince des Gerbes ſe prépara pendant quelques jours à voir éloigner ſa chére fille. Il l'embraſſa mille fois, baigna ſon viſage de pleurs, & s'en ſépara enfin avec des regrets ſi tendres, que j'en fus moi-même touché. Il donna à la Princeſſe la Lettre qu'il écrivoit à Cheredin. Nous nous embarquames, le chemin étant trop difficile par terre, & nous fîmes nôtre voyage heureuſement juſqu'aux côtes d'Alger. Nous les avions découvertes avec joie, & nous eſpérions d'arriver bien-tôt, quand le vent devint furieux. Il ſe forma un orage terrible. Nous apperçumes néanmoins cinq vaiſſeaux près de nous, & nous reconnumes qu'ils étoient au Roi d'Alger. Nous diſtinguames le ſien, & jugeames qu'il y étoit en perſonne. Nous en fumes bientôt plus perſuadés, le voyant diſtinctement ſur le tillac. Il nous avoit reconnu auſſi, & s'avançoit vers nous. Le Prince fut chercher la belle Aphrigia, & la tenant par la main, il lui montra ſon pére; & quand il fut aſſez près, croyant ſe faire entendre: Voici votre fille, Seigneur, lui crioit-il; cette divine Princeſſe, qui vous fut ravie il y a quelques

années. Mais ces paroles se perdoient en l'air. La tempête s'augmentoit. Le jeune Azan, qui étoit auprès de son pére, n'eut pas plutôt connu Dragut, dont tout le monde répétoit le nom, qu'il se précipita, pour ainsi dire, dans une barque pour le joindre plutôt. Mon Maître, remarquant son action, & se tournant vers la Princesse, C'est votre frére, lui dit-il; qui s'avance vers nous. Je vai le recevoir, belle Aphrigia, & je reviens vous reprendre. Il descendit aussi-tôt, se mit dans une barque, & s'élança un moment après dans celle du Prince Azan. Ces deux amis se tendirent les bras, & dans le tems qu'ils s'embrassoient avec une véritable tendresse, un coup de vent épouvantable vint séparer tous ces Vaisseaux, & emporta si loin & avec tant d'impétuosité la petite Barque, que si les Princes ne se fussent pas promtement couchés dans le fond, ils seroient tombés dans la Mer.

La tempête dura le reste du jour, & toute la nuit. Quoique l'air commençât à s'obscurcir quand le Prince quitta Aphrigia, elle ne laissa pas de voir l'effet de l'orage: car que ne voyent pas les yeux d'une Amante? Elle vit donc une vague porter jusqu'au Ciel ce petit Vaisseau qui con-

contenoit ce qu'elle avoit au monde de plus cher; & ſans être émûe de ſon péril, elle fit un grand cri en tendant les bras vers la barque qu'elle voyoit s'éloigner avec tant de légéreté. Nous nous éloignames auſſi, Seigneur. Les Vaiſſeaux de Cheredin prirent auſſi des routes différentes. Nous avons ſçû, qu'il en perdit deux, & qu'il ſe ſauva avec les autres. Pour nous, nous ne ſçavions que devenir. L'art du Pilote étoit inutile, & nous n'avions d'eſpoir qu'au Ciel.

La Princeſſe, qui avoit déja eſſuyé un pareil péril dans ſa vie, vit celui-ci avec moins de fermeté. Elle pleura toujours, & fit mille vœux en ſecret, où Dragut avoit la meilleure part. A la pointe du jour, & ſur la fin de l'orage, nôtre Vaiſſeau, tout fracaſſé & briſé, alla s'ouvrir aſſez près d'un Port dont nous tirâmes toute ſorte d'aſſiſtance. Nous ne perdimes que peu de gens; nous ſauvâmes ce que la Princeſſe avoit de plus précieux, comme les habits, & quelques joyaux qui ſervoient à ſa reconnoiſſance, quoique ces choſes ne fuſſent guéres néceſſaires, n'étant pas poſſible de l'avoir vûe à l'âge où elle fut enlevée, ſans la reconnoître aiſément.

Tandis que les soins charitables de ceux qui nous secouroient s'exerçoient encore, la Princesse étoit à demi couchée sur un ballot, au bord de la Mer, & la tête appuyée sur Halime, lorsqu'elle vit passer bien des gens à cheval, & dans un chariot un homme de bonne mine qui s'arrêta, s'informant si ce naufrage avoit été bien funeste. Mais appercevant Aphrigia, il descendit brusquement à terre. Vous me la rendez, Dieu puissant ! s'écria-t-il. C'est l'adorable Aphrigia ! Aphrigia tourna languissamment la tête, bien étonnée de s'entendre nommer dans une terre qu'elle ne connoissoit pas: mais ayant rappellé des idées encore fraîches, elle reconnut cet homme, qui étoit près d'elle, pour Bulcar Prince de Thunis; & c'étoit à Thunis qu'elle étoit malheureusement abordée.

Souffrez, Seigneur, que je passe ici sur la joie de ce Prince de voir la Princesse des Gerbes, & sur la douleur de cette infortunée de retrouver Bulcar, & de se voir en son pouvoir. Elle en ressentit bientôt toute la rigueur : car l'ayant fait mettre dans son chariot avec sa Gouvernante & Halime, il s'y mit aussi & la conduisit à une espèce de forteresse, au

bas

bas de laquelle étoit une maiſon de campagne délicieuſe, à nôtre captivité près. Il ne retint auprès de la Princeſſe que ſes femmes, & il envoya les hommes en divers endroits, afin qu'on n'eût aucune nouvelle de ſon fort. Je demeurai près d'elle par adreſſe, & par mes priéres auprès de Bulcar, feignant d'être le mari de Halime. Car, dès que je vis mon Prince ainſi éloigné d'Aphrigia, elle me devint auſſi chére qu'il m'étoit cher, & je lui vouai une entiére fidélité, ſçachant bien que je ne pouvois mieux prouver à mon Maître celle que j'avois pour lui. Nous demeurâmes un an entier dans cette agréable priſon, ſans ſçavoir rien de ce qui ſe paſſoit ailleurs, quelque effórt que nous fiſſions pour en apprendre quelque choſe; & Bulcar y donnoit de continuels témoignages de ſon amour, que la Princeſſe rejettoit avec un dédain & une conſtance extraordinaire. Quand il la menaçoit de quelque violence, elle y répondoit par une menace encore plus effrayante pour lui; l'aſſûrant toujours froidement, que s'il en venoit à la force, elle ſe tueroit de ſes propres mains. Ces paroles l'arrêtoient, & nous vivions ainſi de jour à autre. J'ai trop long tems abandonné nôtre petite barque, Seigneur; je

je vai la ſuivre, & vous dire qu'elle s'arrêta à un banc de ſable qui touchoit preſque à la terre. Ainſi, il fut aiſé aux Princes de s'y ſauver. J'avois oublié de vous dire, que la Princeſſe Aphrigia avoit donné un eſclave à Dragut, qui avoit beaucoup d'eſprit, & qui ſçavoit preſque toutes les Langues. Cet homme étoit deſcendu dans la barque avec ſon Maître, tellement qu'il fut ſon compagnon dans ſon péril, & lorſqu'il ſe ſauva. Dès qu'ils furent à terre ils apprirent qu'ils étoient dans une des Iſles de l'Archipel.

Les Princes n'eurent le tems de ſe reconnoître & de parler, que quand ils eurent pris un peu de repos, & Azan fut merveilleuſement étonné d'apprendre que la Princeſſe ſa ſœur étoit retrouvée par le moyen de Dragut, mais très fâché de ſa perte par la cruauté des vents. Ils réſolurent de ſe remettre en Mer pour la chercher, & pour en donner la nouvelle au Roi d'Alger. Mais une fiévre ſoudaine, qui prit à Azan interrompit leurs projets.

Il preſſoit continuellement Dragut de le quitter, d'aller trouver ſon Pére, & de chercher ſa ſœur. Dragut, au déſeſpoir de la maladie de ſon ami, lui réſiſta, ne

le:

le voulut pas abandonner, & jugea à propos d'envoyer le fidéle Mahmet à Cheredin, pour l'avertir qu'il lui menoit la Princesse sa fille dans le tems que l'orage étoit survenu, pour s'informer s'il en avoit des nouvelles, & pour lui dire le lieu où ils étoient, & lui demander des Galéres pour aller faire la recherche de sa fille.

Mahmet partit, & cinq ou six jours après le Prince Azan reprit sa santé. Il résolut avec Dragut d'attendre le retour de son esclave, & s'occupoit tous les jours à aller à la Chasse. Une fois qu'ils y étoient, Azan se mit sous un arbre dans un agréable vallon, & s'y endormit. Dragut continua sa Chasse; & quand il revint au même endroit où il l'avoit laissé, il ne le trouva plus. Il l'appella; & comme il ne lui répondit point, il jugea qu'il s'étoit retiré dans la maison qu'ils habitoient. Mais il se trompoit. Azan ne parut plus de tout le soir, & il en fut dans une inquiétude étrange, craignant qu'il ne lui fût survenu quelque accident fâcheux. Il le chercha lui-même dans toute l'Isle, & revint attendre dans sa maison de ses nouvelles & de celles de Cheredin.

Au bout de trois semaines, il vit arriver

qua-

quatre Galéres que le Roi d'Alger leur envoyoit. Ceux qui les commandoient, le trouvérent dans l'abatement de la perte de ſon ami. Il leur dit nettement, qu'il ne partiroit pas qu'il n'en ſçût quelque nouvelle, & il vivoit dans une langueur mortelle, car Cheredin lui mandoit qu'il n'avoit rien appris d'Aphrigia, & lui paroiſſoit avoir une grande joie de ce qu'il l'avoit retrouvée, eſpérant que le Ciel la lui conſerveroit, quelque part qu'elle fût. Enfin, Dragut mouroit de chagrin, quand ſe promenant triſtement auprès de la Mer, il vit de loin un homme à cheval qui venoit vers lui à toute bride. Quelle ſurpriſe! quelle joie! quand il reconnut ſon cher Azan, qui, ſe jettant promtement à terre, ſe mit à rire dès qu'il le vit, & l'embraſſa enſuite tendrement. Il conta à Dragut ſon avanture, qui n'a rien de commun, Seigneur, avec celle de mon Maître. Toute ſa petite flotte fut ravie de revoir ſon jeune Prince. Il careſſa les Capitaines; & après avoir parlé bas à Dragut, il ſe ſépara de lui, ne prenant qu'une Galére, & lui donnant les trois autres, lui recommanda ſa ſœur & ſon pére.

Ces deux amis ſe ſéparérent ainſi. Dragut

gut chercha vainement ſa belle Princeſſe. Pendant ce tems, il fit mille combats qui ont rendu ſon nom célébre. Il rejoignit deux ou trois fois ſur Mer le Roi d'Alger, déplorant enſemble la perte de ſa fille. Il fit de ſi belles choſes, que l'Empereur des Turcs le redouta. Dragut s'étoit rendu ſi formidable, que tout trembloit ſous ſon nom. Il envoya un Ambaſſadeur à Soliman, lui offrir ſon bras & ſon cœur. L'Empereur lui fit un honneur où juſques-là aucun particulier n'avoit oſé prétendre. Dragut l'alla voir enſuite, & ce Prince prit pour lui la plus ſenſible amitié. Il retrouva ſon cher Azan dans Conſtantinople, & le ramena avec lui.

Mais, Seigneur, durant que cette année ſi pleine de gloire s'écouloit avec tant de renommée pour Dragut, la Princeſſe Aphrigia languiſſoit dans ſa ſolitude, ſans ſçavoir ce qui ſe paſſoit dans le reſte du monde. Vous voyez bien que le Prince de Thunis n'avoit garde de l'entretenir des merveilles de Dragut qu'il ſçavoit bien être ſon rival. Je me promenois un ſoir au clair de la Lune dans le jardin, quand j'entendis deux hommes qui parloient, & que l'un diſoit à l'autre, qu'il n'avoit jamais vû une ſi

si belle perſonne, & continuoit ſon diſcours ſur la facilité que des hommes courageux auroient à ſurprendre cette maiſon. Alors, ſans en vouloir entendre davantage, je ſortis de derriére une paliſſade, & me montrant à eux, je vis un homme d'une mine haute & majeſtueuſe, qui porta d'abord la main ſur ſon cimeterre. Ah ! ne craignez rien, lui dis-je, hardi Inconnu, écoutez-moi : & alors je lui contai notre longue captivité, lui diſant qu'Aphrigia, que je nommai d'un autre nom, étoit ma fille. Quoi ! me dit-il, cette belle perſonne, que Bulcar aime, & que je viens de voir près d'une fontaine avec deux autres femmes, eſt votre fille ? Je l'en aſſurai encore, & il m'avertit de me tenir la nuit prochaine dans ce jardin avec ma famille ; qu'il me délivreroit, & me rendroit ma liberté.

Quoique je ne cruſſe pas connoître celui qui me faiſoit de telles propoſitions, il ne m'importoit : tout m'étoit meilleur que Bulcar. J'allai tranſporté de joie le dire à la Princeſſe, qui en eut auſſi une ſemblable, & le jour ſuivant nous parut d'une grande longueur. Les femmes d'Aphrigia ſe rendirent avec elle dans le jardin ; & ſur le milieu de la nuit,

nuit, le brave Inconnu força la maison. Ses soldats la pillérent, & il nous emmena dans sa galére. Il se chargea lui-même d'Aphrigia; & malgré le tumulte & le désordre, il lui fit voir qu'il étoit touché de ses charmes. La Princesse fut épouvantée de l'effet qu'ils produisoient encore, & fut occupée de ces pensées le reste de la nuit, qu'elle passa seule avec ses femmes.

Quand le jour fut venu, elle commença à prendre du repos : mais il fut absolument troublé par de grands cris ; & nous nous vîmes environnés d'une grande flote, qui poussoit jusqu'au Ciel le nom de Cheredin. C'étoit lui en effet, Seigneur, qui avoit délivré sa fille sans le croire. Vous sçavez, qu'il a toujours été un peu Pirate. Il s'étoit séparé de sa flote, pour aller autour du Serrail du Prince de Thunis, où il savoit que Muley Asem son pére avoit ses trésors. Il s'étoit introduit lui-même dans le jardin pour reconnoître la place. Il avoit vû au clair de la Lune Aphrigia, qui lui avoit paru charmante. Il avoit résolu de lui enlever cette beauté & ses richesses, & il avoit exécuté tous ses desseins de la maniére que je vous ai dit.

Aphrigia étant ainsi éveillée en sursaut,

faut, j'entrai tout hors de moi dans sa chambre. C'est votre Pére, m'écriai-je, qui vous a délivrée, c'est votre pére. Venez, Madame; venez vous montrer à lui; & lui donnant la main, elle courut sur le tillac où le Roi d'Alger étoit. Elle se jetta précipitamment à ses genoux, & les lui serrant tendrement en haussant la tête, & lui faisant voir un visage divin tout baigné de pleurs que l'affection & la joie faisoient répandre: Quoi! vous êtes l'illustre Cheredin! lui disoit-elle. Ah! Seigneur, dissipez ma timidité. Je n'ose vous présenter votre fille. Elle ne put achever, ses sanglots lui coupérent la parole, N'en doutez pas, Seigneur, m'écriai-je. C'est la fille de l'invincible Roi d'Alger, que le vaillant Dragut vous menoit, & qu'il reçut des mains du Prince des Gerbes pour la remettre entre les votres. Il sembloit que la reconnoissance de la Princesse ne pouvoit avoir un plus ample théatre. Aussi Cheredin étoit en spectacle à toute une superbe flote, qui paroissoit attentive à un si rare événement. La jeune Aphrigia, toujours prosternée aux pieds de son pére, lui présenta la lettre du Prince des Gerbes; il la prit avec beaucoup d'agitation, & il lut tout haut ces paroles.

AU

AU ROI D'ALGER.

JE vous rens votre fille, Seigneur, après l'avoir gardée huit années. J'ai tâché, par l'éducation que je lui ai donnée, de la rendre digne d'être un jour avouée par son invincible pére. Votre vaillant Dragut l'a délivrée deux fois de la captivité : il a bien mérité cette Princesse, Seigneur ; & si elle étoit à moi, elle seroit déja la récompense de sa vertu. J'ose vous supplier qu'elle soit le prix des services de cet homme illustre. Je lui donne pour sa dot mon Etat ; & je prie le Roi d'Alger de trouver bon qu'Aphrigia soit toujours la fille d'Osman.

Ceux qui entendirent la lecture de cette lettre, pousférent mille cris d'admiration & d'applaudissement ; & les noms de Cheredin, d'Aphrigia, & de Dragut, passérent de bouche en bouche. Le Roi, faisant céder les mouvemens d'un frivole amour à des mouvemens plus forts & plus légitimes, la nature triompha absolument de ce superbe cœur. Il releva la belle Aphrigia, & la prenant entre ses bras, il l'y retint long-tems ; & pour la premiére fois de sa vie, ses yeux furent mouillés de larmes. Tous les assis-

aſſiſtans étoient attentifs, & paroiſſoient s'intéreſſer tendrement à une avanture ſi ſurprenante.

La Gouvernante de la Princeſſe parut, qui fut reconnuë de Cheredin, & de tous ceux qui l'avoient vûe. Elle montra quelques ornemens qu'Aphrigia avoit le jour qu'on l'avoit enlevée. Cheredin lui fit un accueil plein des tranſports de ſa joie. Il s'étonnoit même de n'avoir pas reconnu au premier abord ſon admirable fille. Il fut agréablement occupé à lui faire cent careſſes; comme il avoit des deſſeins aux environs de l'Iſle des Gerbes, il avoit réſolu de voir Oſman en paſſant. Il avoit même choiſi cette Iſle pour le rendez-vous qu'il avoit donné à Dragut, qui l'y devoit venir joindre. Le recouvrement de ſa fille ne pouvoit donc jamais venir plus à propos. Il fut bien aiſe, en la menant à l'époux qu'il lui deſtinoit, de la faire voir à celui qui lui avoit tenu lieu durant ſi long-tems de véritable pére. Mais la Princeſſe, voyant ſa résolution, ſe jetta à ſes pieds, & le conjura de lui donner quelques momens pour aller voir la Reine ſa mére, & lui rendre des reſpects dont elle ſeroit au déſeſpoir de ſe diſpenſer. Le Roi d'Alger entra dans les ſentimens d'Aphrigia, & conſentit à l'attendre.

dre. Il ne lui donna que deux jours pour faire ſon petit voyage, Alger n'étant que peu éloigné du lieu où il étoit.

La Princeſſe entra dans un navire avec des perſonnes de conſidération pour la conduire. Elle partit pleine des eſpérances de ſon bonheur : mais à peine étoit-elle hors de la portée des regards de ſon pére, que le vent s'agita, & l'écarta un peu de ſa route.

Il ſembloit que le Ciel & la Terre laiſſoient abſolument à la Mer la diſpoſition de ſa deſtinée, & qu'elle dût être toute ſa vie ſoûmiſe aux caprices de cet élément. En effet, le bâtiment ſur lequel elle étoit, laiſſa Alger à gauche; & ſe trouvant en pleine Mer, il fut attaqué par ſept Galéres, auxquelles il ne fit point de réſiſtance. On tira quelques volées de canon; & le Roi, qui l'entendit, crut qu'on ſaluoit la Princeſſe ſa fille à Alger. Ce malheureux pére étoit bien éloigné de croire qu'on l'enlevoit ainſi preſque entre ſes bras. C'étoit Doria, qui fit cette belle priſe. La Princeſſe dit à ſes gens qu'on cachât ſa naiſſance. Il commanda qu'on prit la route de France.

Mahmet eſclave de Dragut, qui s'étoit trouvé auprès de Cheredin quand il

il retrouva sa fille, avoit suivi cette Princesse dans son petit voyage, étant ravi de la revoir, après en avoir été si longtems séparé ; & comme on ne prenoit pas garde à lui, il se jetta dans la mer, & nageant vigoureusement jusqu'à une langue de terre, il gagna ensuite Alger ; & se remettant promtement en mer, il aborda la flotte du Roi, & lui apprit le dernier malheur de sa fille, lui disant que c'étoit Doria qui l'emmenoit du côté de France.

Cheredin à cette nouvelle abandonna la poursuite de toutes ses entreprises, pour courir après Doria, espérant de le joindre : mais de si justes désirs furent vains.

Il rencontra Dragut, qui venoit le trouver, & lui conta sa triste avanture. Jamais douleur ne fut égale à celle de ce malheureux Amant. Il dit des choses capables de toucher les cœurs les plus durs. Il voulut aller après Doria, & abandonner tous les projets du Roi d'Alger. Mais Cheredin lui commanda de les poursuivre, & lui dit qu'il chercheroit lui-même le ravisseur de sa fille. Ils se séparérent donc, Seigneur, malgré le désespoir de Dragut. Il prit la route de l'isle des Gerbes, & il y aborda. Je passe

ſe ſous ſilence les careſſes qui ſe firent entre lui & Oſman : mais je vous dirai, qu'il prit Tripoli ; que Soliman lui envoya une flotte ; qu'il vainquit le Roi de Carvan & le Prince de Tajora ; qu'il fit enfin cent & cent actions dignes d'une mémoire éternelle : après quoi, il vit le Roi d'Alger, qui venoit le joindre pour ſe réjouir de ſes victoires, mais triſte pour n'avoir point retrouvé la Princeſſe ſa fille.

Dragut ſe ſépara de lui pour la chercher à ſon tour. Il trouva Doria, le combatit, & le vainquit : mais il ne trouva point l'aimable cauſe de tant de gloire. Il apprit de Doria, qu'il avoit laiſſé les femmes qu'il prit près d'Alger ſur les Côtes d'Italie. Dragut ne retint qu'une ſeule Galére, & viſita inutilement toute l'Italie. Il ſe reſſouvint enſuite, que Mahmet avoit entendu qu'on prenoit la route de France, il tourna de ce côté. Il trouva à Marſeille le Seigneur de Lautrec. Il ſe lia d'une forte amitié avec ce grand homme. Le Roi de France & celui d'Alger étant en intelligence, il ſe fit connoître à lui. Mon Maître lui conta ſon hiſtoire, & Lautrec donna des ordres dans tous les Ports pour ſçavoir des nouvelles d'Aphrigia. Ils furent quelque tems enſem-

ble en Guyenne. Une certaine conformité en leurs humeurs les lia uniquement; & Dragut ayant vû que ſon ami avoit reçu des ordres du Roi de France pour ſe rendre auprès de lui, a bien voulu l'accompagner, & voir cet illuſtre Monarque. Il lui a fait une réception plus obligeante encore qu'il ne la pouvoit eſpérer. Le Roi le comble de faveurs, la Reine de Navarre lui témoigne une grande eſtime: il ſeroit heureux ici, s'il pouvoit l'être en n'y voyant pas la divine Aphrigia. Le Roi l'a fait chercher, & lui témoigne en toute rencontre prendre un intérêt particulier pour tout ce qui le regarde.

Iſouf ayant ceſſé de parler, l'Inconnu le remercia d'une maniére ſi obligeante, qu'il put bien voir le plaiſir qu'il avoit pris au récit qu'il venoit de lui faire. Il lui parla des plus beaux événemens de la vie de Dragut, & le pria fort de l'aſſurer qu'il reconnoiſſoit, comme il le devoit, cette marque de confiance, ayant bien voulu lui découvrir le ſecret de ſa naiſſance, qu'il avoit jugé à pluſieurs marques devoir être auſſi illuſtre. Et après s'être entretenu encore quelque tems avec Iſouf, il le congédia, & le laiſſa aller

aller rendre compt eà ſon Maître des honnêtetés de l'Inconnu.

Dragut étoit cependant arrivé aſſez tard au Château, & juſtement dans le tems que Madame Mére du Roi étoit revenue de la promenade. Il n'y avoit aucun divertiſſement ce ſoir-là. Tout ſe reſſentoit de l'incommodité de la Reine. Un air triſte étoit répandu ſur les viſages, tous les Seigneurs étoient par pelotons dans la cour du Château. Dragut ayant abordé Lautrec, ils furent enſemble à la porte de l'apartement de la Reine apprendre de ſes nouvelles. On leur dit qu'elle avoit encore un peu de fiévre. Vous êtes trop émû de ſon mal, lui dit Dragut, je m'intéreſſe pour Dorval. Défaites-vous de cette ſenſibilité. Je ne perdrai jamais les ſentimens que j'ai pour la Reine, reprit Lautrec. Mais comme ils ne ſont qu'une pure fantaiſie où mon étoile me pouſſe, je ne laiſſerai pas peut-être de penſer ſérieuſement à ce que Madame de Caumont m'a propoſé encore aujourd'hui; & je ſens trop, qu'il eſt tems de ſatisfaire ma famille, qui me perſécute depuis ſi long-tems au ſujet d'un mariage. Je n'avois pû m'y réſoudre juſqu'ici. J'avois penſé, que, pour rendre ce lien agréable, il étoit néceſ-

ſaire de s'aimer. Mais je vois bien que je ferai comme les autres, qui ne font ces aſſortimens que par politique, & où l'on ne trouve tout au plus que de la ſocieté. Et penſant comme vous faites, repliqua Dragut, Dorval vous eſt encore meilleure qu'une autre. Je le trouve comme vous, pourſuivit Lautrec; & s'il faut me réſoudre, je me réſoudrai pour elle, continua-t-il, avec un ſoupir. En achevant ces mots, ils entrérent chez la Ducheſſe d'Angoulême.

Lautrec aborda Dorval, qui étoit à un bout de la chambre avec la belle Saint Severin & Fronſac qui en étoit fort amoureux. Dragut s'approcha de Helli, qui voyoit jouer Madame la Régente, & il l'entretint quelque tems. Le Roi vint enſuite, qui s'approchant de cette aimable fille, lui dit à demi bas, que rien ne pouvoit la ſatisfaire, & être digne de ſa beauté, que les Rois ou les vainqueurs des Rois. Il regarda obligeamment Dragut en diſant cela; & Dragut, s'humiliant avec reſpect, témoigna par ſon action qu'il recevoit comme il le devoit les louanges du Roi. Le vainqueur du Prince de Thunis, lui dit-il, du Roi de Tripoli, & de celui de Carvan, peut bien donner quelque moment à une ſi belle

belle perſonne ; & une telle préférence, continua-t-il en riant, eſt bien capable auſſi de contenter ſa vanité. Je vous aſſure, Sire, lui répondit-elle, que je penſois tout à l'heure à ce que me dit Votre Majeſté. Dragut a eu quelque diſtinction pour moi ; & depuis qu'il eſt dans votre Cour, ſa complaiſance m'a aſſez flattée pour m'en laiſſer prendre de l'orgueil. Je lui ai vû ſuſpendre ſa mélancolie auprès de moi, & vouloir bien ſatisfaire ma curioſité ſur le ſujet de ſes voyages, & de tant de différens pays qu'il a vûs. J'avoue, qu'il a un ami que j'aime, & que le Prince Azan, par tout ce qu'il m'en a dit, eſt tout-à-fait de ma connoiſſance. Il eſt vrai, reprit le Roi, que ſon caractére eſt agréable, & que ce que nous ſçavons de ſes avantures ne l'eſt pas moins. Mais prenez garde de l'aimer trop, pourſuivit le Roi, & de donner de la jalouſie à ceux qui prennent trop d'intérêt à vôtre perſonne. Dragut, qui ſçavoit avec toute la France, que le Roi aimoit Helli, ſe recula par reſpect; & cette belle fille regardant le Roi avec des yeux tout enflammés : Ah! Seigneur, lui dit-elle, quand il y auroit autant d'Azans qu'il y a d'hommes au monde, les compteroit-

on pour quelque chose où vous paroîtriez? Et ce qu'ils auroient de plus agréable ne se dissiperoit-il pas dès qu'on seroit charmé par votre présence? Ce que vous me dites est trop flatteur, reprit le Roi. Il est sincére, Sire, reprit-elle. Je sens tout ce que je dis; & je serois malheureuse, si après tout ce que je fais, vous doutiez de mes sentimens. Le Roi, qui sentoit beaucoup d'amour pour cette fille, fut long-tems à l'en entretenir. Après quoi, remarquant le Marquis du Guast qui parloit à Dragut, & qui sembloit en regardant Helli paroître frappé de quelque grande ressemblance, il soupira; & les appellant tous deux, il parla à l'oreille du Marquis, & lui demanda s'il ne trouvoit pas qu'il y avoit beaucoup de rapport de l'une à l'autre. Alphonse dit qu'il en avoit été épouvanté: mais que ce qui le surprenoit encore davantage étoit que Dragut lui disoit que Helli ressembloit aussi parfaitement à la fameuse Roxelane; & qu'il admiroit en cela les jeux de la nature, qui produisoit en des climats si différens des beautés si semblables.

Le Roi fit paroître de la joie de ce qu'on disoit à l'avantage de sa Maîtresse. Elle en rougit, autant de plaisir que

de

de modeſtie ; & le Roi prenant la parole : Cette Roxelane eſt belle, dit-il, puiſqu'elle reſſemble à la charmante Helli ; & ſa deſtinée, qu'elle ſçut faire elle-même, nous marque bien le pouvoir de ſes charmes. Mais encore, dites-moi, ſi elle eſt ſi ſurprenante que l'on dit ? Sire, reprit Dragut, ſa beauté eſt incomparable. Je n'ai vû que celle de la Reine de Navarre, qui pourroit avoir quelque avantage ſur la ſienne. Et il n'y a que la Princeſſe d'Aragon, & une fille du Roi d'Alger, qui puiſſent l'égaler. Dragut rougit en diſant ces paroles. J'ai couru preſque tout le monde, continua-t-il, & parmi le nombre de beautés que j'ai vûes, aucune n'approche de celle que je viens de vous dire. Quelle ſorte de beauté a Roxelane, reprit le Roi, & quel eſt ſon caractére ? Elle a tous les traits beaux, pourſuivit Dragut : mais elle a un feu dans les yeux, dont il n'eſt pas poſſible de ſoutenir l'éclat ; ils ſont d'une grandeur & d'une forme ſinguliére. Elle a l'air noble & majeſtueux. Elle affecte tous les dehors d'une grande modeſtie & d'une humilité profonde ; & ſous les apparences d'une vertu auſtére, elle s'eſt ſervie des principes de la Religion pour monter à ce point de gloire où

nous la voyons : c'eſt à ſon eſprit, qui manie comme il lui plait les foibleſſes du Grand Seigneur, qu'elle doit le partàge de ſon lit & de ſon Trône, où juſques à préſent pas une de ſes pareilles n'avoit oſé aſpirer.

On voyoit bien, que ce que diſoit Dragut plaiſoit infiniment à Helli. Elle ſe diſoit à elle-même, qu'elle ſeroit heureuſe, ſi François I. pouvoit ſuivre un pareil exemple que Soliman venoit de lui donner.

Le Roi connut ſa penſée ; & quoiqu'amoureux, il ne put ſouffrir que Helli pût ſe flatter un moment ſur une choſe qui ſeroit ſi préjudiciable à ſa gloire. Un Empereur des Turcs, dit-il, qui ne vit que dans un Serrail, parmi les plus belles femmes de Gréce, d'Aſie, & d'Europe, abandonne ſon cœur dans une vie molle, & peut s'oublier dans des foibleſſes qui ne ſeroient pas pardonnables à ceux qui vivent dans des coûtumes plus polies & qui ſont toujours éclairés de toute leur raiſon. Mais, continua-t-il, pour adoucir ce qu'il y avoit de trop dur en ce qu'il venoit de dire, un Roi, pour être revêtu de ce caractére, ne doit pas pour cela être exemt d'aimer. Je veux donc qu'il aime le plus digne objet ; qu'il l'ai-

l'aime avec tendreſſe & fidélité ; & que, ne faiſant jamais rien contre ſa gloire, il faſſe tout pour ſatisfaire ſa Maîtreſſe.

C'eſt ainſi que François I. s'expliquoit en Amant & en Roi, tandis que la Reine ſa ſœur étoit ſur la fin de ſa fiévre. La Princeſſe Renée étoit auprès d'elle, avec la fille du grand Bâtard de Savoie, Madame de Sancerre, Madame de Caumont, & les deux Eſpagnoles. Tout étoit calme dans ſa chambre. Les rideaux de ſon lit étoient relevés, & elle avoit fait ouvrir une grande porte qui donnoit ſur une terraſſe. On s'entretenoit de pluſieurs choſes. Madame Renée faiſoit la guerre à Villars de ſon inſenſibilité ; à quoi elle répondit d'une maniére ingénue & propre à l'en perſuader. Mais Alphonſine branloit la tête. Il eſt bien rare, lui dit-elle, qu'une auſſi belle perſonne que vous, & pour qui tant d'honnêtes gens ont brûlé, ſe ſoit toujours conſervée indifférente. Je crois qu'elle ne l'a point été à la paſſion d'un Prince que nous avons connu, & qui n'eſt plus, repliqua la Princeſſe Renée : & c'eſt ce qui me faiſoit dire il y a deux jours à Alphonſine, reprit la Reine avec quelque langueur, qu'étant naturellement très-fiére, & ayant plaint la mort

de celui dont nous parlons, je ne croyois pas possible qu'elle répondît à l'amour d'aucun autre amant. Je ne sçache personne qui m'aime, Madame, repliqua Villars; mais j'ose répondre à Votre Majesté, que, de l'humeur dont je suis, toute passion m'importuneroit, soit en moi ou dans un autre. Elle eût continué à vouloir persuader l'état libre de son ame, si l'on n'eût entendu un grand bruit qui se faisoit dehors. La Princesse d'Aragon & Madame de Sancerre coururent sur la terrasse. Elles entendirent plusieurs fois : Le Maréchal de Montmorency est mort. Elles en furent toutes effrayées; & Madame de Sancerre s'avançant dans la chambre : Hélas ! dit-elle, on dit que Montmorency est mort. En ce moment, tant de voix répétérent ces paroles, que la Reine même les entendit de son lit. Elle se leva toute émue sur son séant. La Princesse Renée, & Madame de Caumont, coururent sur la terrasse. Alphonsine demeura toute étonnée à sa place; mais la fille du grand Bâtard poussa d'abord un cri douloureux : ensuite elle demeura immobile. Elle pâlit, & sa vûe devint toute égarée. Un tremblement la prit, elle appuya ses deux mains sur une petite table; & ses genoux lui manquant,
elle

elle tomba évanouïe. O Dieu ! s'écria la Reine, qu'on vienne, qu'on la secoure. On obéit promtement, on quitta la terrasse, & la Princesse Renée elle-même n'épargna pas ses soins pour la faire revenir. Mais on eut beau faire, son évanouissement fut si long, que l'on crut que son ame s'étoit séparée de son corps pour s'aller joindre à celle de Montmorency. Je vous le disois bien, disoit Alphonsine à la Reine : j'avois connu qu'elle l'aimoit. J'avoue qu'elle a bien sçu déguiser ses sentimens, répondoit la Reine. J'ai remarqué, poursuivoit Alphonsine, que ces personnes fiéres poussent toujours les choses plus loin que les autres. La Reine sourit un peu : mais étant véritablement inquiette pour sa parente, elle la secouroit autant qu'elle le pouvoit par tous les remédes qu'on lui faisoit. A la fin, on vit sortir quelques larmes sous ses paupiéres ; & la Princesse Renée, connoissant qu'elle revenoit, éloigna tous ceux qui pourroient aprendre plus qu'il n'étoit nécessaire des sentimens de Villars. Ah ! je te suivrai, s'écria-t-elle foiblement. La mort affreuse ne sçauroit séparer ce qui a été si bien uni pendant la vie. Elle se tourna sur le côté à ces paroles, & revenant entiére-

ment à elle, elle pleura amérement. Cependant on avoit envoyé sçavoir comment le malheur qu'on avoit publié étoit arrivé; & bien des personnes étoient rentrées en foule chez la Reine, en criant que le Maréchal de Montmorency n'étoit point mort, & qu'il étoit avec le Roi.

La Reine, & tout ce qui étoit avec elle, poussa de grands cris à cette nouvelle; & la désolée Villars, se levant à demi, en levant au Ciel des yeux d'où couloit une abondance de larmes: Il n'est pas mort! reprit-elle. Ah! bon Dieu, seroit-il bien possible! Plusieurs personnes lui confirmérent cette nouvelle: & la Reine ayant voulu sçavoir pourquoi on avoit dit une telle chose, on lui apprit, que le Maréchal de Montmorency avoit trouvé quelques soldats qui se battoient, & que les ayant voulu séparer avec sévérité, un, plus insolent que les autres, lui avoit présenté la pointe de son épée; que furieux il s'étoit lancé sur ce misérable, & avoit été légérement blessé; qu'un petit Page qu'il avoit s'étoit écrié qu'il étoit mort; & que plusieurs voix avoient répété inconsidérément la même chose; & que c'étoit ce qui avoit donné lieu à l'effroi

que

que tout le monde avoit eu. La Reine fut ravie d'un événement si heureux, & qui changeoit en joie la douleur que l'on avoit eue. Elle congédia tout le monde; & ne demeurant auprès d'elle que les mêmes personnes qui y étoient avant cette funeste méprise, elle sourit en regardant Villars; & la Princesse de Salerne, la regardant aussi, mais en riant: Eh bien, belle insensible! lui dit-elle, ce ne sont pas là les effets que produisent les cœurs libres. Tout le monde rit; & il étoit juste de s'égayer un peu après avoir eu tant de chagrins. Villars baissa la tête & les yeux, & fit voir la contenance d'une personne qui est dans la derniére confusion.

Remettez-vous, lui dit la Reine: puisque vous aviez une ame faite pour aimer, vous ne pouviez faire un plus digne choix, & je suis assurée que le Roi unira avec plaisir deux personnes de tant de mérite. Mais vous êtes bien cachée, lui disoit la Comtesse de Sancerre; & c'est passer sa vie en contrainte, reprit Dona Maria. Ne comptez-vous pour rien les plaisirs du mistére? poursuivoit Madame de Caumont. Je comprens que le secret de sa passion a eu mille charmes pour elle, continua la Princesse Renée:

&

& qu'elle étoit ravie de tromper tout le monde, interrompit Alphonſine. Au nom de Dieu, leur dit Villars, donnez-moi quartier. J'avoue ma foibleſſe : mais qu'on ne m'en parle plus. Vous n'en ſerez pas quitte à ſi bon marché, ſi j'en ſuis crue, reprit Alphonſine, & vous devez à la Princeſſe, & à toutes nous autres, le récit d'une Avanture à quoi elles s'attendoient ſi peu. Ah ! vous ne vous en pouvez dédire, pourſuivit la Princeſſe Renée. Achevez de nous montrer tous vos ſentimens, & ceux du Maréchal de Montmorency. Mais cela incommoderoit la Reine, repliqua Villars, étant bien-aiſe de prendre un prétexte pour n'en pas venir au récit qu'on lui demandoit. Non, reprit la Reine : parlez, je le veux bien, & vous me ferez plaiſir. Et bien, dit Villars, ayant pris ſa réſolution, je vai vous obéir, puiſque Votre Majeſté me l'ordonne.



HIS-

HISTOIRE DE MONTMORENCY, ET DE MAGDELAINE DE SAVOYE.

JE ſuis née ambitieuſe, Madame, & dès mon enfance je ſentois ſi vivement les effets de cette paſſion, que je ne croyois pas que mon ame pût jamais s'aſſujettir à nul autre. Je trouvois en moi toute la nobleſſe d'une Maiſon dont mon pére avoit l'honneur d'être ſorti, mais que je regardois comme un malheur effroyable, puiſque le défaut de ſa naiſſance lui ôtoit les titres éclatans, que je croyois être dûs à ſon ſang, & que ſa vertu méritoit ſi bien.

Vous pouvez vous ſouvenir, Madame, que quand Madame la Ducheſſe d'Angoulême voulut attirer mon pére dans cette Cour, bien que je fuſſe fort jeune, pluſieurs perſonnes conſidérables s'attachérent à moi, voulant aſſurément briguer par-là la faveur de cette Princeſſe. Le Maréchal de Montmorency m'of-

m'offrit ſes ſervices, & je crus m'appercevoir que la ſeule inclination le faiſoit agir. Je vivois ſans trop m'embarraſſer de tant de prétendans, parce que je ſçavois bien que mon pére avoit une ſi prodigieuſe tendreſſe pour moi, qu'il ne ſuivroit jamais que le choix que je ferois, connoiſſant bien qu'il ne ſeroit que très-élevé.

Le Vicomte de Turenne fut un des premiers qui fit paroître ſes prétentions. La Ducheſſe d'Angoulême en parla à mon pére : il lui répondit en riant, qu'il ne me pouvoit précipiter ſi-tôt dans un malheur. Eh quoi ! mon frére, lui répondit-elle, appellez-vous un malheur un ſemblable établiſſement ? Non Madame, reprit-il d'un air plus ſérieux. J'appelle ainſi le mariage : ma fille eſt jeune, je l'aime, laiſſons-la jouïr le plus long-tems que nous pourrons de la liberté.

Mais puiſqu'il faut parler d'une foibleſſe que j'ai ſi long-tems cachée, Madame, & qui vient de ſe montrer ſi imprudemment aux yeux de Votre Majeſté, je vous avouerai, que les marques de l'affection de Montmorency me touchoient. Je voyois avec plaiſir, que j'avois ſoumis un cœur auſſi grand & auſſi

fier

fier que le ſien; que cet ambitieux partageoit ſes ſoins entre le Roi & moi; & que cet habile Favori, quoi qu'il ſemblat ſe donner tout à ſon Maître, n'en étoit pourtant pas moins dévoué à ſa Maîtreſſe. J'avois une humeur naturellement ennemie de toute dépendance. Je m'oppoſai autant que je le pus aux ſentimens que je connoiſſois que j'avois. Et quand mon orgueil ne me ſervoit pas à ma fantaiſie, je me déterminois à cacher des mouvemens, dont je me faiſois honte à moi-même, & qui devenoient plus tendres à meſure que je prétendois les ſurmonter.

Le Maréchal ne connut point ſon bonheur. Je vivois avec lui comme avec les autres, quand la Roche du Maine ſembla s'attacher plus ſérieuſement à moi qu'il n'avoit fait juſques-là avec perſonne. Ma vanité fut flattée d'une conquête qui ne faiſoit pas d'ordinaire une longue gloire à ſon vainqueur, par la légéreté dont on l'accuſoit. Enfin au bout de deux mois, je trouvai qu'il m'aimoit encore, & je crus qu'il m'aimeroit toujours. Son humeur eſt ſi agréable, qu'il ne manque guére de la communiquer à ceux qui ſont en ſociété avec lui. J'étois toujours gaye quand je le voyois, &

Mont-

Montmorency crut devoir prendre une jalousie bien fondée.

Les rebuts seront donc pour nous, me disoit-il un jour, & les airs pleins de charmes ne sont que pour la Roche du Maine ! Vous serez trompée comme les autres, continuoit-il. Avec tant d'esprit & tant de lumiéres, peut-on faire un tel choix ? Mon amour & ma fidélité méritoient bien quelque préférence. Mais a-t-on des raisons à dire ? reprenoit-il ; & quand le cœur est pris, est-il capable d'écouter rien que son panchant ? Montmorency paroissoit avoir de la douleur en me parlant ainsi : j'en étois atteinte. Votre aveuglement est plus vrai que celui que vous croyez que j'aye, lui repliquai-je. La Roche du Maine me divertit : & je vous assure, qu'il n'y a que cela. Et c'est tout, s'écria-t-il, que de divertir. Il vaut encore mieux plaire, lui dis-je en le quittant, & ayant toujours peur qu'il ne reconnût les sentimens que j'avois pour lui.

Ce fut en ce tems-là, que le Comte de Vaudemont vint à la Cour, & que je le vis la premiére fois. Il étoit parfaitement bien fait, comme vous sçavez, Madame. J'arrivai dans la salle de la Comédie où il étoit déja. J'étois extra-
-ordi-

ordinairement parée. Châtillon me menoit, avec qui j'avois lié amitié, parce que je sçavois qu'il aimoit une sœur de Montmorency.

Dès que le Comte de Vaudemont me vit, je remarquai qu'il demanda avec beaucoup d'empressement qui j'étois; qu'il obligea Chaligny son frére de me le présenter, & que, pendant toute la piéce qu'on joua, il n'ôta pas ses yeux de dessus moi.

J'apportai peut-être plus d'attention que je ne devois à faire ces remarques. Montmorency nous observoit tous deux, & Vaudemont m'ayant donné la main pour me conduire chez Madame d'Angoulême, la Roche du Maine m'en fit la guerre, & railla Vaudemont sur la difficulté de l'entreprise dans laquelle il se jettoit. Vous ne la connoissez pas, lui disoit-il; ses yeux, qui sont si beaux & si piquans, vous attirent dans une perte infaillible. Elle a un monstre au lieu de cœur, qui est inhumain. Il a une cruauté qui déchire les ames, & il ne se repait que de soûpirs & de larmes. Le Prince rioit, & répondit galamment qu'il vouloit prendre la chaîne commune, ne songeant pas à s'exemter d'un mal général. Dès ce moment-là il parut véri-

ta-

tablement amoureux : & peu de tems après, ayant obtenu l'aveu du Duc de Lorraine ſon frére, il me fit demander en mariage au Comte de Villars mon pére, & à Madame d'Angoulême. L'un & l'autre ſurent ravis d'un tel honneur. Je vous avoue, que d'abord mon ambition fut bien ſatiſfaite de me voir élevée à un rang ſi conforme à mes inclinations. Je ſentis pourtant dans mon cœur quelques murmures qui s'élevérent en faveur de Montmorency : mais je les fis bientôt taire, éblouie par la fortune qui ſe préſentoit. Je crus lui faire un ſacrifice de l'amour. Je me trompois pourtant, Madame. L'amour ſe rebella, & me fit ſentir, qu'il peut quelquefois remplir tout un cœur, quelque fier qu'il ſoit. J'en jettai des larmes de dépit : mais ce fut dans mon lit, renfermée entre mes rideaux.

Mon état, que je croyois quelquefois ſi charmant, me faiſoit ſentir des peines inſupportables; & j'avois beau me flatter, je ne pouvois être heureuſe tant que ma tendreſſe ſouffriroit.

On différa mon mariage pour des raiſons inutiles à dire, & les prétentions de Vaudemont écartérent tous ſes rivaux. Il eut lui ſeul la liberté de me ſervir : & Mont-

Montmorency, pénétré d'une préférence dont il n'avoit pas lieu de ſe plaindre par le rang de ſon rival, me dit un jour chez la Princeſſe Renée, qu'il ne ſe tenoit pas encore pour perdu; & que, tant qu'il verroit mon mariage en éloignement, il n'abandonneroit pas ſes eſpérances. La Roche du Maine, qui l'avoit écouté ſans qu'il s'en fût apperçû : Et moi, me dit-il, je conſerve une petite planche, pour me garantir du naufrage; & peut-être qu'elle me conduira un jour au port déſiré. Il dit cela d'un air ſi agréable, que, quoique je fuſſe touchée de la douleur de Montmorency, je me mis à rire, & fus bien-aiſe qu'il m'eût ôté par ſa préſence une occaſion délicate où peut-être je n'aurois pas été bien maitreſſe de moi.

Je m'accoutumois inſenſiblement au rang où je devois monter, & je m'en faiſois une habitude qui ne me le rendoit plus ſi précieux. Je ne ſçai ſi ce n'étoit point un effet de ce que je ſentois pour Montmorency; car ſa paſſion n'y faiſoit rien. L'amour des autres ne décide point de nos ſentimens: c'eſt dans le fond de notre cœur, que nous en trouvons la ſource; & l'amour de Vaudemont étoit auſſi grand que celui de Montmorency. Je ne puis jamais oublier, que la veille qu'il me

me quitta pour ſuivre le Roi en Italie, il étoit dans une déſolation qui n'a peut-être jamais eu rien de comparable. Je me ſépare de vous, me diſoit-il, Madame, ſi près des belles eſpérances que l'on m'a données, & ſi malheureux pour en voir encore l'effet retardé. Me voyez-vous partir avec quelque regret ? Seigneur, lui dis-je, je ſerois ingrate, ſi je ne ſentois pas votre éloignement avec un fort grand déplaiſir. Ah ! me dit-il, qu'il s'en faut bien que votre douleur ſoit pareille à la mienne ! Il ne ſeroit pas juſte auſſi, reprenoit-il. J'aime ſans comparaiſon plus que nul autre n'a jamais aimé.

Mais, Madame, je ſens un certain preſſentiment qui me rend inconſolable. Je crains de ne vous revoir jamais ; & quelque effort que je me faſſe, je ſens que mon ame ſe briſe en vous diſant ce funeſte adieu. Hélas ! ſi je ne vous allois plus revoir ! Mon pére entra comme il me parloit ainſi. Je l'aimois chérement, je me jettai à ſon col dès que je le vis. Je pleurois, parce qu'il m'alloit quitter le lendemain. Mon pére répondit à mes careſſes & à mes larmes en homme attendri, & je mourois de douleur quand le Comte de Vaudemont m'arracha d'entre les bras de mon pére, & me retint de-

demi-morte dans les ſiens. Ce ſpectacle étoit touchant ; & le Comte de Tende mon frére arrivant, & croyant que la préſence de Vaudemont avoit part à l'état pitoyable où j'étois, il le pria de me laiſſer, & de prendre le dernier congé de moi. Il l'emmena, & je ſuivis mon pére dans ſon appartement. Il étoit fort tard quand j'en ſortis, & je fus épouvantée de trouver dans ma chambre le Maréchal de Montmorency qui m'attendoit. L'état où il me trouva donna du redoublement à ſon amour. Ses yeux s'emplirent de larmes, en voyant les miennes ; & croiſant les bras dès qu'il me vit, & ſe reculant un pas : Ne blâmez pas ma hardieſſe, me dit-il, de m'être introduit chez vous à l'heure qu'il eſt. Je viens vous dire adieu, Madame, je viens vous porter un cœur tout plein de votre amour, que je vai expoſer au milieu des combats. Il ſera percé de mille coups, pour le punir de n'avoir pas ſçu vous plaire. Ah ! lui dis-je, déja attendrie par mon pére, & l'étant encore par la préſence d'un Amant qui m'étoit ſi cher : Vivez, je ne veux point votre mort. Eh puis-je vivre ? me répondit-il triſtement : Vous m'avez toujours haï. Je ne vous ai jamais haï, repris-je, en eſ-

essuyant les pleurs que j'avois continuellement versé. Mais voulez-vous souffrir que je vous aime? reprit-il. Sortez au nom de Dieu, interrompis-je. Que diroit-on, si l'on vous sçavoit ici? Non, repliqua Montmorency, qui, me voyant sans fierté pour la premiére fois de sa vie, étoit devenu plus hardi, je ne vous quitterai point, Madame; je ne bougerai jamais de vos pieds, que vous ne me permettiez de vous adorer toute ma vie: c'est le moyen que je vive, & que je sois invincible. Parlez donc, Madame, parlez. Hélas! lui dis-je, vivez donc; mais allez-vous-en. Comme j'achevois ces paroles, & que je voulois forcer Montmorency à se lever & à sortir de ma chambre, le Comte de Vaudemont y entra, que son amour ramenoit encore auprès de moi. J'étois toute baignée de larmes. Montmorency étoit à mes genoux. O Dieu! s'écria ce malheureux Prince. Que vois-je? En croirai-je mes yeux? Je suis perdu, oui, je suis perdu. Adieu, Madame. Il sortit à ces mots comme un furieux, & je demeurai si étonnée, que je n'eus pas la force de le retenir, ni de le rappeller. Que croira ce Prince? dis-je à Montmorency; ou plûtot que ne croit-il point déja? Mais, continuai-je en soupi-

pirant, je ne ſçavois point prévoir que mon innocence pût être ſoupçonnée. Vous ſçavez ſi j'avois conſenti à ce qui lui paroit ſi criminel : & ſi vous vous ſouvenez, Seigneur, de ce que je vous ai toujours paru, peut-être m'eſtimerez-vous plus que ce Prince ne m'eſtime. J'en dis trop, adieu; retirez-vous. Je me jettai dans mon cabinet, & j'en fermai la porte, ne pouvant conſentir à regarder plus long-tems un homme à qui je croyois parler trop obligeamment.

Montmorency avoit trop d'amour, pour ne pas entendre ce que je lui diſois. Il crut y voir de la tendreſſe : il en fut touché ſenſiblement. Il en fut charmé; & trouvant que ſon audace avoit réuſſi, il en eut encore une autre : car, voyant ſur la table de ma chambre une écharpe magnifique où il ſçavoit que j'avois travaillé moi-même, il la prit, & ſortit, ſe croyant riche d'un larcin qui lui étoit ſi précieux.

Vous ſçavez, Madame, le triſte ſuccès de la bataille de Pavie. Tout le monde me plaignit & me crut très malheureuſe par la mort du Comte de Vaudemont; mais vous ne ſçavez pas ce qui le porta

à ce dernier déſeſpoir. Il partit, comme vous le pouvez juger, avec une douleur cruelle, pour avoir trouvé Montmorency ſi familiérement avec moi. Il fut mélancolique toute la campagne, & le jour de cette funeſte bataille, il penſa tomber de cheval, quand il vit cette écharpe dont je vous ai parlé, qu'il reconnut, & dont Montmorency s'étoit paré. Ah! vûe fatale! s'écria-t-il. Hélas! il n'y a plus rien de certain dans le monde, puiſque celle, que j'ai cru ſi parfaite, a trompé la fidélité de mon amour. Vivez, heureux Montmorency, continua-t-il tout hors de lui. Portons ſeulement ma fureur ſur les ennemis: faiſons couler des ruiſſeaux de ſang; obligeons après ma mort la Renommée d'aller encore porter mon nom juſqu'aux oreilles de l'ingrate. Vous ſçavez ce qu'il fit, Madame. Le Dieu Mars lui-même auroit eu moins de valeur. Il commandoit les Bandes Noires. Cet invincible Corps, ſous un Chef ſi redoutable & ſi déſeſpéré, vainquit tout, & ne ſuccomba à la fin, que pour faire une mémorable ſépulture à cet illuſtre Prince.

Je perdis mon pére à cette funeſte journée. Le Maréchal de Montmorency

fut

fut fait prisonnier, & j'eus une douleur si grande & si excessive, que la Cour, peu charitable, crut qu'elle n'étoit que pour la perte que j'avois faite de Vaudemont. Je donnai quelques soupirs à sa mort, il est vrai, & j'en donne encore à sa mémoire. Mais on se trompa de croire que sa mort faisoit ma sensible affection. On pensoit, qu'ayant perdu un tel Amant qui vouloit devenir mon mari, j'aurois toute ma vie une fierté extraordinaire pour tout le reste des hommes. J'en affectai les dehors, Madame : mais je n'en eus point pour le Maréchal de Montmorency. Je lui avois trop long-tems résisté, pour lui résister encore. Je lui fis voir à son retour, sans plus de contrainte, l'état de mon ame. Il se crut heureux par les sentimens que je lui découvrois. Je le priai de cacher son bonheur, & d'attendre que je fisse naître dans ma famille les dispositions que je voulois qu'on eût pour lui. Il m'obéit. Nous avons vécu jusqu'ici dans une intelligence parfaite, dont les charmes nous ont fait tous les jours de nouveaux plaisirs ; & sans l'accident qui vient d'arriver, on ignoreroit encore un secret qui nous étoit si cher.

Pardonnez-moi, Madame, lui dit Alphonſine, quand Villars eut ceſſé de parler. Ce ſecret n'étoit pas ſi caché que vous le croyez. Je ſuis perſuadée que vous en goûtiez la douceur bien tendrement, Montmorency & vous : mais je le pénétrai au premier coup d'œil que j'arrêtai ſur l'un & ſur l'autre. Et la Reine peut vous dire, que je lui découvris ce que je penſois. Il eſt vrai, reprit cette Princeſſe. Alphonſine me dit ce qu'elle croyoit : & j'étois tellement, comme le reſte du monde, prévenue de votre douleur ſur la mort du Comte de Vaudemont, & de votre inſenſibilité pour tout le reſte des hommes, que je lui dis qu'elle ſe trompoit abſolument.

Le Roi entra comme la Reine parloit ainſi. Il venoit ſçavoir de ſes nouvelles. Il étoit ſuivi du Roi de Navarre & du Maréchal de Montmorency. Quelques précautions qu'on eût eues, la nouvelle de la douleur de Villars, & de l'accident qu'elle avoit eu, s'étoit portée par-tout. Le Roi, ayant été ſurpris comme les autres, en avoit parlé à ſon Favori, & en avoit enfin tiré l'aveu de ſa paſſion. Quand il entra dans la chambre, Villars, toute confuſe, ſe voulut gliſſer der-

derriére les autres Dames : mais le Roi, allant tout droit à elle, & l'arrêtant par le bras : Je viens de gronder Montmorency, lui dit-il, de ce qu'il m'a fait si long-tems un secret de son bonheur. S'il eût été moins discret, j'aurois en fidéle ami abrégé ses peines. Villars ne fit qu'une profonde révérence au Roi, qui s'aprochant de la Reine parla de cette avanture, & dit que dans huit jours il convioit toutes les Dames aux Nôces de Montmorency & de Villars.

Elle étoit passée sur la terrasse, où son Amant la suivit. Il s'étoit jetté à ses pieds, lui baisant la main avec des transports infinis : Il ne me suffisoit pas d'être le plus heureux de tous les hommes, Madame, lui disoit-il, vous avez voulu que toute la terre apprit la gloire où vous m'avez élevé par la seule fortune qui peut contenter mes désirs. O favorable mort, s'écrioit-il, qui me procure une vie si pleine de charmes ! Helas ! lui dit-elle, j'ai tant de joie de vous revoir, que je ne songe qu'à cette félicité. Dans un autre tems, j'aurois eu une douleur mortelle qu'on eût pû seulement pénétrer l'intelligenee qui étoit entre nous. Me voilà accoutumée à l'éclat que je viens

de faire moi-même si imprudemment. Mais quoi, pour un malheur si grand pouvoit-on avoir de la prévoyance ? Grace au Ciel, vous voilà, & puisqu'on sçait notre bonheur, ne le contraignons plus. En cet endroit, Alphonsine leur vint annoncer, que le jour de leur mariage venoit d'être marqué par le Roi, & tout le monde fut s'en réjouïr avec eux.

Le Roi donna le bon soir à sa chére sœur, & quand on sortit de sa chambre, elle appella la Princesse d'Aragon : & lui remettant entre les mains le portrait du Connétable, elle la pria de le rendre au Marquis du Guast. Elle passa mal la nuit. L'image vive, qu'Alphonse lui avoit faite de la douleur & de l'amour de ce pauvre Prince, agitoit son cœur d'une maniére cruelle : & son courage & sa vertu suffisoient à peine pour en calmer les mouvemens.

Le lendemain elle se trouva si affoiblie, qu'elle ne put quitter le lit. Son mal étoit un nuage qui envelopoit toute la Cour. Elle se rendit toute entiére l'après-dinée dans son appartement. Madame, Mére du Roi, fut un moment dans sa chambre. Le Roi n'en bougea avec peu de personnes. La Princesse Renée étoit repas-

repaſſée dans l'anti-chambre, où l'on avoit porté un grand portrait du Roi, dont on admiroit le deſſein & le travail. Pour moi, diſoit la Princeſſe, je ſuis toujours dans l'admiration de la peinture, quand je ſonge qu'elle imite ſi bien la nature, & que dans l'abſence elle nous redonne, pour ainſi dire, ce que nous n'avons plus, & qu'elle offre à nos yeux la reſſemblance de ce que nous aimons. Rien au monde ne touche tant les ſens, que cette vive expreſſion dont nos yeux ſont frappés, & qui ſatisfait ſi parfaitement notre cœur. Il eſt vrai, reprit la Roche du Maine, que cette illuſion ne laiſſe pas de plaire à qui ne peut avoir mieux. Ah! c'eſt tout, repliqua le Prince Hercule. Quel plaiſir ne tire-t-on pas de la vûe d'un portrait de la perſonne que l'on aime, & de voir que quelques couleurs, qui ne ſemblent être miſes qu'au hazard, produiſent une figure toute ſemblable à celle que l'on adore? Je vous aſſure, reprit la Princeſſe, qu'il m'eſt arrivé pluſieurs fois de m'oublier entiérement en voyant les portraits de mes amies; & quand la Reine étoit en Eſpagne, j'étois prête quelquefois à parler aux ſiens. Je faiſois

comme vous, Madame, reprit Madame de Sancerre ; & je ſuis tellement de votre gout pour la peinture, que j'ai les portraits des perſonnes que j'aime & que j'honore, non-ſeulement dans toutes mes maiſons, mais dans tous mes appartemens & dans toutes mes chambres, ne pouvant trop multiplier ce qui touche mon cœur, & qui plaît toujours à mes yeux. Pendant qu'on parloit ainſi, Alphonſine ne diſoit mot. Elle regardoit attentivement la jeune Pluvant, qui étoit d'une beauté raviſſante, mais d'une ſotiſe qui peut-être n'avoit pas ſa pareille. Elle paroiſſoit en toutes les maniéres peu animée. Tandis qu'on parloit, elle ouvroit de grands yeux ; & ayant bien peiné ſon attention, elle s'approcha de la Roche du Maine, & le tirant doucement par ſa manche : Je vous prie, lui dit-elle, d'avoir mon portrait en grand dans votre chambre. Je l'ai dans ma poche, lui répondit-il, comme vous le ſçavez. Oh ! ce n'eſt pas aſſez, reprit-elle. N'entendez-vous pas que l'on dit qu'il le faut avoir partout quand on aime ? & je vous prie, mettez-le en grand dans votre chambre. Mais, lui repliqua-t-il en ſouriant

un

un peu, je n'oserois l'avoir dans ma chambre. Que diroient tous les jeunes gens qui y sont perpétuellement ? On me croiroit plus heureux que je ne le suis, si on y voyoit votre portrait. Et bien, dit-elle, faites-le faire qu'il ne me ressemble pas, afin qu'on ne me reconnoisse point. La Roche du Maine fut si épouvanté d'entendre ainsi parler cette pauvre fille, & son étonnement étoit si bien peint sur son visage, qu'il la regardoit tout étonné, comme s'il eût perdu l'esprit lui-même. Mais Alphonsine, qui avoit entendu tout ce que Pluvant avoit dit, fit un si prodigieux éclat de rire à ces derniéres paroles, que la Roche du Maine, revenant par-là à lui-même, le seconda d'une telle force, que l'on crut qu'ils alloient expirer tous deux. La pauvre Pluvant fut dabord un peu déconcertée : mais se remettant assez promtement, elle se persuada qu'ils rioient d'admiration, & que ce qu'elle avoit dit valoit mieux que tout ce que les autres avoient pensé.

Tout le monde étoit après Alphonsine & la Roche du Maine, pour sçavoir ce qu'ils avoient. Mais, ils ne pouvoient parler, ni l'un, ni l'autre. La

Roche du Maine n'avoit garde d'aller dire une si grande innocence, qui d'ailleurs pouvoit faire tort à la vertu de Pleuvant. Il faisoit donc signe à la Princesse de Salerne de n'en point parler. Mais on étoit autour d'elle à la tourmenter pour sçavoir ce qui l'obligeoit à un tel épanchement de bonne humeur. Enfin, on la vint chercher de la part de la Reine, qui vouloit sçavoir, aussi-bien que le Roi, la cause de ces éclats de rire. La Princesse Renée la mena comme elle put. Elle rendit si plaisamment à la Reine ce qu'elle avoit entendu, que le Roi & elle s'en divertirent extrémement. On appella la Roche du Maine. Il dit des choses si vives & si pleines d'esprit sur le plaisir d'aimer une belle stupide, à qui, sans qu'elle le sçache, on fait faire plus de chemin qu'elle ne croit, qu'il suspendit pour quelque tems le mal & les chagrins de la Reine; & Alphonsine lui faisoit des questions si curieuses, qu'on ne pouvoit les entendre sans beaucoup de plaisir. Mais la Princesse Renée le gronda, & lui dit, qu'il tourneroit l'esprit à cette pauvre fille, & qu'elle ne vouloit plus qu'il lui parlat. Ah! Madame,

dame, s'écria la Princeſſe de Salerne, quel mal y a-t-il à tout cela? Que ne donneroit-on pas pour entendre tous les jours des choſes ſi ingénues? N'en avez-vous pas vous-même tiré du plaiſir? J'en tombe d'accord, reprit la Princeſſe : mais les ſuites en peuvent aller trop loin. Je ſuis aſſurée que la Roche du Maine lui a perſuadé, que c'eſt la plus belle choſe du monde que d'aimer : & vous voyez bien, par ce qu'elle lui a dit, qu'il eſt en vraye galanterie avec elle. Mais je le prie très-ſérieuſement de n'abuſer, ni de ſa crédulité, ni de ſon innocence. Rions ſimplement de ſes paroles, & qu'il s'en tienne là, s'il lui plaît. Elle voulut même ravoir le portrait de Pluvant qu'il avoit dans ſa poche, & le donna aux gouvernantes de ſes filles, à qui elle fit une reprimande fort ſévére de ne pas mieux prendre garde à leurs actions.

Il ne faut pas trop s'aſſurer ſur la mine, diſoit le Roi, ni même ſur les premiers diſcours que tient une jeune fille. Nous en avons vû beaucoup qui ſe ſont rafinées avec le tems; & je me ſouviens toujours, que quand le feu Roi ſe maria avec la Princeſſe d'Angle-

terre, on eut en France très-mauvaise opinion de l'esprit d'Anne de Boulan. C'étoit pour lors une grande créature, dont l'air n'étoit point animé ; ce qui fit qu'on lui donna un nom très-désagréable. Je m'apperçus plûtot qu'un autre, qu'elle s'étoit réconciliée avec la bonne grace en très peu de tems ; & désirant m'ôter du cœur les ardens mouvemens que j'avois pris pour la Reine, je cherchois à m'amuser ailleurs. La personne de Boulan me plut ; je lui parlai souvent, & je reconnus qu'elle avoit infiniment de l'esprit. Son air ingénu, & naturel, avoit été expliqué à son désavantage. Je lui trouvai du feu & de la délicatesse, & bientôt la Cour s'apperçut comme moi de ce qu'elle valoit. Vous pouvez ajouter, Sire, reprit Madame de Sancerre, qu'elle ne fut pas insensible pour Votre Majesté ; & si ce que l'on a tant dit de la rencontre de la galerie est vrai, vous n'eutes pas peu d'affaires ce soir-là. Bon, dit le Roi en riant, vous sçavez que l'on augmente toujours les choses. S'il plaisoit à Votre Majesté de nous raconter cette avanture, continua Madame de Sancerre, je serois ravie en mon particulier de sçavoir au vrai comme

me elle ſe paſſa. Je le veux bien, dit le Roi, & vous verrez qu'il y a bien moins de circonſtances que l'on n'en conte. Je voulois m'ôter, comme je vous l'ai dit, les fantaiſies que j'avois pour la Reine. Je courois par-tout où je trouvois la beauté. Je parlois à la jeune Boulen; je rendis des ſoins à la fille du Roi de Naples, que le Comte de Laval avoit épouſée. Elle me répondit plus promtement que Boulan. Soit effectivement qu'elle eût du panchant pour moi, ou qu'elle ne fit que ſuivre en cela une inclination galante, je ne tardai pas long-tems à avoir un commerce lié avec elle.

Boulan n'alla pas ſi vîte, & ſans me rebuter, elle ne me donnoit que de l'eſpérance. Mais ce qui eſt vrai, c'eſt qu'elle avoit alors une affaire réglée avec quelqu'un. Je ne ſçai ſi c'étoit un Anglois ou un François : mais j'ai toujours ſoupçonné que c'étoit avec le Duc de Vendôme, & qu'il empêchoit mes projets d'avancer avec elle, parce qu'elle ne ſçavoit comment rompre avec lui. La Cour étoit en ce tems-là à Paris. J'avois envie de voir en particulier la fille du Roi de Naples. Il étoit impoſſible

ſible que ce fût chez elle, à cauſe de tous ceux qui l'obſervoient. Elle ne vouloit ſe confier à perſonne. Nous réſolumes qu'elle ſe rendroit à huit heures préciſes dans une galerie peu fréquentée, & qui n'étoit jamais éclairée, où il y avoit de grandes embraſures de fenêtres fort épaiſſes. C'étoit l'Hiver ; & à cette heure-là on n'y voit point du tout. Le jour deſtiné à notre rendez-vous, j'étois chez la Reine avec toute la Cour : la fille du Roi de Naples y étoit auſſi. Je voyois briller dans ſes yeux la même impatience qu'elle pouvoit remarquer dans les miens. Elle me fit un petit ſigne, & ſortit avec une Dame de ſes amies, qui la laiſſa chez une autre perſonne, d'où elle ſe rendit ſeule à la galerie.

Je brulois d'envie d'être déja en converſation avec elle ; & quand je crus qu'elle ſe ſeroit rendue au lieu que nous avions choiſi pour nous voir, je ſortis, & me dérobai de ceux qui auroient pû me ſuivre. J'entrai doucement dans la galerie, & fus droit à la fenêtre que je croyois qu'on m'avoit marquée. J'y trouvai effectivement une femme. J'étois ſi tranſporté, que je ne pus parler ; mais elle

n'en

n'en fit pas de même. Je reconnus à sa voix, que c'étoit Boulan. Je me fis connoître aussi; elle ne m'en parut point trop fâchée. Elle fut vive & brillante, notre entretien fut charmant, & jamais je ne l'ai trouvée si aimable. Je lui fis plusieurs protestations de mon amour, où elle se plut, & je fus aussi très content de toutes les réponses qu'elle me fit. Je lui trouvai du feu, & des maniéres fort propres à enflammer un homme qui eût été plus froid que je ne l'étois.

Je prenois tant de plaisir dans un entretien que je ne tenois que du pur hazard, que j'en avois oublié entiérement mon autre Maîtresse, quand je crus l'entendre parler à l'autre bout de la galerie. Boulan & moi eumes peur d'être surpris. Je la reconduisis; & d'aussi loin que nous vîmes de la lumiére, je la quittai; & songeant à la fille du Roi de Naples, je pensai qu'elle m'auroit long-tems attendu, & je ne sçavois quelle excuse je lui donnerois. Je repris donc le chemin de la galerie, & je fus où je crus l'avoir entendue. Je marchois sans me contraindre, afin qu'elle me reconnût. Comme j'approchois, je m'apperçus que quelqu'un fuyoit. Je crus d'abord que c'é-

c'étoit elle ; mais j'entendis remuer des jupes, & allant où c'étoit, je la trouvai qui me parut avoir quelque embarras dans l'esprit. Elle me fit des reproches de l'avoir tant fait attendre. Je m'excusai le mieux que je pus, & je ne sçai si elle eut trop lieu de s'en contenter. Nous ne pûmes demeurer bien du tems ensemble, à cause que c'étoit l'heure à peu près où je me devois rendre auprès du Roi. Nous nous séparames avec une égale envie de nous revoir.

Voilà mon avanture, & comme elle se passa, continua le Roi. On l'a tellement & tant de fois déguisée, que j'avois peine à me reconnoître moi-même pour un des Acteurs. On y a fait trouver bien des femmes qui n'y étoient pas, & auxquelles je n'ai jamais pensé : tant il est vrai que les choses ne se redisent jamais comme elles se sont passées. Mais enfin, Madame de Sancerre, je vous ai dit la vérité en tout, hors que je n'ai jamais pû bien précisément sçavoir qui avoit entretenu Madame de Laval. Vous vous doutez comme moi, que ce fut l'Amant favori d'Anne de Boulan. Nous n'avions lui & moi que changé de rolle. Il n'y auroit qu'à sçavoir si celui qu'il joua pour

moi

moi lui parut aussi agréable que je trouvai celui que je représentois pour lui.

J'avois entendu conter d'une maniére bien différente, reprit Madame de Sancerre, ce que Votre Majesté vient de me dire. Tout ce qu'on a sçu de positif, c'est que les rigueurs de la jeune Boulan ne désespérérent pas Votre Majesté. Il est vrai, reprit le Roi, qu'elle a toujours eu depuis de l'amitié pour moi, & je lui en ai témoigné une pareille en toute rencontre. Je crois même que je la servis à l'entrevûe que le Roi d'Angleterre, & moi, fimes entre Ardres & Guines. Je retrouvai cette fille extrémement charmante, & je la louai avec tant d'exagération, que j'augmentai les feux dont le Roi Henri VIII. brûle pour elle. Il l'aime étrangement, interrompit la Reine; & je n'ai jamais vû une passion si violente, si respectueuse, & si constante. Cette fille a beaucoup d'adresse, Madame, reprit la Comtesse de Sancerre; elle se promet tout de son esprit, & des foiblesses du Roi d'Angleterre. Je sçai qu'elle a accoutumé de dire dans ses humeurs gayes, qu'elle ne mourra jamais que Reine d'Angleterre. Ce projet est un peu chimérique, reprit Alphonsine; il part d'un

d'un esprit hardi, & qui ose tout se promettre de son pouvoir. On est toujours heureux de se repaître de si belles idées.

On fut encore quelque tems à parler de ses amours avec Henri VIII. & la Reine ayant eu quelques inquiétudes, on craignit que la fiévre ne lui prit. Le Roi sortit de sa chambre, & emmena tout le monde avec lui.

Les Princesses Espagnoles passérent à leur appartement, conduites par le Prince de Melphe & le Marquis du Guast. Madame Renée, à qui Pomperan donnoit la main, retourna chez elle. Madame de Caumont & Madame de Sancerre la suivirent, menées par Hercule d'Est, & par la Rochefoucault. A peine fut-elle dans sa chambre, que la jeune Duchesse d'Etouteville y entra, pour qui elle avoit une amitié extraordinaire. C'étoit aussi une personne extrémement aimable. Elle n'étoit pas grande, mais elle avoit la taille très-agréable. Son visage avoit une forme ovale. Ses cheveux étoient du plus beau noir, & si bien plantés autour de son visage, qu'une petite pointe qu'ils faisoient au milieu du front lui donnoit une physiono-

nomie très-particuliére. Elle avoit de grands yeux noirs, pleins de feu; le regard perçant, où il paroiſſoit autant de modeſtie que d'amour. Son teint étoit un peu brun, ſon air doux & froid, mêlé d'un ſourire quelquefois dédaigneux. Son humeur la rendoit fort retirée, aimant mieux être ſeule qu'en compagnie qui ne lui plût pas. Elle avoit auſſi le goût très-difficile, & les gens qui lui revenoient ne joüiſſoient pas d'un médiocre avantage. Elle ſe piquoit d'avoir peu d'amis: mais ceux qu'elle avoit, elle les aimoit chérement. Elle avoit beaucoup d'eſprit: opiniâtre en tout, mais toutefois raiſonnable; ne ſe rendant qu'à ce qu'elle croyoit juſte. Elle avoit une élévation démeſurée dans tous ſes ſentimens; généreuſe, libérale, entreprenante dans ſes deſſeins, ferme dans ſes résolutions, dure pour ceux qu'elle n'aimoit pas, complaiſante pour ceux qu'elle aimoit, & gaye enfin avec les perſonnes qui lui plaiſoient.

Le Comte de Saint Pol ne tarda pas à la ſuivre chez la Princeſſe. C'étoit le plus aimable & le mieux fait de tous les hommes. Il étoit éperdument amoureux de la Ducheſſe d'Etoute-

teville , & l'on n'auroit ſçu dire ce que l'on eût le mieux aimé en ce Prince , ou de ſon eſprit , ou de ſon mérite , ou de ſa perſonne. Sa qualité de Prince du Sang étoit ce que l'on eſtimoit de moins en lui. La Princeſſe fut d'abord au devant de la Ducheſſe d'Etouteville ; & comme les jeunes perſonnes qui s'aiment ont toujours quelque ſecret à ſe dire , elle l'entretint fort long-tems en particulier ; après quoi on les entendit rire toutes deux , & l'on connut à ce qu'elles diſoient , qu'elles parloient de l'avanture de Pleuvant & de la Roche du Maine. La converſation ſe rendit générale par-là. On s'entretint auſſi de ce que le Roi leur avoit conté de Boulan. La Comteſſe de Sancerre dit qu'elle l'avoit vû cinq ou ſix fois amoureux , & toujours différemment. C'étoit ſuivant la condition & les états où ſe trouvoient les perſonnes qu'il a aimées, reprit Madame de Caumont. Je conviens que cela peut apporter quelque différence , repartit Madame de Sancerre : mais voyez s'il ne s'y prend pas d'une autre maniére avec Helli , qu'il ne faiſoit avec Madame de Château-Briant. L'une a été Maitreſſe déclarée , & l'autre va l'être : ce-
pen-

pendant, rien ne se ressemble. C'est que l'on se quitte soi-même, repliqua le Comte de Saint Pol, pour entrer tout-à-fait dans le caractére de ce que nous aimons. De-là vient qu'une personne, qui sera capable d'aimer bien des fois en sa vie, le sera toujours différemment suivant l'humeur des personnes à qui elle s'attachera. Cependant, on croiroit assez devoir juger de la façon dont le Roi se prendroit à faire l'amour, reprit la Duchesse d'Etouteville. Il a un tempérament tout de feu. Je le crois vif, emporté, peu soumis, & voulant en Maitre ce qu'il veut. Il sçait être complaisant & doux, Madame, reprit Pomperan; & je vous assure, que c'est assez de la façon dont les Maîtresses sont faites, que les Amans sont faits. Le Roi sçait souffrir, il sçait être respectueux, sa passion le porte aux derniers excès de tendresse, & quelquefois il a sçû pleurer comme les autres hommes. Ah! Pomperan, s'écria la Princesse, vous me remettez dans l'esprit une chose que j'ai tout-à-fait envie de sçavoir. Le Roi m'a promis mille fois de me la dire. Je sçai que vous la sçavez comme lui-même, ne refusez pas de satisfaire ma curiosité; & je

je vous prie ne différez pas de la contenter. C'eſt de l'hiſtoire de ſa priſon en Eſpagne, dont je veux parler. Je ſçai confuſément qu'il y a eu des circonſtances galantes, & que ce n'eſt pas l'endroit de la vie du Roi le plus indifférent. Il eſt vrai, Madame, repliqua Pomperan, qu'il lui eſt arrivé des choſes tout-à-fait extraordinaires, divertiſſantes & triſtes tout enſemble; & puiſque vous me l'ordonnez, & que je ſçai bien que le Roi ne le trouvera pas mauvais, je ſuis prêt à vous obéir. Ce ſera donc tout préſentement, reprit la Princeſſe; & ayant commandé qu'on ne laiſſat entrer qui que ce fût, elle s'aſſit; & toutes les perſonnes qui étoient avec elle s'étant miſes commodément pour prêter une entiére attention au récit que Pomperan alloit faire, il le commença ainſi, après un moment de ſilence.



HIS-

HISTOIRE DU ROI.

APrès la perte de la fameuſe bataille de Pavie, le Roi avant été fait priſonnier, on le conduiſit en Eſpagne, & quelques jours après il alla à Madrid, où on le retint rigoureuſement reſſerré: mais enſuite on lui adoucit ſa priſon; on ne le garda plus que dans le Palais, & même il alloit par la Ville avec des gardes.

L'Empereur connut bien, qu'il ne gagneroit rien à le retenir comme il avoit fait, & qu'il s'attireroit bientôt ſur les bras toute la puiſſance de France. Il ſongea donc, malgré la furieuſe jalouſie qui le dévoroit contre le Roi, à s'en faire pour quelque tems un ami; & renverſant tout d'un coup tous les deſſeins qu'il avoit projettés, il réſolut d'attacher tout à fait à lui le Connétable de Bourbon, en ſe l'engageant par le cœur. Il ſçavoit qu'il étoit éperdument amoureux de la Ducheſſe d'Alençon, & que c'étoit ce fatal amour qui l'avoit chaſſé de Fran-

France, & rendu rebelle à sa patrie. Il n'ignoroit pas, que c'étoit la seule ambition, qui l'avoit fait consentir à promettre d'épouser la Reine de Portugal. Il parla donc au Duc de Bourbon, & lui dit qu'il lui vouloit faire avoir la Princesse qu'il aimoit; que, pour donner un prétexte à ce dessein, il faloit marier le Roi avec la Reine de Portugal; & pour les accoutumer l'un à l'autre, qu'il alloit donner au Roi toute la liberté de la voir, quand il voudroit.

Le Connétable fut transporté de la proposition de Charles, qui lui promit de mener cette négociation adroitement auprès du Roi. En effet, il voyoit fort souvent en secret, & se rendoit dans ce particulier tout à fait familier avec lui. L'Empereur n'est pas ce qu'il paroît en public. Cet air grave & sérieux le quitte dès qu'il se veut montrer dans son naturel; & j'ai entendu dire, qu'il est charmant avec ses maîtresses. Mais c'est le plus dissimulé de tous les hommes, & qui paroît le moins ce qu'il est. Il fit donc faire des propositions au Roi pour son mariage avec la Reine Eleonor, & pour celui du Connétable avec la Duchesse d'Alençon. Le Roi, pour sortir de

de l'état où il étoit, & qui s'ennuyoit infiniment, accepta tout.

Il vit la Reine de Portugal. Elle eſt admirablement bien faite, comme vous l'avez entendu dire. Il lui parla des deſſeins de l'Empereur; & quoiqu'elle aimat le Connétable, elle trouva le Roi ſi bien fait, que cela joint avec les charmes d'une Royauté ſi illuſtre, elle murmura en ſecret contre ſon cœur, de tenir encore pour ce premier engagement où ſon frére l'avoit porté.

Le Roi, qui eſt naturellement l'homme du monde le plus galant, ſe jetta auprès d'elle dans quelque galanterie. Il diſoit à l'Empereur, quand il l'alloit voir *incognito*, comme il le faiſoit ſouvent, qu'il n'étoit pas amoureux, mais qu'il ſentoit ce qu'il faloit ſentir pour conclure leur alliance avec plaiſir; & Charles lui répondoit en riant, qu'il n'en vouloit pas davantage.

Le Roi s'accoutuma à aller ſouvent chez la Reine, où toutes les filles du Palais, qui étoient deſtinées pour l'Impératrice, ſe trouvoient tous les jours. Entre tant de beautés charmantes, la tendre inclination du Roi eut bientôt de quoi s'occuper. Il fut touché des agré-

mens de la jeune Chiméne, fille du Duc de l'Infantade. Elle entroit dans sa dix-septiéme année. Sa taille est des plus hautes, extrémement aisée. Elle a l'air le plus noble qu'on puisse voir, quelquefois fier. Je ne sçai comme cela s'accommode avec des regards aussi tendres que ceux qu'elle a. Ses yeux sont de grands yeux noirs, pleins d'amour & de feu. Elle a le nez beau, la bouche merveilleuse, de belles dents. Son esprit est doux, ses sentimens sont élevés, sa famille est une des plus illustres d'Espagne. Vous sçavez l'orgueil de ces superbes Maisons, qui comptent des Rois dans leurs races. Celle de l'Infantade s'en glorifioit, & la jeune Chiméne en comptoit des deux côtés. Aussi l'accusoit-on d'être glorieuse. Depuis près d'un an qu'elle étoit à la Cour, elle avoit dédaigné tous les Amans qu'elle avoit eus, & nous commencions à la croire tout-à-fait insensible.

Le Roi la trouva charmante. Il lui disoit toujours quelque douceur en passant. Enfin, la fiére Chiméne trouva aussi le Roi tel qu'il est, c'est-à-dire, l'homme du monde le plus aimable. Sa gloire souffrit dans les premiers mouvemens

mens de ſa tendreſſe, & ſa liberté eut peine à ſe voir ſoumiſe. Elle ne connut pas d'abord ſon mal. Elle regardoit le Roi avec attachement & avec plaiſir : mais quand ce plaiſir fut devenu aſſez dangereux pour ſe faire ſentir, & qu'elle démêla l'état où elle étoit, elle en fut dans une confuſion qui l'accabla de douleur. Que veux-je ? diſoit-elle : Que puis-je prétendre ? Aimable idée du plus grand Roi du monde, laiſſez-moi. N'ai-je réſiſté à l'amour de tant d'autres qui m'ont aimée, que pour me rendre ſans aucune réſiſtance à un homme qui ne m'aime point, & qui ne m'aimera ſans doute jamais ? Ah malheureuſe Chiméne ! Cache ta honte, & cache-toi toi-même aux yeux de tout l'Univers !

Cette jeune fille ſe perſécutoit ainſi elle-même. Après avoir fait de vains efforts pour ſurmonter ſa paſſion, elle abandonna ſon cœur malgré elle à ce panchant invincible, bien réſolue de cacher ſon mal.

Aimons donc, diſoit-elle, comme elle me l'a redit depuis, aimons ce Roi adorable ; & que le ſecret & la pureté de ma paſſion le rende digne de mon cœur.

Le Roi, qui la trouvoit belle, ſouffroit auſſi de ſon côté. Il n'avoit garde,

S 2 dans

dans le perſonnage qu'il jouoit auprès de la Reine Eleonor, de ſe livrer à des témoignages d'éclat auprès de Chiméne, & il n'oſoit auſſi confier à ſa jeuneſſe un ſi important ſecret que celui de ſa paſſion. Comme il étoit dans l'embarras de la conduite qu'il devoit tenir, il remarqua que la jeune Infantade rougiſſoit toutes les fois qu'elle rencontroit ſes yeux. Elle le regardoit ſouvent d'une maniére ſi paſſionnée, que le Roi, oubliant toutes ſes précautions, y répondoit de la même maniére, & la rencontre de leurs regards amoureux leur cauſoit une émotion ſi ſenſible, que rien de ſi vif ne s'eſt peut-être jamais fait ſentir.

Ces deux perſonnes connurent qu'elles s'aimoient, long-tems avant que de ſe le pouvoir dire ; & le Roi m'a avoué pluſieurs fois, que jamais rien ne lui a fait tant de plaiſir, que de démêler les mouvemens de cette jeune fille, & qu'il a été plus ſatisfait de connoître le trouble de ſon cœur par celui de ſon viſage, qu'il ne l'a été des plus grandes faveurs qu'il a eues des perſonnes qu'il a le plus aimées, Je l'ai cent fois vû joüir de ſa conquête en ſuperbe vainqueur ; voir tout l'a-

l'amour imaginable dans les regards & dans les maniéres de Chiméne, & y en chercher encore davantage ; aimer la confusion où il la mettoit. Souvent, quand elle s'étoit oubliée dans le plaisir de le considérer, elle baissoit les yeux avec une pudeur pleine de modestie, & si charmante pour le Roi, qu'il se livra lui-même à la plus tendre affection qu'il ait jamais ressentie.

Belle Chiméne, lui disoit-il une fois que la Reine Eleonor parloit au Connétable, je me suis apperçu qu'il y a longtems que vous entendez ce que mes yeux vous ont dit : permettez-moi d'oser lire dans les vôtres. Ils ont un beau langage pour qui les entend. Il la quitta, n'osant en dire davantage, & craignant que la Princesse de Salerne, qui s'avançoit vers elle, ne pût se douter de ce qu'il disoit.

Vous sçavez la maniére de faire l'amour de ce pays-là. A peine une Espagnole le sent-elle, qu'elle le fait sçavoir à ce qu'elle aime, & qu'après cela on ne pense plus qu'à trouver le moyen de se voir en particulier pour assurer l'engagement. Chiméne sçavoit cette pratique, elle l'entendoit dire tous les jours, &

la voyant obſerver à la plûpart de ſes Compagnes, elle avoit une modeſtie dans l'humeur qui lui donnoit une répugnance horrible pour un tel aveu. Elle ſe réſiſta long-tems à elle-même, & aux pourſuites du Roi, qui lui diſoit toujours en paſſant quelques mots paſſionnés, qu'il voyoit bien qui faiſoient leurs effets ſur elle, ſoit par ſa rougeur, ſoit par ſa crainte, & par un continuel embarras.

Un jour qu'on ſortoit d'un ſpectacle, une machine ſe défit. Le Roi, qui la vit prête d'aller écraſer Chiméne, s'élança avec légéreté juſqu'à elle, & la prenant entre ſes bras, il la porta à trois pas de-là, en ſe mettant au devant d'elle de peur qu'elle ne fût bleſſée. Il la preſſoit un peu. Elle repouſſa doucement le Roi avec la main. Ce danger eſt plus grand, lui dit-elle avec émotion, en voulant ſe retirer. Mais le Roi prenant cette belle main, & la ſerrant tendrement entre les ſiennes, Que je ſuis heureux, adorable Chiméne! lui dit-il : quel mot charmant! Dites-moi encore une parole avant que nous nous ſéparions. Pourquoi nous ſéparer? lui répondit-elle avec un ſoupir, & en le regardant d'une maniére capable de tout embraſer. Le Roi fut ſi tranſ-

por-

porté de ces deux mots, qu'il faillit à en perdre la raison. Mais enfin, il la laissa aller rejoindre les autres Dames.

Le Roi lui écrivit plusieurs Billets qu'il lui donnoit lui-même; & comme jusques-là elle n'avoit osé répondre, le Roi, qui désiroit passionnément qu'elle entrat en commerce avec lui, lui écrivit de cette sorte.

A CHIMENE.

Vous m'aimez, adorable Chiméne, vous m'aimez pour vous seule; faites en passer la douceur charmante jusqu'à mon cœur. Dites-le moi. Rompez un silence trop rigoureux pour l'un & pour l'autre. Vos yeux m'ont si bien expliqué votre tendresse: achevez mon bonheur, & ne me laissez rien à désirer.

Après bien des résolutions, & qui étoient trop longues pour une Espagnole, Chiméne se détermina à écrire au Roi. Mais elle n'avoit pas assez de hardiesse pour lui donner son billet. Elle le tenoit dans sa main, avec un embarras qu'il étoit aisé de remarquer si l'on y eût pris garde. Le Roi s'en apperçut tout

auſſi-tôt ; & plein d'amour & de joie ; il s'apuya contre une tapiſſerie auprès de la Princeſſe de Salerne. Chiméne étoit de l'autre côté, & avoit ſon bras paſſé derriére ſon dos, & dans ſa main elle avoit ſon Billet. Il fut aiſé au Roi de le prendre. Il lui ſerra le bout des doigts en le recevant. Qui l'eût obſervée dans cet inſtant, on eût crû qu'elle eût fait une action bien terrible, tant elle étoit éperdue. Le Roi la remercia par un regard paſſionné, & par une inclination de corps qui avoit du rapport à ce qu'il diſoit à la Princeſſe de Salerne. Il ſe retira rempli d'eſpérance, & lut avec tranſport ce billet.

JE vous aime, Seigneur. Il m'a été cruel de le ſentir. Je trouve inſupportable de le dire. Je vous aime; mais depuis que je le dis, je prens du plaiſir à ſentir & à dire que je vous aime.

Vous ſçavez, Madame, que le Roi a l'ame tendre. Ainſi, il vous eſt aiſé de juger du plaiſir qu'il reſſentoit. Je puis dire, qu'il ne ſouffroit plus de la rigueur de ſa priſon, depuis qu'il aimoit la jeune l'Infantade, & qu'il s'en croyoit aimé.

mé. Il étoit fort assidu auprès de la Reine de Portugal, parce qu'il y voyoit perpétuellement la personne qui le charmoit. La Reine expliquoit ces empressemens à son avantage ; & comme ce jeune Roi étoit d'une figure charmante, qu'il avoit toutes les qualités brillantes & essentielles que l'on pouvoit souhaiter en un homme, le Connétable aimable & aimé avoit peine à tenir dans le cœur de la Reine, contre tant de raisons qui lui parloient pour le Roi.

Les choses en étoient là, quand il arriva à la Cour une fille d'une beauté incomparable. Elle étoit à la Gouvernante des Pays-Bas, qui l'envoyoit à la Reine Eleonor, pour être quelque tems avec elle, afin de voir les magnificences du Mariage de l'Empereur. Voilà ce que le public disoit. Les plus fins croyoient que Marguerite n'avoit envoyé sa Favorite, que chargée de quelque dessein d'Etat : mais enfin, les Courtisans éclairés découvrirent avec le tems, que Charles l'avoit aimée en Flandre, & qu'il pouvoit encore l'aimer en Espagne. On crut même, que peut-être la Gouvernante ne l'ignoroit pas, & qu'elle donnoit cette legére complaisance aux inclinations

de l'Empereur son neveu. Quoi qu'il en soit, Vangeste parut à la Cour, & on la trouva extraordinairement belle.

L'Empereur, qui l'aimoit avec tendresse, fut ravi de la revoir; mais il se rendit maître des déhors, & ne laissa rien échaper qui découvrit sa passion. Il est le plus caché & le plus dissimulé de tous les hommes, comme je vous l'ai déja dit. Jamais Prince n'a eu plus de panchant à l'amour. Il est idolâtre du beau sexe. Un portrait de la Reine de Navarre l'a rendu pendant plus d'un mois amoureux de cette Princesse : ce fut lorsqu'il rompit son mariage avec vous, Madame, & qu'il demanda avec tant d'empressement la Princesse de Valois. Mais ne l'ayant pû obtenir, il n'a voulu ensuite si obstinément se marier avec l'Infante Isabelle, que parce qu'on dit que c'est une beauté accomplie. Nous avons sçu depuis, que Vangeste n'étoit venue à Madrid, que sur une jalousie qu'elle avoit eue de la Princesse d'Aragon, qu'elle avoit crû que l'Empereur aimoit.

Cependant, cet homme si sensible à l'amour sçait le cacher aussi-bien que le panchant naturel qu'il a à la raillerie & à la joie. Il déguise ses inclinations galantes

tes ſous un maintien ſi froid & ſi ſévére, qu'on le croiroit, à le voir, l'ennemi des plaiſirs du genre humain.

Comme ce n'eſt pas ſon hiſtoire que je raconte, je ne vous en dirai, Madame, que ce que je ſuis néceſſairement obligé d'en dire. Le ſoir même que ſa Maîtreſſe arriva, il en paſſa la plus grande partie dans ſa chambre; & l'heureuſe Vangeſte eut la ſatisfaction de voir ſon Amant, & ſon Empereur, tendre & ſoumis comme le ſont les autres hommes.

Vous croyez bien, qu'elle ne fit pas une particuliére amitié avec la Princeſſe d'Aragon, ni avec Alphonſine: mais en revanche, elle en eut une très forte pour Chiméne de l'Infantade. L'humeur & la perſonne de cette jeune fille lui plûrent infiniment. Elle s'apperçut bien-tôt, que ſon cœur étoit touché, & après une legére obſervation, elle en connut auſſi le vainqueur. Cette conformité de fortune la lia encore davantage. Elle parla de ſes remarques à la jeune Amante, qui, troublée de ce qu'elle avoit découvert ſes ſentimens, craignoit déja qu'ils ne vinſſent à la connoiſſance de tout l'Univers. Vangeſte la raſſura, & lui promit ſon aſſiſtance. Elle lui de-

manda où elle en étoit avec le Roi. Chiméne comprit à peine ce que cela vouloit dire. Enfin elle lui conta comme le Roi & elle s'étoient entendus avant que de se parler, le peu de choses qu'ils avoient eu occasion de se dire depuis plus de huit mois, & qu'ils s'écrivoient quand ils le pouvoient. Vangeste fit un grand cri d'étonnement, de voir une affaire si peu avancée depuis un si long tems. Elle sçavoit qu'elles alloient plus vîte en Espagne; elle demandoit incessamment s'ils ne s'étoient jamais vûs en particulier. Chiméne disoit que non, mais que le Roi le souhaitoit fort, & lui en écrivoit souvent; qu'il la prioit de lui aider, mais qu'elle n'avoit jamais compris comme la chose se pouvoit faire; que depuis peu, il avoit mis Pomperan dans sa confidence; qu'il sçavoit les coutumes d'Espagne, & qu'il cherchoit tous les jours des moyens pour pouvoir les faire voir; mais que jusqu'alors, tout lui avoit paru difficile & peu sûr. Vangeste rêva un peu, & fut quelque tems sans parler. Vous me paroissez très discrette, lui dit-elle. Si vous voulez faire ce que je vous dirai, je vous servirai mieux que Pomperan, & vous verrez

rez vôtre Amant ſans nul riſque. Ah! dit la jeune Chiméne, qui n'avoit garde de comprendre les conſéquences d'un tête à tête amoureux, vous me feriez voir le Roi, ma chére Vangeſte! Si je lui parle un moment en ma vie, je ne me ſoucie plus de mourir. Quoi! je lui pourrois dire que je l'aime? Je pourrois entendre de lui ces mots charmans! J'en mourrois de plaiſir, & le paſſage ſeroit court de la vie à la mort. Vous ne mourrez point, aimable Chiméne, lui repliqua Vangeſte, & vous verrez le Roi. J'ai un Amant, continua-t-elle, auſſi-bien que vous. Il m'aime, & je l'aime: mais il eſt plus heureux que vous, ni le Roi. Nous nous voyons preſque toutes les nuits. Ne me demandez pas qui il eſt; je vous en dis aſſez pour le préſent. Tout ce que je puis faire, c'eſt de vous donner la même facilité qu'il a pour me voir, & de vous en fournir les moyens. En diſant cela, elle lui préſenta un paſſe-partout, qui ouvroit toutes les chambres du Palais. Elle lui dit de l'envoyer par moi au Roi, & de lui mander qu'il eût une lanterne ſourde, & qu'il ſe gardât bien de venir au quartier des Dames, mais qu'il convint d'un lieu avec moi où elle

le ſe trouveroit à une heure de la nuit. Cette heure de la nuit effraya un peu Chiméne : mais comme le fond de ſon cœur étoit plus pur que la lumiére du Soleil, rien ne lui parut difficile pour voir ce qu'elle aimoit ſi éperdument.

Vous voyez bien, que Vangeſte la ſervoit comme elle étoit ſervie : car l'Empereur la venoit voir de la ſorte. Vangeſte lui conſeilla encore de lui marquer le Cabinet de l'Aurore pour le lieu de leur rendez-vous, parce qu'il ne ſe trouvoit pas ſur la route que l'Empereur tenoit quand il l'alloit voir.

Chiméne me parla auſſi-tôt qu'elle le put, & me donna cette heureuſe clef qui devoit rendre mon Roi ſi heureux. Je ne vous dirai point avec quel raviſſement il la reçut. Il parut le ſoir ſi content chez la Reine, que tout le monde s'apperçut de ſa bonne humeur. Chiméne ſçut qu'elle le verroit la nuit même. Elle donna une heure un peu avancée, parce qu'elle voulut attendre que tout fût endormi au quartier des Dames. Le Roi étoit dans une impatience & dans des déſirs extraordinaires. Il me retint à coucher dans ſa chambre, comme cela m'arrivoit quelquefois. Quand nous fu-

fûmes tous deux ſeuls, je le vis équiper pour ſon voyage amoureux; & prenant d'une main ſon paſſe-par-tout, & de l'autre ſa lanterne ſourde, il alla en Amant heureux où l'amour le conduiſoit.

Le Roi paſſa ſans aucune rencontre, comme il le ſouhaitoit, dans tous les lieux où il fut, & il arriva enfin à celui où ſon cœur étoit depuis quelques heures. Il tira ſur lui la porte du Cabinet de l'Aurore, & il connut bien qu'on ne l'y avoit pas dévancé. Il referma ſa lanterne, & fut quelque tems à attendre, appuyé près d'une table. Enfin il entendit ouvrir doucement une porte. Il touſſa, & fit les ſignes dont il étoit convenu, & s'approcha à pas lents vers la perſonne qu'il entendoit venir. Il avoit les bras étendus, il la toucha bientôt; & la toucher & l'embraſſer fut la même choſe. Il étoit ſi tranſporté, que je ne ſuis pas capable de le bien dépeindre: mais je vous dirai que la perſonne, qu'il tenoit ainſi étroitement, fit tourner une lanterne ſourde qu'elle avoit, & qu'à ſa lumiére le Roi reconnut que c'étoit l'Empereur qu'il embraſſoit. L'Empereur parut fort ſurpris de voir là le Roi. Jamais étonnement n'a été ſemblable au

leur.

leur. Le Roi ſe crut trahi, ou que du moins il ne verroit pas cette nuit-là ſon aimable Maîtreſſe. Pour l'Empereur, il ne ſçut que penſer. Il regardoit cette avanture comme un enchantement, qu'un Roi captif fût libre à ces heures-là, & Maître, pour ainſi dire, dans ſon propre Palais. Il recula deux pas en arriére. Que vois-je? dit-il, que vois-je? Vous, Seigneur, en ce lieu-ci? Et qu'y venez-vous faire? J'y viens chercher la mort, lui dit le Roi en s'aſſeyant ſur une chaiſe, puiſque je ſuis aſſez malheureux pour vous rencontrer.

L'Empereur rêva quelques momens; & ramaſſant avec beaucoup de promtitude tout ce qui lui vint dans la tête, il connut que l'amour ſeul cauſoit les démarches du Roi; & prenant tout d'un coup un air de gayeté: Mon Priſonnier, lui dit-il, d'un ton de plaiſanterie, vous en voulez à la liberté des autres. Mais ſans vous donner tant de peine, mettez-moi de votre confidence, je m'engage à vous livrer la beauté que vous cherchez. Ah! Seigneur, ne raillons point, lui dit le Roi, qui étoit au deſeſpoir, & qui craignoit que Chiméne ne vint dans ce fatal Cabinet. Re-
menez

menez-moi dans ma prison. Achevez votre heureuse course : car je vois bien que c'est pour vous, que l'amour réserve ses douceurs.

L'Empereur vit un air si triste dans le visage du Roi, qu'il s'imagina que c'étoit Vangeste qui lui étoit infidèle. Cet accès si facile dans ses appartemens, cet équipage pareil au sien, tout cela fut assez fort pour lui donner cette cruelle pensée. Si bien que, regardant le Roi d'une maniére fort sérieuse : Au nom de Dieu, Seigneur, lui dit-il, ne nous regardons point comme suspects l'un à l'autre. Dites-moi qui vous aimez. Ne m'en faites pas un mistére. Je vous engage ma parole d'honneur, qu'hors une seule personne je vous servirai en sincére ami, & que j'abrégerai utilement les difficultés que vous avez à vous voir. Ces mots, que l'Empereur lâcha avec impétuosité, portérent le même trouble dans l'ame du Roi. Comme rien à ses yeux n'étoit plus aimable que Chiméne, il crut que l'Empereur l'aimoit aussi, & que c'étoit elle seule qu'il vouloit excepter. Ah ! Seigneur, s'écria-t-il, que vous m'êtes fatal en toutes choses ! L'Empereur lui alloit

loit répondre, quand il entendit un petit bruit. Il referma sa lanterne, & alla où il l'avoit entendu. Il s'arrêta en conjecturant qu'une personne qui avoit marché s'étoit aussi arrêtée. Le Roi étoit sur sa chaise, résolu d'en venir à toute extrémité avec l'Empereur ; & il se levoit sans sçavoir ce qu'il alloit faire, quand l'Empereur, aussi troublé que lui, demeura immobile à sa place. Mais enfin, une voix craintive & basse le fit revenir à lui. Est-ce vous, lui dit-on, mon cher Prince ? L'agitation de l'Empereur étoit si grande, que ce son de voix lui parut être celui de Vangeste : si-bien, qu'ouvrant sa lanterne avec précipitation, il vit avec beaucoup de joie que ce ne l'étoit pas ; & Chiméne lui parut si belle & si charmante, qu'il fut contraint d'avouer en lui-même, que le bonheur du Roi étoit grand. Cette jeune personne pensa mourir en reconnoissant le visage terrible de son Empereur. O Ciel ! s'écria-t-elle, en se laissant tomber à demi-morte sur des piles de carreaux dont ce cabinet étoit meublé.

L'Empereur, revenu & de sa jalousie & de sa surprise, rit de la peur de cette

cette pauvre fille ; & se tournant vers le Roi, lui dit d'une façon enjouée : Venez, Seigneur, venez. Chiméne a besoin de votre secours. Je repasserai dans quelque tems, pour voir si elle aura repris ses esprits. Je vous laisse le soin, continua-t-il plaisamment, de la ranimer.

L'Empereur le quitta, & alla trouver Vangeste : vous jugerez tout à l'heure lequel des deux fut le plus heureux du Roi ou de lui.

Mais, avant de passer outre, je vous dirai ce qui avoit causé leur rencontre. Je vous ai fait entendre, que Charles alloit presque toutes les nuits trouver Vangeste ; & comme il y alloit ce soir-là, il avoit entendu Chiméne, qui ayant été impatiente de se trouver au rendez-vous avec le Roi, en devançoit l'heure. L'Empereur crut qu'il y avoit encore quelques Dames qui n'étoient pas retirées. Il se jetta dans un coridor, & résolut d'aller attendre quelque tems dans le cabinet de l'Aurore. Chiméne, de son côté, ayant eu peur que quelque personne dans leur quartier ne fût point encore couchée, étoit retournée sur ses pas dans son appartement.

A

A peine l'Empereur fut-il ſorti, que le Roi, ſe voyant ſeul avec ſon aimable Maîtreſſe, poſa ſa lanterne à terre pour avoir le plaiſir de la conſidérer. Il la vit ſans aucun ſentiment, couchée ſur des carreaux. Il ſe mit à genoux auprès d'elle, & tâcha en toute maniére de la faire revenir. Il l'appelloit, il la tenoit entre ſes bras, il étoit preſque mort lui-même. Enfin, une voix ſi chérie lui fit ouvrir ſes beaux yeux. Elle les tourna d'abord vers le Ciel d'une façon toute languiſſante; enſuite, les baiſſant ſur le Roi, ils furent dans un moment tout noyés de ſes larmes. Ce Monarque éperdu les recueillit précipitamment avec ſa bouche. Il la preſſa tendrement ſur ſes beaux yeux: mais Chiméne, le repouſſant, & reprenant toutes ſes forces, ſe releva; & s'aſſeyant ſur ces carreaux, Que faites-vous, Seigneur? lui dit elle: Oubliez-vous que c'eſt Chiméne qui vous aime, qui veut bien ſe trouver ſeule avec vous, & qui n'a pas crû trouver ici aucun péril? Vous m'aimez, lui dit le Roi, & vous me faites de la réſiſtance? Non, Chiméne, on n'aime pas ainſi; & alors, voulant lui donner quelque marque emportée de paſſion, Ar-

rêtez-

rêtez-vous, Seigneur, lui dit-elle, ou ma voix va réveiller tout ce qu'il y a dans ce Palais. Je ne suis pas venue ici pour combattre, & pour mesurer mes forces avec les votres. J'ai cru que mon cher Prince seroit content de tout ce que je puis pour lui : je n'avois pas prévû, qu'il dût avoir une autre volonté que la mienne. Jouissons innocemment du plaisir de nous voir sans témoin, & de nous dire tout ce que l'amour nous fait sentir de plus tendre. Le Roi, qui n'étoit pas content d'un entretien si frivole, l'interrompoit à chaque mot par des assûrances vives de son amour. Il lui baisoit la main, les pieds ; il lui embrassoit les genoux, & se servoit en desordre de toutes ces expressions vives qui marquent si bien la force de la passion. Mais Chiméne lui résistoit, & faisant couler de nouvelles larmes de ses yeux, Je me suis bien trompée, disoit-elle, d'un ton tendre & mécontent. Je croyois être aimée, d'une maniére aussi parfaite que je vous aime. Hélas ! que ne va point penser l'Empereur ? Il me croit du caractére des autres femmes. Il a raison, poursuivoit-elle, & l'action que je fais n'a qu'une

ne apparence criminelle. Vous le ſçavez, Dieu tout-puiſſant, reprenoit-elle, vous le ſçavez, & s'il n'y avoit pas autant de pureté que d'amour dans l'intention qui m'a conduite ici. Je ne ſçavois pas le danger qui s'y trouve. Mais, Seigneur, il ne m'importe que l'Empereur ne me rende pas juſtice, pourvû que la perſonne que j'adore connoiſſe le fond de mon cœur, où l'amour & l'innocence régnent également. Mais, ma divine Maîtreſſe, lui diſoit le Roi en lui ſerrant la main, comment puis-je croire que vous m'aimez, ſi vous m'en refuſez la moindre marque ? Eh ! ne comptez-vous pour rien ce que je fais préſentement, lui répondit-elle ? Je ſuis ſeule au milieu de la nuit avec vous ; je hazarde ma gloire, & je l'ai perduë, continua-t-elle, auprès de mon Empereur & de mon Maître. Je vous ſacrifie de bon cœur ce qu'il en peut croire : mais vous, mon cher Prince ; ne faites pas d'injuſtice à mon amour. Ne perdons point le tems : diſons-nous tout ce qu'il nous a fait ſouffrir à l'un & à l'autre. Abandonnons-nous à la joie de nous voir, goûtons-en les charmantes douceurs. Elle s'animoit en diſant ces paroles, parce qu'elle ſuivoit naturellement la

la tendresse de son cœur. Le Roi en fût touché, & espéra qu'il en pourroit tirer quelque avantage. Il la regardoit d'une maniére passionnée, elle y répondoit. Enfin, il tourna sa lanterne, & crut que l'obscurité lui seroit favorable. Mais s'il fut plus hardi, elle devint encore plus timide, ou plutôt elle fut plus courageuse à repousser les tendres caresses du Roi. Ouvrez votre lanterne, Seigneur, lui dit-elle. Ne me privez pas du seul plaisir que je puis avoir avec vous, après celui de vous entendre. Eh quoi! poursuivit-elle après avoir été obéie, ne serois-je pas en pleine assurance avec vous dans le fond des déserts? Qu'aurois-je à craindre? Vous êtes le gardien de ma gloire. Mon cher Prince, continuoit-elle, lui voyant un air peu satisfait, ne m'affligez pas de cet air qui me glace & qui m'épouvante. Non, Madame, lui dit le Roi, je ne vous tourmenterai plus. Ma présence vous est importune: retournez, si vous le voulez, dans votre appartement; vous n'aurez plus à souffrir d'un Prince que vous haïssez, & qui meurt pour vous. Moi! vous haïr, s'écria Chiméne. Ah! Seigneur, je vous adore; & plût à Dieu que vous m'aimassiez de la maniére que

je

je vous aime ! Pendant qu'elle parloit ainſi, le Roi s'étoit levé, & ſe tenoit debout contre une table les deux bras croiſés ſur ſon eſtomach ; & la tendre Chiméne le regardant avec des yeux capables de le faire mourir d'amour : Mon cher Roi, lui diſoit-elle, voulez-vous ma vie ? je ſuis prête à vous la donner. Ecoutez la raiſon. Finiſſez cette froideur, ou je vai mourir dans ce moment même. Ses larmes lui ôtérent en cet endroit la parole. Ses ſanglots étoient ſi fréquens, & la violence de ſa douleur ſi terrible, que le Roi tout attendri fut ſi ému, que ſes larmes coulérent inſenſiblement ſur ſes joues. O miraculeuſe vertu ! s'écria-t-il. Je me rens : tout eſt adorable en Chiméne. Pardon, ma belle Maitreſſe, lui dit-il, en ſe rejettant à genoux : Pardonnez à un malheureux, à qui vos bontés étoient ſi néceſſaires, qu'il va mourir, puiſqu'il n'a pû vous toucher.

Comme le Roi en étoit là, l'Empereur ſe montra à leurs yeux. Il étoit dans le Cabinet il y avoit déja quelque-tems : mais ils n'étoient pas en état ni l'un ni l'autre de s'en appercevoir. Ce Prince fut ſurpris de les trouver de la

ſorte,

ſorte, ſurpris de ce qu'il voyoit, & plus ſurpris de ce qu'il venoit d'entendre.

Le Roi tourna la tête de ſon côté d'une façon toute triſte. Chiméne n'eut pas la force de ſe lever. Eh quoi! Seigneur, lui dit l'Empereur, n'avez-vous pas mieux employé le tems? Sa vertu eſt inébranlable, lui repliqua le Roi. Elle m'a vaincu, mais elle m'a déſeſpéré. Ah Chiméne! reprit l'Empereur, eſt-ce ainſi que vous traitez mon frére? & avez-vous ſi peu d'amitié pour moi, que vous me mettiez en état de vous faire des reproches? Seigneur, lui dit-elle en ſe levant, je ne ſçaurois vous répondre: pardonnez mon déſordre. Elle tenoit ſon mouchoir ſur ſon viſage: elle l'ôta en paſſant près du Roi; & lui tendant la main, & la lui ſerrant: Adieu, lui dit-elle, vous ſçavez bien que je vous aime; aimez-moi encore, ſi vous voulez que je vive. Elle parla promtement, & s'en alla après ces paroles; & l'Empereur demeura auſſi interdit que le Roi étoit affligé.

Il le ramena dans ſa chambre, où je fus merveilleuſement étonné de les voir entrer enſemble. Vous avez été plus heureux que moi, Seigneur, lui dit le Roi, en tâchant de ſoûrire: il eſt juſte que

vous vous alliez repofer. L'Empereur entroit dans fon chagrin, & il dit qu'il vouloit en parler avec lui. En effet, il fut encore plus d'une heure auprès de nous, fort étonné de la vertu de Chiméne, avec une auffi grande tendreffe qu'étoit celle qu'elle reffentoit pour le Roi.

Elle parut fort mélancolique le lendemain chez la Reine Eléonor : & quand elle vit entrer le Roi, elle eut autant de confufion, que fi elle n'eût pas été la plus fage perfonne du monde. L'Empereur lui parla beaucoup pour le Roi, & voulut l'engager à le voir la nuit fuivante : mais cette modefte perfonne s'en défendit avec fermeté. Elle dit à Charles, qu'elle aimoit trop le Roi, pour vouloir s'expofer à l'aimer moins. Voilà toute la réponfe qu'il en put tirer. Le Roi parla lui-même, il n'obtint rien. Il la conjura d'accorder ce qu'on lui démandoit, & lui jura avec mille fermens, qu'il ne manqueroit jamais de refpect pour elle : mais toutes ces affurances ne changérent pas fa réfolution : elle lui dit, qu'elle ne fe rencontreroit jamais avec lui fans témoins.

Elle fut encore plufieurs jours importunée par eux, & même par Vangefte, que

que Charles en avoit priée, & qui ne pouvoit aſſez s'étonner de la réſiſtance de cette jeune fille, elle qui n'en oppoſoit pas une ſemblable à l'amour de l'Empereur. Chiméne lui avoua, qu'elle ne ſe feroit point trouvée à ce rendez-vous, ſi elle eût prévû que les choſes s'y fuſſent paſſées de la ſorte : tant il eſt vrai, qu'une ame pure n'imagine pas ſeulement ce qui la peut mettre en quelque hazard, quand la bonne foi la conduit.

Le Roi ne ſe laſſoit point de prier ; elle lui écrivoit les plus touchantes lettres du monde, elle ne perdoit pas une occaſion de lui montrer ſa tendreſſe ; mais elle ne voulut plus de rendez-vous. Vangeſte, qui étoit touchée de l'état pitoyable dans lequel le Roi vivoit, propoſa à Charles de faire venir le Roi la nuit chez elle avec lui. Chiméne conſentoit de le voir de cette ſorte ; mais l'Empereur, toujours caché, ne voulut pas que le Roi ſçût ſes amours, & ne ſe put réſoudre à le ſoulager par ce moyen-là.

De ſorte, Madame, que le Roi, accablé de la rigueur de ſon impitoyable Maîtreſſe, tomba dans une langueur qui dégénéra bientôt en une dangereuſe maladie. Tout le monde craignit pour ſa

vie, & elle fut en un ſi grand danger, qu'on apprit que la Reine de Navarre, qui étoit pour lors la Ducheſſe d'Alençon, alloit venir, ayant obtenu tous ſes ſaufs-conduits de l'Empereur, qui ne fut pas fâché de voir une ſi belle perſonne. Mais la veille de ſon arrivée, on crut abſolument que le Roi mourroit. Les apparences d'auſtérité vont ſi loin en Eſpagne, que la Reine de Portugal, qui envoyoit vingt fois le jour ſçavoir de ſes nouvelles, n'oſa jamais y aller elle-même.

L'Empereur, qui étoit allé faire un petit voyage à Toléde, revint bruſquement ſur ſes pas, & alla voir le Roi, juſtement dans le tems de l'arrivée de la Ducheſſe d'Alençon. Je ne vous dirai point les honneurs qu'on lui rendit: il ſuffit de vous dire, qu'elle parut comme un Soleil qui répand ſa lumiére. Tout brûla de ſes feux ſi beaux & ſi nobles. L'Empereur fut frapé & touché d'une paſſion extraordinaire: il n'y eut point de cœur qui ne fût ému; & ſi on vouloit dire la vérité, il n'y eut guéres d'amans qui ne devinſſent infidéles.

Après les premiéres civilités qu'elle rendit à l'Empereur, qui avoit été audevant d'elle, elle demanda avec empreſ-

preſſement qu'on lui fit voir le Roi ſon frére. L'Empereur l'y conduiſit lui-même : & à peine la Princeſſe avoit-elle mis le pied dans la chambre du Roi, qui avoit voulu être debout pour la recevoir, qu'elle quitta l'Empereur, & courut ſe jetter entre les bras de ce cher frére, avec de ſi grands tranſports de joie, de tendreſſe, & de pitié, qu'elle en cauſa à tous ceux qui la conſidéroient. Le Roi la reçut en pleurant ; & il eut beſoin que le Connétable le ſoutint, tant il étoit foible. On n'entendoit que les noms de frére & de ſœur ; car dans cet état, la Ducheſſe obſervoit moins ſon reſpect, qu'elle ne ſuivoit les mouvemens de ſa tendreſſe.

L'Empereur les laiſſa ſeuls, & fit une profonde révérence à la Ducheſſe, en l'aſſurant, qu'elle étoit plus Maîtreſſe que lui-même de tout ce qui étoit à lui. Je paſſe les careſſes du Roi & de ſa ſœur, & tout ce qu'ils ſe dirent, parce que ce n'eſt que l'Hiſtoire des amours de ce Prince que je me ſuis engagée de vous apprendre.

Je vous dirai donc que Charles, ayant revû le ſoir la Princeſſe, ne ſongea plus qu'à l'aimer, & à s'en faire aimer. Pour cet effet, il prit dans un inſtant un eſ-

prit de complaiſance pour le Roi : & ſans plus aimer Vangeſte, & par conſéquent ne ſe ſouciant plus que le Roi ſçût qu'il étoit bien avec elle, il prit un prétexte de politique avec cette fille, & dès la nuit même il alla avec elle & Chiméne dans la chambre du Roi. Il ne dormoit pas encore : il fut étonné de voir l'Empereur relever un pavillon de drap d'or qui couvroit ſon lit. Il lui préſenta Chiméne. Voilà cette belle perſonne, Seigneur, lui dit-il, qui vient aider la Princeſſe votre ſœur, afin de vous faire reprendre bientôt votre ſanté. Il la laiſſa en diſant cela ; & Vangeſte, après avoir ſalué le Roi, fut s'aſſeoir avec l'Empereur dans les derniers ſiéges de la ruelle. La tendre & timide Chiméne ſe mit à genoux en s'apuyant ſur le lit du Roi ; il fut troublé de ſa vûe, & ne la vouloit pas ſouffrir en cette poſture ; mais elle, ſans l'écouter, & ſans eſſuyer quelques larmes qu'elle ne pouvoit retenir, lui prenant une main avec les ſiennes : Vous vouliez donc mourir ? lui diſoit-elle. Mon Roi croyoit-il mourir ſans moi? Hélas ! Madame, lui répondoit-il, m'aimez-vous aſſez, pour conſentir que nous vivions enſemble ? Oui, lui dit-elle, ſi vous pouvez vous accommoder de la maniére

niére dont je veux être aimée. Songez à vous guérir, à épouser la Reine Eleonor, & à vous redonner à vos peuples qui languissent après la présence de leur grand Roi. Mais suivrez-vous la Reine Eleonor ? lui dit ce Prince. Voudrez-vous venir avec elle régner plus qu'elle dans mes Etats ? Le Ciel sçait, aimable Chiméne, si je ne regarde pas avec horreur une alliance qui me donne à une autre qu'à vous. Si j'étois libre, je ne dis point que je ne serois jamais qu'à vous. Nous sommes des misérables, qui ne dépendons pas de nous. Victimes de nos peuples, nous leur sommes toujours sacrifiés : mais tout ce que je puis vous jurer, c'est que, si j'étois maître de mes actions, ne pouvant être à vous, vous ne me verriez jamais à une autre. Je sçai trop, lui dit-elle, l'obstacle qui nous sépare. Je sçai, que vous ne pouvez vous abbaisser jusqu'à moi ; mais, permettez-moi, Seigneur, de m'élever jusqu'à vous, en vous donnant mes conseils. Vous voyez qu'ils sont désintéressés, poursuivit-elle en soupirant, & voulant néanmoins sourire : mais votre Chiméne vous veut paroître en tout digne de l'honneur que vous lui faites.

L'Empereur haussa la parole en cet

endroit, & l'adressa au Roi. La conversation fut un moment générale : après cela, il se retira, & emmena Vangeste & Chiméne.

Dès le lendemain, il parut un grand amendement dans la santé du Roi : on l'attribua à la vûe tant désirée de sa chére sœur.

Certe Princesse loua fort la beauté de la Princesse d'Aragon, celle de la Princesse de Salerne, & celle de Chiméne : elle leur faisoit bien des caresses, les ayant toujours avec elle. Enfin, elle leur donna cent témoignages d'amitié Elle ne fut pas long-tems à connoître la passion du Roi son frére pour Chiméne Elle lui en parla, & prit pour elle une estime extraordinaire. Elle lui proposa, connoissant sa vertu, de la mener en France, & qu'elles ne se sépareroient jamais l'une de l'autre. Mais Chiméne, toujours fidéle à sa gloire, se contenta de recevoir la proposition de la Princesse avec respect, lui dit que la passion que le Roi avoit pour elle, & l'attachement qu'elle osoit avouer qu'elle avoit pour lui, ne lui permettoient pas d'accepter un honneur qu'elle auroit acheté de sa propre vie.

La Duchesse d'Alençon, lui trouvant

tant

tant d'eſprit, de raiſon, & de ſageſſe, lui confia l'état des affaires du Roi, & la pria de l'aider à finir ſes Traités avec l'Empereur. Mais, ma Princeſſe, lui dit Chiméne, ſi un de ces Traités dépend de vous, ſi l'intention de l'Empereur eſt de vous faire Impératrice, il ne faudra pas que je vous ſuive en France, & je pourrois vous donner tous les momens de ma vie à Madrid. A Dieu ne plaiſe, dit Madame d'Alençon en rougiſſant, que je faſſe ce tort à l'Infante Iſabelle. Non, ma chére Chiméne, je ne régnerai point en Eſpagne: mon deſtin m'appelle ailleurs.

La Princeſſe paſſa quelque tems avec ſon frére à traiter elle-même toutes les négociations. Elle refuſa le principal article, qui étoit ſon mariage avec Charles. Toute la Terre a ſçû, que cet Amant impétueux, voyant le terme de ſon ſauf-conduit prochain, la vouloit retenir ſi elle l'eût paſſé d'une heure ſeulement. La Princeſſe en fut avertie, & elle s'en alla, ou, pour mieux dire, elle prit la fuite, de la maniére précipitée que perſonne n'a ignorée.

Le Roi, qui ſouffroit de la miſére de ſes Sujets, qui ne reſpiroient qu'après ſa préſence, qui étoit preſſé par la Régen-

te d'accomplir ses Traités, qui se ressouvenoit de tout ce que la Duchesse d'Alençon lui avoit dit, & qui étoit continuellement sollicité par Chiméne, qui vouloit qu'il les exécutât en grand Roi, & comme tel qu'il se rendît à ses peuples, se résolut enfin de bonne foi à remplir ses engagemens. Il fut donc question de fiancer la Reine de Portugal la veille de son départ. Il eut sur cela une conversation fort tendre avec la passionnée & généreuse l'Infantade, que je ne vous redis point, parce que ce discours n'est déja que trop long. Je vous apprendrai seulement, que toute la Cour se préparoit à ce grand jour avec une pompe extraordinaire; chaque personne ne songeoit qu'à son ajustement; & on ne parloit que de la magnificence des habits de Chiméne.

Enfin, le Roi fit cette action solemnelle de bonne grace; & en donnant la main à la Reine de Portugal, il parcourut des yeux toute l'assemblée, pour chercher Chiméne, & l'assurer par un regard, que le cœur ne suivoit pas la main: mais il ne la vit pas. Il tourna la tête de tous cotés; & jettant les yeux sur l'Empereur, il remarqua de l'inquiétude sur son visage, & de la douleur

dans

dans celui de Vangeſte. Il acheva pourtant la cérémonie, ſans marquer trop d'embarras. Il repaſſa chez lui le plutôt qu'il put, pour m'envoyer ſçavoir des nouvelles de Chiméne. On me dit qu'elle s'étoit trouvée mal. L'Empereur évita de parler au Roi ; mais le ſoir, comme il étoit retiré, il entra dans ſa chambre avec un viſage fort triſte : Il lui dit, que, ſans qu'il en eût rien ſçu, Chiméne s'étoit miſe dans un Couvent. Le Roi penſa tomber de ſon haut à ces paroles, & un homme ayant dans ce moment demandé à lui parler, il lui préſenta un paquet de la part de Chiméne. Le Roi le prit, & le décacheta ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit. Il y trouva une boucle de ſes cheveux. Cette vûe le fit friſſonner & pâlir, & voyant une Lettre il la lut avec précipitation, mais non pas ſans s'interrompre par de fréquens ſoupirs. Elle étoit telle.

AU ROI DE FRANCE.

JE prens congé de vous, Seigneur, & je vous écris de ce même Palais où nous ſommes encore tous deux, & dont nous allons tous deux partir. Les routes que nous prenons ſont bien différentes. Vous allez en

France porter la joie & l'amour dans tous les cœurs de vos Sujets. Vous allez demain donner votre ſoi à une Reine à qui vous vous donnerez enſuite. Ah ! Seigneur, avez-vous dû penſer, que je puſſe voir un ſi triſte ſpectacle ? En donnant la main à Eleonor, vous donnez le dernier coup à ma vie. Pourrai je vivre, bon Dieu ! & vous voir entre les bras d'une autre ? Vous me direz peut-être, Seigneur, que c'eſt moi-même qui vous ai conſeillé ce funeſte mariage. Eh ! Seigneur, ne ſçavez-vous pas que je fais toujours impitoyablement ce que ma gloire me demande ? Je n'en ai pas moins ſouffert dans ces pénibles occaſions. Je puis dire, que je vous rens à votre liberté, à votre patrie, à vos peuples; & ce qui paſſe toutes les cruautés, que je vous donne une épouſe. Je n'avois pas prétendu à cet honneur. Peut-être aurois-je bien voulu, qu'il ne fût jamais tombé ſur perſonne. Aucune viſion ne m'a paſſé dans la tête ſur cela; mais il n'y a pas moins eu d'extravagance dans mes chimères. J'ai déſiré cent fois, que vous ne fuſſiez qu'un ſimple Chevalier. En cet état, j'aurois fait pour vous plus que vous n'auriez fait pour moi, dans celui où vous êtes. Quelle idée, hélas ! elle me flatte encore dans ce moment, & je ne vois dans le reſte de mes penſées

que

que de l'horreur & du désespoir. Si je vis, quand vous ferez la cérémonie de votre mariage, ce sera pour passer le reste de ma vie dans un lieu austére. Des pointes de fer affreuses, hérissées, terribles, vont être entre vous & moi. Là, livrée à la rigueur de mon amour, je ferai mille efforts inutiles pour le soumettre à celui qui demande les cœurs. Mes larmes, mes sanglots, font trembler ma main. Mon imagination se trouble, je ne puis plus écrire. Je ne sçai ce que je dis. Adieu, Seigneur. Le peu de vie qui me reste ne se soutiendra que par mes souvenirs. O souvenirs charmans, que ferez-vous de moi? que ferai-je de vous? Je pers la raison. Adieu, Seigneur, pour la derniére fois.

Après la lecture de cette Lettre, le Roi demeura pâle & immobile. Nous accourumes à son secours : sa foiblesse dura long-tems; & quand il en sortit, ce fut pour éclater en regrets si tristes, que la cruauté même en auroit été attendrie. Je passe cet endroit, il est encore épouvantable à ma mémoire. Le Roi demanda à voir Chiméne; mais on lui dit, qu'elle avoit supplié qu'on l'avertit, que ce désir seroit inutile. Après bien des instances qu'il fit pour cela à la

Supérieure de ce Monaſtére,où il alla avec l'Empereur,mais où il ne voulut pas qu'il ſe ſervit de ſon autorité, il prit la réſolution de partir & de quitter un lieu où il avoit eu des douleurs ſi ſenſibles. Il fit donc ſes adieux à l'Empereur & à la Reine de Portugal, & ſe rendit avec aſſez de diligence ſur les bords de la riviére de Bidaſſoa, où les ôtages ſe donnérent, & où l'échange ſe fit. Le Roi ne goûtoit point la douceur de la liberté. Il avoit une profonde mélancolie, qu'on attribuoit à la longueur de ſa priſon; & il ne ſortit point de cet état affreux, quand il vit la Régente à Bayonne: ſa ſeule ſatisfaction fut de conter ſon Avanture à ſa chére ſœur, & de parler avec elle de la vertueuſe & tendre Chiméne. Il acheva ſon voyage comme il put; car il ſe faiſoit une violente contrainte pour ſe montrer plus gai à ſes peuples, dont les cœurs voloient par-tout au devant de lui, & faiſoient voir un zéle & un amour que ſes qualités héroïques méritoient bien.

Vous vous ſouvenez, Madame, qu'il arriva un jour un démêlé entre deux Amans de l'aimable Helli, qui étoit depuis peu à Madame la Régente. Ce démêlé fit un grand éclat. Le Roi en fut in-

informé comme les autres. Cette fille eſt d'une beauté ſi touchante, comme vous le ſçavez, qu'on ne peut aſſurément rien voir de plus charmant. Le Roi ne l'avoit pas ſeulement remarquée : ce qu'on diſoit alors fit qu'il lui parla. Il fut ſurpris de ne s'être pas apperçu, qu'elle avoit les regards de ſa chére Chiméne, & quelques-uns de ſes traits. Il loua ſa beauté, & la conſidérant avec attention, il ſoupira. Depuis ce jour-là, il lui parla ſouvent, & les Courtiſans crurent qu'il l'aimoit. Ce bruit n'a point ceſſé. Mais il eſt conſtant, que le Roi n'a regardé long-tems en elle, que la reſſemblance qu'elle avoit avec Chiméne. Il eſt vrai, que préſentement je crois qu'Helli peut y avoir beaucoup de part, ſoit à cauſe de Chiméne, ſoit par ſa propre beauté. Je ſuis perſuadé qu'il l'aime. On m'a dit, depuis que je ſuis ici, qu'on s'aperçut de cet attachement à cent petites choſes qui ſe paſſérent aux nôces de la Reine de Navarre. Cette fille a mille charmes. On diroit qu'elle a de la tendreſſe pour le Roi ; & il eſt à croire, que ſa complaiſance lui promet plus de douceur qu'il n'en a reçû de la vertueuſe & infortunée Chiméne.

Pomperan finit de la ſorte les avan-

tures

tures de la prison du Roi : on lui avoit donné une attention entiére, & la Duchesse d'Etouteville étant encore émue de la triste fin de Chiméne : Je n'eusse jamais crû, dit-elle, être attendrie au point que je le suis. Je chercherois au bout du monde une personne du caractére de Chiméne, pour en faire mon amie. Il faut qu'elle vous ait fait une grande impression, reprit la Princesse, puisque vous dites une pareille chose. Je suis trop heureuse de n'avoir pas été en Espagne avec la Reine, continua Madame de Sancerre : je l'aurois infailliblement aimée ; & je serois au désespoir de son malheur. Jugez donc de ma douleur, interrompit Madame de Caumont, en ôtant son mouchoir de dessus ses yeux qui étoient tous remplis de larmes. Je l'ai vûe, je l'ai aimée. Je me la représente vivement dans sa tendresse & dans sa vertu ; & en admirant son courage, je plains tout-à fait sa destinée. J'en ai encore le cœur serré de tristesse, dit le Comte de Saint-Pol. Une personne, qui sçavoit si bien aimer, devoit être moins malheureuse. Aussi ne l'auroit-elle pas été, reprit la Princesse, si elle eût aimé un autre homme que le Roi. Un Amant, dont le rang auroit plus approché du sien, auroit

roit lié sa fortune à la sienne, & leur amour n'eût pas manqué d'être satisfait. Si j'étois capable d'aimer une personne née dans le peuple, reprit le Prince Hercule, & qu'elle eût pour moi des sentimens pareils à ceux de Chiméne, je serois heureux de lui donner de l'élévation. Je lui donnerois tous les momens de ma vie; & ceux que je passerois sans elle, me seroient affreux. Je ne pardonne pas au Roi. Je sçai bien que les Rois ne sont pas comme les autres hommes; qu'ils ont des maximes auxquelles ils sont assujettis: mais j'eusse sacrifié Eleonor, tout le Portugal, & Charles-Quint lui-même, s'il l'eût falu. La Princesse Renée sourit du petit emportement du Prince de Ferrare; & ayant envoyé sçavoir des nouvelles de la Reine, on lui dit qu'elle reposoit. Elle voulut prendre ce tems-là pour aller à la promenade; elle envoya chercher les Princesses Espagnoles, qui se rendirent auprès d'elles, & toutes les Dames qui étoient dans sa chambre l'accompagnérent avec plaisir.

Madame de Sancerre avoit fait une partie dès le matin, pour aller voir une de ses belles-sœurs qui étoit indisposée, & qui demeuroit en une belle maison près

de

de Meulan. La Princesse de Salerne avoit été bien-aise de faire ce petit voyage avec elle. Et comme elle prévoyoit, que selon toutes les apparences, elle passeroit sa vie en France avec le Prince de Melphe, qui s'étoit absolument engagé avec le Roi, elle avoit dessein de lier une particuliére amitié avec Madame de Sancerre, étant déja très-unie avec Madame de Caumont qu'elle avoit vûe en Espagne. Quoique cette Princesse fût fort gaye, elle étoit très-réservée à se lier dans les nouveaux commerces. Elle n'aimoit pas facilement : mais se trouvant une grande inclination pour Madame de Sancerre, elle n'étoit pas fâchée de suivre son panchant.

Elles allérent donc toutes deux dans l'équipage de la Comtesse, & partirent sans aucune suite. Après avoir été quelque tems dans un bois, elles tournérent du côté de la riviére, en s'entretenant de toutes les personnes de la Cour; Alphonsine désirant avoir quelque connoissance d'un lieu où elle alloit demeurer pour toujours. Ensuite elles parlérent de la Reine, à laquelle elles étoient fort attachées toutes deux. Son mal les inquiétoit. Elles raisonnérent sur l'obstination de son malheur, & sur celui du Con-

Connétable. Ils ont l'un & l'autre une étoile bien cruelle, dit la Princeſſe de Salerne. Je ne pardonne point à la Reine d'avoir crû ſi légérement, qu'il vouloit épouſer l'Infante Iſabelle. Quoique l'artifice de ſes ennemis fût bien mené, je ne me ſerois jamais piqué de vouloir faire le premier pas vers l'inconſtance, & j'aurois vû la fête des nôces du Connétable avant que de penſer à l'appareil des miennes. Je ſuis de votre avis, reprit Madame de Sancerre; mais la choſe eſt faite. Et ſi vous voulez faire quelque conſidération ſur tout ce qui leur eſt arrivé, vous verrez qu'ils ont été comme entraînés à toutes leurs infortunes par une puiſſance plus qu'humaine, qui fait bien voir, que l'eſprit, la prudence, & le courage, échouent contre les décrets du deſtin. Mais, dit Alphonſine, la Reine voit bien maintenant, que le Duc étoit fidéle; & puiſqu'elle vient de le rendre le plus malheureux de tous les hommes, pourquoi refuſe-t-elle de le conſoler, & d'adoucir ſa peine par quelques bontés qu'elle devroit avoir? Elle s'arme d'une rigueur affreuſe pour lui, & cruelle pour elle: car, enfin, ſon mal ne vient que des efforts qu'elle ſe fait à contraindre une douleur véritable,

&

& qu'elle reſſent vivement. N'a-t-elle pas parlé au Marquis du Guaſt & à Pomperan? repartit Madame de Sancerre. Peut-être que nous la ferons réſoudre à écrire au Duc de Bourbon. Je ſçai un ſecret, reprit Alphonſine, que je voudrois que vous ſçuſſiez, & je crois que je ſuis réſolue à vous le dire.

Comme elle en étoit-là, & qu'elle alloit pourſuivre, & découvrir à la Comteſſe de Sancerre ce qu'elle croyoit lui devoir apprendre, elle en fut empêchée par l'attention qu'elle eut à conſidérer deux femmes qui couroient avec une grande légéreté. Elles étoient hors de leur route; mais une de ces perſonnes ayant tourné la tête, & les ayant apperçues, elle tourna auſſi-tôt ſes pas de leur côté, en criant & faiſant des ſignes qui firent bien connoître à la Princeſſe de Salerne & à Madame de Sancerre, qu'elles vouloient leur parler. Elles firent donc arrêter le chariot; & ces deux femmes s'étant avancées, celle qui paroiſſoit la Maîtreſſe à la richeſſe de ſes habits, mais bien plus à la majeſté de ſa perſonne, s'adreſſant à Alphonſine qui étoit panchée vers elle, & l'abordant d'une maniére ſupliante: Je ſuis, Madame, lui dit-elle en aſſez mauvais Fran-

François, je fuis des mains d'un Barbare qui me retient depuis long-tems captive. Trouvez bon, je vous conjure, que je me fauve auprès de vous, & que je vous demande votre protection. Le Roi ne me refusera pas la fienne, quand il fçaura ma naiffance, & le nom de celui à qui j'appartiens. Alphonfine étoit furprife de voir ainfi feule, & fans fecours, une perfonne qui lui paroiffoit de grande dignité : mais elle étoit encore plus étonnée de voir en elle une beauté qui pouvoit aller de pair avec les plus grandes beautés de la Terre. Elle la confidéroit attentivement, & fe tournant vers Madame de Sancerre, elle lui faifoit voir par fon action une partie de ce qu'elle penfoit. Mais Madame de Sancerre, qui remarquoit comme elle ce qu'elle voyoit, pria civilement l'Etrangére de monter dans fon chariot, l'affurant qu'elle la défendroit contre tous fes ennemis. Elle la fit mettre entre Alphonfine & elle. La fille qui la fuivoit s'affit à leurs pieds. Cette jeune perfonne étoit encore toute effrayée. Madame, lui dit-elle, ne me menez pas du côté où pourroit être mon perfécuteur. Ne craignez rien, Madame, reprit la Comteffe : je fuis connue en ces lieux ; je ne vous abandonne-

nerai pas : quand votre ennemi voudroit vous reprendre, nous aurions bientôt du ſecours ; & dès ce moment croyez vous en ſureté, je vous en ſupplie : il ne vous arrivera rien, que je ne veuille partager avec vous ; & je vous répons, que nous n'avons rien à appréhender.

Madame de Sancerre alloit témoigner à la belle Inconnue ſa curioſité, pour ſçavoir ſon nom, quand le chariot tournant, elles apperçurent à deux cens pas d'elles un combat épouvantable à voir, puiſque ſix hommes à cheval en attaquoient un ſeul à cheval auſſi, qui ſe défendoit avec une valeur extraordinaire. A cette vûe, l'Etrangére pâlit : Ah ! dit-elle, voilà le traitre Marquis de Montferrat qui veut tuer un vaillant homme, qui m'a voulu ſauver de ſa violence il y a une heure. Juſte Ciel ! s'écria-t-elle, ſauvez celui qui m'a protégée. Les vœux de la belle Etrangére ſemblérent être exaucés ; elle vit au même inſtant tomber mort deux de ces lâches ; & portant ſa vûe par-tout, comme ſi elle eût cherché par-là quelque ſecours, elle apperçut de loin un Chevalier qu'elle montra à la Comteſſe, qui, ayant conſidéré ce combat ſi inégal, pouſſa ſon cheval à toute bride : ayant jetté les yeux

yeux ſur ce redoutable guerrier, il ſe rangea ſoudain à ſon côté, & fit bientôt ſentir à ſes ennemis la peſanteur de ſes coups. Il ne ſembloit plus que ces vaillans hommes ſe défendiſſent. Il attaquoit ces aſſaſſins, dont l'un d'entre eux paroiſſoit extrémement brave. Il s'attacha au premier Inconnu, qui venoit encore de tuer un de ſes compagnons, & celui qui l'aſſiſtoit avec tant de valeur venoit de priver de la vie le plus déterminé de cette lâche troupe, & avoit coupé le bras à un autre; de ſorte qu'il n'y avoit plus que leur Chef, qui faiſoit encore quelque réſiſtance contre celui qui avoit ſoutenu toute leur fureur. La Comteſſe de Sancerre, voyant un ſi heureux ſuccès, commanda qu'on la menat vers l'endroit du combat. Elle en étoit tout près, quand l'invincible Inconnu acheva de vaincre ſon ennemi. Elle étoit charmée de tant d'actions ſi prodigieuſes, lorſqu'elle vit que ces deux vaillans hommes deſcendirent de cheval, & s'embraſſérent avec des tranſports qui faiſoient bien voir qu'ils ſe connoiſſoient. La jeune Etrangére n'en eut pas plutôt conſidéré un des deux, que, faiſant un grand cri, elle ſe précipita hors du chariot, & aux premiers accens

de

de ſa voix, ces deux hommes ayant tourné la tête de ce côté-là, Madame de Sancerre & Alphonſine reconnurent Dragut, qui s'écria à ſon tour, & courant vers l'Etrangére : O Dieu ! dit-il, c'eſt l'adorable Aphrigia. Alphonſine admiroit cette Avanture ; & elle en vouloit parler à Madame de Sancerre, quand elle la vit deſcendre de ſon chariot avec précipitation : Que vois-je ! s'écria-t-elle ; & en repétant ſouvent ces paroles, elle s'alla jetter entre les bras de l'Inconnu.

Fin de la II. Partie, & du Tome XIV.

